nnée. N° 6. 15 Mars 1930.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
APR 16 1930

LA

REVUE DE PARIS

		Pages.
de Nolhac	*Souvenirs de Jeunesse en Italie*	241
nand Goetel	« *Schmerzenreich* ». — I	258
urtain	*Colonie chinoise*	285
onstantin-Weyer	*La Vie du général Yusuf.* — II	303
inesse de Franclieu	*Mémoires sur la Cour des Condé*	333
t Thibaudet	*Molière et la Critique*	365
ice Genevoix	*L'Assassin* (fin)	395
r Labonne	*Au Maroc. Colonisation et Pacification.* — II.	439
el Lucain	*Une Idée en marche : la Concentration*	457
y Bidou	*Parmi les Livres*	464

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La REVUE DE PARIS *publiera prochainemen*

Scènes de la Vie future

par GEORGES DUHAMEL

Ce qui était perdu

par FRANÇOIS MAURIAC

Blanche et Grise

par ARMAND LUNEL

Sénilité

par ITALO SVEVO

Dragons et Machines

par LUC DURTAIN

Les difficultés de Louis XI avec les Alsaciens

par LOUIS BATIFFOL

SOUVENIRS DE JEUNESSE EN ITALIE

I

LE PÈLERIN DE PIZZO

Ma première anecdote romaine, la voici. Arrivé depuis peu de semaines, j'apprenais l'italien au hasard des promenades et des rencontres. Celle du lendemain de Noël fut singulière.

Je me trouvais ce jour-là dans la rue qui passait alors devant le temple d'Antonin et Faustine et dominait d'assez haut les fouilles du Forum.

La grande fosse, moins large et moins creusée qu'aujourd'hui, venait de livrer à la curiosité l'atrium des Vestales, et leurs statues mises au jour gisaient parmi les décombres. Accoudé au parapet de bois je vis à mes côtés, dans la même attitude, un personnage étrange : c'était un très vieux paysan dont le visage tanné aux poils blancs ne révélait aucun âge, vêtu de peaux de mouton, chaussé de lanières de cuir et qui semblait harassé par de longues marches. Le haut bâton, la besace et la gourde achevaient le pèlerin classique, venu à Rome pour la visite que tout bon Italien fait, une fois dans sa vie, au tombeau des apôtres.

Cette figure misérable et fière était de celles qui acceptent l'aumône fraternelle mais ne la sollicitent pas. Je lui demandai s'il avait trouvé belles les fêtes de Noël; son regard s'éclaira de toutes les splendeurs qu'il venait de voir dans les églises illuminées, de l'étincelante crèche du Bambino à l'Ara-Cœli, des grands offices chantés écoutés à genoux sur le marbre de Saint-Pierre. Je le compris à travers un dialecte assez

difficile et j'admirai l'enthousiasme de ce chrétien qui s'était mis en route, déjà si vieux, pour voir Rome avant de mourir. Un seul regret l'obsédait, celui de n'avoir pas reçu la bénédiction du Pape : *Il Santo Padre, l'han messo dentro*, grommelait-il, et l'on ne savait s'il accusait les Piémontais de tenir le Saint-Père prisonnier, ou les prêtres de l'empêcher de se montrer aux pèlerins.

Toute cette pierraille en désordre que nous regardions l'intriguait. Je lui indiquai les arcs de triomphe, le palais des empereurs, le Capitole. Mais ces paroles semblaient pour lui vides de sens et le visage reprenait son indifférence.

Son pays, me confia-t-il, était Pizzo en Calabre. Je crus devoir à mon tour me dire Français. Le vieillard montra aussitôt une émotion bizarre : « *Ré Jachino, ré Jachino,* » répéta-t-il plusieurs fois; ces mots ne me disaient rien, mais la mimique très expressive dont il accompagna promptement son récit finit par le rendre presque intelligible.

Je vis un condamné à mort debout devant le peloton d'exécution, refusant de se laisser bander les yeux, et le geste de mettre en joue à plusieurs reprises en montrant du doigt sa poitrine révélait en mon interlocuteur un témoin et peut-être un acteur de la scène. Bientôt, je n'en doutai plus, l'homme avait visé avec les autres, et l'émotion de ce souvenir, resté le plus tragique de sa vie, se mêlait à l'admiration pour la bravoure de celui que sa balle avait frappé.

Je laissai le pèlerin se diriger vers la Voie Appienne et reprendre la route par laquelle il était venu, mais, en y réfléchissant davantage et me rappelant que le roi Murat avait été fusillé à Pizzo, je conclus que j'avais entendu, sans le comprendre, le récit de la mort légendaire du roi de Naples par un de ses meurtriers.

J'ai traversé deux fois la Calabre, attiré par les paysages de la Grande Grèce que décrit Charles Lenormant dans un livre savant et lyrique encore digne d'y servir de guide. Au deuxième voyage, j'ai fait quelque arrêt sur la côte occidentale de ce merveilleux pays; il suffit de voir, à Palmi, les femmes revenir de la fontaine, soutenant du bras l'amphore sur la tête, pour reconnaître la pure descendance de cette belle race hellénique.

A Pizzo, qui est tout proche, on montre, au château, le mur devant lequel fut exécuté Joachim Murat par des soldats de Ferdinand IV, ses anciens sujets. Là prit fin la grande aventure du compagnon de Vendémiaire et de Brumaire, ce général qui mena la victoire à Austerlitz, Eylau et la Moskowa, qui fut prince de la maison impériale, maréchal de France, grand-duc de Bergues et roi de Naples, par la volonté de Napoléon.

Pour un Français, Murat est le premier cavalier de la Grande Armée; pour un Italien, c'est avant tout un précurseur de l'unité, qui en a donné la formule dans une proclamation fameuse signée de son sang de héros.

Le savait-il, le soupçonnait-il, ce vieux Grec qui le vit mourir et qui me contait cette fin, un jour de ma jeunesse, devant la colline des Césars?...

II

A BOLOGNE AVEC CARDUCCI

Quels liens m'unissaient à ces jeunes hommes, Romagnols ou Toscans, réunis ce soir-là dans l'arrière-boutique de l'éditeur Zanichelli, pour parler d'art et de littérature? Comment se faisait-il que, parmi eux, je ne me sentais en rien un étranger? La sympathie de l'âge n'explique pas tout; nous étions unis par cette affinité profonde qui naît d'une même culture. Nous goûtions, sans le savoir peut-être, les mêmes nuances de l'intelligence.

Nous étions fils de la mère commune; c'était l'esprit de Rome qui faisait notre lien; c'est parce que Rome nous avait nourris semblablement et qu'elle formait en nous le même idéal que ce Français et ces Italiens pouvaient causer si librement et trouver naturel d'être ensemble dans cette ville universitaire où l'enseignement de Rome s'est distribué de tout temps aux ancêtres.

Sur ces lettrés qui possédaient nos écrivains bien mieux que je ne possédais les leurs, j'avais pourtant une supériorité, je connaissais mieux qu'eux leur capitale où j'avais vécu trois années. Parmi ces Italiens des provinces, que groupait

à Bologne la grande autorité de Josué Carducci, j'étais peut-être le plus « romain ». Si j'aimais passionnément la poésie de leur maître, c'était surtout la partie antique de son œuvre qui me séduisait, si ferme et si forte, où revivait, dans les formes horaciennes des *Odes barbares*, le génie de la muse classique. J'entrais de plain-pied dans ce domaine réservé où les difficultés d'un art savant ajoutent à la vigueur de la pensée et j'honorais en lui une littérature qui remonte aux origines de l'antiquité romaine. Nul poète ne sentait et n'exprimait cet orgueil comme Carducci.

Les images qu'il fait passer devant les thermes de Caracalla, je les avais dans les yeux, en même temps que ses vers dans la mémoire; je le suivais aux courses du Clitumne évoquant les âges lointains d'Italie et je m'enchantais aussi des strophes alcaïques à la ville éternelle : « Si la vierge ne monte plus au Capitole, silencieuse derrière le pontife; si sur la voie sacrée le triomphe ne conduit plus les quatre chevaux blancs, — la solitude de ton Forum surpasse toute renommée, toute gloire, et tout ce que le monde civilisé a de grand et d'auguste est encore romain. — Salut, déesse Rome!... — Par toi, je suis citoyen d'Italie, par toi, poète, ô mère des peuples qui a mis sur l'Italie l'empreinte de ta gloire. »

Rome n'était point alors pour le royaume le centre intellectuel; cinq ou six villes lui eussent disputé ce rôle. A Bologne même, la présence du maître et de ses disciples entretenait un goût ardent des lettres et de l'histoire. A l'Université de Turin, l'enseignement littéraire paraissait plus rigoureusement organisé; de jeunes professeurs, presque tous mes amis, venaient d'y fonder cet excellent *Giornale storico*, dont Vittorio Cian, après Novati, a su maintenir le prestige. Toute la jeune érudition regardait vers Turin; mais il suffisait à l'orgueil de Bologne de garder chez elle le plus grand poète vivant de l'Italie.

Il est précieux pour moi, et j'aime à le rappeler, d'avoir été accueilli avec tant de bienveillance par les deux illustres écrivains de la génération qui précédait la nôtre. A Vicence, j'ai été l'hôte de Fogazarro; je l'ai reçu moi-même à Versailles où il nous ravissait par la grâce de sa parole française et sa façon naturelle d'élever la causerie vers le ciel. Quel regret

de n'avoir pu amener à Paris un Carducci! Il eût été fêté, chez nous, par d'autres milieux que ne l'était le romancier de *Daniel Cortis*, et si son œuvre, moins accessible, lui eût fait un moins large public, on aurait cependant trouvé pour lui autant de cordialité et d'honneurs. Mais l'idée même de ces honneurs l'a peut-être détourné du voyage. Ame fière et dédaigneuse, vraiment républicaine au sens ancien du mot, il les avait refusés dans son propre pays; et le Paris historique qu'il s'était créé en imagination suffisait à alimenter ses rêves.

Je n'ai vu Carducci qu'à Bologne; mais c'est là qu'il fallait le voir. Il ne quittait sa ville d'adoption que pour des vacances en montagne, et, plus tard, de courtes apparitions au Sénat. Le cercle de ses fidèles faisait son horizon préféré. Des générations d'étudiants se nourrissaient de sa pensée révolutionnaire et toujours patriotique, et ils la répandaient dans tout le royaume. De beaux écrivains s'y formaient. Gabriele d'Annunzio n'avait fait que passer; Marradi et Guido Mazzoni étaient en chemin pour le succès. Mais je rencontrais encore Severino Ferrari, et Angelo Salerti, ami très cher, qui préludait, sous le maître, à ces longues études sur le Tasse qui devaient user sa vie. J'écrivais alors avec lui un livre sur le voyage de notre Henri III en Italie, qui allait paraître à Turin, et c'est lui qui, le premier soir dont je parle, m'avait introduit dans le cénacle.

On était au complet à dix ou quinze, et l'animation régnait quand le maître aimé parut sur le seuil. Il était réconfortant à voir : brun, vigoureux et trapu, chevelu et barbu à souhait, les yeux enfoncés et pétillants, un peu négligé de sa personne, comme celui qui vit avec les livres plus qu'avec les vivants. Il prit sa place à la large table où bientôt parut la « fiasque » pansue. Le frais chianti rougit nos verres et la conversation ne s'attarda pas aux incidents de la ville ou de l'université; elle aborda la politique du jour, un peu obscure pour un étranger; on m'épargna les allusions à la question de Tunis, alors aiguë. Très vite Dante fut présent parmi nous. L'un des assistants ayant récité un épisode de la *Comédie*, le maître reprit pour notre joie un de ses beaux commentaires dont il réchauffait ses cours.

Nul ne parlait plus ardemment et plus savamment de l'*altissimo*; ses inflexions de voix étaient tout un commentaire. Mais, l'ayant exalté une fois de plus, il se tourna vers moi en souriant et, d'un ton de confidence, complétant ou corrigeant son admiration : « *Ma, il nostro Pétrarca* » et j'aurais compris, si je ne l'avais sue déjà, la tendresse particulière qui l'unissait au poète de Vaucluse. C'est encore la « romanité » de celui-ci qui le lui rendait fraternel. Pétrarque n'avait-il pas retrouvé Rome dans son âme pour la rendre au monde oublieux?

Quelqu'un alors interpréta la pensée de tous : « Professeur, dites-nous des vers. » Sans se faire prier, Carducci demanda le livre et par une attention évidente choisit l'Ode à Victor Hugo. Dans son rude parler toscan, le rythme se marquait avec force; le poème déroulait ses alternatives de majesté et de passion, et je me souviens de la sorte de violence avec laquelle il prononça les derniers mots : *Justitia et Liberta* qu'il répéta à plusieurs reprises. Il retrouvait sans doute, chaque fois, l'ardeur de partisan qu'il y avait mise et qu'il communiquait à l'auditoire.

Un soir, il voulut bien nous dire l'Ode sur la mort du fils de Napoléon III, où s'accumule l'allusion politique, dans une évocation mélancolique de la Némésis, et un poème qui semblait avoir ses prédilections :

In i campi di Marengo batte la luna...

On en sait le thème : la nuit de samedi saint de l'an 1175, deux armées veillent en face l'une de l'autre dans la plaine du Pô : celle de l'empereur Frédéric Barberousse et les troupes de la Ligue lombarde, qui vient de la vaincre et la poursuit. Mais l'empereur se décide à lever le camp et à reprendre la route de l'Allemagne; les trompettes germaniques l'annoncent et les étendards d'une Italie désormais sûre de sa liberté s'inclinent au passage du vaincu qui porte le titre des Césars. Le mouvement, la couleur, l'élan patriotique, font admirer que toute cette poésie soit tirée de trois lignes latines d'un texte de Muratori. En nous lisant ce morceau, Carducci savait bien que s'y révélait le meilleur de son art.

Le moyen âge national l'enchantait. Son anticléricalisme

même cédait devant la beauté des légendes saintes et des créations de l'art. Il était nourri des chroniques, au moins autant que de la littérature antique, et il n'est pas d'époque dont il parlât avec plus de respect et d'émotion. Les fortes figures des Républiques italiennes lui fournissaient les types de la République nationale qu'il rêvait, et, suivant les heures, il était gibelin ou guelfe, ne rejetant de son cœur rien de ce qui avait fait honneur à la patrie.

Je le vis bien le matin où il voulut me montrer la vieille église de Saint-François, longtemps désaffectée puis défigurée entièrement, et que les catholiques bolonais venaient de restaurer et de rendre au culte. Le sauvetage de l'édifice coïncidait avec la mise en honneur de trois tombeaux magnifiques, ceux d'Accursi et de deux autres glossateurs célèbres. La nef de l'église restitue dans sa pureté un des plus intéressants morceaux du gothique italien. Carducci prétendait que c'était le plus beau et n'avait pas d'éloge assez affectueux pour les dévoués citoyens qui avaient embelli sa chère Bologne d'une telle parure. C'étaient des hommes dont il exécrait la politique, mais il sympathisait avec eux sans réserve dans l'amour du passé. En l'écoutant parler avec tant de feu de l'art religieux et de l'âme franciscaine, on ne pouvait penser sans surprise qu'il avait écrit, dans sa jeunesse, le fameux *Hymne à Satan* et ne songeait point à le renier. Son anticléricalisme faisait partie de son bagage de patriote mazzinien et garibaldien. Il n'envahissait pas les sphères supérieures de l'intelligence. Le lyrique, qu'avait tant de fois insulté la puissance temporelle qui barrait à l'Italie le chemin de Rome, n'avait pas pour les traditions catholiques de son pays la haine qu'on pourrait croire.

Il avait d'ailleurs beaucoup changé, et dans un sens tout autre que Victor Hugo, à qui ses admirateurs aiment le comparer et à qui il ne ressemble à peu près en rien. Après avoir maudit vingt fois, en vers vengeurs, la monarchie de Savoie, la politique des diplomates, le lâche abandon de l'idéal italien en la personne de Garibaldi, le poète avait vu se réaliser, par cette même monarchie, tout l'essentiel de ses rêves. Il lui arriva d'accepter plus tard un siège de sénateur et de trouver, pour parler du roi, des phrases où l'hommage s'attes-

tait sous l'euphémisme républicain. La jeunesse radicale le lui fit expier durement. Cette université bolonaise, où il n'avait recueilli que des applaudissements, qui l'avait triomphalement fêté, vit se déchaîner contre lui les manifestations les plus violentes; son cours fut envahi, sa personne injuriée, les imputations les plus infâmes remplirent des journaux que j'ai sous les yeux.

Ces étudiants, qui accusaient leur vieux maître de les trahir, ne paraissent pas avoir eu la moindre idée de ce qu'est la politique pour les poètes. Aucun sentiment bas, aucune pensée d'ambition vaine n'a jamais habité cette âme fière. Mais Carducci vit, un jour, le diadème italien sur la tête d'une beauté royale et il reconnut, aux rayons de sa bonté, de sa charité, de son patriotisme, une divinité de sa race. Il n'en fallut pas davantage pour calmer les vieilles rancunes, adoucir les préjugés, faire accepter à l'artiste l'ordre nouveau. Les lettres italiennes durent à cette évolution d'admirables poèmes inspirés par la reine Marguerite, « fille et reine du peuple latin rajeuni », et Carducci, jusque-là poète de parti, y gagna de devenir, définitivement, le poète national de l'Italie moderne.

Nos soirées chez Zanichelli n'abordaient point les sujets de la politique. J'étais d'ailleurs en ce temps-là mal préparé à ces problèmes que l'époque de Crispi compliquait encore, et ils eussent fâcheusement dissipé l'atmosphère de poésie qui m'entourait. J'ai rarement respiré, et sur des cimes plus hautes, l'air vivifiant du lyrisme. On sortait, vers minuit, après une dernière rasade de chianti, et l'on reconduisait le maître dans son quartier éloigné, via del Piombo. Sous les longs portiques dallés, au pied des tours penchées honorées par Dante, les rues silencieuses retentissaient bientôt d'un chant entonné par le poète et que les voix reprenaient en chœur. *La bannière des trois couleurs* s'achevait à sa porte, quand il battait le sol de sa canne en répétant l'invocation de la liberté.

Nous revenions en chantant l'*Hymme de Mameli* dont le refrain évoquait déjà une Italie romaine, ceinte du casque de Scipion, et dont la ferveur guerrière exaltera les combattants de 1915 :

Fratelli d'Italia,
L'Italia s'è desta;
Dell'elmo di Scipio
S'è cinta la testa.
Dov'è la vittoria?

Des paroles passionnées me disaient les raisons de l'irrédentisme, et pourquoi restait exécrée l'Autriche alliée; j'essayais, à mon tour, de faire comprendre que nous avions aussi notre Trente et notre Trieste, et qu'elles s'appelaient Metz et Strasbourg. Nous nous séparions au cri de : *Fuori i Tedeschi!* On croyait fraternellement être d'accord, alors que, sous le même mot, nous ne nommions pas le même adversaire. La grande guerre a montré aux survivants qu'il n'y avait point à faire, entre les ennemis héréditaires du sang latin, de telles différences.

III

JOURNÉES D'AREZZO

Ces pages ne prononcent pas le nom de Florence. Que d'études pourtant et de voyages pour pénétrer son génie, depuis l'heure où j'appris en entrant pour la première fois dans la chapelle des Médicis que de jeunes yeux peuvent pleurer d'émotion devant l'*Aurore* de Michel-Ange, jusqu'à la journée où vous me montriez, cher Ojetti, dominant votre beau Salviatino, le mont d'où Léonard rêvait de lancer vers le ciel *il grande ucello,* nouvel Icare victorieux... Ma pensée a peu habité la cité dantesque, beaucoup celle des humanistes et de la grande synthèse du *Quattrocento :*

Florence de Laurent, Florence de Marsile,
Qui goûtais le savoir comme une volupté,
Peuple chrétien épris de l'antique beauté...

Non, je n'entrerai pas aujourd'hui dans ce monde si riche; le fil des souvenirs m'entraînerait trop loin : c'est Pétrarque que j'ai pour guide et c'est dans sa ville natale que par deux fois il me conduit.

Une petite Florence montagneuse, avec des palais, des tours, des églises revêtues de fresques, des échappées de

vues sur les cimes du Casentin, un raccourci de la Toscane médiévale, telle est Arezzo. Mais c'est surtout une de ces villes auxquelles, comme à Ravenne, s'attache à jamais un grand nom. Celle-ci appartient à Dante qui n'a fait qu'y mourir; celle-là à Pétrarque qui n'a fait qu'y naître.

En 1904, l'Italie y fêtait le sixième centenaire de cette naissance. De vastes projets s'ébauchaient : la restauration de la maison où la tradition fait habiter l'exilé gibelin qu'avait chassé Florence, et la consécration d'un monument national dû à la grande lyre du *Canzoniere*. En attendant, la ville, en une journée de fêtes, recevait la visite du comte de Turin, applaudissait un discours du ministre Orlando, et faisait accueil aux savants de tous pays réunis pour un Congrès d'études pétrarquesques. Cet accueil fut exquis. Comment oublier l'hospitalité de ses vieilles familles, la grâce du parler français sur des lèvres charmantes, la curiosité affectueuse dans l'échange des pensées! Cette race affinée par tant de siècles de civilisation nous faisait l'honneur de garder l'image d'une France aimée, honorée et admirée pour les idées qu'elle a semées dans le monde.

Chez nos érudits ce fut autre chose. On me donna à présider un congrès international où parlèrent, autour de Pétrarque, des Anglais, des Suédois, des Allemands qui mâchaient un dur italien et lui infligeaient la lourdeur des finales, des Provençaux fins et joviaux qui ne pensaient qu'à leur belle Laure et s'étonnaient d'apprendre que le chantre de l'amour eût écrit tant de latin. Je m'efforçai de mettre de l'ordre dans ce chaos, tandis que des travaux plus sérieux étaient présentés au congrès national réuni à côté du nôtre. Là présidait le doyen de nos études, Attilio Hortis, venu tout exprès de Trieste, revendiquant fièrement pour un jour sa nationalité véritable, réclamant son droit de dire comme Pétrarque : *Italia mia*. Sujet autrichien, député au Reichsrath de Vienne, il mettait dans la fierté de son geste une telle simplicité que l'irrédentisme italien apparaissait dans toute sa force, sûr de lui-même et de l'avenir.

Depuis j'ai reçu Hortis à Versailles et à Paris, où ce grand patriote, qui souffrit prison et persécution pour la justice, venait respirer un air de liberté. Ces causeries ont éclairé

pour moi bien des problèmes. Je les rapproche dans ma pensée de celles où le docteur Bucher, venant de Strasbourg, nous apportait l'âme secrète de l'Alsace. J'ai songé à Hortis maintes fois pendant la guerre sans l'avoir jamais revu. Sa destinée fut belle jusqu'à la fin puisque, après avoir siégé au Parlement de l'ennemi, le vieux bibliothécaire de Trieste est mort à Rome, sénateur d'Italie.

En 1928 seulement, le monument national d'Arezzo était achevé et les amis de Pétrarque reprenaient, dans une Italie toute nouvelle, le chemin de sa Cité. Le Roi, les autorités du royaume étaient attendus, et la France officiellement invitée. Était-ce pour répondre à notre jolie fête de Vaucluse, le mois précédent, où un poète (c'était vous encore, Ojetti) avait porté au jardin de la Sorgue les hommages du gouvernement italien?

Le nôtre, à Arezzo, y répondait. Ce matin du 28 novembre, un de nos ministres le représenta aux côtés de Victor-Emmanuel III, et notre langue résonna sous l'azur toscan devant le marbre colossal qui glorifiait à la fois le prince de l'esprit couronné au Capitole et l'annonciateur lointain de l'unité de la patrie.

En cette fête toute nationale, vibrante, colorée et joyeuse comme celles dont ce peuple aime à honorer ses héros, n'était-il pas exquis qu'une place nous fût réservée auprès de Pétrarque pour avoir abrité sous notre ciel son grand amour et sa jeune gloire? Dans la ville pavoisée où se mêlaient nos deux tricolores, les fanfares jouèrent pour un jour notre hymme uni à ceux de l'Italie. Les petits *balilla* de la province qui défilaient crânement devant leur souverain, après les milices fascistes, n'ignoraient point la présence des Français. Nos groupes étaient partout entourés, guidés. Paris avait délégué de bons lettrés; la Provence, des femmes et des poètes; une main fervente apportait, pour la maison de Pétrarque, une gerbe de lauriers cueillis dans le jardin de Vaucluse[1].

1. Marcel Boulenger, Émile Henriot, Hubert Morand, venus de Paris, Maurice Mignon et Émile Ripert, d'Aix, et mon cher Henri Graillot, directeur de l'Institut français de Florence, entouraient M. François-Poncet.

Une autre faveur nous était réservée, celle de haranguer le Roi à l'ouverture du congrès. Dans la salle majestueuse du Palais Provincial, j'étais invité à prendre place à côté du président Coselschi, et à parler après lui. Un bref discours improvisé me permit de saluer, dans le Roi de la Victoire, le protecteur des grandes initiatives intellectuelles de son pays et le membre de l'Institut de France. Et j'évoquai la mémoire d'Attilio Hortis dont le nom symbolique fut acclamé.

Je vous reconnaissais dans l'assistance, mes compagnons d'autrefois, réunis nombreux autour de Pétrarque et que cette journée me donnait la joie de revoir une fois encore. Vous m'applaudissiez parce que je parlais votre langue et que j'interprétais vos sentiments. Vous veniez de Careggi, Carlo Segrè, avec les dernières roses de Laurent le Magnifique; vous arriviez de Rome, Rossi, et vous Cesareo, de Palerme. Je vous ai connu, Cesareo, poète chevelu et indiscipliné, et vous voilà, aussi passionné qu'autrefois sous vos cheveux blancs, sénateur du royaume. Tu vas l'être demain, *caro Vittorio,* lumière de l'Université de Turin; le nom de Vittorio Cian a bien grandi depuis le jour où le cardinal Bembo nous présenta l'un à l'autre. Votre Sénat, où j'ai vu mourir plus d'un ami, m'en garde encore de biens chers. Et n'est-ce pas à votre affection, Guido Mazzoni, que je dois d'être élu président d'honneur de l'assemblée d'aujourd'hui, que domine votre double autorité de poète et de savant? Mais comme Henry Cochin nous manque! Il aimait l'Italie comme je l'aime moi-même. Si le grand pétrarquisant était parmi nous, c'est lui qui occuperait sans doute la place que vous m'accordez.

Ne sommes-nous pas loin, bien loin, en cette journée de concorde, des vaines excitations de la politique, des interventions bruyantes, ignorantes ou perfides des journaux? Je ne dis point lesquels, ô mes amis. Vous connaissez ceux qui, chez vous, font la mauvaise besogne, et les miens, hélas, je les lis tous les jours. Le péril grandirait peut-être sans votre sagesse et le désastre pour le monde ne se réparerait pas...

Je ne reviendrai plus à Arezzo. Je n'irai plus revoir au

Dôme les vitraux de Guillaume de Marcillat, ni, à San Francesco, la prodigieuse fresque de Pier della Francesca; je ne descendrai plus l'escalier de la place Vasari qui nous jette, hors de l'ombre, dans le décor du *seicento*; je ne frôlerai plus au milieu de la rue la margelle du puits que Boccace a mis dans un de ses contes. Je n'irai plus auprès de jeunes patriciennes fières de leur pays m'accouder au Prato devant l'un des horizons les plus harmonieux de la Toscane. Mais je n'oublierai jamais la ville où j'ai senti, de tant de façons, battre le cœur fidèle de l'Italie.

IV

L'AMITIÉ VÉNITIENNE DE MOLMENTI

La ville de Venise doit honorer d'un monument le plus glorieux de ses historiens modernes. Le buste de Pompeo Molmenti s'élèvera sur un point de la cité où il ne déplacera aucune ligne d'architecture, aucun aspect traditionnel. L'écrivain ne l'eût pas permis, lui qui fut leur défenseur si éloquent et si tenace. En des temps plus somptueux, c'est dans l'église des Frari que le mouvement de Molmenti eût trouvé place parmi ceux des grands citoyens qui ont servi les intérêts de la patrie ou ont ajouté à sa gloire. Qu'il en fût digne, le beau « vénitien » de l'*Altana*, Henri de Régnier, l'attesterait comme moi; mais j'ai sur lui, pour le dire, l'avantage d'une longue et intime amitié.

Ce fut en janvier 1928 que Molmenti mourut à Rome, chargé d'ans et d'honneurs. Sénateur du royaume, ancien secrétaire d'État aux beaux-arts, membre de l'Académie des Lincei, il était resté l'homme de lettres passionné d'art et amusé par la vie que ses amis des deux mondes ont toujours connu et qui prenait pour eux le visage d'un Vénitien de l'ancienne République. Il y avait tant vécu par l'imagination et par l'étude, il nous avait entretenus, par tant de livres charmants et savants, des doges et des dogaresses, des cortèges de splendeur patricienne comme des usages artisans et populaires d'autrefois. Il connaissait si bien, par le menu détail glané pièce à pièce dans les archives, tous les siècles de la ville qu'il aimait.

Depuis l'heure où le jeune Molmenti avait choisi ces hautes amours, sa physionomie littéraire s'était trouvée fixée. Ce poète ayant cédé à l'attrait de l'érudition et découvrant avec ivresse le monde du passé, sa pensée devait rester toujours et uniquement occupée de sa chère Venise.

S'il entra au Parlement, où il fit une brillante carrière, ce fut pour y défendre les intérêts vénitiens, non ceux qui passent et qu'abaisse la politique d'un jour, mais ces intérêts durables qui embrassent tout le patrimoine d'une ville illustre et n'isolent pas sa prospérité présente de ses traditions et de ses monuments. Quand il s'est tant de fois opposé, en des discussions mémorables, à ces « embellissements à la moderne » dont Venise est parfois menacée, Molmenti a rendu d'inappréciables services. Il a fait échouer, par exemple, cet étrange projet de boulevards aux abords de la place Saint-Marc, que désignait un nom terrible : *lo sventramento*, « l'éventrement de Venise ». Sans son action vigilante, aidée de dévoués amis, combien eussent disparu de ces aspects chers à nos cœurs! Il est même intervenu utilement dans les transformations de Rome et dans beaucoup de questions d'art national. Il a été réellement, à Montecitorio, ce que Gabriele d'Annunzio avait rêvé d'être, « le député de la Beauté ».

Presque octogénaire mon vieil ami eut la joie de publier pour la septième fois cette *Histoire de la vie privée à Venise*, toujours remaniée et souvent traduite, qui a répandu sa renommée dans le monde entier. Ce livre n'a guère d'analogue dans la littérature historique de l'Europe. Toute l'existence de la cité y revit avec une richesse d'information extraordinaire. Aucun ne nous aura débarrassés plus nettement de l'idée romantique de Venise et ne nous aura mieux habitués à envisager la Sérénissime comme une grande création de volonté humaine, chef-d'œuvre de sagesse et d'esprit de gouvernement. Nul aussi ne nous en a mieux expliqué la décadence. Le dernier volume de la *Vie privée*, où sont analysées les institutions de Venise et décrit par le menu l'amoindrissement de ses forces morales, constitue une enquête très serrée sur la manière dont une société se dissout et disparaît.

Un bel art fleurissait cependant dans ce monde du plaisir

et de la licence, et, seul en Italie, il créait encore des œuvres originales. Un Longhi ne ressemble à personne, il y a surtout les paysagistes, qui sont exquis, et Tiepolo, qui est incomparable. Le grand peintre était particulièrement cher à notre ami; il avait été, je crois, le premier à le célébrer, et une de ses petites fiertés était de rappeler qu'il faisait partie du plus ancien groupe de jeunes Vénitiens qui avaient « découvert » Tiepolo aux environs de 1877. Il fut plus tard, dans un de ses meilleurs livres d'art, le héraut de cette royauté d'art reconnue.

Il voulait tout savoir des choses de Paris, de ses journaux, de ses théâtres, de ses revues qu'il continuait à lire. Il rappelait sa dernière visite à Versailles déjà lointaine, notre rencontre à Rome aux plus mauvais jours de la guerre, alors que sa chère ville venait de perdre, par le bombardement, un des trésors de Tiepolo. Nous causions librement, comme toujours, de politique :

— Êtes-vous fasciste? — lui demandai-je. — Tous mes amis, ou presque tous, le sont devenus.

— Voyons, — me répondait-il, en souriant, — le voudriez-vous, à mon âge!... D'ailleurs, ces jeunes gens ne sont pas sérieux.

— Alors, au Sénat, vous êtes toujours dans l'opposition?

— Irréductible... Mais, pour le *Duce*, c'est une autre affaire. Il a sauvé le pays; il sait gouverner; il impose en quelques jours une réforme urgente que des Chambres mettraient dix ans à discuter. Il nous apporte au Sénat des projets solides, bien étudiés, profitables à la nation...

— Alors, l'opposition irréductible? Elle approuve, elle vote quelquefois?

— Non, cher ami, pas quelquefois. Toujours!

Il riait, ayant l'art de dire en plaisantant les choses sérieuses. Il n'ignorait pas du reste que M. Mussolini l'inscrivait sur sa première liste, si souvent remaniée depuis, de l'Académie d'Italie. Désireux d'y faire entrer toutes les gloires, le chef alors n'aurait pas voulu priver l'institution nouvelle d'un nom populaire et aimé de tous.

Nous revenions à nos années d'autrefois. Ce grand Vénitien je le voyais encore à Rome, à son dernier printemps, aussi

alerte, aussi informé, aussi jeune qu'en notre jeunesse. Nous rappelions avec l'enchantement du souvenir le temps où sa fraîche amitié me donnait les premières initiations au monde italien. Nous nous étions connus au bord du lac de Garde, dont l'Autriche occupait le seuil; il m'y faisait chercher, sur la rive chantée par Virgile, les traces de Dante et de Pétrarque. Celles de Bonaparte y étaient aussi, mais un bon Vénitien, fidèle à sa République, n'aimait pas ce nom de conquête. D'Annunzio écrivait alors ses vers d'écolier et ne songeait point qu'il irait glorifier à son tour, par sa présence, le plus noble des lacs italiens.

C'était la maison de Molmenti, à Moniga del Lago, qui attirait alors des artistes et des poètes. Il leur faisait les honneurs de son lac, comme, à Venise, ceux des Palais. On voyait de ses fenêtres l'étroite pointe de Sermione qui s'avance si profondément sur l'eau et que dominent les créneaux des Scaliger. Je visitais avec lui les restes de constructions qui furent peut-être la maison de Catulle. Ce lieu charmant et singulier a inspiré maintes fois les poètes.

Aux vers de l'élégiaque romain,

Paeninsularum Sirmio insularumque
Ocelle...

font écho, après dix-huit siècles, ceux de Carducci :

Ecco la verde Sirmio nel lucido lago sorride...

Et la grande figure de Dante a passé dans ce paysage chargé d'histoire.

Suso in Italia bella giace un laco.
Appié dell' Alpe che serra Lamagna.

Nulle part la superposition des âges italiens n'est plus sensible. Mon guide me la faisait toucher du doigt dès mes premiers pas dans son pays et j'osais, à mon tour, l'exprimer en mêlant à mon jeune poème d'autres évocations :

Le sang français versé sous les aigles latines
A consacré pour nous ces horizons divins
Où s'offrent à la fois, Rivoli, tes ravins
Et, Solférino, tes collines!

Mes pères sont ici! J'entends de tout côté?
L'hymne gaulois chanter par ta gloire italique.

En traversant les champs de bataille de Solferino et de San Martino, où s'arrêta trop vite, en 1859, le vol de la liberté, Molmenti déplorait devant moi l'abandon de la Vénétie par Napoléon III, bonne leçon à prendre pour un jeune Français. Cette amertume ne l'empêchait pas moins de vibrer au rappel de nos gloires communes. Son cœur était très proche du nôtre. Il appartenait à cette génération que les idées libérales françaises ont formée et qui possédait à fond notre littérature et notre esprit. L'élite intellectuelle du Sénat, aujourd'hui encore, la représente avec éclat.

Sans doute, le siècle nouveau se veut-il plus strictement italien. Mais nous devons quelque reconnaissance aux élites du siècle passé qui, comme Molmenti ou son ami Luzzati, ont témoigné leur sympathie par des actes publics et la fidélité d'une longue vie. Que d'autres pourrais-je citer auprès d'eux, comme ce noble Ferdinando Martini, ce toscan si fin, ce patriote à grandes vues, qui m'écrivait d'une plume angoissée, au lendemain de la guerre, ses inquiétudes sur la durée de notre union.

Leur vieillesse, à tous, est restée sans rides; l'élan de l'imagination, la richesse des souvenirs, la chaleur du cœur étaient intacts. Il s'y joignait, chez Molmenti, cette bonne humeur malicieuse du Vénitien de jadis, qui n'était dupe de rien, et pas même de son sentiment.

Il faut en prendre notre parti. De tels hommes, l'Italie du vingtième siècle n'en produira plus. Elle ne joindra plus étroitement à la culture nationale celle d'un autre pays. C'est son droit et elle est, après tout, assez riche de son propre fonds; mais la société européenne, fière jadis de posséder des esprits aussi complets, perd avec eux une de ses parures.

PIERRE DE NOLHAC,
de l'Académie française.

« SCHMERZENREICH »

I

Le camp de prisonniers qu'on avait établi sur les bords du Syr-Daria fut, un beau matin, le théâtre d'un événement extraordinaire dont l'impression fut vive sur l'esprit des exilés. Venant du steppe gelé, où la tempête de neige faisait rage, une chienne qui tenait son petit entre les dents avait décrit un arc de cercle pour éviter la grand'route qui menait au village des colons russes, et s'était faufilée le long du campement kirghize. Une fois parvenue devant le camp, elle s'arrêta pour observer attentivement cette sorte de taupinière que formaient les huttes de terre disséminées au pied de la colline.

Cette agglomération ne ressemblait ni à un village, ni à une ferme, ni à un *aoul*[1], ni même à un campement indigène. Pourtant la chienne sentait la présence de l'homme.

La fumée, qui montait des petites cheminées et que le vent rabattait, lui chatouilla les narines d'une odeur familière. Elle renifla une ou deux fois, jeta un dernier coup d'œil en arrière, et se remit à avancer lentement vers le camp.

A la hauteur de la première hutte elle s'arrêta une fois encore avec méfiance. Elle considéra craintivement la porte fermée. Mais comme personne ne l'ouvrait pour lui jeter des pierres, elle s'enhardit et reprit sa marche de hutte en hutte, de porte en porte, et parvint ainsi à une hutte plus spacieuse dont la porte ouverte laissait échapper des tourbillons de vapeur. C'était la cuisine du camp.

1. Aoul : village kirghize ou tartare.

Le cuisinier en chef, maître Sabo, était justement plongé dans une profonde rêverie au-dessus de la marmite de « barszcz ». Appuyé sur son écumoire, il fixait d'un air hébété les mirages de la vapeur malodorante, lorsque, à travers ce brouillard, son regard découvrit tout à coup la silhouette de ce chien inconnu.

— Allez-vous-en ! — cria-t-il sans hésiter.

Il entretenait déjà quatre mâtins et trouvait qu'il remplissait suffisamment ainsi son rôle de bienfaiteur.

Le chien trembla, ramena sa queue entre ses jambes, mais ne s'éloigna pas.

— Allez coucher ! — répéta encore plus violemment maître Sabo. En même temps il arracha au poêle un morceau de plâtre et se mit à le soupeser en connaisseur dans le creux de sa main.

Tout à coup, comme cet intrus, au lieu de se retirer, faisait un timide pas en avant, le cuisinier se pencha rapidement hors du nuage de vapeur, leva la main... et la laissa retomber.

Le nouveau venu tenait quelque chose dans la gueule.

Ce fait était une particularité à ajouter aux mœurs des chiens et qui frappa d'autant plus maître Sabo qu'il avait eu mainte occasion de se persuader que les chiens ne se montraient à la cuisine que pour en emporter quelque chose.

Fort ébahi, d'un coup de torchon il chassa la vapeur, regarda, troubla une fois encore la vapeur et en fin de compte posa le morceau de plâtre sur le couvercle de la marmite.

— La malheureuse !

Tel fut le cri qui s'échappa de sa poitrine velue.

L'objet énigmatique qu'il avait aperçu dans la gueule de l'intruse était un petit chien. Sa mère avait dû l'apporter de fort loin, car de longs glaçons lui pendaient aux pattes, au museau, et à la queue.

Maître Sabo assommait bien chaque semaine un bœuf pour les besoins du camp, et saignait les porcs et les moutons pour le village entier, mais il n'en ressentit pas moins à ce moment-là une étrange chaleur autour du cœur.

— Pauvre bête, — répéta-t-il avec un soupir, tout en suivant attentivement les moindres mouvements de sa visiteuse.

Il demeura complètement immobile de peur de la voir fuir

ou seulement de l'effaroucher. Mais le chien ne bougeant pas, il s'accroupit derrière le poêle, ne laissant dépasser qu'un peu de sa figure, une moustache pointue et un œil noir comme du charbon.

La chienne, enfin rassurée, pénétra dans la baraque, regarda sous le banc, s'arrêta un moment devant un tas de pelures, inspecta l'intérieur du seau et du pétrin qui étaient vides, tout en jetant à maître Sabo des coups d'œil humbles et craintifs.

Elle s'approcha enfin du poêle et jeta un regard vers la cendre chaude.

Maître Sabo lui adressa un sourire d'une douceur angélique :

— Là! là! — murmura-t-il rapidement et d'un ton mystérieux. — Tu n'es pas bête, ma vieille! Allons, n'aie pas peur. Viens! — poursuivit-il avec tendresse, en sortant de derrière son poêle.

— Là, tu vois? — s'écria-t-il triomphalement en se relevant, après avoir vu la chienne creuser un trou dans la cendre et y déposer son petit.

Sans hésiter un instant, maître Sabo s'empara de la terrine de pâtée qu'il avait préparée pour Styx, le favori de la cuisine. Il l'arrosa avec la portion de « barszcz » et de lardons réservée à monsieur le surveillant en chef, et poussa la terrine vers la chienne.

Mais celle-ci la contempla avec hébétement, se mit à trembler de tous ses membres comme en proie à la fièvre, et colla son pauvre corps raidi à la paroi encore chaude du poêle.

Maître Sabo allongea la main vers le chien.

— Qu'est-ce qu'il y a? Tu es malade, ma pauvre bête?

La chienne lui lécha la main, mais ne toucha pas à la soupe. Elle rassembla ses forces, et, titubant étrangement sur ses pattes roides, se dirigea vers la porte. Arrivée là elle jeta un dernier regard plein de sollicitude dans la direction du tas de cendre; puis, prenant son élan, elle sortit brusquement de la cuisine, traversa le camp et prit la direction du steppe.

Maître Sabo en comprit immédiatement la raison : elle devait avoir un autre petit là-bas.

— Sep, — hurla-t-il d'une voie de tonnerre — Sep! Où es-tu faignant?

L'aide cuisinier sortit du magasin en courant.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Regarde où va ce chien... tiens, là! Plus vite que ça!

— Et bien, quoi?. est-ce qu'il a volé quelque chose?

— Silence! Dépêche-toi! Nom de... Espèce de blanc-bec. Allez! Marche!

Les yeux de maître Sabo lançaient des éclairs comme aux temps héroïques où, monté sur sa cuisine de campagne, il rejoignait les premières lignes sous une pluie de balles.

Sep revint bientôt annoncer que le chien avait pris la direction des champs et qu'on pourrait, à la rigueur, le faire suivre par quelqu'un dont les bottes ne seraient point par trop en loques.

Sabo écrasa Sep du regard, cracha, puis s'assit derrière sa marmite. Tout en tambourinant une marche avec son écumoire sur le couvercle, il attendit. Un quart d'heure, une demi-heure, une heure se passèrent. Le chien ne reparaissait pas.

Maître Sabo tomba alors dans une profonde méditation, qui lui causa même des distractions à l'heure de la soupe. Si bien que le surveillant en chef ne reçut point la part de lardons qui lui revenait, et que les plus chers camarades du cuisinier attendirent en vain la manœuvre ordinaire de la louche qui sondait à leur profit, au fond de la marmite, les couches de pommes de terre, de choux et de riz.

Comme on l'interrogeait avec ménagement sur son état de santé, il révéla son secret à quelques-uns de ses intimes. Ceux-ci s'empressèrent de répandre la nouvelle, si bien que, l'après-midi, en dépit du mauvais état de leurs bottes, deux audacieux, échappant aux regards des surveillants se lancèrent sur la piste de la chienne.

Après de longues et pénibles recherches, ils la trouvèrent morte de froid au pied du clocher près du village russe et ayant à ses côtés ses petits, également gelés. Il ne purent l'enterrer, car le pope n'aimait pas voir les gens du camp tourner autour de la *tserkiev*. Ils se contentèrent de recouvrir le cadavre avec de la neige, et s'en allèrent.

Dans la soirée, la nouvelle avait déjà mis tout le camp en

émoi. Transmise de hutte en hutte, de taudis en taudis, de bouche en bouche, elle avait parcouru tous les coins et recoins, accueillie avec surprise et incrédulité. Le repas du soir, qui était à l'ordinaire une cérémonie fort longue, fut exceptionnellement écourté cette fois-là, et avant qu'on eût sonné le couvre-feu, des groupes de prisonniers se rendirent à la cuisine pour voir de leurs propres yeux l'unique rescapé de la catastrophe.

Ils trouvèrent maître Sabo assis sur le fourneau éteint, avec l'air attristé mais digne d'un homme qui vient d'être victime d'une pénible épreuve du sort. A ses pieds, dans la cendre, reposait une petite boule de poils hérissés.

Ceux qui entraient regardaient gravement le cuisinier et le chien, puis s'en allaient prendre place sur les bancs au long des murs. Lorsque la porte se fut refermée sur le dernier homme, maître Sabo raconta toute l'histoire dans ce style à la fois laconique et substantiel qui lui était particulier. Après lui, Sep prit la parole, en bégayant toutes les fois que le regard du cuisinier croisait le sien. Après quoi les deux audacieux qui avaient trouvé la chienne morte parlèrent à leur tour.

La discussion qui s'ensuivit dissipa les derniers doutes. Le silence se fit. On entendit dehors sonner l'extinction des feux. Quelqu'un baissa la mèche de la lampe, mais personne ne bougea de sa place.

— Je pense, — dit enfin le charpentier Niklas, le plus âgé et le plus respecté du groupe, — qu'il faudrait régler cette question d'une façon ou d'une autre.

Les assistants, d'une inclination de tête, manifestèrent leur silencieuse approbation.

— Donc, — continua maître Niklas, — il faut d'abord voir s'il vit encore.

— Il vit! et il se porte comme un charme! — interrompit vivement maître Sabo.

— Est-ce qu'il dort?

— Il dort! Faut bien qu'il se repose, après toute cette histoire!

— Bien sûr. Mais quand il se réveillera, il faudra que nous lui donnions à manger.

— Et s'il ne veut pas? — s'écria Cwiek qui protestait toujours.

Maître Niklas sourit avec indulgence.

— Nous ne lui donnerons évidemment pas de notre soupe à manger, — dit-il. — Ce qu'il lui faut, c'est du lait... Du lait, — répéta-t-il avec insistance. — N'est-ce pas, père Sébastien? — déclara-t-il en se tournant vers un homme à barbe rousse qui se tenait à l'écart.

Le père Sébastien était le richard du camp, et le seul des prisonniers qui se permît d'acheter un litre de lait par jour.

En général on ne l'aimait pas, et peut-être pour cette raison justement. Pourtant, le capital qu'il possédait en faisait un des personnages importants du camp, mais il ne s'occupait jamais des affaires de la communauté. Aussi la surprise fut-elle grande lorsque, au lieu de garder le silence ainsi qu'on s'y attendait, il inclina la tête et déclara gravement :

— C'est aussi mon avis, maître Niklas. Sep n'a qu'à venir chez moi tous les matins, je lui donnerai un bol de lait.

Tous comprirent, à partir de cet instant, que tout était arrangé. Les figures s'éclairèrent et s'animèrent, un murmure courut de bouche en bouche.

On songeait déjà à partir, lorsque Cwiek s'écria brusquement :

— C'est très bien, mais comment allons-nous l'appeler?

— C'est vrai, comment va-t-on l'appeler? Il faut bien que nous lui donnions un nom! — reprirent plusieurs voix.

L'attention du groupe fut de nouveau tendue.

— Appelons-le Néro, — dit l'un d'eux. — C'était le nom de mon chien — reprit-il, en distinguant un murmure de mécontentement.

— Ou bien Corbeau, — risqua Sep le marmiton.

— Ta gueule! — s'écria maître Sabo indigné. — Tu vois bien, imbécile, qu'il est blanc.

— Alors Tyras, Mouska ou César!

— Rien de tout ça! — interrompit maître Sabo en jetant des regards courroucés — Silence! — hurla-t-il quand un vacarme désordonné eut empli la cuisine. — Vous êtes tous des ânes, laissez parler Niklas.

Niklas vida sa pipe, la bourra en silence et sans se presser déclara :

— Je pense qu'il faut l'appeler Schmerzenreich.

On eût dit qu'il venait de les saisir à la gorge; le silence se fit brusquement.

— Ce n'est pas mal, — dit enfin Sabo. — Mais d'où vient cette idée?

— Comment, d'où ça vient? Vous ne savez pas que Schmerzenreich était le fils de sainte Geneviève?

Un long silence s'écoula, pendant lequel quelqu'un s'enhardit à demander si un nom pareil ne leur porterait pas malheur : « Un chien n'est qu'un chien, et on ferait peut-être mieux d'attendre jusqu'à demain... »

C'était aussi l'avis du père Sébastien qui, depuis qu'il était en captivité, n'aimait pas déranger les saints inutilement. Mais la majorité leur imposa silence. Il fallait que Niklas racontât d'abord l'histoire de ce Schmerzenreich. On enverrait seulement un homme voir si les surveillants dormaient.

Ainsi fut fait. L'envoyé partit et revint annoncer que le bâtiment des surveillants était sombre et silencieux. Pour plus de sûreté on baissa encore la mèche de la lampe et on ferma soigneusement la porte, car le froid commençait à se faire sentir avec insistance.

— Sainte Geneviève, — commença Niklas, — était la fille d'un puissant duc de Brabant. Élevée pieusement, elle s'était rendue célèbre pour sa beauté et ses vertus. Ses journées se passaient à faire le bien et ses soirées à prier. En un mot, quoi... c'était une belle et brave jeune fille. Son père, qui l'aimait plus que tout, la maria à un chevalier. Geneviève pleura en quittant la maison paternelle, puis elle vécut heureuse avec son mari. Dans le monde entier on n'aurait pu trouver un couple qui s'aimât comme celui-là. Ils avaient une maison à eux et une grande terre très bien cultivée. Mais un beau jour une grande guerre éclata entre le roi d'Anjou et le duc d'Aquitaine. Les comtes de Bretagne et de Flandres, en l'apprenant, voulurent s'en mêler. Alors le duc de Ponthieu...

—Écoute, Niklas. Qu'est-ce que ça peut nous fiche? — s'écria maître Sabo avec impatience. — Parle-nous de Schmerzenreich.

Niklas le regarda avec colère.

— Ah, oui? Ça vous est égal? Et pourtant beaucoup d'hommes furent tués pendant cette guerre et beaucoup d'autres furent faits prisonniers. Voulez-vous que je continue?

— Oui, continue! Je disais ça comme ça, Niklas! — déclara humblement maître Sabo à l'étonnement général. — Alors tu disais qu'on commença à mobiliser?

— Oui, on appelait ça autrement, mais c'était la même chose. On emmena aussi le mari de Geneviève. On prétend qu'il en fut très content et qu'il partit musique en tête. C'est peut-être bien vrai. Nous aussi, nous sommes partis comme ça, et nous étions gais et contents.

» Geneviève pleurait à chaudes larmes et voulait le retenir, mais il partit tout de même, parce qu'on mobilisait. C'est clair. Il laissa sa femme à la merci de méchantes gens. Il ne savait pas...

Ici Niklas s'interrompit sur un geste du cuisinier.

Un bruit de pas se rapprochait de la cuisine. Immédiatement après, la poignée de la porte tourna : on essayait d'ouvrir, les pas firent le tour du baraquement, revinrent à la porte : on frappa.

Une grosse voix cria du dehors :

— Qui est là?

Personne ne répondit. Les prisonniers avaient reconnu le staroste du village, Siméon, qui avait l'habitude de rôder dans le camp et de les espionner. Il leur avait déjà plus d'une fois causé des ennuis.

— En voilà une histoire, le diable sait où ils se sont fourrés! — grogna l'homme en faisant les cent pas devant la cuisine.

Au bout d'un moment, on l'entendit s'éloigner vers le camp à pas précipités.

Maître Sabo se mit à jurer :

— Ah! le gredin! Que le diable l'emporte! Qu'est-ce qu'il vient faire ici à cette heure?

— Eh bien, quoi? il nous surveille, ou bien il essaye de voler quelque chose.

— Un vrai chacal!

— Sûr qu'il va cafarder, et nous aurons des embêtements! — s'écrièrent plusieurs voix effrayées.

— Eh bien! qu'il cafarde! Continue donc, Niklas.

— Geneviève resta donc à la merci de méchantes gens. Il y avait là un vaurien qui n'était pas parti pour la guerre. La femme était jeune et belle, elle avait une grande fortune et le mari pouvait ne point revenir. Et quand même il serait revenu... la raison du plus fort est toujours la meilleure. Donc, cet homme ne lui laissa pas un moment de repos. Elle écrivit des lettres à son mari, mais la poste n'arrivait pas au front, et elle était très malheureuse, d'autant plus qu'elle se sentit mère. Vous savez tous combien une femme a besoin de soins et de protection dans ces moments-là et combien elle désire avoir tous ceux qu'elle aime auprès d'elle.

» En attendant, on parlait bien de paix dans les villages et les chaumières, mais la guerre durait toujours. Finalement, on rapporta à Geneviève que son mari était tué ou disparu. C'est tout un, d'après moi, mais une femme comme celle-là se cramponne à la moindre espérance. D'ailleurs, que pouvait-elle faire? Elle ne céda donc pas, même alors. Quand ce coquin vit qu'il n'en ferait rien par la douceur, il lui vola sa fortune et la chassa de sa maison. Elle partit toute seule, et personne ne lui vint en aide, car chacun était tout occupé de son propre chagrin. Elle arriva dans un endroit désert : c'était le steppe, je veux dire une grande forêt. Là elle se fit une hutte avec de la terre, des branches et de l'herbe. Dans un coin il y avait un grabat...

A cet endroit, le récit de Niklas fut interrompu par un bruit de voix qui approchait rapidement de la cuisine.

Les têtes inclinées des assistants se tournèrent anxieusement vers la porte. Quelques hommes se levèrent.

— Assis! — ordonna Sabo. — Tant pis maintenant! Qu'il achève!

— Voici la fin, — continua Niklas d'une voix plus forte et plus animée. — Or, voici que dans cet abri solitaire, tout pareil au nôtre, par un jour d'hiver où il neigeait et ventait, seule et abandonnée de tous, — poursuivit-il de plus en plus haut pour couvrir le bruit que l'on faisait à l'extérieur en essayant d'ouvrir la porte, — Geneviève mit au monde un fils.

A ce moment la serrure céda avec fracas, et des soldats parurent dans la porte ouverte.

— Elle l'appela Schmerzenreich, — acheva Niklas en se levant, tandis que les autres prisonniers se groupaient auprès du poêle pour cacher aux yeux des gardiens furieux la petite boule de poil qui reposait dans la cendre.

Le lendemain, Sabo et Niklas furent mis aux arrêts pour huit jours et on intima au reste des prisonniers la défense de quitter le camp et d'aller au village. C'était une mesure draconienne, puisqu'il ne s'agissait que d'un misérable petit chien et non pas d'un complot, comme le prétendait le procès-verbal. Mais on avait pu aisément dresser ce procès-verbal tout autrement, vu qu'à l'interrogatoire, personne n'avait clairement avoué le but de cette réunion clandestine.

Tous les hommes prétendaient qu'ils s'étaient réunis là par hasard, et puis que Niklas s'était mis à leur raconter des histoires.

Aussi le surveillant en chef, ivrogne mais brave homme au fond, s'était-il vu à contre-cœur obligé d'appliquer cette peine. Après avoir prononcé la condamnation, de chagrin il se soûla, car pour la première fois de sa vie il s'aperçut que ses prisonniers ne différaient en rien du reste des hommes.

Le camp répondit à cette répression par un abattement général. Personne, il est vrai, n'avait l'habitude d'aller au village, et encore moins de se promener dans le steppe, mais les prisonniers avaient le droit d'y aller et pouvaient le soir s'arrêter au bord de la route en se disant :

— Je pourrais suivre cette route jusqu'au village si cela me plaisait...

Ou bien :

— On me permet de sortir, et, si je ne le fais pas, c'est que je ne veux pas.

— Alors pourquoi cette interdiction? — pensaient-ils. — Pour que nous nous fassions du mauvais sang et que nous mourions plus vite? Et ce pauvre Niklas? Être mis en prison à cinquante ans!

Pendant cette période d'abattement, il n'y eut qu'un seul être qui se sentît heureux et tranquille.

C'était Schmerzenreich.

En effet, avant de se rendre en prison, maître Sabo avait

fait dire au père Sébastien de ne pas oublier la promesse qu'il lui avait faite à la cuisine. Maître Sabo avait même ajouté qu'à son retour il vérifierait si l'écuelle du père Sébastien était bien toujours de la même taille que les autres.

Le résultat fut qu'en dépit de toutes les ordonnances, Sébastien chaque nuit se faufila jusqu'au village pour en rapporter un litre de lait et qu'il en envoya un bol à la cuisine chaque jour ponctuellement.

On put aplanir certaines difficultés relatives à la manière de nourrir Schmerzenreich grâce à une tétine en caoutchouc. Ce fut Voukintchitch qui d'un air très gêné la tira du fond de son sac. Lorsqu'on lui demanda comment il se trouvait en possession de cet étrange objet, il répondit que c'était un souvenir. Il avait un petit garçon qui était né juste au moment de la déclaration de la guerre. Au moment où Voukintchitch allait partir pour prendre son train, le bébé dormait. Il lui avait retiré cette tétine de la bouche. Stupide Voukintchitch! Il aurait aussi bien pu photographier l'enfant ou emporter une mèche de ses cheveux. Mais le petit garçon n'en avait peut-être pas encore?

Schmerzenreich joua deux jours seulement avec la tétine, après quoi il la mangea. Ceci fait, malgré les craintes de tout le monde, il ne tomba pas malade. Il se portait au contraire fort bien, jouissait d'un appétit excellent et d'un sommeil encore meilleur. Parfois seulement, il sursautait et gémissait en rêve; les uns disait qu'il appelait sa mère, les autres — que c'était la faute de la tétine.

Quelle qu'en fût la raison, ces symptômes s'espacèrent de plus en plus, et lorsque maître Sabo put reprendre possession de son écumoire, il retrouva l'orphelin dans un état de santé florissant.

— Il se développe joliment bien, — fit-il en souriant à Niklas, tout en lui servant sa première ration de soupe après la prison, portion dûment augmentée en cet honneur. — Je savais bien que ce n'était pas un chien ordinaire!

— Peut-être bien, — reconnut Niklas. — Tous les êtres poussent et se développent quand ils sont bien soignés. Il me semble pourtant qu'il a la tête un peu grande.

— C'est parce qu'il est petit, — protesta vivement Sabo.

— C'est comme les enfants. En naissant, c'est-à-dire quand sa mère l'apporta ici, il en avait une encore beaucoup plus grande. Je l'ai examiné très attentivement aujourd'hui. C'est incroyable ce qu'il a embelli.

Maître Sabo, à dire vrai, n'était pas tout à fait impartial au sujet de Schmerzenreich. Le petit chien avait réellement la tête très forte, enfoncée dans un cou gros et court, comme d'ailleurs tous les molosses des steppes. Mais en somme il ne se présentait pas mal avec sa large poitrine, son long poil soyeux, les trois plis de son cou et la charmante rotondité de son ventre de bébé. Quand il fourrait ses pattes de devant et son museau dans la terrine à soupe, tout en jetant de ses yeux verdâtres des regards attentifs à droite et à gauche, il inspirait l'admiration non seulement par ses qualités physiques mais aussi par la force de caractère dont il faisait déjà preuve.

La première jeunesse de Schmerzenreich coïncida avec les moments les plus heureux de l'histoire du camp. Le printemps revint, en dépit des canons qui grondaient encore de par le monde. Du fond des solitudes arrivèrent les vents chauds et humides, les mêmes qu'avant la guerre, tandis que le surveillant en chef, tout en buvant à la santé du steppe fleuri, retrouvait ses illusions sur les gens et les choses.

Les voies ferrées, que les neiges et les avalanches avaient encombrées, s'animèrent à nouveau, et apportèrent au camp des transports de farine blanche. Le lait baissa de prix.

Souvent, le soir, on voyait les jeunes filles du village passer en chantant.

Depuis l'arrivée du beau temps, les prisonniers demeuraient souvent assis de longues heures devant leurs huttes, en pensant à la paix qu'on espérait voir bientôt conclue. Maintenant qu'il faisait si beau, si chaud, un mois de plus ou de moins ne faisait guère de différence.

On n'en oublia pas pour cela Schmerzenreich, l'enfant de l'hiver et de la nuit. Au contraire, ces cœurs, rajeunis par le printemps, étaient remplis de mansuétude à son égard. Chacun se croyait tenu de le caresser au moins une fois par jour, ou, s'il dormait, de demander de ses nouvelles à maître Sabo. De nouveaux bienfaiteurs lui envoyèrent du

lait; Sep qui le buvait en fut enchanté. Il n'agissait pas ainsi par méchanceté, mais parce que Schmerzenreich avait passé depuis longtemps du lait aux soupes et des soupes à un régime uniquement carné. Le père Sébastien s'en aperçut le premier, et cessa discrètement ses envois. Les autres suivirent son exemple, non sans un règlement de comptes avec Sep. Le dernier fut Voukintchitch.

Schmerzenreich mangeait donc tout son saoul, dormait tant qu'il pouvait, et poussait comme un champignon. Il devenait un mâtin énorme, à l'air étrange et inquiétant.

— Seigneur, quel colosse! — s'écria un jour le surveillant en chef qui venait pour la première fois de remarquer Schmerzenreich à la cuisine. — Où avez-vous trouvé ce monstre?

— Il est venu tout seul! — répliqua sèchement maître Sabo. — Il vous plaît, hein? C'est une belle pièce, attendez seulement qu'il ait fini de grandir.

— Tiens, ce n'est pas étonnant qu'il pousse comme ça à la cuisine. Dans le steppe, il ne mangerait pas en un an ce qu'il avale ici en un jour. Mais il fera des malheurs, il a un mauvais regard.

Maître Sabo leva les épaules avec commisération, mais, après le départ du surveillant, il ne manqua pas d'examiner son pupille avec attention.

— C'est des mensonges, — fit-il avec un soupir de soulagement. — D'ailleurs, comment peut-il savoir quels yeux il a? Schmerzenreich a bien autre chose à faire que de regarder cet ivrogne. Mais c'est vraiment un petit monstre! — fit-il étonné lui-même par l'immense corps du chien. — Et cette tête! Niklas avait raison, comme toujours d'ailleurs.

Ce développement extraordinaire de Schmerzenreich faisait le sujet de discussions générales, chaque fois que les prisonniers se trouvaient réunis à la cuisine.

A une époque où la santé et les forces étaient les biens les plus précieux, sa personne ne pouvait qu'éveiller un sentiment d'admiration. Quant à son caractère, il était plus malaisé à définir : on n'en parlait donc pas. Ce chien, que tout le monde aimait tellement, n'aimait, semblait-il, personne. Comblé de bienfaits, il ne trouvait de plaisir à rien. Il acceptait avec indifférence les dons qu'on lui faisait, et il contemplait d'un

œil paresseux les jeux de ses camarades. Personne n'avait plus entendu le son de sa voix, depuis le temps où il avait vagi dans la cendre. Il y avait même des prisonniers qui ne l'avaient jamais vu marcher. Sa grosse gueule carrée pendait vers la terre, ses yeux avaient une expression taciturne et pensive. D'ailleurs, on pouvait faire de lui ce que l'on voulait, sans que jamais il marquât rien de ses sentiments. Parfois seulement, il retroussait silencieusement les babines ou remuait lentement la queue. C'était sa seule manière de manifester un peu son état d'âme. Et si maître Sabo prétendait que Schmerzenreich n'avait pas de puces, c'était uniquement parce qu'il ne cherchait jamais à s'en débarrasser en se grattant.

Toutes ces particularités de Schmerzenreich étaient différemment commentées. L'opinion qui ralliait le plus de partisans, était que le chien se développait de façon anormale, parce qu'il n'avait pas été nourri par sa mère. On ne savait ce que Sep avait bien pu mélanger au lait qu'il lui avait donné. Quelques-uns lui prêtaient un défaut organique dû à sa naissance un jour de si grand froid. Et, dans les coins, on murmurait que peut-être... peut-être... on aurait dû l'appeler autrement. Un nom si triste pouvait avoir Dieu sait quelles conséquences. En tout cas, c'était toujours à quelque infortune qu'on attribuait les singularités du favori. Quand le surveillant en chef avait émis la supposition grossière que le chien mangeait tout simplement trop, on s'était contenté de sourire avec mépris.

Mais un jour vint où Schmerzenreich montra que quelque chose mûrissait sous l'épaisse carapace de son crâne.

Cela arriva un dimanche après le déjeuner, pendant que maître Sabo apportait les écuelles destinées aux chiens qu'on entretenait à la cuisine. Il y en avait à peu près une demi-douzaine, sans compter ceux qui n'appartenaient pas à la meute et auxquels on jetait quelques os. L'écuelle de Schmerzenreich était, comme bien on pense, la plus grande et la mieux remplie. Elle était le sujet d'une continuelle jalousie de la part de Styx, la matador de la bande, peut-être parce qu'elle lui avait appartenu autrefois. Aussi le cuisinier donnait-il lui-même à manger à Schmerzenreich qui finissait

toujours par s'endormir. Ce qui restait dans l'assiette était conservé pour le soir.

Mais ce jour-là, au grand mécontentement du cuisinier, une discussion culinaire fort animée venait d'éclater sur les différentes façons de préparer la « *kacha* »; maître Sabo, interrogé de toutes parts, en avait oublié son pupille. Debout au milieu du cercle, il cherchait l'argument qu'il allait lancer à la tête de ces profanes. Mais, avant qu'il eût pu l'employer, il se passa une chose incroyable : Schmerzenreich aboya. C'est à-dire que maître Sabo sentit que c'était Schmerzenreich, car personne à ce moment-là ne le regardait. Une voix si terrible, et si puissante qu'elle glaçait le cœur, ne pouvait sortir que de ce gosier.

Maître Sabo ravala son argument, les prisonniers se turent. Tous les yeux se tournèrent du côté d'où venait la voix menaçante.

Et ils virent, se faisant face, dans une attitude de combat, Styx et Schmerzenreich. Tous deux avaient les pattes de devant dans l'écuelle à soupe, tous deux avaient le poil hérissé et montraient les dents. Mais si Styx ressemblait, à cet instant, à un lion, Schmerzenreich avait l'air, lui, d'un monstre infernal. Personne ne savait jusque-là quels crocs terribles renfermait cette gueule, quels muscles puissants formaient ce gros corps. Ses yeux lançaient des lueurs aiguës et féroces. L'invincible Styx semblait diminuer et se recroqueviller sous ce regard. Lorsque pour la deuxième fois on entendit rouler dans le gosier de Schmerzenreich sa voix de tonnerre, Styx ramena sa queue sous lui, baissa la tête et rampa lentement sous le premier banc venu.

— Sacré nom! — murmura à cette vue le père Sébastien si maître de lui d'ordinaire. — Qui aurait cru? Allons, Styx! — fit-il pour encourager le déserteur, sans vouloir croire encore au résultat de cette rencontre.

Mais Styx, au lieu de retourner sur le lieu du combat qu'il venait d'abandonner si honteusement, détala entre les jambes des prisonniers jusqu'à un poste éloigné auprès du magasin.

Maître Sabo triomphait.

— Je le savais bien. Qu'est-ce que c'est pour Schmerzen-

reich qu'un chien comme Styx? Il l'étranglerait comme un lapin! Attendez un peu, vous verrez ce qu'il est capable de faire.

— Oui, oui, — acquiesça Niklas, — mais je ne crois pas que cela soit un bon signe. Qu'est-ce que le malheureux pourra bien faire de cette force terrible?

Le fait ne tarda pas à avoir des conséquences.

Après l'humiliation infligée à Styx, un changement absolu s'opéra dans le caractère de Schmerzenreich.

Le lendemain déjà, à déjeuner, il bouscula deux autres chiens, puis, au lieu d'aller, comme de coutume, faire sa sieste auprès du poêle, il fit le tour du camp, montrant les dents à droite et à gauche.

L'après-midi il s'installa sur la berge d'un canal d'où l'on avait une vue étendue sur le steppe. Là non plus, il ne s'endormit pas, mais resta à regarder droit devant lui, sa grosse tête entre les pattes. Vers le soir, avant l'heure où les chacals entonnent leur chœur habituel, il poussa un hurlement si affreux qu'en un instant tous les prisonniers furent dehors.

— Que s'est-il passé? — se demandait-on d'une cabane à l'autre.

— C'est Schmerzenreich, — fut la réponse qui fit le tour de l'auditoire.

— Oui, c'est Schmerzenreich! — répétaient-ils les uns après les autres, en regagnant leurs abris.

— Schmerzenreich appelle sa mère, — murmurait-on encore en écoutant la plainte lugubre.

— Mauvais signe! — fit Niklas en allant se coucher de bonne heure comme d'habitude.

Mais il ne put dormir, ni lui, ni beaucoup d'autres. Schmerzenreich se tut, il est vrai, bientôt, mais il avait déchaîné des échos innombrables. Les chiens du camp se mirent à hurler les premiers. Ensuite le même vacarme éclata dans le village et dans les *aouls* indigènes. De là il se répandit jusqu'aux fermes isolées, gagna le steppe et les marais, résonna à droite et à gauche, de tous côtés, tout le long des pistes de chacals.

Jusqu'à l'aube, on entendit dans le steppe ces voix déchaînées. Le camp se réveilla plus tard que de coutume et il

fallut répéter le signal trois fois avant que les hommes se rassemblassent pour aller au travail des champs.

Schmerzenreich, pour la première fois, se plaça derrière la file des prisonniers rangés en ordre de marche, ce qui fit croire qu'il voulait les accompagner. Mais il n'alla que jusqu'à la grand'route.

Là il s'arrêta et suivit du regard le groupe qui s'éloignait jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les arbres du village. Ensuite il s'assit et demeura à son poste jusqu'au retour des hommes.

Il en résulta un petit malentendu, car Siméon, le staroste du village, avait à faire à la forge du camp. Apercevant devant l'entrée un énorme chien inconnu, il lui lança un morceau de terre séchée, persuadé que cela suffirait à le faire fuir. Mais l'inquiétant animal, bien que touché à la tête, ne bougea pas. Comme il n'aboya ni ne gronda, le staroste crut qu'il pouvait passer sans danger et il continua à avancer tranquillement. Quelle ne fut pas sa frayeur quand il sentit tout à coup que quelque chose le tirait par derrière.

Il se retourna et vit tout près de lui une gueule incroyablement grande et une paire d'yeux à demi fermés dont l'expression était désagréable.

La canne du staroste, qui lui suffisait amplement dans ses rencontres avec les chiens du village, lui sembla à ce moment tellement fragile, qu'il la laissa même échapper. Sans ces yeux étranges, il se serait même peut-être mis à crier. Il ne lui resta donc rien de mieux à faire que de revenir sur la route et de renoncer à son expédition.

Monsieur le staroste, jurant et pestant contre ce maudit « repaire », s'en revint donc au village afin d'envoyer sans retard, à l'ingénieur chargé de la direction du camp, un rapport sur ce qui venait de se passer.

Mais celui-ci avait une sympathie marquée pour les chiens et n'aimait pas les starostes. De plus, le matin, alors qu'il jouait de l'accordéon avant de se mettre au travail, il avait remarqué sur la grand'route un incident plaisant. Certain Sarte, passant par là à dos d'âne, était plongé dans de si profondes méditations, qu'il avait manqué d'écraser un chien

étendu au bord du chemin. En se relevant, le chien avait renversé l'âne et son cavalier. Ils s'étaient enfuis en hurlant l'un à droite et l'autre à gauche pour se retrouver enfin, après de longues périgrinations, à l'autre bout du camp.

Aussi, à l'appel du soir, les prisonniers ne furent-ils gratifiés que d'une légère semonce : s'ils désiraient que leurs chiens restassent en liberté, il leur faudrait les surveiller. La Direction ne pouvait tolérer que le camp causât des ennuis aux citoyens du pays.

L'ingénieur, en rangeant ainsi dans la catégorie des citoyens les Sartes qu'il méprisait et le staroste qu'il ne pouvait souffrir, croyait généraliser l'affaire au point de vue de l'État; en réalité, il blessa les prisonniers sans nécessité et d'ailleurs à l'encontre de ses intentions. Il y en eut qui, continuant de généraliser, crurent, après cet avertissement, que la guerre reprenait de plus belle et que tout espoir de paix n'était qu'une utopie. Ou bien que les Russes avaient dû recevoir une bonne raclée, pour recommencer ainsi à tourmenter les prisonniers. D'autres accusaient le pope et le staroste du village qui tous deux avaient depuis longtemps le camp en horreur.

Au cours de ces investigations on avait fini par oublier complètement l'histoire du chien, et, seul, maître Niklas, soupçonnant quelque chose, se rendit après le souper chez maître Sabo pour le questionner à son aise :

— Écoute, Sabo, — dit-il en le fixant d'un regard perçant, — tu es resté toute la journée au camp. S'est-il passé quelque chose?

— Bien sûr qu'il s'est passé quelque chose. Et comment!

— Schmerzenreich?

— Oui, lui! — répondit-il, les yeux brillants de triomphe. — Imagine-toi qu'il n'a pas laissé entrer ce coquin de staroste. Il l'a chassé d'ici comme un voleur. Je l'ai vu de mes propres yeux. Ce gredin tremblait de frayeur comme une feuille, — ajouta-t-il en agitant vivement son torchon.

Maître Niklas se mit à réfléchir profondément d'un air qui n'était pas gai du tout.

— Écoute-moi, Sabo! — demanda-t-il au bout d'un instant avec insistance, — tu ne l'as pas excité?

— En voilà une supposition. Est-ce qu'il écoute quelqu'un? Est-ce qu'il a besoin qu'on le dirige? Schmerzenreich agit tout seul, mon cher!

— Dans ce cas, — conclut maître Niklas, — il y a lieu de s'attendre à tout. Je crains seulement que tout ça ne retombe sur toi, mon vieux Sabo.

II

Survint l'été, l'époque où les changements les plus profonds semblent s'opérer d'eux-mêmes et presque malgré nous. Pour Schmerzenreich ce fut le moment propre à abandonner décidément son rôle de Cendrillon sans éveiller l'attention et à se transformer en un puissant seigneur du camp et un terrible écumeur des routes.

Cette évolution, dont le début avait été la rencontre avec le staroste, s'opérait lentement, mais avec une implacable régularité.

Il dompta d'abord le camp. Il avait dû constater bien des désordres, puisqu'il en était arrivé à conclure, d'après ses propres expériences, que les prisonniers étaient les vrais maîtres du lieu.

Par exemple, de quel droit l'*artiellchik* Nikita, qui fournissait le bétail et autres provisions, traînait-il là à toute heure du jour, et qui plus est en compagnie d'un chien étranger? Le devoir de ce monsieur était de venir une fois par jour au magasin, à l'heure de la distribution des provisions à maître Sabo. Quant à son chien, il était évident qu'il n'avait rien à faire dans le camp et encore moins au magasin.

Il commença donc par exécuter d'abord le chien qu'il bouscula assez violemment derrière l'angle du magasin. Après quoi il dompta le maître. Sans bruit. Il lui suffit de le suivre pas à pas, et de temps à autre de l'attraper par les mollets. De préférence lorsqu'il s'approchait de l'un des baraquements.

Le succès fut complet, Nikita cessa ses promenades dans le camp et ne se montra plus qu'au magasin. Et ce ne fut pas tout. Il exécutait sa besogne beaucoup plus vite qu'auparavant et maître Sabo ne fut plus obligé d'attendre, pendant

des heures, la distribution des portions. Le responsable était encore Schmerzenreich qui s'asseyait devant la porte et fixait de ses yeux attentifs les mains de l'*artieltchik*. Grâce à quoi également la nourriture s'améliora, car Nikita n'avait plus désormais le temps de se livrer à certaines combinaisons, et maître Sabo profitait de cette précipitation pour emporter quelques suppléments.

Les choses se passèrent de même avec les autres visiteurs. Ils n'étaient pas nombreux. Chaque habitant du village et des environs se croyait maître de pénétrer dans le camp et d'y agir à sa guise, se vengeant ainsi de la guerre à laquelle il n'était pas allé et de ses charges dont il évitait le plus possible de supporter le poids. Le camp fourmillait de fainéants en quête d'un butin facile, ne fût-ce qu'une poignée de clous, une planche ou une gerbe de roseaux enlevés aux toits des huttes. Ceux qui ne volaient pas les biens « qui ne sont à personne » commandaient aux prisonniers des travaux divers et gratuits, et quand ils ne savaient plus qu'inventer, ils allaient aux ateliers déranger les gens sous n'importe quel absurde prétexte.

Chacun se croyait des droits sur ces hors-la-loi.

L'ingénieur qui dirigeait le camp, désirant refréner ces incursions, avait bien fait mettre sur la grande porte un écriteau interdisant l'entrée aux « personnes étrangères » — mais, hélas, lui-même se sentait étranger dans ces steppes maudits. Les prisonniers, tout en murmurant et protestant, attendaient la décision du surveillant en chef accablé de réclamations. Celui-ci jurait et se fâchait de temps à autre, mais : « La guerre est la guerre, et le diable seul sait ce qu'on a le droit de faire. »

Schmerzenreich leur vint en aide à tous, chassant tous ceux que son flair incomparable ne lui désignait pas comme des prisonniers. Pour régler les affaires de moindre importance, il se servait de la meute du camp. Il suffisait, en effet, qu'à la vue de quelque rôdeur il levât la tête en grondant, pour que la horde se précipitât de tous côtés sur la victime. Comment il avait su soulever ses paresseux camarades, c'était son secret.

Pour les grosses pièces, il en faisait seul la chasse. C'est ainsi que se joua la partie décisive entre lui et le staroste,

dont l'esprit rancunier n'avait pu oublier leur première rencontre.

Le paysan, désormais toujours muni d'un énorme gourdin, avait réussi plusieurs fois déjà à vaincre la meute lorsqu'un beau matin Schmerzenreich lui barra la route au milieu du *maïdan*[1].

Maître Sabo, qui les aperçut par la fenêtre, sentit son cœur s'arrêter.

— Maintenant, ou jamais! — murmura-t-il en se collant au chambranle.

La danse commença par un terrible coup de gourdin asséné sur la tête de Schmerzenreich. Mais le bâton glissa seulement le long du cou, car, rapide comme l'éclair, le chien s'était aplati sur le sol. Un puissant rugissement s'échappa de sa poitrine, et qui augmentait de force à mesure que la fente de ses yeux verts devenait plus petite.

Avant que le gourdin eût eu le temps de retomber, il vint d'un bond derrière le paysan, en arrachant au passage un morceau de son vêtement. De là sur un flanc, puis devant, puis de l'autre côté, beaucoup plus rapidement que les moulinets qui essayaient de l'atteindre.

Maître Sabo en demeurait ébahi :

— Mais il est agile comme une danseuse, — fit-il en suivant la lutte et en retenant sa respiration. — Je ne voudrais pas être dans la peau de ce goujat. Ah! il en tient cette fois! — s'écria-t-il en voyant que Schmerzenreich sautait brusquement à la gorge du paysan.

Le staroste était fort et assez leste et il parvint à se débarrasser du chien, mais ce ne fut que pour devoir parer immédiatement à un nouvel assaut. Il regarda autour de lui avec effroi et battit en retraite vers la cuisine, qui était le bâtiment le plus proche, tout en continuant à faire avec sa canne des moulimets désespérés et purement défensifs. Parvenu à quelques pas du baraquement il jeta son bâton et se précipita dans la cuisine, les cheveux en désordre et les habits en loques.

Cela fut si rapide que maître Sabo eut tout juste le temps de s'écarter de la fenêtre et de bondir jusqu'à sa marmite,

1. *Maïdan* : en turc, sarte, etc., *maïdan* veut dire la place du village.

en prenant l'air d'un homme absorbé par un labeur exténuant.

— Pour l'amour de Dieu! calme ce chien! — gémit l'homme en maintenant la porte du poids de tout son corps.

Maître Sabo sembla s'éveiller :

— Quel chien? — demanda-t-il.

— Mais ce chien, ce démon! Entends-tu, gibier de potence?

Le cuisinier alla à la fenêtre, l'ouvrit et siffla tranquillement.

— Celui-là? — demanda-t-il en attirant vers lui la tête de Schmerzenreich. — Mais il ne ferait pas de mal à un enfant. Il est si doux. Allons, viens, grosse bête... mon bon petit chien! Ça ne doit pas être celui-là — fit-il en mettant son bras autour de la grosse tête.

— Ne fais pas l'imbécile — grogna le paysan, — tu ne vaux pas plus que lui. C'est tout un! Mais vous aurez encore de mes nouvelles, bande de gredins! — jurait-il tout haut en examinant ses vêtements déchirés.

Maître Sabo se rembrunit :

— Bien sûr, — répliqua-t-il froidement. — On te connaît ici, bandit.

— Qu'est-ce que tu as dit? — fit le paysan en le dévisageant haineusement.

— J'ai dit que tu étais un bandit. Je ne pensais pas qu'il fallait te le répéter deux fois. T'agite pas comme ça, mon bonhomme, mais pense plutôt à la façon dont tu retourneras chez toi; il n'y a pas d'autre porte pour sortir d'ici.

— Tu vas me reconduire, — riposta vivement le paysan.

Maître Sabo se mit silencieusement à peler des pommes de terre.

— Allons, entends-tu? Ramène-moi à la maison, ne plaisante pas, imbécile... voyons, tu sais bien que je plaisantais... allons... je t'en prie... mon garçon.

Maître Sabo se leva alors, ouvrit la porte et fit entrer Schmerzenreich dans la cuisine.

— Va! — fit-il d'une voix brève, en tenant le chien par la peau du cou. — Et n'oublie pas ta canne, — lui cria-t-il encore ironiquement par la fenêtre.

***

Si le staroste ainsi mis à mal n'avait pas rencontré en route l'écrivain du village, qui sait quelles suites aurait eues cette rencontre avec Schmerzenreich? Mais il ne pouvait avouer qu'un chien l'avait chassé du camp. Bien plus, il ne pouvait même pas dire qu'il pénétrait souvent dans le camp. Il improvisa donc un prétexte et remit sa vengeance à plus tard. Pour le moment il se borna à écrire une proclamation dans laquelle, au nom de la guerre et de la patrie, il engageait tous les habitants du village à *boycotter* le camp des prisonniers.

« Car c'est une honte, — disait la proclamation, — qu'au moment même où nos frères versent leur sang sur le front, certains d'entre nous entretiennent des relations amicales avec les ennemis de la patrie, qui ne sont bons qu'à enlever les dernières provisions du village et des environs. »

L'appel du staroste reçut l'approbation générale. Personne, en effet, n'entretenait plus de relations avec le camp, depuis que le pouvoir appartenait à Schmerzenreich. Personne non plus ne pouvait tirer le moindre avantage de ces relations. Les allusions au sang répandu sur le front et à la famine qui menaçait la contrée n'en eurent que plus de succès.

La nouvelle en parvint au camp immédiatement, elle fut accueillie avec indifférence. Le surveillant en chef déclara que le staroste était un idiot, et se remit à boire. Les prisonniers haussèrent les épaules :

— Dommage qu'on n'ait pas fait ça un an plus tôt, — pensaient-ils. — On verra bien d'ailleurs comment ils se tireront d'affaire sans nous.

Seul, maître Sabo sourit ironiquement.

— Tu vois ce qui arrive, Niklas? Nous voilà enfin les maîtres chez nous.

— Oui, — dit Niklas, — personne ne se montre plus ici. Mais ne trouves-tu pas que c'est encore plus triste qu'autrefois?

— Comment dis-tu?... plus triste?... Et pourquoi donc que ça serait plus triste?

— C'est plus triste, et voilà tout! — répliqua évasivement

Niklas. — Vois-tu, Sabo, les gens recommencent à s'assembler pour parler de la guerre.

Maître Sabo examina attentivement son camarade :

— Dis donc, est-ce que tu te moques de moi? Il y a deux ans qu'ils font la même chose.

— La même chose... pas tout à fait, — reprit Niklas têtu, — ils en parlaient même peut-être plus que maintenant, mais pas comme ça. Je te dis, chaque fois que l'un d'eux ouvre la bouche, c'est comme si on entendait parler un revenant... Voukintchitch a reçu de chez lui une lettre bien triste, — ajouta-t-il en regardant devant lui sans bouger.

— Une lettre? Ah, qu'est-ce qui se passe? — demanda maître Sabo avec inquiétude.

— Oh, rien... Rien d'extraordinaire. Son petit garçon est mort. Tu sais, celui de la tétine. Pauvre Voukintchitch, il en a perdu le peu de cervelle qui lui restait. Il est resté au bord de la rivière avec Schmerzenreich jusqu'à la nuit. Tu ne les as pas vus? Cela faisait un drôle de couple!

Maître Sabo poussa un soupir de soulagement.

— Là, tu vois! — Voukintchitch est plus intelligent que nous ne croyons. Ce garçon a du cœur. Tu as bien fait de me le dire. Il ne se doute pas des bons dîners qu'on va lui donner! Les mêmes que Schmerzenreich! — s'écria-t-il avec feu, en frappant sur la table.

Calmé, il jeta un regard méfiant à Niklas.

— Tu es bien sûr, pour Voukintchitch? Vous vous êtes peut-être trompés?

— Mon vieux, tout le camp les a vus ensemble au bord de la rivière. Qu'est-ce que tu veux?

— C'est que... vois-tu, je voulais t'en parler il y a longtemps déjà. Schmerzenreich ne passe pas les nuits au camp!

— Comment, il ne reste pas ici?

— Eh bien, non, Il va on ne sait où. Ça dure déjà depuis plusieurs jours, peut-être une semaine.

— Où va-t-il?

— Je ne sais pas! Vers les champs. La nuit, on ne peut pas voir. J'ai voulu le suivre une fois mais il m'a regardé d'un tel air que j'ai eu honte. Est-ce que tu ne penses pas qu'il va dormir dans le steppe parce qu'il fait trop chaud ici?

Mais Niklas n'était pas pressé de répondre. Maître Sabo, lui aussi, restait silencieux, tout en regardant par la fenêtre de la cuisine. Maintenant qu'il avait confié à Niklas l'énigme qui l'intriguait tant, il comprit que personne ne pourrait jamais la lui expliquer.

L'entrée de Voukintchitch les tira de cet engourdissement.

— Vous n'avez pas vu Schmerzenreich? — demanda-t-il timidement, en les fixant de ses prunelles bleues.

— Il n'est pas ici, — répliqua maître Sabo, en s'avançant vivement vers lui.

— Voukintchitch, — fit-il en le regardant dans les yeux, — Voukintchitch... je voulais te dire de ne pas avoir de chagrin! Tu comprends, Voukintchitch?

Il lui secoua la main avec force.

— Et maintenant, viens, nous allons chercher Schmerzenreich, — ajouta-t-il, en le prenant par le bras et en le faisant sortir de la cuisine.

L'heure était tardive. L'épais nuage de poussière et de brume étendu au-dessus du camp retenait encore la chaleur torride de la journée finissante. Mais d'en haut tombaient déjà les rayons diamantés de la lune et, sous l'étouffante enveloppe, commençait à circuler le courant bienfaisant du vent nocturne. Il ne faisait ni nuit, ni jour, et, dans la double lumière du couchant et de la lune, les formes s'effaçaient et perdaient leurs contours. Çà et là, devant leurs masures, les hommes causaient encore des ennuis de la journée, mais leurs esprits étaient déjà obscurcis par le sommeil.

— Oui, oui. Ces soirées dans les steppes... — dit doucement Niklas lorsqu'ils s'arrêtèrent au centre du maïdan en regardant de tous côtés. — Pour un peu, on oublierait qu'on est en captivité.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je pense, Sabo, qu'ici aussi, c'est le monde.

— Vous ne voyez pas Schmerzenreich? — demanda impatiemment Voukintchitch.

— Justement, c'est que je ne le vois pas du tout, — répondit maître Sabo soudain inquiet. — Et pourtant il devrait être quelque part par ici, près de la cuisine.

— Vous n'avez pas rencontré Schmerzenreich? — cria-t-il à des prisonniers qui traversaient le maïdan.

— Non, nous ne l'avons pas vu, — répondirent-ils en s'arrêtant.

— Eh bien, alors, continuez votre chemin! — cria maître Sabo avec colère.

— Où s'est-il fourré, l'animal? — grogna-t-il en les conduisant vers la première ruelle venue. — Il est toujours caché là où on ne peut pas le voir. Et je suis sûr pourtant qu'il est là, puisque les autres chiens ne font pas de bruit.

Ayant en vain battu le camp dans tous les sens, ils finirent par se diriger vers l'une de ses extrémités où coulait une petite rivière bordée de joncs. Là, le steppe entier s'ouvrait devant eux sous la lumière de la lune. La nuit transparente y régnait sans conteste. Tout ce qui n'appartenait pas au ciel profond et sombre se fondait dans la vaste et lumineuse étendue du steppe. Les routes et les sentiers avaient disparu, les lisières qui séparaient les champs s'étaient effacées, les dunes, les collines semblaient s'être aplanies. D'un côté seulement, le village dessinait une petite tache noire, unie à l'espace argenté comme une île à l'immensité des flots.

— Asseyons-nous là, — marmotta Niklas, en allant vers le bord du ruisseau, — il fait si beau ici aujourd'hui.

— Comme tout est tranquille! — murmura Voukintchitch.

— C'est vrai. Le camp est si calme qu'on entendrait une mouche voler.

— Dans le steppe aussi.

— Oui, partout! Ça n'a rien d'extraordinaire d'ailleurs!

Le silence complet se fit autour d'eux. Puis, un essaim de moustiques s'éleva des marais et passa en chantant au-dessus des roseaux. Quelque part, on entendit glisser un caillou, qu'un poisson, errant dans les bas-fonds, venait d'effleurer.

Voukintchitch s'étendit sur le dos. Maître Sabo jeta un regard vers le camp, mais, à la vue de cette taupinière à ras de terre, il se retourna impatiemment vers le steppe.

Maître Niklas se mit à fumer. Il semblait ne rien voir que le couvercle de sa pipe et ne rien entendre que le grésillement du tabac.

Tout à coup, du côté des joncs, ils perçurent un craquement de brindilles cassées comme si quelqu'un venant du camp se frayait un chemin vers la rivière.

— On vient par ici, — remarqua Niklas, en retirant la pipe de sa bouche. — Est-ce qu'on nous aurait...

— Chut, — interrompit Sabo. — C'est lui.

— Tu penses que c'est Schmerzenreich.

— Oui. Chut.

Le bruit se rapprocha, les roseaux s'agitèrent, et Schmerzenreich en sortit accompagné d'un grand bruissement des tiges.

Apercevant des hommes, il s'arrêta tête basse, et les examina attentivement. Après quoi, le nez à terre, comme s'il suivait une piste, il continua sa route et s'arrêta face au steppe, à l'endroit le plus élevé de la berge. Sa silhouette se redressa, il leva la tête, humant le vent qui venait des champs.

Sur le fond sombre des cieux, comme suspendu entre ciel et terre, semblant, à la clarté de la lune, encore plus grand et plus blanc, il leur fit l'effet d'un fantôme.

— Pourquoi est-il si étrange aujourd'hui? — demanda Voukintchitch, — appelons-le!

— On ne peut pas! — répondit maître Sabo avec résignation. — Il ne nous écouterait pas. Regarde, le voilà qui s'en va de l'autre côté.

Le chien, en effet, descendit dans le ravin, et grimpant agilement sur le versant opposé, il s'éloigna rapidement, suivant la ligne qui séparait les champs cultivés du steppe.

— Et où donc s'en va-t-il? — gémit Voukintchitch, en le suivant de ses yeux attristés.

— Est-ce que je sais? — fit maître Sabo, en faisant un geste de la main, — il y a là-bas quelque chose qui l'intéresse. Au fond, tu sais, ça ne m'étonne pas. Il y a de quoi devenir enragé dans ce camp!

FERDINAND GOETEL

(Traduit du polonais par A. M. BOHOMOLEÇ.)

(*A suivre.*)

CITÉS D'ASIE

COLONIE CHINOISE

L'Européen qui débarque à Singapour ne manque pas d'être fasciné par la création britannique : fantasmagorie d'éclat presque oriental, mais construite en dur, ciment et dollar. Le visiteur prolonge-t-il son séjour? Pour peu qu'il prenne contact avec les districts indigènes de l'île, pour peu qu'il ait erré dans les derniers vestiges de la jungle, ou poussé jusqu'à la côte malaise, voici que bientôt se décolore singulièrement à ses yeux tout ce que lui montrent les quartiers bâtis par ses frères de race. Il trouve, désormais, trop près de l'Occident ces quais magnifiques, leurs banques, leurs compagnies, leurs grands magasins; cette Place Raffles dont les stations de « pousse » et d'autos sont cernés par tant de banques encore, et de librairies, de journaux; ces rues à consulats et agences de voyages; ces étroites venelles même, où l'Oriental, chez soi, se fait marchand de lacets, de crayons ou de bonbons, comme s'il était en exil à Paris ou à Londres... Non! votre hôtel ne suffit pas à vous replacer en état de grâce : malgré ce portier à turban, ces bureaux où des fronts café au lait se penchent sur les registres, ces hordes de ventilateurs aux plafonds. Très vite, vous vous habituez aux étranges voyages que, pour se rendre à votre chambre, il faut faire au travers de jardins bondés de palmes, ou sous des arcades où passent les murmures sifflants des serveurs chinois, les tuniques blanches des Hindous. Ne vous êtes-vous pasac coutumé à votre chambre même? A ces volets coupés à mi-hauteur qui lui servent de porte, à ce lit aussi ardent la nuit

qu'aux heures de sieste — simple matelas couvert d'un drap sous une immense moustiquaire — et même à votre cabinet de toilette : chaise percée du vieux temps, lavabo qui vomit ignoblement sur le carrelage les eaux sales destinées à se vider par un trou percé au bas du mur, jarre de Shanghaï, enfin, ce pot gigantesque qui sert de baignoire. Non, rien ne guérit le trouble qui s'est insinué en vous : rien, pas même les fastueux chiffres de la note, qui ne manque pas de vous traiter en sultan...

Tout ce qui a été effleuré par l'Europe vous semble bientôt terriblement banal. Non seulement dans la ville, mais alentour. En cette banlieue tropicale, pas un élément qui pourrait se retrouver dans nos banlieues françaises. Néanmoins, pour qui hanta familièrement les humbles coins de Seine-et-Oise, bizarre impression de chez soi... Remplacez nos humides chemins par un beau ruban de route torride; nos ormes, nos peupliers par des « flamboyants » ou de hauts palmiers; nos villas de meulière ou de plâtre par ces arcades chères à l'Orient ou ces porches à colonnes chers à l'Angleterre : rien ne reste, et, tout de même, — au bout de huit jours, — le visiteur a le vague sentiment de s'y trouver dans quelque allée d'Enghien ou du Raincy.

Ne serait-ce pas l'instant, pour vous réconcilier avec la colonie britannique, d'y faire un peu de *shopping*? N'est-ce pas l'emploi de l'argent — développement du virtuel en concret — qui est l'indice le plus valable du caractère d'un pays? L'argent, à New-York, prend naturellement la forme extérieure d'une affaire; à Paris, celle d'un fragment de civilisation, les plaisirs de la table, de l'esprit et des sens tendant toujours, chez nous, à une règle esthétique ou à une idée. A Singapour, ne vous faites pas détrousser dans ces bazars orienraux qui ne valent pas ceux de Port-Saïd. Je vous conseillerais plutôt l'achat d'un tigre...

***

Les adresses ne manquent point. Il y a telles rues de Singapour : Rochord Road, Serangoon Road... où, dans certains « blocs », logent plus de fauves que d'êtres humains. Qui

visiter? MM. Burge and Bradell? Mr. Lim Tchou Kok? Mr. Somopah? Mr. W. Muthucumaru?

Un enfant, panier sous le bras, vous arrête au seuil.

— Cobra, Monsieur! Cobra danser! Un dollar? Cinquante cents?

De la vannerie entr'ouverte, lentement s'élève une vivante corde recouverte d'écailles : ainsi le câble que les magiciens hindous font tenir tout droit dans l'air. Tête en maroquin noir, pyrogravé. Yeux de pierre-de-lune. Le cou déjà se recourbe et s'aplatit, redoutable...

Poussez la porte de la cour. Le premier personnage qui vient à vous est un orang-outang.

L'homme-singe, poil rouge, front globuleux et fuyant, courtes jambes, aide sa marche accroupie de bras incroyablement longs, longs comme des béquilles. Avec maladresse, il s'appuie au sol non pas de la paume, mais du dos des mains. Jetez-le, par la pensée, dans des branches : immense envergure, agrippant, bondissant. Un être, ici, — ici-bas, — progieusement estropié : âme tombée du rêve et faisant, dans le monde réel, sa crise freudienne... D'ailleurs, un solide collier de cuir, et cette chaîne que tient un jeune Chinois dont le plaisir est de cingler, à coups de jonc, les longs doigts grêles de l'animal. Freudisme! Freudisme!

Derrière ce premier couple — jaune et rouge — se dresse un formidable gaillard, moustaches blanches, grand chapeau de feutre gris, gestes impérieux. Buffalo Bill pour fauves. L'homme, l'un des chasseurs de la maison, discute une livraison d'éléphants avec un Américain : quelque manager de cirque. Les brèves syllabes coupent court au parler nasal. Sur le seuil, au fond de la cour, deux jeunes femmes très belles, une escarboucle incrustée dans l'aile du nez : visages lisses et arrondis, décelant une arrière-boutique de sourire, poignets frêles, étroites poitrines à seins énormes. Quel animal celle-ci dorlote-t-elle dans ses bras? Un singe?... Non, le fils, affreusement laid et grêle, du patron malais.

Poussez une porte encore, une méchante porte, renforcée, ou plutôt rapiécée, pour la forme, de quelques plaques de tôle. D'abord, la volière : un mur fait de cages d'oiseaux superposées.

Toute une collection, tout un vocabulaire de rapaces, qui traduisent étrangement, en malais, les idées que l'Européen se fait de l'aigle et du hibou. Puis des oiseaux gris, dont l'énorme bec courbe fait songer aux grossières caricatures antisémites du début de ce siècle; ou ce *black paradise*, qui semble un banquier en tenue de soirée : habit noir, plastron de nacre sous le cou, et, par moments, un rauque et brusque appel, un appel de fonds... De durs oiseaux tout corail; des plumages sensibles, teintés d'aurore, à tête rouge feu; des perruches à cou d'émeraude, œil de porcelaine. Toutes les imaginations que la nature loge dans les branches, grouillant derrière les barreaux, comme entre les lignes d'un traité d'ornithologie.

Qu'y a-t-il au fond de cette caisse-là, plus loin? Tout opale et saphir, désespoir des lapidaires! un magnifique python bleu. Dans des bassins de verre, de jeunes crocodiles, moitié corps, moitié gueule qu'ils ouvrent vers tout ce qui approche, doigt ou baguette. Des écureuils font, comme chez nous, tourner des cages cylindriques. De petits ours noirs de Malaisie, qui sont au grizzly ce que le King Charles est au danois. Une puanteur âcre, mêlée à des pépiements — gutturaux ici — à des rauquements, à des grondements, vous saisit la tête, nez et oreilles.

Soudain, un rugissement formidable ébranle, dévore la poitrine du visiteur. L'énorme et furieuse face d'un tigre, ruée à un demi-pas, contre les barreaux. D'autres beulements lui répondent. Chacune de ces huit cages-là emprisonne un de ces grands vers à grosse tête. (Le tigre, un ver? Avez-vous jamais vu, de haut, circuler, les pattes cachées sous le corps par la perspective, une de ces longues et souples formes, annelées de rayures? Vous accepteriez la comparaison.) Cages barbares, juste assez larges pour loger le captif, trop basses pour qu'il puisse se mettre sur ses pattes : cela rappelle ces paniers cylindriques qui, en Orient, enferment et immobilisent le cochon.

Ces félins, hier encore, chassaient en forêt : la férocité de la voix, la frénésie du rictus, le hérissement de la moustache et du poil, le haine de l'œil, sont de tout autre aloi que chez les prisonniers abêtis de nos ménageries... Hé

quoi? le trappeur malais aurait-il manqué aux rites séculaires? Car son premier devoir, après la capture, est d'expliquer poliment au fauve que ce n'est point lui, chasseur, mais le prophète Mohamed qui creusa le piège.

Au-dessus des zébrures, noir sur acajou, de la face, se convulsent ces espèces de caractères chinois, noir sur blanc, que le tigre de la péninsule porte au front. Peut-être, selon la légende malaise, en mémoire du temps où le premier tigre était un enfant d'homme : écolier au regard vert et aux ongles griffus qui, après une correction du maître, s'enfuit dans la jungle, emportant sur soi la marque des verges... Mais le tigre de Malaisie peut encore avoir d'autres origines humaines.

Nul n'ignore que les habitants de Korinchi — l'un des États de Sumatra — prennent à volonté forme de tigres... Lisez les voyageurs, ils sont formels. Ainsi l'histoire des quatre pèlerins de Korinchi qui passent une nuit, à Perak. Un tigre est tué la nuit, près de la ville : et voilà qu'au matin il n'y a plus chez l'hôte que trois étrangers en deuil, qui demandent à ensevelir le fauve. Demandez à Skeats, le fokloriste. Demandez-lui aussi le charme qui verrouille les mâchoires du tigre. Vous n'avez qu'à réciter : « *Madame Laideur est ta mère. Monsieur Rayé est ton nom. Je plie ta langue et musèle ta gueule.* » Quelques mots arabes parfont la formule... Mais, rentré chez vous, n'oubliez pas, conseille Skeats, de rouvrir les mâchoires du fauve, sinon il vous en garderait rancune...

Singes, tigres, ou, si vous préférez, ces orchidées à demi animales, qui tiennent de l'insecte ou de l'oiseau plus que de la plante? Sans doute! Mais l'on vend, à Singapour, bien d'autres objets insolites. Visitez cette rue, où les magasins ne tiennent qu'ailerons de requins, nids d'hirondelles ou holothuries... Quoi, denrées de bouche, ces tronçons fibreux et vernis? Quoi, ces débris de tronc de palmier, bois et bourre, sont-ce là nageoires? Et, tassées dans ces grands sacs, ces gélatines sèches où adhèrent encore algues et mousses, cela vaut 600 000 francs la tonne?

Il y a plus étrange...

Cherchez derrière la rivière, dans les ruelles à arcades du vieux quartier chinois. Dépassez ces fumeries sombres, creusées au delà des vestibules et des grilles, comme des

puits nocturnes. Bat-flanc garnis de nattes où gisent de sombres formes humaines au buste nu; la torsion, l'invraisemblable élasticité du repos asiatique, prenant la forme du rêve, ou, plutôt, de l'agonie. Laissez ces vingt ateliers aux travaux agiles. Celui-ci, par exemple, où l'on perce, à des distances réglées, de longues tiges de bois noir, destinées à des balances « romaines » : un ouvrier manie le burin à archet, tandis qu'un autre glisse dans chaque trou un fil de cuivre qu'il enfonce à coups de maillet au niveau du bois, et qu'un autre encore lisse, polit... Laissez ces boutiques gonflées de lanternes, ou toutes pavoisées de glaces et de nickels.

Arrivez aux ébénisteries, à ces ameublements de faux style européen auxquels, en Orient, les acheteurs se complaisent tout autant qu'aux douteuses chinoiseries les chalands d'Europe. Tables mal jointes, fauteuils emphatiques et crispés, et, surtout, vision de cauchemar! affreuses hordes d'armoires à glace. Cornues de frontons menaçants, surchargées de ces fioritures indéchiffrables qui semblent plutôt empruntées à la zoologie qu'à l'histoire de l'art : armoires plates, hérissées et trop vernies. On dirait d'un foisonnement de cancrelas, mais de cancrelas qui auraient la taille de vaches. Ostentatoires et maigres, ces meubles-là paraissent à la fois avoir souffert toutes les famines de l'Inde et de la Chine et en étaler toutes les prétentions. Certains, parmi les plus beaux spécimens : caricatures d'étudiants orientaux, qui, malgré leur brillant plastron de cristal, leur genre « Société des Nations », auraient appris par cœur, sans rien comprendre, le rinceau, la fleur et le fronton dans les Universités occidentales.

Oui, le monstre le plus étonnant, le plus profondément significatif que l'on puisse acheter à Singapour? Ce n'est pas l'orchidée ni le tigre! C'est l'armoire à glace du fabricant chinois.

***

Tels sont les vrais *curios* que vous offre Singapour, du moins dans la journée...

Mais, la nuit? Venez voir ce qui n'est pas à vendre et que, pourtant, vendent toutes les capitales.

Votre ami, le négociant chinois, vous mènera d'abord dans quelque rue déserte, bordée de ces maisons closes, que naguère la pudeur britannique décida de fermer pour tout de bon. Architectures fantaisistes, d'un goût vénitien assez imprévu, bleuies par la lune, ennoblies par le silence; toutes recreusées, remodelées dans leurs fissures, dans leurs creux et leurs saillies par le souvenir de cette volupté devant laquelle le monde du toucher s'érige et se charge de réel.

Puis les clandestines maisons d'amour que la police a fini par tolérer. Assis sur un lit de fer, vous pouvez boire de la mauvaise bière chaude, au prix du champagne, tandis qu'autour de vous, des paravents de toile blanche, fendus çà et là, isolent assez mal, ici une femme malaise qui se polit les ongles des orteils, ailleurs un couple cantonais qui s'occupe à sa façon. A travers la nuit lourde et chaude, roulez ensuite vers un quartier plus lointain. Au fond d'une cour, derrière un tas obscur de touques de pétrole, une façade délabrée qu'éclaire cruellement une torche à acétylène. Façade blanche, crayeuse : la lividité, sur la nuit, d'une tête coupée. Venant d'une baraque qui, elle, ressort en noir sur ce fracas lumineux, des ombres à la Goya s'approchent. Cette gracieuse créature qui porte sous des yeux bridés tant de fard rose, ce n'est pas une femme, c'est un adolescent...

Le quartier des prostituées chinoises?... Ici, le Jaune se récuse, vous abandonne avec un sourire poli. Attention! il n'est pas prudent d'aller seul dans ces rues réservées. Partout, ici, cette espèce de fraternité cupide que le mâle trouve dans tous les ports de mer, est remplacée par de la haine. Haine avouée ou sournoise, ou, plutôt, mise à l'écart que rien n'efface. Le dollar d'argent même, dans sa blancheur, garde la couleur du pouce qui l'a touché.

Prenez avec vous deux ou trois compagnons; si vous voulez, des femmes aussi. Quelle voyageuse, venue d'Europe ou d'Amérique, ne serait enchantée de repeindre ce musée secret du désir qu'elle cache derrière les convenances?... Stupre inavoué de l'Occident, dont les épaules et les gorges à demi nues des toilettes de soirée semblent à l'Oriental l'image même...

Derrière les arcades nocturnes, les grands rectangles illu-

minés des boutiques à femmes : les « petites fleurs », — les filles, — les unes à cheveux coupés, les autres à chignons, toutes en robes à manches, plates et fermées. Aucune ne laisse rien voir de plus que la figure et les mains.

La poudre et le fard violacent leur teint, un peu comme chez les mulâtresses. Des sourires aigus, impassibles, visent au delà du visiteur étranger; ailleurs, crispations de dédain. Tandis que les jeunes faces se détournent, des matrones aux pommettes lisses, vomissent, de leurs bajoues ridées, l'imprécation. Ne vous attardez pas : les portes à claire-voie, lourds barreaux noirs, commencent à se tirer devant vous. Bientôt, tout se grille à votre approche; il vous semble circuler dans une ménagerie. Cependant, une foule masculine, ombres en tricots blancs, figures de mendiants, d'éclopés, de « pousse », se dépose autour de vous par groupes sur la chaussée, puis, peu à peu, encombre vos pas, englue vos gestes. Sur ces faces qui vous cernent, la curiosité qui méprise, la colère qui rit, semblent méditer quelque revanche cruelle, un supplice inextinguible... Mais deux grands policemen lentement s'approchent, avec leur air de regarder ailleurs. Paix anglaise!... Allons! votre nom n'enrichira pas la chronique sanglante de Singapour.

***

Cette race jaune, qui sourit même lorsqu'elle hait, aime tant à rire lorsqu'elle boit et mange, ou qu'elle goûte de beaux loisirs, couleur d'air et ciel!

Il est, dans la banlieue, telle maison japonaise — « Vénus-Hôtel » disent les Blancs de Singapour — où, volontiers, viennent en bande *ship-shandlers*, ou spéculateurs du caoutchouc. A l'arrivée des lourdes voitures, le patron téléphone en ville pour faire venir des chanteuses. Ce n'est point là que l'on peut voir les Jaunes à leurs passe-temps. Allez plutôt, à une dizaine de milles vers l'est, dans ce restaurant tenu aussi par un homme du Nippon. Discrètement évincé des abords de la base navale, il s'est établi sur le bras de mer qui sépare l'île du continent. Il semble qu'un singulier effet de mirage ait rapproché là des éléments bien disparates.

En marge d'une solennelle forêt de cocotiers, partant d'une rive vaseuse, une passerelle, zigzaguant gentiment au-dessus de l'eau, mène à un bâtiment sur pilotis, fait de bois nu, à la japonaise, parfaitement simple, propre et net. Trois profonds bassins, percés dans le plancher de la terrasse, cernent de grilles l'eau trouble qu'élève et abaisse la marée. Les visiteurs, pour quelques *cents*, reçoivent amorces et cannes; ils paieront, selon le bassin, 50 *cents*, 1 dollar, 3 dollars à chaque poisson pêché. On mange une friture en buvant le thé, que les servantes présentent avec l'exquise politesse japonaise. Ici, Malais, Chinois, Siamois : amateurs plus nombreux que les Blancs.

A l'autre bout de l'île, des gargotes tout à fait chinoises. Perron ostentatoire. Salon aux meubles sombres, refouillés de dragons et de nuages. Aux murs, le signe de longévité alterne avec ces réclames de cigarettes chinoises, où des figures aux pommettes saillantes s'efforcent, dans des smokings maladroits, d'imiter le geste carré et la satisfaction grossière qui s'étalent sur les affiches d'outre-Atlantique. Un jardinet aux gazons pelés montre toute une ménagerie de curiosités : des pélicans, une grue, le veau à six pattes de nos foires, un misérable pangolin, tremblant de fièvre dans ses écailles, tout pareil à celui que j'avais vu à Paris, dans une baraque des boulevards : « Monstre inconnu des savants. » De jeunes Chinois tapent du poing un dynamomètre. Des appareils américains distribuent des bonbons ou des feuilles de bonne aventure. Sommes-nous à Pékin ou à Joinville-le-Pont? Mais voici des bassins à rocailles, plantées de minuscules paysages : pins et chênes lilliputiens, mousses prenant taille de palmiers parmi des pagodons hauts comme le doigt, figurines d'argile — figurines de bonzes qui, parmi ces brins de tropiques, mettent une parcelle de sainteté.

Des passerelles divergent vers toute une volée de pavillons, posés comme des mouettes sur des pilotis qui s'enfoncent dans le roc et la vase. Ce qui ne fait plus du tout « banlieue parisienne », ce sont ces bains de mer qu'il a fallu entourer de grillages, les crocodiles ayant, l'an dernier, fait leur choix parmi les baigneurs... Dans chacun des pavillons, une famille hilare est attablée : devant ces potages d'ailerons de requin,

lamelles tout à la fois croquantes et gélatineuses, ces crevettes géantes, à la saumure, ou quelque beau poisson-lune, délicatement grillé.

Bonnes gens! Gens heureux! En chacun d'eux, gaillards en tricots, femmes en soieries à fleurs, comme vous sentez se dilater leurs dix âmes de Chinois; les trois *p'o*, et les sept *houen*! Oh! si, à la mort, ces entités se séparent, les trois premières ayant le devoir de rester auprès du cadavre, les sept autres partant se présenter au Roi qui fait tourner la Roue — eh bien, en ce moment, elles ne songent guère à se quitter, épanouies toutes de concert!

Amplement repues, ces escouades métaphysiques remonteront en auto, iront ce soir au *New World* : Luna Park ou, plutôt, Coney Island de Singapour.

Il vous faut dépasser d'un demi-quart de mille la porte du *New World*, l'ambitieux fronton de plâtre, pour aller garer votre voiture au bout d'une double rangée de quelque cent cinquante autos : toutes autos de riches Chinois.

Dans l'enceinte, deux cinémas, trois théâtres, des kiosques à musique, des water-chutes, tous les jeux à secousses, à tapage, à surprise. Ensemble moins niais qu'à Paris ou Berlin, moins brutal qu'à New-York. Dans l'imitation de l'Occident, l'Asie n'apporte-t-elle pas ses immenses prestiges, ses traditions, cette habitude surtout de bien faire, legs des temps sans hâte?

S'asseoir auprès de ce kiosque. Prendre des *ice-cream* ou du whisky. Froid et alcool sous des formes anglo-saxonnes qui, dans ce lieu, ont tôt fait de vous sembler grossières... Que verrez-vous apparaître sous le toit aux angles relevés?

Il suffit que le sol où s'étale la foire précaire se trouve terre d'Asie pour qu'y surgisse un prodigieux passé; gestes millénaires, créés par la lente méditation de tant de races, de l'Inde à la Polynésie. Par exemple, quelque troupe de danseurs javanais. Ton creux, sonore et doux des *gamelang*. Les gongs, dont le timbre est celui de la flûte, dans l'air asiatique font surgir ces danseurs, ces acteurs plutôt, coiffés de diadèmes historiés qui étirent derrière la tête leur poupe dorée. Les bras minces, portant, au-dessus de la saignée, des bracelets ouvragés, ont appris la reptation du serpent; dans

les robes à plaques de métal, les corps subissent une distorsion pareille à une punition divine. Les gestes, incroyablement lents, figés comme ceux des statues, laissent, parfois, un long frémissement courir sur les épaules; d'un coin à l'autre de l'œil on ne sait quel bond subit de la prunelle, comme terrifiée par l'apparition du destin.

A cent pas d'ici, la rampe du théâtre chinois éclaire de tout autres symptômes du vieil effort des civilisations. Des formes autres qu'humaines, plus qu'humaines, comme il sied à la grandeur de l'homme, à l'imagination, à la vérité de l'homme.

Le personnage féminin qui s'avance en ce moment sur la scène est, tout entier, blancheur éclatante. Plantées dans le chignon, deux immenses plumes de faisan donnent à l'actrice la taille d'une déesse, la dimension d'un arbre; un large demi-cercle de boules blanches nimbe la tête, paonne la face; des étoffes attachées aux poignets font des ailes. Là-dessous, les pieds mutilés, si courts qu'ils ont l'air d'avoir subi une amputation, chaussés de ces courtes bottes blanches à bout aigu, à semelle épaisse, qui semblent des pansements : l'infirmité complétant la magnificence. A côté de l'actrice un personnage en robe chamarrée, pommettes et nez laqués de rouge écarlate, paupières peintes de blanc, la moustache et la longue barbe postiche suspendues sous le nez à bonne distance du menton. Tandis que des accessoiristes en tricot, conventionnellement dépourvus de réalité, circulent sur la scène, changeant les décors, les acteurs se succèdent, superbes. Une histoire sentimentale se poursuit, ennoblie de dignité plastique, ornée de morale. Sons étranges. On ne parle sur la scène chinoise qu'avec une extraordinaire voix de fausset : hurlements déchirés et miaulements aux scènes pathétiques... Cependant la musique fait rage, couvrant la voix des comédiens. Mélancolique, perpétuelle, obsédante mélodie que l'aigre crin-crin du violon chinois ramène sans cesse, tout comme la cornemuse de nos campagnes : écrasée par intervalles d'un arrogant tumulte de cymbales, d'un cataclysme de cuivres entre-choqués. On croit voir une délicate enfant s'avancer sur une route où ses pas, dans les flaques, font soleil.

Cette même musique lancinante et frénétique, vous aurez mainte occasion de l'entendre à Singapour.

Il est, derrière la ville, un vaste boulevard où, tous les soirs, moitié foire, moitié ripaille, à l'immense pacotille chinoise se mêle une immense mangerie familière. Mille et mille bras nus sortant des tricots blancs, mille et mille rires et grimaces. Chacun à sa façon, mais toujours soudé à quelque groupe : l'isolé même tenant à ses voisins en coude à coude. Au surplus, chaque tablée demi-mélangée à la tablée voisine. Formule agglutinante : à l'image de cette société chinoise où l'homme doit, rituellement, chercher hors du clan une épouse qui mêle et attache deux groupes.

D'un puissant hôtel chinois, aux allures de building, — le building n'est-il pas, pour les Jaunes, ce que la civilisation blanche produit de plus beau, de plus décisif? — pleuvent sur la foule, comme des éclats d'obus, de formidables fracas de cuivre. Prenez l'ascenseur, perforez ces étages aux murs gluants, dont chaque tranche offre une sorte particulière de crasse. Là-haut, sur le toit, terrasse, *roof garden* à l'américaine. Mais Amérique superbement jaune! Dans l'éclatante lumière, un orchestre débraillé et demi-nu. Des girls chinoises se tiennent au-devant, sourires qui minaudent, ou visages durement immobiles sous ces petits toupets de crins raides qui descendent à mi-front. Au-dessous de l'immuable mélodie, ligne frêle laquée sur l'air nocturne, elles plaquent, parfois, un piaulement renforcé par la détonation des cymbales. Gaillards en tricot sans manches, gras et joviaux, les serveurs se goinfrent en riant : poursuivant, en toute égalité et bonne humeur, parmi leurs concitoyens, le jeu des baguettes et du bol. Parfois, la plaisanterie encore aux lèvres, ils se lèvent pour aller recevoir l'ordre : apportant sans hâte — à une clientèle qui attend avec une patience où la bonne humeur a plus de part que le fatalisme — nouilles frites ou limonade. Tapages et paroles et lumières : fourniture large et tranquille! Et temps perdu, temps en masse, temps éternel... Ainsi, un fragment de cette immense race qui aime si naïvement la vie, passera la moitié de la nuit, ventre à table, à se laisser vivre, à se sentir vivre, en masse et en détail.

Rentrez dans votre lugubre hôtel britannique. Inspectez le hall, les salons. A moins qu'il n'y ait soirée de danse — la surveillance réciproque des hôtes aiguisée dans ce cas par

des présentations ou par le va-et-vient des couples — que trouverez-vous? Une tout autre foule : faite de cent ou cent cinquante solitaires. Les fauteuils semblent happer l'individu entre leurs bras, le séquestrer au bord de ces tables garnies de linge raide et de boissons froides. Beaucoup de gens : pas une parole! Anglais, tous en spencer, ou en smoking blanc ou noir; Anglaises décolletées : assis face à face ou côte à côte, sans dire mot. Sans dire un seul mot. Tout l'ennui correct de cette Angleterre, qui fait bande à part dans un coin du salon européen. A ce moment-là, il semble, à un Latin, que la Manche est un fossé plus large que l'Océan Indien, et que l'un des districts au moins de la vieille Europe est plus loin de son cœur que la Chine... Préférence d'un instant? préférence réversible? Sans doute! Mais pourquoi ne pas s'abandonner, en voyage, à ces départs de sentiments et d'idées, à leur aller et retour? Trame qui forme le riche tissu de la totale sympathie humaine...

***

La plus merveilleuse foule chinoise n'est pourtant point aux lieux de fête, de bombance. C'est aux abords de la Rivière de Singapour qu'il faut la chercher. Laborieux grouillement tout à la fois mêlé à l'eau et au sol. Ainsi sied-il au pays de la rizière, où ce n'est point la terre, mais la boue, qui est la nourrice.

Laissez derrière vous les dos des banques, les ombres des grands magasins. Laissez ce pont d'acier; calculs, courbes de métal, X des poutrelles, repères des boulons. Laissez la belle voie de ciment qu'il porte. Enfoncez-vous tout entier dans ces quais, comme l'orteil nu dans la vase d'une plage malpropre...

Une odeur méphitique tout d'abord vous assaille. Non! Il ne suffit point de passer en vous bouchant le nez, comme le fait, au jour de l'arrivée, le voyageur novice. Geste d'ailleurs impie : car pour le Chinois, c'est une grande Déesse que la Déesse de la Fosse d'Aisances! Elle tient bien plus de place que ne ferait supposer son humble rang dans la hiérarchie

céleste, cette Troisième Dame... Jadis, au VIIIe siècle, simple concubine d'un sous-préfet chinois, la femme légitime, jalouse, la jeta dans la sentine : mais l'Auguste de Jade, compatissant, l'éleva au rang d'Immortelle. Ne fermez donc pas vos narines. Détaillez plutôt, dans l'infecte déflagration, les aromes de latrine, de fumier et d'abattoir; humez avec piété le fumet de telles puanteurs spécialement exquises, le ragoût des pestilences...

Aussi prompte que cette punaisie l'est à se saisir de votre gorge, une étonnante vision s'empare de votre œil. Qu'est-ce là? On dirait que le lourd soleil tropical, épais comme un buffle, a défoncé votre vue d'un double coup de corne. Ainsi Constantinople, avec, en effet, sa Corne d'Or...

Rangées selon un quart de cercle dont la perspective effile la pointe, des façades à trois étages, toutes dissemblables, toutes pareilles, avec leurs boutiques; puis, au-dessus, leurs balcons superposés, formant vérandas; puis leurs étages de linges et de fleurs... Habitation terrestre. Au-dessous, parallèlement, autre quart de cercle : l'habitation fluviale. Jonques, barques, sampans, à toits de natte ou de jonc, à toits de bambou écrasé; bordages; cordages; caisses. Pour voir, fût-ce large comme la main, de l'eau bourbeuse, il faut s'approcher... A marée basse, apparaît la vase profonde. Chaque pied de la rive est alors un croupion dont s'écoule une purée excrémentielle : où vaguement apparaissent ordures, épluchures, trognons, os, têtes de poisson, vieilles boîtes, on ne sait quels débris d'êtres ou de choses, mâchurés et digérés à demi. Tout cela englué de fange, s'enlisant dans une nauséabonde éternité.

Toute la gamme des races d'Asie, dès les cent premiers pas de promenade. Singapour est, avec le Cap, la ville du monde où se coudoient les races les plus diverses. Nonchalants Hindous : ceux dont l'épais turban blanc coiffe une face longue, sombre de couleur et barbue, qui, sur toute chose, au passage, jette un regard voluptueux; ceux-ci, tout drapés de linge blanc, serviette nouée sur l'épaule, rasés et nu-tête, une tache rouge à la racine du nez : pieds nus dans des souliers et parapluie à la main; ceux dont la cendre de bouse de vache marque le front. Maigres Cinghalais. Paveurs

malais, oh! pavant sans hâte. Marins japonais. Arabes. Javanais au turban fleuri. Juifs d'Asie. Mais, avec son éternel tricot de coton ou, parfois, sa tunique de soie, le Chinois dans cette foule domine. Bientôt, quand vous avancez sur le quai, vous ne voyez plus que lui.

Commerces de gueule, tout au long de cette grande tripe... Entre les provisoires montagnes de caisses, frôlés par le lent passage de quelque char attelé de zébus, partout des clients mangent en plein vent. Ici debout, là accroupis autour de ces petites cuisines portatives où le fourneau équilibre le garde-manger : ustensiles l'un et l'autre si prompts à quitter le sol, à repartir dans les airs, tressautant aux deux bouts du balancier chargé sur l'épaule. Ailleurs, sommaires installations : quelques planches sur des tréteaux font des bancs et des tables, vite abrités d'un lambeau de bâche. Saucisses suspectes que des mains attentives sortent avec sagacité de la marmite, viandes grillées, enfilées dans des baguettes, pâtes en sauce, fruits écrasés, embrochés dans des bâtonnets, et partout le riz, le riz souverain... Je n'oublierai pas cette étroite venelle latérale, où, noircie par l'immense éblouissement céleste, l'ombre dense se trouvait éclairée çà et là par les assiettes blanches qui laissaient deviner les tables, par de blanchissantes vapeurs qui dessinaient l'ovale des gueules de marmites. Ces formes rondes et luisantes, que je vois encore, ce sont les dos des coolies; ces quatre lignes, nouées en une poignée, ce sont les rotins qui servent au cuisinier pour transporter sa féerie alimentaire. Le cuisinier : silhouette dont, sur le mur crayeux, obscurément blanchâtre, le jaune passe à l'olive, presque au noir, comme si le contact de tant de matière faisait redescendre cet homme dans l'échelle des races. Et je reverrai toujours cet autre homme de la Nation Très-terrestre, qui, la jambe jusqu'au genou dans un des ruisseaux gluants et noirs, entaillés entre le trottoir et la chaussée, y glanait on ne sait quoi d'immonde, affreusement comestible. Cet homme, jailli comme d'un sépulcre, et fouillant dans la boue? Pacte de la Chine avec la terre équatoriale.

***

Tiède et féconde terre. Terre de Singapour et de la péninsule malaise... Quelle race, ici, est vraiment née du sol? Quelle sorte d'homme, quelle couleur de peau, quel langage se trouvent, ici, vraiment chez eux? A qui le droit strict accorde-t-il de poser, sur la poussière et la fange éternelles, un pied autochtone? Pour qui l'humus est-il fraternel aux os, les lianes consentantes au geste, les profils de fauves ou d'horizon, créés du même coup de pouce que les contours du crâne? Bref, en Malaisie, quelle nation peut-elle se dire chez soi?

Est-ce l'Angleterre? Quelques boulets, quelques coups de fusil, des livres sterling çà et là distribuées avec adresse, ont-ils fondé là, en droit, l'empire britannique?

Avant l'Anglais, n'y eut-il pas longtemps, en Malaisie, le Hollandais? Avant l'un et l'autre, le Portugais, dès 1509, à Malacca. Déjà deux écoles coloniales : déjà conflit entre d'Almeida, qui ne visait que le monopole du commerce, et d'Albuquerque, jetant les bases d'un précaire empire, auquel il assignait comme fondements Ormuz dans le golfe Persique, Goa l'hindoue, et Malacca. Malacca où ce bâtisseur édifia un fort avec les pierres tombales des rois d'antan. Autant peut-être pour déconcerter les jalousies que pour se concilier le destin, il eut alors la prudence de tourner vers l'intérieur de la maçonnerie la face des pierres où il avait fait graver son nom et ceux de ses compagnons.

Ces noms ensevelis, murés dans la nuit : vrai symbole de cette terre! Comme, peut-être, de toutes les terres du monde...

« Le monde est une maison bâtie par une araignée », lit-on au Musée Raffles, sur la tombe de Sultan Mansour, qui régnait à Malacca, il y a cinq siècles, avant que les Blancs n'y eussent commencé leur œuvre... Plus loin que Mansour, dans l'épaisseur du temps, on rencontre la conquête par l'Islam. Plus loin encore de successives vassalités chinoises, siamoises ou chames. Quelques siècles encore, et nous touchons à l'époque des royaumes hindous. La terre malaise a livré des inscriptions sanscrites. Et d'autres bien plus anciennes, caractères inconnus, indéchiffrables. Et enfin des haches de bronze ou de pierre.

La « race malaise », type d'origine si diverse, montre au-

jourd'hui un poil noir, rare et droit, des yeux noirs ou bruns, à peine en amande, un nez large et plat, à arête marquée. Larges pommettes, mâchoires carrées. Les couleurs de la peau les plus diverses, du café au lait à l'olive, du brun au rouge, rappellent ces ancêtres hétéroclites que soudent ou dissocient par intervalles les jeux mathématiques de l'hérédité... De même, la langue malaise, pour indonésienne qu'en soit la texture, se rappelle maints mots sanscrits, arabes, tamouls, hollandais, anglais. Le portugais lui a donné des vocables pour « chaussures, omelette, inspecteur, balle, prêtre, torture », « et autres attributs de la civilisation européenne », ajoute, non sans humour, un auteur britannique.

La seule race qui se trouverait tout à fait chez soi en Malaisie? Peut-être celle des Negritos : race noire, crépue, tête ronde et petite taille, qui vit sous des abris de feuilles, en attendant de cingler, après la mort, vers le Paradis des Fruits. De ces aborigènes, il ne reste aujourd'hui plus guère que deux mille individus. Ou les Besisi, qui, volontiers, à la polynésienne, élèvent leur hutte à mi-hauteur des grands arbres? Ou les Sakaï, armés de sarbacanes, noirs aussi et à peine moins primitifs? Mais, à ce prix, le monde entier ne serait-il pas la propriété de quelques tribus sauvages?

Or si, dans le défilé des conquérants, vous admettez la légitimité de la première conquête protomalaise, bien avant notre ère, ou celle des antiques dominations chames ou hindoues, eh bien, de proche en proche, la colonisation occidentale — plus féconde qu'aucune de ses devancières — apparaît tout aussi légitime...

Non! Ce n'est point le passé qu'il faut interroger, c'est le présent. Singapour : colonie britannique.

Eh bien, le fait actuel, dûment accepté, donne singulière réponse.

Les Anglais chez eux, en Malaisie? A l'arrivée devant le port de Singapour, œuvre de cet Occident, autrement fécond en miracles que l'Orient (tangibles et solides miracles!) vous avez pu le croire. Une situation géographique découverte par un coup de génie, la franchise accordée au commerce, les besoins de l'Empire et ceux de l'immense trafic se sont unis pour élever une splendide façade. Mais quelle épaisseur

a-t-elle, cette croûte européenne que les navires ont sécrétée en un siècle? Aux Docks, cinquante pas. Guère plus de deux ou trois cents sur les quais. Passez le regard à travers. — j'allais dire, passez le bras — que saisissez-vous? La Chine.

Sur un demi-million d'habitants que compte l'île, 7 000 Européens, 60 000 Malais, 400 000 Chinois. « On peut s'attendre, écrivait Raffles, à ce que les Chinois s'accroissent en un nombre proportionné aux besoins et aux intérêts de notre établissement. » Soit. Tout se passe comme si l'Angleterre n'avait pris au Sultan l'île, ne l'avait assainie, bâtie, dotée de routes, de chemins de fer et d'un outillage moderne, que pour la livrer à la Chine. Ou plutôt comme si les Chinois, véritables possesseurs en fait, se déchargeaient sur les Blancs, comme sur des Ilotes, des grossiers soins de police et d'entretien. Déjà les autorités du port, qui croiraient tout perdu si un Suisse ou un Danois entrait à Singapour sans montrer passeport et s'inscrire sur les registres de police, laissent — débordés par la circulation des Jaunes — pénétrer sans nul contrôle tous les Asiatiques « de bonne foi ». Déjà les Chinois, sans lesquels ni un cochon, ni un grain de riz ne se vend à Singapour, s'intéressent à la plantation de l'hévéa, aux cours du caoutchouc, à la banque, à l'industrie, à la construction...

Ce ne sont point seulement l'absurdité ou la tyrannie qui, dans le destin des hommes et des terres, trouvent des voies subtiles. Une équation de positions géographiques, d'intérêts commerciaux, chiffrant des marchés, des armées, des flottes, s'est trouvée résolue d'un coup de maître à Singapour. Succès d'Occident? Et même, progrès humain? Sans doute... Nous l'avons constaté. Cependant, avouons que, sur ce sol d'Asie, usant forcément d'une humanité asiatique, l'Angleterre, malgré la puissance de son génie, malgré le nœud de ses trames, s'est trouvée faire un tissu qui n'est point à elle.

A l'exemple de l'Empire chinois, la République de Nankin élèvera-t-elle un jour des temples aux bons serviteurs de l'État? S'il en est ainsi, nul doute que, fondateur de la première des colonies chinoises d'outre-mer, Sir Herbert Stamford Raffles, n'ait droit à l'autel, aux baguettes d'encens, à la tablette de laque rouge et or.

LUC DURTAIN

(*A suivre.*)

LA VIE DU GÉNÉRAL YUSUF[1]

III

LA PRISE D'ALGER

L'*Adonis* rallia la flotte française, le 13 juin au soir, dans les eaux d'Alger. Si grande est l'empreinte de l'Islam, que le fatalisme sauva Yusuf de manifester une joie excessive d'avoir échappé si miraculeusement à la mort. Son impassibilité frappa le lieutenant Arnaud et l'aspirant Thierry. A leurs yeux, la meilleure preuve qu'elle n'était pas jouée, c'est qu'Yusuf fut durement éprouvé par le mal de mer. Or, un homme, sous le coup d'une grande émotion, n'a pas le temps de songer à être malade. A peine l'ex-bey de camp eut-il entendu le lieutenant Arnaud lui crier que les trois escadres de l'amiral Duperré étaient en vue, qu'il se trouva subitement guéri. Il souffrit qu'un matelot lui fît la barbe, et monta sur le pont. La magnificence orientale de son costume, à peine souillé d'un peu de sang, éclipsait encore l'éclat de la grande tenue qu'Arnaud et Thierry avaient revêtue.

Coup d'œil inoubliable, qu'Yusuf rappellera bien souvent. C'est l'heure du soir, et, selon la poétique expression orientale du jeune homme, les dernières roses du soir se fanent déjà. Sur cet horizon irréel, se découpent des centaines de voilures. Les marins les dénombrent et les nomment une à une. Pour Yusuf, elle sont toutes pareilles. Il s'étonne. A peine réfléchit-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

il qu'il reconnaît les uns des autres tous les chevaux d'un escadron.

L'*Adonis* avait l'ordre de rejoindre, tout d'abord, cette escadre de bataille dont on apercevait au moins les plus grosses unités correctement gréées. Il fallait, pour cela, traverser les escadres de débarquement et de réserve. L'œil profane de Yusuf, même, fut frappé de la diversité des bateaux réquisitionnés. Les marins raillaient les balancelles génoises et catalanes, affectées au transport des troupes. Ces marchands manœuvraient maladroitement. Cependant, la terre apparaissait. Arnaud prit au compas le relèvement d'une petite tour carrée qui dominait la plage. Il nomma Torre-Chica. Aussitôt, il s'exclama. Quoi? le débarquement avait déjà été effectué?

Courtois, il prêta sa longue-vue à Yusuf. La pavillon blanc flottait sur l'édifice, et, tout autour, s'empressaient des colonnes de troupes. Les Français étaient à Sidi-Ferruch. Pieds nus dans la mâture, la grappe des matelots de l'*Adonis* acclama la première victoire française. Au loin, les forts d'Alger tonnaient l'alarme.

Yusuf s'enthousiasma. Depuis que M. de Lesseps l'avait averti de l'expédition projetée par la France, le jeune soldat avait étudié la question avec le plus grand soin. Le roi de France réalisait le rêve napoléonien. Le débarquement avait été opéré à l'endroit prévu jadis par le colonel Boutin. A cette époque-là, l'expédition d'Alger était, pour l'empereur, le corollaire du traité de Tilsitt. Mais quel grand capitaine n'avait songé à prendre Alger? Qu'avait-il fallu pour qu'échouât l'expédition de Charles-Quint? Le mépris dans lequel il avait tenu l'avis d'André Doria. L'amiral génois avait dit : « Il y a en Afrique trois ports excellents : juin, juillet et août. » Paroles que Charles-Quint avait prise pour une boutade.

Il lui en avait coûté une flotte. A vrai dire, bien qu'on fût déjà à la mi-juin, peu s'en était fallu que la France subît le même désastre que Sa Majesté Très catholique l'Empereur et Roi.

***

Le lendemain, 15 juin, Yusuf débarqua. Il se mit à la recherche de M. d'Aubignosc, pour qui il était porteur de

lettres de recommandation données par M. de Lesseps. Ce n'était pas chose facile que de trouver le vieux diplomate. Il était inconnu des officiers à qui s'adressait Yusuf. Ceux-ci, interloqués par la splendeur du costume oriental, saluaient et s'excusaient. Les chalands débarquaient l'artillerie, au rythme d'une forte houle, et les jurons des sous-officiers se mêlaient au fracas des vagues. Ce qui frappa le plus Yusuf, ce fut l'ignorance avec laquelle le service d'Intendance avait présidé aux distributions de vivres. Sous cette chaleur torride, chaque soldat recevait quatre jours de viande. Les fourriers disaient : « La bidoche sera pourrie avant d'être cuite. » Les hommes s'en consolaient en touchant quatre rations de vin d'un seul coup. A dix pas du drapeau couché sur les faisceaux, un colonel s'entretenait avec ses officiers. Il toisa Yusuf avec un mélange de curiosité et de hauteur, et lui conseilla de se rendre à Torre-Chica où le général en chef avait établi son quartier général. Un diplomate — le colonel fit une moue — ne pouvait se trouver que là.

***

En réalité, M. d'Aubignosc était chez Hennequin, le traiteur. Cet habile commerçant, débarqué avec les premières troupes, avait dressé une tente et ouvert un restaurant. Quelques civils y entouraient le vieux diplomate. Sa voix polie et glaciale présenta le jeune homme. Le docteur Desalles inclina son crâne chauve et perlé de sueur. M. Vincent, l'orientaliste distingué, sourit d'une bouche édentée. M. Lauxerrois, des Affaires étrangères, s'est fait la tête bien classique de Byron. M. Gauthier de Villers, des gardes du corps, sa taille géante solidement campée, avance une main pareille à une épaule de mouton (mains broyées entre les bagues). Puis, c'est le capitaine Mansell, de la marine britannique, petit, rogue, en grand uniforme, ridiculement affublé d'une claymore écossaise.

A table, Yusuf, bon musulman, refuse le vin et la charcuterie. Chacun tourne les yeux vers lui. Le jeune homme sourit, et montre qu'il a des lettres : « Se peut-il qu'on soit Persan? » ... M. d'Aubignosc est charmé...

***

Le lendemain, à Torre-Chica, chez le lieutenant-général. Quelques minutes d'attente, au milieu d'officiers d'État-Major, dont les aiguillettes dorées battent la poitrine. Présentation presque solennelle : « MM. de Maillé, de Noailles, de Béthizy... » La porte du bureau du général s'ouvre. Une voix sèche : « Le lieutenant-général attend M. d'Aubignosc. »

Le lieutenant-général comte de Bourmont : un homme *grand* et maigre, le cou osseux engoncé dans un haut col brodé d'or. Politesse glaciale et coupante. Deux mots d'admiration narquoise (Yusuf le sent, et avale mal l'ironie) à l'égard du magnifique costume. Un mot charmant de M. d'Aubignosc ramène le calme. « Quel bon vent d'orient vous amène ici, monsieur? » demande le général. Et il sourira, flatté, amusé, parce que le jeune étranger répond : « L'honneur de servir sous vos ordres. »

... Discret, M. d'Aubignosc se retire.

Yusuf narre son histoire. Si M. de Bourmont n'avait parcouru les lettres pressantes de M. de Lesseps, si M. d'Aubignosc ne l'avait informé la veille, il crierait au conte des *Mille et Une Nuits*. Mais le consul de France, mais le diplomate ont préparé la voie. Le général admire et réfléchit. Yusuf n'est pas Arabe. Mais comment prouver qu'il est Français? et comment l'enrôler sous les drapeaux du roi? Au surplus, M. de Bourmont ignore quelle peut être la valeur militaire de cette jeune recrue. Il y a loin de quelques coups de sabre heureux au commandement d'une troupe française, si petite soit-elle. Il trouve un expédient. Il offre à Yusuf les fonctions d'interprète. Le jeune homme fait une grimace. Aimable, M. de Bourmont pince ses lèvres sèches en un sourire :

— Bien entendu, vos conseils me seront précieux. Que sera cette guerre? Connaissez-vous Alger?

— Point! Mais les coutumes sont les mêmes que dans le Beylicat de Tunis. Sans doute aurez-vous un simulacre de guerre à l'européenne, contre les Turcs d'Ibrahim-Agha et les Coulouglis de Sa Hautesse. Après, vous aurez affaire aux Arabes. Alors, c'est une guerre de harka...

Le général fronçant le sourcil, Yusuf se hâta d'expliquer. — ... Je veux dire des colonnes mobiles. Vous savez, ici, il faut employer la manière forte... *Bessif*!... par le sabre!... Vous connaissez le proverbe : « Le paradis d'Allah est à l'ombre des épées. » Soyez toujours et partout le plus fort... Ne laissez jamais aucune injure sans la châtier... Soyez juste, inexorable dans la vengeance...

M. de Bourmont s'étonna de voir Yusuf lui expliquer ensuite les erreurs de l'Intendance. Faveur incroyable, de quatre jours, le nouvel interprète ne quitta guère le général en chef que pour prendre ses repas en compagnie des officiers de l'État-Major. M. de Bourmont, excellent homme de guerre, ne dédaignait pas de s'instruire.

***

Les Français avaient débarqué à Sidi-Ferruch, mais ils n'étaient pas les maîtres d'Alger. Les deux divisions Berthezène et Loverdo, qui occupaient les avant-postes, étaient en contact étroit avec l'ennemi, et soutenaient sans répit un combat de tirailleurs contre les troupes d'Ibrahim-Agha, dont les avant-gardes tourbillonnaient mollement.

Le 19 juin, le quatrième jour après le débarquement, la milice turque se rua follement à l'assaut. Prise à partie, non seulement par le feu de nos troupes, mais aussi par le tir de deux navires de guerre embossés à bonne distance, elle fut contrainte, après de vifs combats, de se replier en désordre. Invité par le général Berthezène à venir se rendre compte de la situation, le général de Bourmont sauta à cheval...; il devait bientôt donner l'ordre de passer à l'offensive. Ce fut le début de cette bataille de Staouëli, où nos soldats firent un si riche butin. Après trois jours de combat de tirailleurs, l'ennemi reprit l'offensive à l'aube du 24 juin, dans la direction de Sidi-Khalef. Au moment où l'on apportait au général de Bourmont la nouvelle de la victoire, on l'informait aussi, avec assez peu de ménagements, que son fils Amédée, lieutenant d'infanterie, avait été grièvement blessé. Yusuf, qui n'avait pas quitté le général en chef, depuis le début de l'opération, fut frappé d'admiration à la vue du stoïcisme avec

lequel ce père, si cruellement éprouvé, continuait à donner des ordres. Quelques jours plus tard, au lendemain de la prise d'Alger, le jeune homme devait expirer. Les chirurgiens retirèrent ce cœur qui avait si vaillamment battu et l'enfermèrent pieusement dans une enveloppe de plomb.

Le jour même, le général de Bourmont s'était entendu avec l'amiral Duperré pour commencer les opérations du siège d'Alger, et, de tous les points de la rade, les pièces de marine firent déferler sur la blanche ville l'ouragan de leurs projectiles.

Au cours des combats qui se déroulèrent en avant de l'enceinte de la ville, Yusuf, à sa grande satisfaction, troqua son emploi d'interprète contre les fonctions d'aide de camp. Le magnifique costume de cour, sous lequel il s'était évadé du beylicat, jeta la splendeur de ses feux sur le champ de bataille.

Le 5 juillet, Alger tombait définitivement en notre pouvoir.

***

Malgré les conseils d'Yusuf, qui ne cessait de lui dire que les Maures ne jouissaient en Afrique d'aucune considération, et de moins d'influence encore, le général de Bourmont choisit pour agha des Arabes Hamdan-Ben-Khaïb-ben-Amines-Sekka, commerçant maure d'Alger. C'était une formidable erreur que de confier à un citadin, à un *baldi* (civil) de plus, ce commandement et cette magistrature. Quelle autorité pouvait-il avoir sur les caïds? Les arguments d'Yusuf furent vivement combattus par un officier d'état-major, Pélissier de Reynaud, qui baragouinait un peu l'arabe et se posait en connaisseur des mœurs algériennes. Des propos assez vifs furent échangés entre tous les deux, et une haine solide prit naissance dans le cœur de Pélissier. Elle devait longtemps poursuivre la gloire et la fortune d'Yusuf. Le caïd des Flicet-Oumelli, El-Hajd-Mohammed-Ben-Zammoun, qui, au lendemain de la prise d'Alger, venait de prêter à la France le serment de fidélité, tenta en vain de dissuader le général de Bourmont d'écouter les conseils du Maure. Ce dernier, et le bey de Titteri l'emportèrent, et le général de Bourmont décida de pousser une pointe sur Blida.

La colonne de 1 800 hommes qu'il y conduisit lui-même, fut brusquement assaillie par les Kabyles, et subit de lourdes pertes.

Yusuf se mêla à l'escadron de chasseurs, et, pour la première fois, le général de Bourmont et son entourage purent voir le jeune homme dans toute sa gloire militaire. Le colonel Trumelet qui raconte cette affaire écrit : « Plusieurs Kabyles se trouvèrent fort mal de cette intervention de l'interprète dans une affaire qu'ils prétendaient ne pas être de sa compétence. Il y eut là quelques têtes très délicatement enlevées, quelques crânes fendus, quelques membres séparés des corps auxquels ils appartenaient. Tout cela était fait sans prétention, sans ostentation de la part d'Yusuf, et tout simplement pour donner une idée de ce qu'il pourrait faire quand il travaillerait pour son propre compte. A partir de ce moment-là, Yusuf prenait rang dans l'estime des cavaliers français! »

Le soir même, le général de Bourmont recevait le bâton de maréchal. On était au 24 juillet 1830. La monarchie de Charles X, qui donnait un empire à la France, vacillait sur son trône...

***

Le 11 août, un navire marchand apporta des journaux. C'est ainsi que le maréchal et son armée apprirent, en même temps, la révolution de Juillet, la chute de Charles X, et la destitution du comte de Bourmont, remplacé par le général Clauzel. Le vainqueur s'en retourna tristement en Europe, disgracié au point qu'il dut aller rejoindre sa famille à Cadix. L'amiral Duperré, croyant ainsi faire sa cour au nouveau roi, eut la lâcheté de lui refuser le transport. M. de Bourmont dut noliser, à ses frais, un brick autrichien, l'*Amatissimo*. Le cercueil d'Amédée de Bourmont, envoyé en France, pour être inhumé dans le tombeau de famille, fut violé, à Marseille, par des douaniers trop zélés, qui eurent l'infamie de l'ouvrir pour voir s'il ne contenait pas de l'or ou des pierres précieuses. Pour ne pas être en reste, la municipalité de Toulon, qui, au départ de l'expédition, avait mis un hôtel à la disposition

du maréchal et de sa suite, s'empressa de lui envoyer à Cadix une note de quinze cents francs, pour la « location » de cet immeuble.

***

Cependant, le maréchal de Bourmont, enfin convaincu de la nullité de son Agha des Arabes, mais n'osant le destituer, lui avait adjoint Yusuf comme lieutenant ou *Khalifat*. Le jeune homme en avait profité pour lever des goums avec lesquels il faisait le métier d'éclaireur pour l'armée. Il inaugurait ainsi le système des razzias et des rezzous, et préparait à la France cette magnifique cavalerie indigène, qui devait plus tard devenir le corps des spahis. En attendant, Yusuf et ses hommes faisaient la police de la Mitidja, et mettaient la crainte de Dieu au cœur des coupeurs de route.

Cela suffisait déjà à attirer sur Yusuf l'attention du général Clauzel, qui venait de prendre le commandement en chef. Quelques mois plus tard, en novembre 1830, l'initiative et l'énergie de Yusuf contribuaient grandement à nous ouvrir la route de Médéa, où il s'agissait de châtier Mustapha-Bon-Mezrag, bey de Titteri, en faveur de qui le général de Bourmont avait fait naguère la malencontreuse expédition de Blida, et qui s'en était acquitté en soulevant contre nous les tribus arabes de son beylicat. A cette occasion, Yusuf se fit quotidiennement remarquer. Le jour, il éclairait la colonne au milieu des lentisques, des aloès et des bouquets de chêne kermès, échangeant des coups de sabre et de pistolet, avec les cavaliers ennemis. La nuit, ses patrouilles assuraient la sûreté de nos avant-postes.

Enfin, le 21 novembre, au combat du col de la Mouzaïa, Yusuf, par un prodige d'audace, avait entraîné ses cavaliers à la charge sur des arêtes rocheuses, à travers des ravins, donnant, en même temps que celui de sa témérité, un magnifique spectacle de fantasia. Les deux pièces d'artillerie du bey de Titteri furent lestement enlevées, et leurs servants sabrés. Au cours d'une dernière charge, Yusuf, abordant à lui seul, avec une extraordinaire confiance un groupe d'ennemis, eut son cheval tué sous lui, et fut légèrement blessé. La charge

de ses hommes le sauva. Le soir même, sur le champ de bataille, le général Clauzel le nommait capitaine, et lui donnait son meilleur cheval en remplacement de celui qu'il avait perdu. Yusuf était affecté au corps des chasseurs algériens qui venait d'être créé.

***

La régularisation de la situation de Yusuf venait juste à temps. Le général Clauzel ignorait que ce héros de vingt-deux ans était, depuis quelques jours, dénué de toutes ressources. En effet, l'esclave chargé de la précieuse cassette dans laquelle Yusuf avait entassé à la hâte son or et ses pierres précieuses, au moment de son évasion, n'avait pas donné signe de vie. Sans doute avait-il été tué par les meurtriers lancés à la poursuite du fugitif. Bien plus, ce magnifique goum qui venait de se couvrir de tant de gloire avait été payé, non par la France, mais par Yusuf lui-même. Pour cela, le jeune soldat, qui aimait tant le faste, avait vendu à un juif d'Alger ses précieuses armes, le diamant de sa coiffure, et les quelques bijoux qu'il avait dans sa ceinture. Le tout avait produit une somme d'environ trente mille francs. Cet argent était passé tout entier dans l'entretien de cette troupe qui venait, au combat du col de Mouzaïa, de décider de la victoire en faveur de la France. La solde du gouvernement français allait empêcher Yusuf de mourir de faim...

***

Le général Clauzel était un soldat remarquable, mais dont les idées politiques étaient parfois erronées. Malgré les efforts que faisait Yusuf, qu'il consultait souvent, pour lui inspirer confiance dans la conquête de l'Algérie, il s'était imaginé que vouloir englober plus que le territoire d'Alger excéderait les forces de la France. Dans ces conditions, il se mit en rapport, un peu à l'insu de la France, avec le bey Hocein de Tunis. Yusuf eut la surprise désagréable de voir arriver ainsi à Alger quelques-uns de ses anciens ennemis.

Le projet du général Clauzel était de céder à des princes

tunisiens les beylicats de Constantine et d'Oran. En échange, les deux nouveaux beys et celui de Tunis reconnaissaient notre souveraineté et s'engageaient à nous payer un tribut annuel en hommes de troupe et en argent. Les négociations allèrent si loin que, le 15 décembre 1830, El-Hadj-Ahmed, bey de Constantine, fut déclaré déchu et Sidi-el-Mustapha, frère du bey de Tunis, proclamé à sa place. Le bey d'Oran, Hussein, était également destitué et remplacé par un autre prince tunisien, Sid-Ahmed. Yusuf fit remarquer au général Clauzel la difficulté de réaliser ce projet, tout au moins en ce qui concernait le beylicat de Constantine. El-Hadj-Ahmed n'était pas un homme à se laisser dépouiller sans résistance. De l'avis du jeune capitaine, l'armée tunisienne était incapable d'emporter Constantine. L'affaire nécessitera ait donc une intervention française et, — c'était encore l'avis de Yusuf, — les troupes françaises auraient tout le mal de l'expédition. Si on l'entreprenait, il valait mieux que la France en recueillit tout le fruit. Le général haussa les épaules. D'après lui, Yusuf ne raisonnait ainsi que par rancune personnelle contre la famille régnante tunisienne. Cependant, le gouvernement français fut sans doute du même avis qu'Yusuf, car les traités conclus par le général Clauzel ne furent pas ratifiés. La grande idée d'Yusuf était, dès ce moment, d'ouvrir, l'Algérie à la colonisation. Cette idée, qui rencontra dès le début une vive hostilité dans certains milieux militaires, devait, bien des années plus tard, être pour Yusuf la cause d'une disgrâce imméritée.

***

En janvier 1831, Yusuf fut chargé par le général Clauzel d'une mission à la fois importante et périlleuse. Nous nous étions bien emparés de Médéa, où nous avions placé un ami de la France, le bey Mustapha-ben-El-Hadj-Omar, mais notre situation dans cette ville n'était rien moins que brillante. Les quelques troupes que nous avions étaient à bout de munitions. Il fallait leur faire passer cent mille cartouches et pousser une pointe sur Miliana, pour tâcher d'y nouer des relations. Le général Clauzel demanda au jeune capitaine de

chasseurs algériens combien il lui fallait d'hommes pour cela. Yusuf réfléchit un instant, et répondit : « Vingt-cinq. » Il fallut qu'il répétât plusieurs fois ce chiffre; le général croyait rêver.

Mais ce ne fut pas parmi les chasseurs algériens qu'Yusuf choisit ses 25 hommes. Non qu'il doutât du courage des chasseurs. Il avait d'autres raisons. Parmi les goumiers qu'il avait commandés, il y avait quelques sacripants, prêts aux expéditions les plus hasardeuses, contre promesse de butin, et, cependant, dévoués corps et âme à ce chef qui maniait si bien le sabre. Ils ne devaient pas tarder à prouver leur dévouement, car, dès le 28 janvier, Yusuf, ayant chargé avec sa fougue ordinaire un goum ennemi d'une force bien supérieure au sien, eut son cheval tué sous lui. C'était la magnifique bête que le général Clauzel lui avait donnée quelques jours auparavant. Il dut combattre à pied, durant quelques instants, dans une situation extrêmement critique. Il ne parvint à se défendre que grâce à cette adresse extraordinaire qu'il avait dans le maniement des armes. Ses cavaliers, voyant le danger qu'il courait, le dégagèrent par une charge furieuse. Yusuf hérita immédiatement le cheval d'un de ses ennemis, et, parfaitement remonté, put achever la déroute du goum.

Il entra à Médéa avec son convoi de munitions, et, de là, se rendit immédiatement à Miliana. Grâce à sa parfaite connaissance de l'arabe, il n'eut pas de peine à nouer des relations. Trois jours plus tard, il emportait la promesse formelle, faite par les principaux notables de la ville, que les Français y seraient bien reçus.

Le 2 février, sur l'Oued Ouedja, il fut attaqué par des Kabyles de la tribu des Soumala. Il eut, dès le début, deux hommes tués, et fut lui-même atteint à la hanche, par une balle, peu gravement. Enlevant son cheval, il entraîna aussitôt le reste de sa troupe dans une charge furieuse, malgré les difficultés du terrain. Il rentrait à Alger le 22 février, et trouvait le général Berthezène commandant en chef à la place du général Clauzel, rappelé à la suite de l'échec de ses négociations pour les beylicats d'Oran et de Constantine. Au surplus, l'armée d'Afrique, dont les effectifs étaient réduits, prenait le nom modeste de *Division d'occupation.*

Le courrier suivant apportait l'ordonnance royale confirmant Yusuf dans son grade.

***

Au mois de juillet de la même année 1831, le capitaine Yusuf devait à nouveau attirer l'attention du général en chef sur lui, en dégageant, par une charge follement téméraire, la Ferme-Modèle attaquée par les gens de Ben-Zamoun.

IV

LA PRISE DE BÔNE

En 1832, Yusuf commençait à être célèbre, non seulement à l'armée d'Afrique, où sa bravoure était depuis longtemps légendaire, mais en France, où les journaux parlaient volontiers de lui. Ce simple capitaine avait ce qu'on nommerait aujourd'hui « les honneurs du communiqué ». Sa personnalité intriguait. Qui était-il? Des femmes lui écrivaient... La prise de Bône, qui constitue le plus incroyable des faits d'armes, allait achever de le mettre désormais au rang des plus extraordinaires soldats qui aient jamais existé.

En août 1830, le général Damrémont avait prononcé sur Bône une opération qui n'avait pas eu de résultats. En 1831, le détachement de zouaves indigènes commandé par le commandant Huder, y avait trouvé une fin lamentable. Les têtes de nos soldats séchaient encore sur les portes de la ville. Telle était la terreur inspirée par le résultat macabre de cette expédition, qu'un ordre formel du gouvernement avait interdit toute nouvelle tentative sur Bône. Seul de toute l'armée, Yusuf, avec cette passion qu'il avait de la diplomatie, avait conservé dans cette place quelques relations en dépit des ordres officiels. Il réussit à persuader le duc de Rovigo, qui venait de succéder au général Clauzel, de recevoir une députation de notables de cette ville. Ceux-ci apprirent au général en chef la situation désespérée de Bône. Ses habitants avaient encouru la colère du bey de Constantine, et les troupes d'El-Hadj-Ahmed avaient mis le siège devant les murs. La ville

était réduite à une misère affreuse. Elle était bombardée avec de mauvais pierriers, sans doute, mais qui éventraient facilement des gourbis de terre. Aucune provision de bouche ne pouvait parvenir de l'extérieur. La famine et la maladie régnaient. Sur les conseils d'Yusuf, les envoyés de Bône offraient la soumission de la ville, à condition qu'on les sauvât du bey de Constantine.

***

Il y avait, à ce moment-là, à l'armée d'Afrique, un homme de la même trempe qu'Yusuf. Il s'appelait d'Armandy et était capitaine d'artillerie. Son histoire est assez remarquable pour mériter d'être racontée brièvement.

Sorti de Saint-Cyr en 1812, d'Armandy avait débuté dans la carrière des armes, comme sous-lieutenant d'artillerie, à l'armée d'Aragon, que commandait le maréchal Suchet. Il y avait gagné, à vingt ans, le grade de capitaine d'artillerie et la croix de la Légion d'Honneur. En 1815, lorsque l'Empire était tombé, d'Armandy avait été versé d'office dans la garde royale. Il était, en ce moment, à Bayonne. Le duc d'Angoulême y faisait sa première visite. D'Armandy commandait le détachement de garde de la citadelle, et, par oubli, avait omis de faire remplacer la cocarde tricolore par la cocarde blanche. On le prit pour un bonapartiste, — il l'était peut-être? — et il dut quitter l'armée.

En mai 1816, il s'embarque d'abord pour l'Égypte; puis, désireux de pousser jusqu'aux Indes, il gagne la Mer Rouge à dos de chameau, et s'embarque pour Mascate. Il y arrive, mais sans un sou vaillant. Il entre au service de l'Imam de Mascate, dont il organise l'artillerie. De là, après avoir monté une fonderie d'État, et même une sucrerie, il devient l'amiral, assez improvisé, de la flotte de l'Imam. En cette qualité, il commande une expédition contre les îles Bahreïn, dans le Golfe Persique. Il est blessé, ce qui ne l'empêche pas de ramener à l'Imam un butin assez considérable. Mal récompensé, il va offrir ses services à Mehemet-Ali-Mirza, second fils du shah de Perse, sultan de Kirmanshah. Il lui organise un corps d'artillerie, et reçoit de ce prince un trai-

tement magnifique, qui l'enrichit promptement. A ce moment-là, le consul de France entre en difficultés avec Mehemet-Ali-Mirza; d'Armandy s'embarque pour les Indes, où il tombe dans une embuscade de brigands, et où il est dépouillé de tout ce qu'il possède. Il revient en France, à la fin de 1823, sous un nom d'emprunt, et en costume persan. Chateaubriand le prend sous sa protection, et le fait nommer vice-consul de France à Moka. En passant par l'Italie, pour se rendre à son poste, d'Armandy a le coup de foudre et épouse une jeune Italienne. A Moka, graves difficultés avec le pacha. Le baron d'Armandy, homme énergique et hautain, n'est pas de ceux qui laissent humilier leur pays. Le pacha se résout à se débarrasser du consul de France et du consul d'Angleterre, non moins intraitable, en les empoisonnant. Le baron et la baronne d'Armandy ne sont que malades, mais leur enfant nouveau-né, que le pacha a fait également empoisonner, meurt. En 1828, nous retrouvons d'Armandy vice-consul à Damiette. En 1830, le poste est supprimé. Il demande alors au maréchal Soult, ministre de la guerre, sa réintégration dans les cadres de l'armée, et l'obtient. En 1831, il est envoyé comme capitaine d'artillerie à la direction d'Alger. Il se brouille avec son colonel, et envoie sa démission au ministre. Savary, duc de Rovigo, général en chef du corps expéditionnaire, arrête la lettre de démission, la déchire, fait appeler d'Armandy, et l'attache à son État-Major particulier. C'est à ce moment-là qu'Yusuf entrevoit la possibilité de prendre et de garder Bône. D'Armandy et Yusuf sont deux hommes de la même trempe, faits pour se comprendre. D'autre part, Yusuf n'a pas vingt-cinq ans, et le général en chef hésite à le charger tout seul d'une mission aussi difficile. Il lui adjoint d'Armandy, dont les trente-neuf ans lui inspirent confiance, et qui partira investi du titre de consul de France à Bône.

***

Cependant, Yusuf partit seul, tout d'abord, afin de s'assurer de l'état des choses, et de voir jusqu'à quel point on pouvait se fier à la sincérité des députés de la ville de Bône. Il s'embarqua sur la *Béarnaise*, le 2 février 1832. Cette goélettte était

commandée par un vieux marin d'une bravoure éprouvée, mais d'une science nautique discutable, le lieutenant de vaisseau Fréart. L'excellent homme était une de ces reliques de la marine impériale, qui n'était pas brillante. La révolution avait désorganisé la marine royale, et n'avait jamais été capable de reconstituer une force navale sérieusement encadrée. De là les catastrophes d'Aboukir et de Trafalgar. Fréart avait pour second le lieutenant de frégate du Couëdic, d'une vieille famille de marins, et, pour troisième et quatrième officiers, MM. Retailleau et de Cornulier-Lucinière.

Voici comment M. de Cornulier-Lucinière raconte, dans ses mémoires (reproduits par son fils, le général de Cornulier-Lucinière), le voyage de la *Béarnaise*.

La *Béarnaise* avait appareillé, les vents à l'ouest, par un temps magnifique. Néanmoins, dans la soirée, tout annonçait un changement atmosphérique. En effet, les vents passèrent bientôt au sud-ouest et la mer devint grise. Comme la côte se trouvait à moins de quatre lieues, et qu'il n'était pas possible de s'en éloigner, le capitaine jugea prudent de faire carguer les voiles et de ne plus cheminer que sur le petit largue, au bas ris. Bien lui en prit, car, tout à coup, vers minuit, le vent sauta au nord avec furie. La mer s'aplatit subitement comme une glace et se couvrit d'écume. Le temps devint épouvantable et se chargea de nuages noirs comme de l'encre. Les rafales se succédaient avec une rapidité effrayante : les lames soulevées comme d'énormes montagnes couronnées par des brisants redoutables, menaçaient à chaque instant la goélette... Elle mit à la cape. Bien qu'à sec de voiles, elle était presque engagée. Toute manœuvre devenait donc absolument impossible. Ceux qui dormaient ayant été réveillés en sursaut, tout l'équipage se trouvait sur le pont, attendant avec anxiété les événements,

Au petit jour, on s'aperçut que la *Béarnaise* avait beaucoup dérivé. Chacun sentait le dangereux voisinage de la terre, bien que celle-ci, plongée dans la brume, restât invisible. Le danger d'être jeté au plein était imminent.

Dans ce moment terrible, il ne restait qu'à choisir entre les deux partis suivants : sombrer sous voiles, ou être brisé à la côte!

Cette cruelle alternative donnait d'autant plus à réfléchir que tout le monde savait bien que ceux qui échapperaient au naufrage seraient décapités par les Arabes. Sous ce rapport, il ne pouvait y avoir aucune illusion.

En présence de cette triste perspective, le capitaine Fréart crut devoir consulter l'état-major. L'avis unanime des officiers fut de rester à la cape, jusqu'au dernier moment, en préparant les armes avec quelques barils de poudre sur des flotteurs, afin que ceux qui

survivraient pussent se défendre le plus longtemps possible. Peut-être, disait-on, parviendront-ils à se réfugier dans l'un des nombreux fortins en ruine qui pullulent sur la côte, avec l'espoir peu fondé, d'ailleurs, d'être recueillis par quelque navire passant en vue.

Ce parti était en effet le seul à prendre, car il retardait la catastrophe autant que cela pouvait être. Ces préparatifs avaient, en plus, l'avantage d'occuper les esprits, ce qui est toujours précieux en pareil cas. On fit donc des radeaux. On enveloppa les fusils dans des flotteurs, et on élingua des petits barils de biscuits, de poudre et d'eau-de-vie.

Les passagers maures, atterrés, s'enveloppaient la tête pour ne pas voir la mer qui rugissait, et dont les lames passaient avec fureur par dessus les bastingages. Ils pleuraient en se tordant les mains de désespoir.

La mort en compagnie de ces « roumis » leur paraissait constituer la plus cruelle des destinées. Qu'allait dire Sidi Mohamed en les recevant dans l'autre monde?

Yusuf, bien que fort éprouvé par le mal de mer, se moquait d'eux et conservait un sang-froid superbe. L'équipage était plein de vaillance. Les hommes faisaient entre eux mille plaisanteries et leur intrépide gaité semblait inexplicable aux Maures, qui admiraient profondément leur rieuse insouciance, en face de la tramontane déchaînée.

Enfin, vers huit heures, les vents se renversèrent brusquement à l'ouest. En même temps, un coup de mer épouvantable couvrit le pont de l'avant à l'arrière. Tout le monde pensa que c'était la fin. Il n'en fut rien. Instantanément les nuages sont balayés avec une vitesse vertigineuse, les vapeurs qui masquaient la terre s'évanouissent et une terrible falaise, fort élevée au-dessus des brisants, apparaît comme un spectre menaçant, contre lesquels la *pauvre coquette de l'Iroise* (c'était le sobriquet sous lequel le bâtiment était connu dans la marine) allait être broyée. Il n'y avait pas une minute à perdre, car la mer était démontée. Il fallait autant de promptitude dans la pensée que dans l'exécution. Le salut en dépendait. Le capitaine ordonne de courir grand largue, toutes voiles dehors. La manœuvre est commandée avec autant de sang-froid par du Couëdic, qu'elle est exécutée avec précision par l'équipage, bien qu'elle fût difficile, et délicate sur un aussi petit navire.

Aussitôt, la *Béarnaise* se relève et prend son vol à travers les montagnes d'eau qui la couvrent de toutes parts. Elle était sauvée.

Ne nous arrêtons pas à critiquer la manœuvre du capitaine Fréart. Elle sentait son école napoléonienne, où l'on croyait encore qu'il fallait fuir avec le plus de vitesse possible devant la mer, « pour éviter d'être mangé par elle! » La *Béarnaise* arriva devant Bône le 7 février, et c'était l'essentiel.

***

Bône (l'ancienne Hippone) était à cette époque une petite ville écrasée par une Kasbah gigantesque. Tout autour des remparts, des jardins pleins d'orangers et de caroubiers, des haies de cactus et d'aloès, des champs d'oliviers, des lentisques. On se battait au sud de Bône, contre les troupes du bey de Constantine, ainsi qu'en témoignait le bruit de la fusillade.

Yusuf n'avait en Ibrahim, le vieux pacha de Bône, qu'une confiance assez modérée. Sa première précaution fut de demander qu'on envoyât trois otages à bord de la *Béarnaise*, avant qu'il allât conférer avec le Turc. Encore savait-il le peu de cas qu'un homme comme Ibrahim pouvait faire de ses otages. Le capitaine Fréart lui en fit l'observation. A quoi Yusuf, bon musulman, répondit : Inch' Allah.

Au surplus, Yusuf trouva Ibrahim plus maniable qu'il ne l'aurait espéré. Ben-Aïssa, qui commandait les troupes de Constantine, était homme à faire sécher sur les portes de la ville la tête du vieux Turc, à côté de celles des zouaves, massacrés par Ibrahim l'année précédente. Bône souffrait de la faim, et des ferments de révolte grondaient. Yusuf passa en revue les cent trente Turcs qui composaient la garnison de la Kasbah. Il promit le secours de la France, en échange d'un engagement écrit, par lequel Ibrahim se reconnaissait notre vassal. Le papier en poche, il regagna la *Béarnaise*, qui s'en retourna aussitôt vers Alger. Au cours de ce voyage de retour, elle souffrit de nouveau du mauvais temps.

***

Le duc de Rovigo donna immédiatement l'ordre à d'Armandy de partir pour Bône en compagnie d'Yusuf, et avec la consigne d'y tenir un mois au moins. Les troupes mises à la disposition des capitaines d'Armandy et Yusuf se composaient de deux maréchaux des logis d'artillerie, Colomb et Charry, et d'une ordonnance, Montech; en tout *trois hommes*. C'était une gageure! Mais d'Armandy et Yusuf étaient hommes à la tenir. Ils appareillèrent d'Alger, le 23 février, sur la *Béar-*

naise, suivis de la felouque la *Casamba*, qui portait les vivres promis par Yusuf à Ibrahim. Mer assez agitée, mais passable, note Yusuf. Ils mouillèrent devant Bône, au Ksar-Aïn, le 28 février au soir.

Le 29, Ben-Aïssa, celui-là même qui assiégeait Bône, envoya une barque à la *Béarnaise*, pour demander aux Français de venir s'entendre avec lui. C'était justement le contraire de ce que d'Armandy et Yusuf venaient faire, et l'on congédia les envoyés. Treize coups de canon à poudre, puis treize autres. C'est l'échange de saluts entre la Kasbah et la *Béarnaise*. Yusuf s'embarque, et descend à terre, où il apporte à Ibrahim-bey des paroles d'amitié.

***

Cependant, d'Armandy et les officiers de la goélette, exception faite de M. Retailleau qui gardait le quart, se mirent en grande tenue, et descendirent à terre. Ils furent reçus par une fantasia qui les escorta jusqu'à la Kasbah. Les armes qu'on déchargeait en leur honneur étaient celles des malheureux zouaves dont les têtes, aux yeux crevés par les vautours, séchaient encore sur les portes de la ville. L'artillerie d'Ibrahim tonna des saluts.

Ibrahim habitait une masure sordide, qui était bien ce qu'on pouvait rêver de moins « palais des Mille et Une Nuits ». Son sofa était fait de quelques mauvaises planches recouvertes d'une peau de panthère. Les seuls ornements qui égayaient, si l'on peut dire, la nudité de cette pièce, étaient un fusil incrusté de nacre, et une glace de Venise. Encore leur éclat disparaissait-il, à cause de l'horreur qu'inspirait un coupe-tête fraîchement maculé de sang, qui pendait au mur. Cette arme, ou, pour être plus exact, cet instrument de supplice s'apparentait bien avec l'aspect d'Ibrahim. Le pacha était un colosse à barbe rousse, aux yeux de ce vert particulier aux Osmanlis, dont la lueur est féroce. Il était vêtu de deux burnous sales, dont l'un avait été blanc, et dont l'autre avait encore des prétentions au rouge. Des poux couraient sur ses vêtements. D'Armandy lui-même avouait n'avoir jamais vu figure plus sinistre et plus fausse.

Ibrahim, assis à la turque, les jambes croisées, jouait avec un bouquet de jonquilles. Ses pistolets, son sabre étaient à portée de sa main. Ses officiers et les notables lui formaient une cour assez peu sympathique. Seul, Yusuf, installé sur une peau de lion, paraissait fort à son aise.

Le pacha fit offrir des sièges à la délégation française. Au capitaine Fréart, qu'il s'obstinait à prendre pour son chef, à cause de l'uniforme de la marine, il offrit gracieusement les jonquilles. Puis, frappant dans ses mains, il ordonna qu'on apportât le café.

Ici se place l'épisode comique. Le Maure qui avait noué les négociations avec Yusuf, Mustapha-ben-Kérim, avait jadis tenté de faire servir à Ibrahim le mauvais café. On se demande par quel miracle le pacha l'avait laissé en vie. Persuadé qu'Ibrahim allait profiter de l'occasion pour lui rendre la pareille, il cherchait partout le moyen de vider sa tasse sans en absorber le contenu et sans attirer l'attention. Mais Ibrahim le guettait de l'œil, et éclata de rire. Ce rire fut contagieux. Pendant quelques minutes, la joie régna.

D'Armandy mit fin à cette explosion, en se levant, et en remettant à Ibrahim la lettre du duc de Rovigo. Il la compléta en exposant que le gouverneur d'Alger l'avait envoyé, avec Yusuf, dans le dessein d'aider les Turcs et les Maures de Bône à se défendre contre les gens de Constantine. Il présenta les deux maréchaux des logis comme deux habiles canonniers, ce qu'ils étaient réellement. Il parla de la balancelle chargée de vivres, qui était ancrée dans la rade. Il rappelait qu'en retour, le pacha avait promis de remettre la ville et la Kasbah aux troupes françaises, dès qu'elles se présenteraient. Pendant tout ce discours, le regard d'Ibrahim dénonça ses intentions perfides. Yusuf en prit bonne note. Ibrahim répondit, et finit par envoyer les officiers français loger dans Bône. Ils ne surent que plus tard le danger auquel ils avaient échappé. Ibrahim avait donné des ordres pour qu'on s'emparat d'eux tous, et qu'on se lançât ensuite à l'abordage de la *Casamba*. Mais les canons de *la Béarnaise* l'avaient fait réfléchir. Une autre chose l'avait gêné. Tout le temps qu'avait duré la visite, Yusuf ne l'avait pas quitté des yeux. Assis sur sa peau de lion, il jouait d'un air inno-

cent avec la crosse de ses pistolets. Le pacha ne connaissait pas d'Armandy, mais il connaissait Yusuf. Il avait senti tout de suite que l'homme n'était pas inférieur à la réputation qu'il s'était faite, jadis, en Tunisie, et qu'il augmentait maintenant en Algérie. L'adresse bien connue d'Yusuf, à toutes les armes, était de nature à l'obliger à la prudence.

Cependant, à peine d'Armandy se fut-il installé dans la maison, assez convenable, d'ailleurs, qui lui avait été assignée, qu'il eut le courage d'envoyer Yusuf en mission à Tunis, à bord de la *Béarnaise*. Mais M. de Lesseps invita Yusuf à ne pas descendre à terre. Il reçut à bord la visite de plusieurs de ses anciens compagnons d'armes.

***

Le 14 mars, une grave nouvelle leur parvenait. La ville de Bône avait été surprise et enlevée par Ben Aïssa. D'Armandy, son ordonnance et les deux maréchaux des logis n'avaient eu que le temps de s'enfuir et de se réfugier à bord de la balancelle. Leur situation était critique. D'Armandy réclamait le secours de la goélette et la présence d'Yusuf, à l'aide de qui il comptait reprendre Bône.

Le vieux proverbe d'André Doria, « l'*Afrique a trois bons ports : juin, juillet et août,* » se vérifiait encore. Surprise de nouveau par la tempête, la goélette ne parvint à rallier Bône que le 26. Le spectacle de la rade était d'ailleurs charmant. Les corailleurs de Livourne étaient arrivés, comme tous les ans à pareille époque, et commençaient leur pêche. L'aviso à charbon le *Pélican*, envoyé par le duc de Rovigo, croisait heureusement en rade, en attendant le retour de la *Béarnaise*, et protégeait la balancelle et la vie de ses passagers.

D'Armandy leur fit le récit dramatique de son séjour dans la ville. Il avait percé à jour la duplicité d'Ibrahim. D'autre part, le mufti avait lié partie avec Ben-Aïssa, préférant voir la ville prise par les gens de Constantine, plutôt que défendue par des chiens de roumis. C'était lui qui avait fait ouvrir aux assiégeants les portes de Bône. D'Armandy, surpris, avait sauté par la fenêtre, suivi des trois autres Français et de quelques Maures, et s'était embarqué sous une pluie de balles.

Il avait reçu, à bord, une ambassade de Ben-Aïssa, qui l'invitait à revenir à terre, l'assurant qu'il y serait respecté « en tant que consul de France. » Le chef de cette députation, Ali-Agha, avait rang de général de la cavalerie de Constantine. Malgré les avis de son entourage, d'Armandy avait accepté bravement une entrevue avec Ben-Aïssa. Celui-ci l'assura que la prise de Bône ne devait point être jugée comme un acte d'hostilité à l'égard de la France. Il insistait pour que la France fît, avec Ahmed-bey, le partage de l'Algérie. Après un long entretien, au cours duquel d'Armandy fut plusieurs fois obligé de ruser, il revint à bord. Le même soir, il risquait une seconde fois sa vie, en débarquant, à la faveur de la nuit, pour rendre visite à Ibrahim. Du même coup, il faisait passer à la citadelle quelques rations de vivres. Ibrahim était un tout autre homme que lors de leur première entrevue. Il se voyait déjà écorché vif par Ben-Aïssa, et tout son orgueil avait sombré. Il se jeta aux pieds de d'Armandy, et le traita de père. Il le supplia de l'emmener à bord de la balancelle. Mais d'Armandy ne consentit à emmener avec lui que la famille du pacha.

***

D'Armandy conclut son récit en exposant ses projets. Il avait commencé à exploiter habilement la situation, dans l'intérêt de la France. Il demanda au capitaine Fréart de lui donner quelques marins, afin de prendre possession de la Kasbah. Le brave commandant hésitait. Yusuf, du Couëdic, et Cornulier-Lucinière arrachèrent enfin son consentement. Il accorda vingt-quatre hommes, encadrés par du Couëdic et Cornulier-Lucinière. Il ne manqua pas de volontaires.

Sur ces entrefaites, d'Armandy avait avec Ben-Aïssa un nouvel entretien, au cours duquel l'Arabe lui demandait d'obtenir d'Ibrahim la reddition de la Kasbah. Les deux hommes se quittèrent sur des menaces.

Cette même nuit, d'Armandy et Yusuf se rendirent ensemble auprès d'Ibrahim, afin de le préparer à recevoir les matelots français. A quoi Ibrahim répondit tout d'abord en annonçant son intention de s'évader de cette citadelle assiégée, à bord de la *Béarnaise*. Sur le refus d'Armandy, Ibrahim

s'emporta. A ce moment, les Turcs de sa garde, convaincus qu'il allait les abandonner, se précipitèrent sur lui. Il fallut que les deux officiers français lui fissent un rempart de leur corps. Yusuf fit entendre sa voix de commandement. Un tumulte indescriptible se déchaîna, quelques soldats d'Ibrahim se jetèrent sur lui pour le poignarder. Une harangue d'Yusuf détourna ce danger. Une fois de plus, Armandy et Yusuf rentrèrent sains et saufs à la *Béarnaise*.

***

Ils y furent rejoints au milieu de la nuit par un Turc, qui s'était jeté à la nage, afin de venir leur apporter des nouvelles. Après leur départ le tumulte n'avait fait que croître. Ibrahim avait blessé deux des hommes de sa garde à coups de pistolet. Leurs camarades s'étaient emparés de lui, l'avaient ficelé, sans égard pour son rang, et l'avaient jeté dans un cachot. Ils s'étaient réunis ensuite pour délibérer, et avaient décidé de demander aux officiers français de venir les commander. Il était deux heures du matin.

Quelques instants après, le détachement de débarquement, prévu le jour précédent, était à terre avec trois jours de vivres et soixante cartouches par homme. Yusuf se rendit, tout d'abord seul, dans la citadelle, afin de préparer l'arrivée des renforts français.

Lorsque le détachement arriva aux pieds des remparts de la Kasbah, on aperçut Yusuf debout dans une embrasure. Il avait préparé une corde à nœuds solidement fixée à l'affût d'un canon. C'est par ce moyen pittoresque que les matelots se hissèrent dans la Kasbah, où l'on ne les eût pas laissé pénétrer autrement.

A peine le détachement fut-il rangé dans la cour de la citadelle, que les officiers turcs vinrent apporter leur soumission. Yusuf fit alors amener le pavillon rouge du bey. Une minute plus tard, le pavillon français flottait sur la Kasbah de Bône, et, dans un petit discours fort bien senti, Yusuf annonçait à la garnison turque qu'elle était désormais à la solde de la France. Il termina en disant : « Et si quelqu'un n'est pas content, nous lui couperons la tête ». La prise de possession

fut célébrée par un coup de canon. Pendant ce temps-là, Ben-Aïssa, honteux de s'être laissé jouer, massacrait quelques prisonniers.

***

D'Armandy prit immédiatement ses dispositions. Les canons de la Kasbah étaient parfaitement inutilisables. D'autre part, quelques-uns des soldats d'Ibrahim voyaient à contre-cœur leur changement de maître, et il fallait s'attendre à une sédition. Yusuf se chargea de faire régner la discipline.

Puis vint la demande attendue d'explication de la part de Ben-Aïssa. A la réponse que lui fit d'Armandy, que la France comptait conserver Bône, les hostilités commencèrent.

***

Je ferais tort à Yusuf et à Cornulier-Lucinière, si je ne citais de larges extraits de la relation qu'a laissée ce dernier.

Nous habitions, écrit-il, le logement du bey où nous prenions nos repas. La table de l'État-Major, ou, plutôt, la gamelle, car nous mangions à la gamelle, se composait de MM. d'Armandy et Youçouf, du Couëdic et moi; Hoçaïn, Caïd-Omar, Ibrahim-Agha et Kalib furent admis à notre table. Youçouf leur avait déclaré, dès le premier jour, que leurs têtes répondraient de la fidélité de la garnison turque.

Le 27 mars, à la tombée de la nuit, chacun prit son poste de combat, et des mesures furent décidées pour se défaire de ceux qu'on soupçonnait de trahison.

La balancelle la *Casamba*, déchargée de ses vivres, le 28 au matin, partit pour Alger emportant ce noble billet de M. d'Armandy au duc de Rovigo :

Général,

Nous sommes entrés, le capitaine Youçouf et moi, dans la citadelle de Bône à la tête de 30 *marins de la* Béarnaise. *Nous avons pour auxiliaires* 130 *Turks, dont un grand nombre nous exècrent, et, pour ennemis, les* 5 000 *hommes de Ben-Aïça; mais nous n'en saurons pas moins conserver la citadelle à la France ou y mourir.*

Le lendemain 29 mars, au coucher du soleil, des tourbillons de fumée s'élevèrent dans la ville en flammes; des cris de douleur se

firent entendre au milieu d'une confusion immense : toute la malheureuse population de Bône était emmenée en esclavage. Beaucoup de Turcs de la Kasbah, qui avaient là leurs familles, pleuraient de rage à la vue de la brutalité des Arabes. Des chevaux, des ânes chargés de butin, étaient mêlés à cette foule.

Le 30 au matin, la ville était vide de sa population, et l'on n'apercevait plus que des groupes de soldats conduisant une longue file de bêtes de somme, maigres, chargées du butin des infortunés Bônois. Au bout de peu de temps, tout était désert autour de nous. Ben-Aïça était parti; mais nous pensions tous que c'était une feinte et nous nous attendions à une subite attaque de nuit.

Cependant, les jours se passaient sans rien voir venir; le clairvoyant Youçouf était très occupé : « Maintenant, nous disait-il, que les Arabes sont partis, les Turks sentent qu'ils n'ont plus besoin de notre aide, et ils vont certainement chercher à se débarrasser de nous. Or, ils sont 130, et nous sommes 30; ils agiront par surprise et à leur heure ».

En effet, le 31 au matin, quelques cavaliers des tribus — Beni-Osman et Senhadja — passaient rapidement sous les murs de la citadelle, et, s'adressant aux zouaves indigènes, leur confirmaient la retraite définitive de Ben-Aïça; ils leur demandaient en même temps ce qui se passait dans la Kasbah : « Des juifs, répondit un de ces zouaves, ont livré la Kasbah aux infidèles; mais il y reste encore de bons musulmans qui ont résolu de les faire sauter par-dessus les murs. »

Arrêté immédiatement par Caïd-Omar et quelques Turks, ce zouave fut amené à la porte de la maison du bey. Nous y étions alors réunis : deux témoins confirmèrent le rapport de Caïd-Omar. Prompt comme la foudre : « Tiens! s'écrie Youçouf en s'élançant sur le traître, prends ce que le juif t'envoie ». Et, lui fendant la tête d'un coup de sabre, il l'étend mort à ses pieds, le crâne béant. Plusieurs Turks lui déchargent ensuite leur fusil à bout portant dans la tête, soit pour protester contre sa trahison et faire preuve ainsi de fidélité, soit, peut-être, pour se venger de cette épithète de juifs dont il s'était servi en parlant d'eux.

De suite, les Arabes de la tribu de ce zouave sont arrêtés et amenés devant Youçouf. Toute la garnison est accourue en armes, ne sachant la cause de tout ce bruit. Nous entourions nos chefs, mais nous n'étions que sept ou huit Français réunis. Une lutte paraissait imminente; il fallait, à force de vigueur, en imposer à cette soldatesque, dont l'esprit flottait entre la révolte et la soumission. Parmi ces zouaves, il en est signalé deux qui se sont rendus plus particulièrement suspects par leurs intrigues et leurs propos; Youçouf fond sur le groupe qui les entourait, et, les arrachant de ses propres mains du milieu de leurs camarades, il les jette au bach-chaouch Hoçaïn, avec l'ordre de les décapiter, ce qui est exécuté sur le champ pour l'un d'eux; l'autre s'était précipité vers M. d'Armandy, auquel il demandait grâce en

tremblant de tous ses membres. Mais, sur un geste du capitaine, Hoçaïn s'en empare, l'agenouille et lui fait tomber la tête d'un coup de yatagan. La nuit était venue, le temps était sombre, les physionomies étaient terribles. Nous formions un petit groupe, entouré de ces Turks dont les armes étincelaient. Le moment était solennel, et nous ne pensions qu'à vendre chèrement notre vie.

Un quatrième zouave est amené : c'est un homme superbe; il paraît insensible à la crainte; on voudrait le sauver; l'ordre est donné de le conduire à la *Béarnaise*. Mais, risquer une escorte pendant la nuit, et se priver de quelques amis au moment où peut-être nous allions être attaqués, eût été plus qu'imprudent : « Allons, brûle-lui la cervelle », ordonne Youçouf à un Turk, nommé Mohamed, qui était près de lui. Celui-ci met le canon de son fusil sur la poitrine et fait feu; le coup rate. Mohamed passe l'ongle sur la pierre de silex et renouvelle l'amorce. Le condamné le regarde faire sans sourciller; le chien s'abat une seconde fois, l'impassible zouave tombe raide mort en achevant de murmurer la formule de l'Islam. « A présent, commande M. d'Armandy, que chacun retourne à son poste! »

L'effet était produit; Youçouf reçut de tous les Turks les preuves de la plus réelle admiration; ils n'éprouvaient aucune difficulté à la lui témoigner à lui qui était Musulman.

La nuit fut parfaitement calme. Au retour de nos rondes, nous pouvions dire : « Rien de nouveau » à nos compagnons toujours sur leurs gardes. Un seul de nos convives était malade, oui, bien malade d'inquiétude; c'était l'arabe Kalib, qui était véhémentement soupçonné d'être du complot. Et les Turks avaient demandé sa mort à M. d'Armandy, qui s'était bien gardé d'y consentir; il fallait diviser pour régner. Nos matelots se sentaient grandir en voyant leur petit nombre, et se montraient intrépides et confiants dans le succès.

Deux jours après cette terrible journée, une tribu des environs, les Senhadja, se montra et envoya des parlementaires pour demander de piller la ville abandonnée. On le lui refusa; elle se moqua de notre défense et pénétra dans la ville. Pour la punir, M. d'Armandy ordonna une sortie : une cinquantaine de Turks vont s'embusquer près de la porte de Constantine, et quand l'embuscade fut établie, nous faisons tomber sur la ville une grêle de boulets et de bombes de la Kasbah. Les Bédouins effrayés se sauvent vers les portes en grand désordre; quelques-uns sont tués par les Turks, d'autres par le feu de la citadelle et par celui de la chaloupe de la *Béarnaise*. Les Turks ramenèrent deux chevaux et rapportèrent quelques têtes, bon nombre de burnous, de vêtements, d'armes et d'autres objets; deux des leurs furent blessés. Tout ce butin vendu aux enchères, nous distribuâmes aux combattants, pour acompte sur leur solde future, tout l'argent de poche qui se trouva sur la goélette.

Cette victoire avait gonflé le cœur des Turks, et leur faisait désirer vivement de courir les aventures. Hoçaïn vint avec loyauté exposer au capitaine d'Armandy que les Turks se cachaient de lui et que,

certainement, il se tramait quelque chose. Chez les Turks les impressions sont vives et passagères, et ils ont un penchant irrésistible pour le pillage et la guerre au butin.

Youçouf, toujours dévoué et intrépide, demanda au capitaine d'Armandy de le mettre à la tête des Turks de la garnison afin d'aller avec eux occuper la ville : « L'amour du pillage, lui dit-il, leur fera accepter sans hésiter ma proposition, et, une fois dehors, vous en serez débarrassés. » Le commandant de l'expédition rejeta cette offre, qu'il jugeait trop dangereuse pour son second; mais celui-ci lui fit cette belle réponse : « Ne craignez point de m'exposer; ce qu'il faut avant tout, c'est sauver la Kasbah, et le seul moyen d'y arriver, et il n'y a pas à balancer, est d'en faire sortir les Turks. » M. d'Armandy se rendit à ses raisons, tout en admirant le sublime dévouement du capitaine Youçouf.

Les Turks, comme Youçouf l'avait prévu, accueillirent avec enthousiasme sa proposition; leur léger bagage fut bientôt paqueté, et ils s'empressèrent de descendre, les uns après les autres, au moyen d'une corde, par le même endroit où nous étions montés. Quand ils furent tous en bas, ils s'inquiétèrent vivement et reconnurent qu'ils avaient été bien imprudents. Des menaces éclatèrent, puis des cris de fureur: « Tu nous a trompés, Youçouf! tu as abusé de notre confiance, infâme que tu es! » Youçouf parut dans l'embrasure; les cris redoublèrent de part et d'autre; on arma des fusils. J'avoue que, tout en nous apprêtant à fusiller les Turks, nous fîmes tous nos efforts pour empêcher Youçouf de descendre; mais ce fut en vain : « Mon honneur vaut mieux que ma vie! » s'écrie-t-il. Puis s'adressant aux Turks : « Vous me soupçonnez parce que vous ne me connaissez pas. » Et il descend au milieu d'eux.

Un frémissement d'admiration succéda au tumulte; tous veulent lui baiser les mains. Le meilleur des deux chevaux qui avaient été pris lui est amené; Youçouf le monte, puis il commande la marche aux Turks, et, nous saluant du sabre, il entre dans la ville à la tête de sa troupe. Nous le trouvâmes bien grand dans cette circonstance.

Youçouf avait donc, avec ses cent trente hommes, à occuper la ville tout entière, et, ces hommes, il fallait les obliger à rester aux postes qu'il leur avait assignés, et les empêcher de se répandre dans les maisons pour les piller, conditions qui étaient de la plus haute importance pour les maintenir dans la discipline et le devoir. Il ordonna donc que les Turks restassent nuit et jour sur les remparts, absolument comme ils le faisaient dans la Kasbah; quand à lui, il s'établit dans une maison, au centre de la ville, d'où il rayonnait dans toutes les directions, pour, de nuit et de jour, faire à l'improviste des rondes qui tinssent chacun en haleine.

Les Turks sont silencieux et, en général, très observateurs; ils avaient jugé le jeune capitaine et ils lui obéissaient sans effort. Cependant, leur caractère, je le répète, est très aventureux, et la vie calme leur pèse promptement. Bien que deux fois livrée au pillage, la ville de Bône

contenait encore bien des objets susceptibles de tenter leur convoitise; la situation était donc tendue et devenait de jour en jour plus difficile; aussi fallait-il, de temps en temps, de rigoureux exemples pour contenir cette troupe médiocrement disciplinée.

La balancelle la *Casamba*, qui avait été expédiée à Alger pour y demander du secours, était revenue au mouillage, ramenée par les vents contraires qui étaient trop forts. On l'y avait réexpédiée dès que le beau temps avait reparu. Fréart avait en outre fait filer deux bateaux corailleurs italiens pour la même direction, après leur avoir acheté leur provisions de biscuits; mais eux aussi étaient revenus en relâche et étaient repartis au beau temps.

Un jour, une très petite goélette fut aperçue dans la baie des Caroubiers, cherchant à débarquer quelqu'un à terre. Youçouf et moi fûmes envoyés avec quelques hommes dissimulés à la faveur des halliers, pour saisir ceux qui débarqueraient; les autres furent pris par des chaloupes. C'était Ismaïl, fils d'Ibrahim-Bey, qui amenait à son père un renfort de quarante Turks. Ismaïl et les deux principaux de la troupe furent retenus prisonniers à la Kasba, et les Turks furent incorporés dans le contingent de Youçouf. Sans doute, ce renfort était utile, mais il tendait aussi à diminuer la durée de nos vivres. On avait réduit déjà les rations, et nous n'avions plus d'argent; et cela nous était d'autant plus désagréable que les tribus venaient nous offrir des moutons.

Enfin, nos inquiétudes cessèrent; le 8 avril, nous aperçûmes le brick la *Surprise*, venant au mouillage. Avec une longue vue, nous vîmes que son pont était chargé de soldats. Nos canons annoncèrent au loin la joie que nous causait ce secours. Les Turks, Youçouf en tête, vinrent tirailler en signe de joie sur le rivage; mais le calme empêcha la *Surprise* de mouiller avant la nuit. Le lendemain, marins et Turks recevaient sous les armes à la porte de la Kasba la superbe compagnie de grenadiers du 1er bataillon (commandant Davois) du 4e de ligne. Notre petite expédition avait réussi : « Qui vive? — France! — Quand il vous plaira! »

Les jours suivants, c'est-à-dire du 9 au 12 avril, tout le bataillon arriva avec quelques artilleurs et soldats du génie. Nous remîmes alors à l'armée de terre, avec la citadelle et la ville, cent deux pièces de canon montées et largement approvisionnées. Les grenadiers regardaient avec admiration le capitaine des Turks, l'héroïque Youçouf.

Quelques semaines plus tard, au mois de mai, le maréchal de camp de Monk d'Uzer, avec le 55e d'infanterie, vint prendre possession de la ville. En y arrivant, il donna l'ordre du jour suivant :

Mes chers camarades, la plage où nous abordons était il y a quelques jours inhospitalière. Aujourd'hui, nous y sommes reçus en amis, grâce à une poignée de braves qui, par un fait d'armes des plus brillants, se sont emparés de la Kasba. Honneur! honneur aux braves capitaines d'Armandy, Youçouf, Fréart, au lieutenant de frégate du Couëdic, à l'élève de 1re classe de Cornulier-Lucinière, et à leurs intrépides compa-

gnons de la Béarnaise! *Que le drapeau francais s'incline devant ces braves, par reconnaissance pour le fleuron de gloire qu'ils viennent d'y ajouter.*

La *Béarnaise*, ayant été rappelée plus tard à Alger, trouva, en y arrivant, l'ordre du jour suivant — 23 avril — du général duc de Rovigo, commandant le Corps d'occupation :

Le général en chef s'est empressé de porter à la connaissance de l'Armée la brillante conduite des officiers de la goélette de guerre la Béarnaise *et des capitaines d'Armandy et Youçouf. Cette goélette devant arriver prochainement, le général en chef ordonne ce qui suit : Quand la* Béarnaise *entrera dans la rade d'Alger, elle sera saluée par les batteries de quinze coups de canon, et une députation, composée du Chef de l'Etat-Major général, d'un officier supérieur et de deux officiers par régiment, se rendra à bord, pour présenter au capitaine, ainsi qu'à ses officiers et à son équipage, l'expression de la satisfaction de l'Armée.*

Le capitaine d'Armandy fut nommé provisoirement commandant supérieur de Bône; quant à Youçouf, il était laissé à la tête de ses Turks, dont le nombre s'augmentait tous les jours, et sur lesquels il exerçait l'influence la plus absolue. Il fut plus particulièrement chargé du service extérieur; j'ajouterai qu'il déploya, dans la conduite de ces opérations, cette activité, cette habileté, cette audace dont déjà il avait donné tant de preuves; en effet, le jour, la nuit, les maraudeurs arabes rencontraient partout, et là où ils s'y attendaient le moins, ces terribles Turks qui ne leur laissaient ni paix ni trêve.

Peu de jours après l'arrivée du bataillon du 4e de ligne, le 7 mai, une partie du troupeau de l'administration fut enlevé par des cavaliers arabes dont l'un, resté blessé sur le terrain, fit connaître qu'il appartenait aux Khareza, tribu voisine de la place. Or on savait que les campements des Khareza n'étaient qu'à trois lieues de Bône. A minuit, la lune était levée, la porte de la ville s'ouvrait sans bruit; Youçouf à cheval, suivi de ses Turks, de quelques volontaires français n'appartenant pas à l'armée, et des Bônois nouvellement rentrés à qui on avait donné des fusils, se mettait en route dans la direction des tentes de la tribu à laquelle appartenaient les maraudeurs. La petite colonne, qui marchait en silence, faisait un grand détour pour éviter les vedettes arabes.

Enfin, avant le jour, on cernait le principal douar des Khareza. Une vieille femme arabe est la première à s'en apercevoir : « Ah! je vous l'avais bien dit, s'écria-t-elle en s'adressant aux gens du douar, que ces bestiaux nous porteraient malheur! — Non, bonne mère, rassurez-vous, lui faisait observer Youçouf; je vous les avais prêtés, et je viens les rechercher aujourd'hui avec leurs petits. »

La fusillade commence sous les tentes; le sang coule, les Khareza, pour fuir, sont obligés de passer au milieu des Turks, qui les reçoivent comme ils le méritent. La razzia est complète; des têtes, vingt chevaux

ou mulets, trois bœufs, un grand nombre de moutons sont les trophées que la petite troupe de Youçouf rapporte de cette expédition.

Cette razzia fut la première exécutée, à Bône, sous la direction et le commandement du capitaine Youçouf. Elle fut suivie de plusieurs autres qui le rendirent la terreur des Arabes; aussi les Turks étaient-ils très fiers d'être commandés par un si vaillant capitaine.

A cette époque, et depuis, bien des gens arrivant de France ont beaucoup crié contre la prétendue cruauté de Youçouf. Ce reproche n'a rien qui m'étonne; mais il n'est pas fondé. Youçouf est ce que sont les hommes qui font la guerre de partisans; or, il la faisait à un peuple qu'il est permis de qualifier de féroce, sans trop le calomnier. Il ne faisait qu'employer, d'ailleurs, à leur égard, les moyens dont ils usaient envers nos soldats. Quand nous avons trouvé les cadavres déchirés de nos hommes avec des épines d'aloès enfoncées sous les ongles, nous nous sommes sentis, dès lors, mal disposés à la sensibilité à l'égard des Arabes, quand ils tombaient entre nos mains. Ces horreurs nous rappelaient d'ailleurs celles commises pendant trois siècles, à bord des bâtiments chrétiens, lorsqu'ils étaient pris par les corsaires algériens. Du reste, dans toute guerre entre chrétiens et musulmans, ce serait faire un métier de dupe, que d'user de clémence et d'humanité avec des brutes et des barbares qui n'ont aucune idée des sentiments nobles et élevés qui sont l'apanage des peuples civilisés.

Youçouf avait à Bône une position difficile; adopté par la France, il voulait contribuer de toutes ses forces à ses succès.

Il comprenait, avec son esprit si pratique, qu'il lui fallait, en sa qualité de musulman, prendre la responsabilité de l'application de la loi arabe contre le brigandage et la trahison. Quelque humain, quelque bon chrétien que l'on soit, on ne peut cependant pas pousser la patience évangélique jusqu'à se laisser couper la tête sans chercher à la défendre quelque peu; et quand il n'y a pas d'autre moyen d'éviter ce triste sort qu'en prenant celle de son ennemi, il n'en est pas, même parmi les philanthropes les plus renforcés, qui hésiteraient un instant entre les deux termes de cette alternative. Certes, rendre le bien pour le mal est un principe qu'en temps ordinaire il n'est pas mauvais de préconiser; mais le pratiquer à la guerre serait se vouer infailliblement à la défaite. Aussi ne sont-ce que des philanthropes en chambre ou des envieux qui ont pu reprocher à Youçou sa judicieuse et salutaire sévérité. J'ai, plusieurs fois, accompagné Youçouf dans ses excursions autour de Bône; un jour que, pendant une halte, je me reposais sur le même tapis que lui, je me permis de lui faire cette observation : « Je pense qu'il serait peut-être bon que vous fissiez tomber moins de têtes d'Arabes; votre extrême rigueur produit une fâcheuse impression en France, où l'on ne comprend pas la nécessité de ces exécutions si fréquemment répétées... — Je vous ferai remarquer, mon cher ami, me répondit-il, que j'ai ces exécutions en horreur, et que, lorsque je les ordonne, c'est qu'il y a nécessité absolue de le faire. Les Arabes, d'ailleurs, n'ont qu'un souci médiocre

de la mort quand elle n'est pas produite par la décapitation; c'est chez eux un préjugé religieux. Jamais je ne pourrais me décider à faire décapiter un Européen, quelque criminel qu'il fût. Mais, lorsqu'il s'agit d'un Musulman, c'est une toute autre affaire; dans ce cas, il faut frapper les esprits aussi bien que le corps, et la décapitation devient, je le répète, une mesure d'absolue nécessité. Il faut d'ailleurs, traiter les populations selon leurs mœurs et leurs usages ».

Youçouf, dans l'intimité duquel j'ai vécu pendant toute l'expédition de Bône, et qui m'était très sympathique, ne professait, ostensiblement, du moins, aucune religion; le jeune Mamelouk n'avait nullement la haine du chrétien; mais il croyait que leur religion n'était pas compatible avec l'exercice des armes; il n'avait, d'ailleurs, aucun penchant pour le Mahométisme. En définitive, il paraissait professer autant d'indifférence pour l'une que pour l'autre de ces deux religions.

MAURICE CONSTANTIN-WEYER

(*A suivre.*)

CHANTILLY
ET LA COUR DES CONDÉ

Écrits à l'âge de « près de cent ans », comme le dit elle-même madame de Franclieu, par une « pauvre vieille qui semble avoir été oubliée d'enterrer », les *Mémoires* qu'elle nous a laissés n'en sont pas moins débordants de vie et pétillants d'esprit. En une galerie de pittoresques petits tableaux, l'aimable chanoinesse retrace ses jeunes années à Chantilly, dans le brillant entourage des Condés, au couchant de l'Ancien Régime; puis, aux temps pénibles de l'émigration, ses courses en Europe; son retour tant désiré dans les terres familiales; sa joie, enfin, de retrouver les princes auxquels elle était si profondément attachée.

Aglaé-Joséphine-Sophie-Eulalie Pasquier de Franclieu appartenait à une noble famille de l'Ile-de-France, très anciennement connue. De son bisaïeul, maréchal de camp sous Louis XIV, on conserve d'intéressants *Souvenirs*. Le fils de cet ancêtre servit avec distinction les rois de France et d'Espagne : Louis XV érigea ses terres en marquisat; Philippe V le prit comme aide de camp, le nomma brigadier de ses armées, gouverneur de Fraga. Au XVIIIe siècle, les Franclieu s'attachèrent de très près à la maison de Condé. Jean-François Anselme, père de madame de Franclieu, servit le prince de Condé comme page, écuyer cavalcadour, capitaine des chasses; il fit auprès de lui les campagnes de la guerre de Sept ans, obtint la croix de Saint-Louis et le grade de maréchal de camp. On retrouve la même fidélité à l'illustre maison, du côté de la mère de madame de Franclieu : mademoiselle de Belleval, fille d'Antoine de Belleval, seigneur d'Eraine, lieutenant des chasses de la capitainerie royale d'Halatte, et capitaine des chasses de S. A. S., à Chantilly. Les noms de Franclieu et de Belleval se lisent, dans la suite des princes, à chaque page de ce curieux *Journal* manuscrit des chasses de Chantilly, tenu pendant trente ans par Jacques Toudouze, lieutenant des chasses. Et les générations des Franclieu demeurant attachées à celles des Condé, deux des frères de madame

Aglaé firent les campagnes de l'émigration en qualité d'aides de camp du duc de Bourbon; le duc d'Enghien fut parrain d'un de ses neveux.

Ce fut un événement, à la cour de Chantilly, que la venue au monde de la petite Aglaé, le 23 décembre 1762. Le lieutenant des chasses Toudouze le note en son *Journal*. Le prince de Condé lui-même voulut tenir l'enfant sur les fonts baptismaux. Dès l'âge d'à peine huit ans, mademoiselle de Franclieu remporta un premier succès mondain fort remarqué : à l'occasion de l'entrée du jeune duc de Bourbon à Chantilly, elle lui offrit des présents champêtres et lui récita un compliment. Un chroniqueur de Chantilly, Junquières, consignant le récit de cette journée, déclarait « la petite Franclieu ... charmante ».

Mais laissons l'héroïne conter elle-même l'histoire, ou plutôt les anecdotes de sa vie, avec tout le charme et l'entrain qu'elle avait conservés jusqu'à l'âge le plus avancé.

Dès sa jeunesse, mademoiselle de Franclieu avait eu le désir d'entrer en religion. On verra comment, par dévouement filial, elle y renonça. Du moins se fit-elle recevoir dans le noble chapitre des chanoinesses de Malte de Saint-Antoine en Dauphiné, en 1787. Deux ans plus tard, étant en province, avec sa famille, on apprit l'émigration du prince de Condé : « Mon père, — écrit-elle, — fut désolé de n'être pas parti avec lui; nous nous en allâmes de suite[1], mon père ne pensant plus qu'au désir de rejoindre son prince... »

Alors commença pour la jeune chanoinesse cette pénible vie errante à travers l'Allemagne, les Pays-Bas, la Pologne, qui fut celle de beaucoup d'émigrés — sans grandes ressources, chassés de pays en pays, toujours plus loin, à mesure que s'avançaient les « patriotes ». Mais les tristesses et même les deuils ne purent abattre la courageuse jeune femme, qui reprenait, si l'horizon s'éclaircissait un peu, son sourire et sa franche gaîté.

Madame de Franclieu rentra en France en 1801; il ne semble pas qu'elle ait été inquiétée pour cause d'émigration. En tous cas, son nom ne figure pas dans les dossiers de radiation de la liste des émigrés de sa famille, qui ne concernent que son père et ses frères.

La période des grandes aventures était close. Depuis lors, la vie de la chanoinesse de Franclieu s'écoula assez paisiblement, sans histoire. Toutefois, les historiettes qu'elle rapporte du temps de l'Empire et de la Restauration ne sont pas des moins curieuses. Son entourage habituel en fait les frais. Elle met en scène les princes, auxquels elle s'arrête toujours avec complaisance, souvent avec émotion; le duc de Berry, « mon héros », comme elle l'appelle, qui devait bientôt périr de mort violente. Condé, bien vieilli, n'ayant plus toujours sa tête, mais qui évoque, avec sa filleule, les anciens beaux jours de Chantilly; la princesse Louise, qui n'est plus cette « belle Condé, blanche déesse à face ronde », mais l'humble sœur Marie-

1. Le passeport de M. de Franclieu n'est cependant que du 28 avril 1791

Joseph de la Miséricorde; le duc d'Angoulême; le duc de Bourbon. Madame de Franclieu rappelle, en terminant, la fin tragique de ce dernier prince; mais on peut regretter qu'elle ne nous aide pas à en percer le mystère. Peut-être est-ce discrétion de sa part; mais plutôt, si bien placée qu'elle fût, le secret douloureux lui demeura-t-il, à elle aussi, impénétrable. Elle montre seulement qu'il y eut crime et non suicide...

Après avoir écrit ses *Mémoires*, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, la chanoinesse de Franclieu vécut encore douze années, entourée d'amis, estimée et respectée de tous; elle mourut le 27 février 1858, à Clermont, dans l'Oise.

Les *Mémoires* qu'on va lire ne sont pas, à proprement parler, un document historique, apportant sur les princes ou sur l'émigration des faits nouveaux. Racontés à bâtons rompus, sans vains apprêts, sans recherche de style, sans souci de la composition ni de l'ordre chronologique, comme la conversation d'une aïeule au coin du feu, ils nous charment par leur aimable naïveté, la spirituelle vivacité du récit, le parfum du passé qui en émane à chaque page. Ils sont aussi infiniment précieux par la connaissance qu'ils nous donnent de la vie intime des familles distinguées à la veille et au lendemain de la Révolution. Ils apportent, en particulier, de curieux détails sur une des plus illustres maisons de l'ancienne France, et rendent sensibles l'extrême simplicité, la bonhomie parfaite, la profonde bonté qui y régnaient.

Le nom des Franclieu est lié à celui des Condé; on ne peut que louer ceux-ci des justes sympathies qu'ils ont su s'attirer, ceux-là de la fidélité séculaire dont ils ont fait preuve.

JEAN MARCHAND

Les *Mémoires* de la chanoinesse de Franclieu m'ont été très aimablement communiqués par M. le vicomte de Franclieu et M. le baron de Franclieu, propriétaire du manuscrit, qui voudront bien trouver ici l'expression de ma vive gratitude.

J. M.

La première grâce que j'ai reçue de mon Créateur a été de naître de parents religieusement vertueux. Mon grand-père était capitaine des chasses du prince de Condé, et mon père écuyer de ce bon prince. Il avait pour mon père une véritable amitié, et lui avait dit, en le mariant, qu'il voulait être parrain de son premier enfant.

Mon père déjeunait avec un de ses camarades, le comte d'Auteuil, dans la chambre de ma mère, lorsqu'elle sentit

les douleurs de l'enfantement. On avait placé la table auprès de maman, qui, comme il était très matin, était encore au lit. Elle savait que mon père était d'une grande sensibilité, elle ne voulut pas qu'il la vît souffrir et leur dit : « Messieurs, vous me gênez ici, allez tout bonnement déjeuner dans la cuisine, il fait froid, vous seriez mal à la salle à manger. » M. d'Auteuil et mon père décampèrent et ma mère dit à sa femme de chambre : « Sans parler à personne, courez chez la femme-sage, qu'elle vienne de suite. »

Pendant que ces messieurs déjeunaient, elle mit au monde ma sotte petite personne : on alla de suite leur en faire part; ils ne se doutaient de rien.

Mon père dit en montant l'escalier : « Est-ce un garçon ou une fille? » Il avait de l'ail sur lui, il en prit une gousse pour me frotter les lèvres, à la mode d'Henri IV. Après avoir embrassé maman, il courut au château, apprendre la nouvelle au bon prince[1]...

Il était contrarié d'avoir une fille (on ne les aime pas dans notre famille); soit que le bon prince se fût aperçu qu'il était mécontent, soit qu'il en fût réellement bien aise, il dit : « Tant mieux, nous la marierons bien! » Cela consola mon père.

A peine était-il rentré chez lui, que le prince y arriva. Après avoir embrassé ma mère, il jeta sur son lit une magnifique tabatière, en lui disant : «Bonne femme, je ne donne pas de dragées; c'est une ruine, on oublie toujours quelqu'un, qui se fâche de ne pas en avoir. Vous direz qu'il n'y en a pas, cela ne fera pas de jaloux. »

Ce qu'a dit le prince s'est vérifié à la naissance de mon frère. M. le duc de Bourbon, qui en était parrain, a donné douze douzaines de boîtes; un parent oublié en a été fâché et s'est brouillé avec ma famille pendant deux ans.

J'ai été baptisée de suite; le prince qui savait que mon oncle de Franclieu[2] devait épouser mademoiselle de Vibraye, eut la bonté de la choisir pour marraine.

Mademoiselle de Vibraye n'épousa point mon oncle[3]. La

1. Le prince de Condé, au château de Chantilly.
2. Jean-Baptiste-Charles-Laurent, marquis de Franclieu.
3. Elle épousa plus tard M. de Roncé et devint dame d'honneur de la comtesse d'Artois.

rupture des négociations se fit quelques moments avant l'heure du contrat. Elle dit à son futur : « Vous me mènerez à votre château de Lascazères[1], pour me faire faire connaissance avec madame votre mère, mesdames vos sœurs, et vous me ramènerez; car je veux vivre à la cour. — Ce n'est nullement mes intentions, reprit mon oncle, je veux que ma femme vive avec ma mère et mes sœurs. — Cela étant, reprit-elle, pas de mariage, pas de mariage! » Mon oncle ajouta : « Pas de mariage! » et congédia le notaire, qui entrait.

Mais revenons à ma délicate petite personne, bien enlangée et dormant dans son berceau. Ma mère désirait me nourrir, mon père le désirait aussi, mais mon grand-père, dont on n'osait jamais contredire les volontés, ne le voulut pas. On voulait que la nourrice demeurât dans la maison, le chirurgien de maman s'y opposa. « Rien de plus absurde, dit-il, que de faire nourrir son enfant chez soi; la nourrice se fait servir et quitte ses habitudes; nul inconvénient qu'elle nourrisse deux enfants pendant six semaines, après lesquelles il faut qu'elle sèvre son propre enfant, et qu'elle allaite le vôtre un an. »

Avant cette époque, la petite vérole se manifesta dans le village, ma nourrice l'attrapa, on eut envie de me retirer, mais le bon docteur s'y opposa. « Tant mieux, dit-il, si elle la prend, la petite vérole est très bénigne à cet âge. » Bientôt elle s'empara de moi, et j'en fus toute couverte : mes yeux et leur contour seuls furent exempts. A cause de cette maladie, que n'avait pas eue maman, on me laissa en nourrice pendant deux ans. Comme je jabotais, on me surnommait la petite bavarde.

Revenue dans la maison paternelle, j'étais, m'a-t-on dit, d'une vivacité incroyable; je ne dormais presque pas, et maman m'a souvent dit qu'elle ne pouvait elle-même dormir, parce que je lui disais sans cesse : « Voulez-vous que je dorme? »

J'avais sept ans, lorsque M. le duc de Bourbon, qui en avait quinze, fit son entrée à Chantilly[2].

1. Arrondissement de Tarbes (Hautes-Pyrénées). Le château et la seigneurie de Lascazères étaient entrés dans la famille de Franclieu par mademoiselle de Busca, qui avait épousé Jacques de Franclieu, grand-père de la chanoinesse.

2. C'était le 15 juillet 1770.

Mon cousin de Junquières fut prié par le prince de Condé de composer le compliment de réception à la Ménagerie.

On m'habilla en paysanne, on me donna douze petites filles de ma taille, qui étaient habillées de blanc, portant des petits poulets, des œufs, du beurre, etc. J'avais un trousseau de clefs pendues à mon côté.

Le prince était charmant; arrivé à la Ménagerie, je m'avance et lui dis :

De la petite ménagère,
L'hommage sera-t-il accueilli?
Canards, poulets, moi, la première,
Sommes tous éclos à Chantilly :
Mais, Monseigneur, du prince qu'on adore,
La présence produit plus d'effet
Que je n'ai de petits poulets.

Mon grand-père m'idolâtrait. A l'âge de huit ans, Monseigneur le prince de Condé demanda à mon grand-père de me laisser jouer la comédie. C'était le prince qui était le premier acteur, ensuite toute sa cour. Je dansais avec eux dans les ballets, j'apprenais mieux mes rôles que mon catéchisme, j'avais du succès, mon sot petit orgueil triomphait. Mon père et ma mère s'en affligeaient : plusieurs fois ils essayèrent de rendre mon grand-père plus raisonnable; tout ce qu'ils pouvaient dire était inutile.

Ma mère s'imagina d'écrire à ma tante, l'abbesse d'Yerres[1], et lui envoya le brouillon de ce qu'elle voulait qu'on lui mandât.

Il était ainsi conçu :

« J'apprends que ma nièce joue la comédie, qu'elle a du succès. Cependant elle n'est pas née pour le Diable. A quel âge voulez-vous qu'elle fasse sa première communion, et que pensez-vous qu'elle devienne jamais si vous l'élevez ainsi? Retirez-la pendant qu'il est temps encore, et renvoyez-la-moi de suite avec sa gouvernante. »

Mon grand-père, voyant cette lettre, dit : « Il sera temps l'année prochaine. » Maman, qui savait qu'il y avait un grand

1. Thérèse-Angélique de Franclieu (1730-1814), abbesse d'Yerres (S.-et-O.) depuis 1770.

fond de religion en M. le prince de Condé (sa mort l'a bien prouvé), lui dit : « Je vous supplie de porter cette lettre à son parrain, nous nous conformerons à sa volonté. »

Bien vite il court au château, persuadé que le prince dira comme lui, il lui donne la lettre de ma tante. Il la lit avec beaucoup d'attention et dit en la rendant : « L'abbesse a trois fois raison, nous ne valons rien pour cette enfant, qu'elle parte; elle nous manquera bien, n'importe, qu'elle parte! »

Mon grand-père en rendant cette lettre dit : « Je ne veux pas la voir, cela me ferait trop de peine. »

Le lendemain, j'étais sur le chemin de Paris avec ma gouvernante. Je pleurai beaucoup en quittant maman, mais chagrin d'enfant est bien vite passé. Arrivée à l'abbaye, toutes les religieuses me fêtèrent, et ma tante encore bien plus.

Ma tante me dit que, lorsqu'elle serait contente de moi, elle me permettrait d'aller chez deux vieilles religieuses enchambrées. — Il y avait en moi un grand amour pour la vieillesse, et cependant j'étais loin de prévoir alors que je serais vieille un jour. Maintenant j'en suis encore étonnée, mais il faut s'habituer à tout! Ces bonnes vieilles me comblaient d'amitié et la plus grande pénitence qu'on pût m'imposer était la privation de les voir.

Permettez-moi, malheureux lecteurs, de revenir en arrière.

Lorsque ma tante fut nommée abbesse d'Yerres, mon père alla remercier le roi Louis XV.

« Je crois qu'elle a bonne tête, dit le roi, cela lui sera bien nécessaire. Il y a dans cette maison des Jansénistes; dites-lui que je lui donnerai des lettres de cachet pour celles dont elle aura à se plaindre. » Mon père répéta cette parole à sa sœur, qui l'assura qu'elle n'employerait jamais la rigueur, qu'elle espérait pouvoir par la douceur ramener les esprits égarés. Le proverbe dit : On ne prend pas les mouches avec du vinaigre, mais avec du miel.

Ma tante sut que les religieuses avaient de mauvais livres qu'elles cachaient. Elle fit sonner le grand timbre (appel de toute la communauté). Lorsqu'elles furent arrivées chez elle, elle leur dit : « Je sais qu'un grand nombre d'entre vous ont des livres jansénistes, qu'elles cachent de peur que je m'en

empare; je vous invite à ne plus prendre cette peine; jamais je n'irai dans vos cellules, je n'aime pas le sacrifice forcé. Posez-les si bon vous semble, mais je vous défends de vous les prêter. Je mettrai un panier à ma porte, celles d'entre vous qui voudront me faire ce très grand plaisir d'y mettre ces livres infernaux n'auront pas la peine de se nommer. »

Peu de temps après, le panier en contenait plusieurs. Après l'office du matin, ma tante fit sonner l'appel de toutes les religieuses; lorsqu'elles furent toutes réunies, elle leur dit : « Je veux que vous partagiez ma satisfaction; j'ai trouvé mon panier rempli de ces mauvais livres condamnés par l'Église; je veux en faire un feu de joie en votre présence. Vous viendrez déjeuner à l'abbatial, nous nous réjouirons ensemble; il en sera ainsi toutes les fois que vous me ferez un pareil sacrifice. Je veux vous dire aussi que vous n'êtes pas exactes à l'office; il s'ensuit de là que c'est souvent moi qui le sonne, cela n'est pas convenable. » A la date de ce jour, cela n'est plus arrivé : ma tante était crainte, mais encore plus aimée.

Pendant que j'étais à l'abbaye (en 1789), une bande de voleurs vint piller les greniers de M. du Roc; une femme habillée en homme, avec un sabre en bandoulière, marchait à leur tête. Les religieuses vinrent toutes tremblantes le dire à ma tante. L'abbesse était une de ces femmes fortes qui ne s'effrayent de rien; elle dit aux religieuses : « Allez toutes à l'église, prosternez-vous devant le Seigneur et psalmodiez le *Miserere*... Quand il sera dit, vous le recommencerez, et ainsi de suite; si les bandits osent aller à l'église, vous resterez dans cette posture. Pour ma part, je n'irai pas à l'église, j'ai besoin d'aviser aux moyens de vous tirer d'affaire. »

Elles allèrent à l'église. — « Avez-vous peur? » me dit ma tante. Comme je préférais voir ce que ma tante allait faire, plutôt que de dire le *Miserere*, je répondis que je n'avais pas peur. « Cela étant, me dit-elle, restez avec moi. » Elle se promena un moment dans sa chambre et fit appeler son homme d'affaires, qui, sachant ce qui se passait, était pâle de frayeur. « Restez sous ma fenêtre, lui dit-elle, pour que je puisse vous donner mes ordres. »

Elle alla dans son cabinet, écrire sur une grande pancarte :

DE LA PART DU ROI... griffonna le long de la page, puis rappela son homme d'affaires et lui dit : « Vous allez barricader la grande porte, vous mettrez ensuite des charrettes contre la petite porte; je vais faire sortir les servantes, elles auront des casseroles et des pilons sur lesquels elles frapperont, quand vous aurez parlé. Si les bandits s'avancent, vous crierez : « Madame l'abbesse a su que vous aviez pillé les greniers de Brunoy, que vous alliez à Montgeron et de tous les côtés, elle a bien pensé que vous viendriez ici. Elle a demandé des secours à M. le prince de Condé, qui, de suite, a envoyé ici son régiment. Ceux qui entreront, n'échapperont pas. »

— Ce sont des bêtises, — cria la grande femme qui ouvrait la marche, en s'avançant contre la grande porte...

— Feu! — s'écria l'homme d'affaires.

Cinq coups de fusil partirent en même temps et le charivari des servantes commença...

Alors une terreur panique s'empara des voleurs, qui se sauvèrent à la débandade.

Ma tante et moi nous étions à la fenêtre du grenier, pour voir le résultat du stratagème, et nous jouissions de les voir courir. Ne voyant plus personne, ma tante descendit et dit à sa femme de chambre de préparer une bonne collation, qu'elle allait faire venir toutes les religieuses pour y faire honneur. Elle alla au chœur et entonna le *Te Deum*. Le chapelain, poltron comme un homme qu'on va pendre, avait pris la fuite.

Au sortir de l'église, ma tante amena toutes les religieuses à l'abbatial; il y eut une grande réjouissance : la gaieté présida à la fête. Ma tante me dit : « J'ai fait mentir mon homme d'affaires, c'est une ruse de guerre; le bon Dieu le permet, l'exemple en est dans les Saintes Écritures. »

Le roi sut ce qui venait d'arriver à Yerres, et en fit complimenter l'abbesse.

Plus tard, quand commença la Révolution, cette héroïque femme reçut la visite de bandes armées, qui voulaient la forcer de prêter serment à la Constitution civile du clergé. Elle en fit monter dans son parloir autant qu'il en put contenir.

— Que me voulez-vous? — leur dit-elle avec son calme et son sang-froid ordinaires.

— Vous faire prêter le serment à la Constitution civile du clergé.

— Quand j'aurais le glaive posé sur ma tête, je ne le ferais pas.

— Et vos béguines? — lui dirent-ils.

— Mes religieuses, devriez-vous dire; je vais faire sonner l'appel de la communauté, et pour que vous sachiez que je ne les endoctrine pas, je vais rester avec vous.

On sonna, elles arrivèrent. L'abbesse leur dit :

— Ces messieurs viennent pour nous proposer de prêter serment à la Constitution civile du clergé; je leur ai dit que quand je verrais le glaive suspendu sur ma tête, je ne le prêterais pas... Vous, que comptez-vous faire?

Elles répondirent toutes :

— Nous ne le prêterons pas.

— Vous périrez, — dirent les révolutionnaires.

— Nous périrons, — reprirent-elles, ainsi que ma tante, sans se laisser émouvoir... Ils partirent.

Les dames de la Halle vinrent complimenter ma tante sur son grand courage; elles demandèrent d'entrer dans la maison.

— Vous ne verriez rien de curieux, — dit l'abbesse, — et cela mettrait du désordre dans la maison.

Elles dirent toutes : — Madame l'abbesse, puisqu'il en est ainsi, nous ne voulons pas la visiter.

— Je veux vous régaler, — leur dit ma tante, et elle leur fit servir une petite pièce de vieux vin.

Elles sautaient et dansaient dans la cour, en criant : « Vive madame de Franclieu! vive madame l'abbesse! nous serons toujours à vos ordres; toutes les fois que vous aurez besoin de nous, faites-nous appeler et nous arriverons! »

Puis elles partirent en criant : « Vive madame de Franclieu... Vive madame l'abbesse... »

Madame de Boulainvilliers venait souvent voir ma tante. Un jour elle lui dit : « Ma couturière m'a envoyé une de ses apprenties pour m'essayer une robe. On me l'a annoncée sous le nom de mademoiselle de Valois; ce nom m'a étonnée, et je lui en ai fait l'observation. Elle me dit : « Ce nom étant » le mien, j'ai bien le droit de le porter; mes papiers sont bien » en règle : si vous voulez les voir, je vous les montrerai. »

Elle me les a apportés; non seulement je les ai lus avec soin, mais je les ai fait examiner, ils sont bien en règle. On ne peut laisser une fille d'une si haute condition apprentie couturière. Voulez-vous la prendre à l'abbaye? A raison qu'elle est du sang royal, le roi payera la pension. » Ma tante refusa. Madame de Boulainvilliers insista et fit tant, qu'enfin ma tante se décida. La voilà arrivée à l'abbaye, elle était d'une figure charmante et pleine de grâce. Ma tante ayant trouvé la maison en grand désordre, et gênée de manger au réfectoire, où les vieilles religieuses n'en finissaient pas, mangeait chez elle. Il fut décidé que mademoiselle de Valois mangerait avec nous. Le lendemain de son arrivée, elle pria ma tante de prendre sa sœur qui gardait les vaches chez M. de Mortefontaine, dont la terre était près du château de La Chapelle, qui appartenait à mon frère. Ma tante acquiesça à la demande. Sa sœur avait l'air aussi commun que l'autre avait l'air distingué, mais elle était douée de mille vertus, nous l'aimions plus que sa sœur. Quelques jours se passèrent, mademoiselle de Valois se plaignit de coliques, peu après elle disait qu'elle avait le ver solitaire. On ne pouvait tromper ma tante, qui dit à sa femme de chambre de s'assurer de la vérité de ce ver solitaire. Ce n'était qu'un ver ordinaire sur lequel étaient tracées des raies faites au crayon et placées de distance en distance. Alors plus de doute sur la fourberie. Ma tante dit à madame de Boulainvilliers qu'elle ne voulait plus la garder; c'était pour sortir de l'abbaye qu'elle avait imaginé ce moyen.

Plus tard, devenue madame de La Motte, elle apprit qu'on avait proposé au roi Louis XVI d'acheter pour la reine un magnifique collier de diamants que celui-ci avait refusé, disant qu'il vaut mieux payer les dettes de l'État. Elle contrefit l'écriture de la reine et écrivit au cardinal de Rohan. « Je sais, lui mandait-elle, qu'il y a chez tel bijoutier un superbe collier à vendre, j'ai prié le roi de me l'acheter; il m'a répondu qu'il préférait payer les dettes de l'État. Si vous pouviez m'en faire l'emplette, vous me rendriez bien heureuse, je m'acquitterais envers vous petit à petit. » Le cardinal était très ambitieux; désirant les faveurs de la reine, il court chez le bijoutier, paye un tiers en acompte, prend des termes pour le reste du payement, fait savoir à la finette

qu'il attend ses ordres pour le lui remettre. Il reçoit pour réponse : « Au Palais-Royal, sur tel banc, je serai assise. » Il s'y rend, remet le collier : Mademoiselle de Valois le fait passer en Angleterre. Le premier payement étant fait, le bijoutier prenait patience pour les autres qui n'arrivaient pas. Ensuite, se lassant d'attendre, il se décida à parler directement au roi. Louis XVI, toujours abordable, reçoit le bijoutier. A la demande de payement, il fut des plus surpris, communiqua à la reine son étonnement; celui de la reine l'égalait. « Je n'ai pas de collier, lui dit-elle, nous sommes joués. »

Le roi fit arrêter le cardinal, le jour de Pâques, dans la sacristie, au moment où il se préparait à célébrer la messe, et l'envoya en exil dans l'abbaye de Marmoutiers.

En allant chez mon oncle, nous passâmes près de Marmoutiers. Le cardinal se promenait à cheval sur la grand'route; il reconnut nos chevaux, c'était lui qui les avait vendus à mon père. Il sauta à terre, arrêta nos chevaux et dit : « Mon cher Franclieu, que je suis content de l'acte de charité que vous faites en venant me voir! » Mon père répondit : « Monseigneur je ne vous savais pas ici. — Je suis malheureux, lui dit-il, mais pas coupable. » Ma mère eut le courage de lui dire : « Monseigneur, votre ambition vous a perdu. » Il baisa la main de maman et ajouta : « Oui, je le confesse. »

Ce pauvre homme n'avait, je crois, que ce défaut-là. Avant qu'il eût joué un si triste rôle, il venait très amicalement nous voir, et aimait beaucoup mon père.

J'avais atteint l'âge de douze ans; mon confesseur vint dire à ma tante qu'il fallait me préparer à ma première communion.

— Elle est beaucoup trop enfant, lui dit ma tante : les jours où elle ne va pas chez ses bonnes vieilles religieuses pendant les récréations, elle fait un si grand carillon, que je suis obligée, pour pouvoir écrire, de me retirer dans mon arrière-cabinet. Elle met des ficelles aux chaises et les fait courir; souvent elle les range, l'une est M. le prince, l'autre est le duc de Bourbon, etc... Elle leur fait des révérences. Je la laisse faire, espérant que jeunesse passera, mais, pour faire sa première communion, il faut qu'elle se mûrisse.

Mon confesseur reprit : « Les enfantillages ne sont pas des péchés. J'aime que l'on fasse sa première communion de bonne heure. Il faut la mettre en retraite dix jours avant sa première communion, et cinq jours après; vous l'aiderez pour sa confession générale. » Mon confesseur étant celui de ma tante, son avis prévalut.

Je pleurais beaucoup tout ce que j'avais à me reprocher.

Je fis ma première communion le 10 août 1776. Je n'eus pas le bonheur d'avoir mon père et ma mère : ils étaient à Fontainebleau; je n'eus que la bénédiction de ma tante. Cela me fit une grande peine. Après cette grande action, je devins un peu plus raisonnable, mais il n'était pas dans l'essence de mon être de l'être jamais beaucoup.

Quelque temps après, il me prit un grand désir de me faire religieuse; je le dis à mon confesseur, qui était d'une très grande prudence. Il me répondit : « Je vous défends d'en parler à qui que ce soit. Souvent, à votre âge, on veut une chose; peu après on en veut une autre; on est fâché d'avoir mis plusieurs personnes dans la confidence, on ne sait plus ce que l'on veut faire, on s'inquiète, on se trouble. Lorsque vous aurez ce désir, dites à Dieu : Seigneur, me voici, faites de moi ce que vous voudrez, je m'abandonne toute à vous. Le bonheur de toute la vie dépend de la soumission à la volonté de Dieu. Lorsqu'on ne doit pas se marier, il y a toujours, dans les propositions qui sont faites, quelque chose qui déplaît. Si on vous propose un mariage, vous direz à vos parents : Vous savez mieux que moi ce qui me convient. Vous ne ferez aucune question, vous ne vous en occuperez pas du tout; si toutes les conditions voulues sont réunies, vous vous marierez, et vous aurez la douce satisfaction de penser que vous êtes là où le bon Dieu vous a appelée. Mais, s'il est trop jeune, ou trop vieux, n'a point assez de fortune, n'a pas de naissance, vous direz : Je ne suis pas pressée, je préfère attendre, je suis bien heureuse avec vous. Vous gagnerez du temps, et, lorsque vous aurez vingt-cinq ans, si vous n'êtes pas mariée, vous déclarerez votre vocation à vos parents. Cette attente vous aura mûrie et vous aura donné la certitude que ce n'est pas vous qui disposez de vous, mais Dieu même. »

Oh! qu'il est à désirer que tous les confesseurs soient aussi

prudents que celui entre les mains de qui Dieu m'avait confiée!

Mon père vint me chercher un mois après ma première communion : je pleurai beaucoup en quittant ma tante et toute la communauté.

On me mena à Chantilly pour voir mon grand-père, qui était ravi de mon retour. Mon parrain[1] me demanda pour jouer encore la comédie, et ne se formalisa pas du refus que lui fit ma mère.

De retour à Paris, où ma mère s'était établie, on me donna des maîtres. J'avais pris des leçons de chant et de piano à l'abbaye, j'étais assez forte, mes maîtres en étaient étonnés.

Il régnait à Paris une maladie qui s'appelait la grippe. J'étais d'une tristesse opposée à mon caractère; je pris la fièvre, on crut que j'avais la grippe; on reconnut bientôt que c'était une fièvre putride et maligne. Toutes les personnes atteintes de cette maladie contagieuse étaient portées chez une garde-malade, qui demeurait près du palais. Mon père dit à mon médecin d'aller prévenir Monseigneur le prince de Condé de ma maladie. Ce prince eut la bonté de dire : « Elle est ma filleule, je l'aime beaucoup, je ne veux pas qu'elle sorte de mon palais; je veux qu'on dise qu'elle à la grippe; je vais donner des ordres pour faire matelasser la cour où elle loge, pour que le bruit ne l'incommode pas. » Il envoyait deux fois par jour pour savoir de mes nouvelles.

Je fus pendant quatre-vingts jours à l'agonie, sans connaissance; je n'avais pas ma tête, je déraisonnais. Les médecins dirent un jour : « Il faut la saigner. » A cette parole, je fis un mouvement, et je dis : « Ma maladie est toute dans la tête. »

Peu à peu, je revins à la vie, mais je devins sourde; on croyait que cela passerait, car je l'étais si peu qu'on ne s'en apercevait pas. Néanmoins on me mit entre les mains d'un médecin d'oreilles, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un charlatan. Il me mettait je ne sais quelle eau dans les oreilles, qui me faisait un mal affreux. Il traitait en même temps un jeune homme de mon âge, nommé le vicomte de Césia. Il descendait l'escalier un jour en même temps que moi, et me dit : « C'est aujourd'hui la dernière fois que je viens, je vais le signifier à mes parents, nous sommes la dupe de ce

1. Le prince de Condé.

charlatan. » Je trouvais qu'il avait cent fois raison. Il demanda cent louis à M. de Césia, il en demanda autant pour moi; et comme ni l'un ni l'autre n'avions fait de prix, nous fûmes obligés de lui donner ce qu'il demandait.

Cette surdité était d'abord très peu sensible; elle a tellement augmenté depuis, qu'à présent je n'entendrais pas le bourdon de Notre-Dame de Paris. Elle ne m'afflige nullement. Je me dis : être sourde est un mal, s'en affliger est encore un mal, ce qui fait deux maux; il faut mieux n'en avoir qu'un. J'ai pris mon parti en brave, je fais voyager mon petit esprit en Allemagne, en Russie, dans tous les pays, et, loin de m'ennuyer, je m'amuse beaucoup. Cette maladie me laissa pendant quelques jours imbécile; il m'en est resté de la bêtise, cela ne m'empêche pas de vivre.

Le prince de Condé venait souvent demander à dîner à mon grand-père, et jamais il ne le faisait prévenir. Mes frères[1] les plus jeunes ne mangeaient pas à table : au dessert, le prince les demandait et les mettait l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, pour leur donner des friandises.

Un jour de Pâques, que le prince de Condé, ayant renversé sa marmite, comme il disait souvent, était venu dîner chez mon grand-père, comme une bombe, suivant sa coutume, il dit au plus jeune de mes frères : « Que veux-tu faire? — Je veux être prêtre, répondit-il. — Et toi? » dit-il à l'autre. Jean-Baptiste répondit de suite : « Je veux servir sous vos drapeaux, pour me reposer ensuite sous vos lauriers. »

Cette réponse, qui n'avait pu être soufflée par personne, émut le prince : il se leva de table, et s'inclina devant l'enfant, en lui disant : « Monsieur, vous me faites infiniment d'honneur; en temps et lieu, je m'en souviendrai. »

Adressant ensuite la parole au précepteur, il lui dit : « Je vous trouve heureux d'élever cet enfant, je vous le recommande d'une manière toute particulière. » Lorsqu'il se fut assis, il se retourna vers Mimi et lui dit : « Tu ne m'as pas fait une aussi jolie réponse que ton frère. » Mimi reprit : « Prince, c'est que je ne suis pas un courtisan. »

1. Madame de Franclieu avait quatre frères, dont elle était l'aînée : Louis-Henri-Camille (1763-1832); Anselme-Florentin (1765-1844); Jean-Baptiste (1769-1796); et Antoine-Claude, appelé dans l'intimité Mimi (1771-1792).

Personne au monde n'était plus comique que le dernier de mes frères; il avait un esprit charmant, mais le défaut d'être très caustique : il ne pouvait souffrir d'entendre répéter plusieurs fois la même chose.

Le comte de La Touraille[1] se plaisait à l'impatienter. Un jour, il lui dit trois fois : « Mimi veux-tu que je t'embrasse? » A la seconde fois, le petit haussa les épaules; à la troisième, il courut au milieu du salon et dit avec vivacité : « Que cet homme est ennuyeux avec ses répétitions! »

Ma mère me menait aux bals que le prince de Condé donnait deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche. Cela le contrariait beaucoup, et, lorsqu'il me voyait parée, il me disait que j'étais la poupée du Diable.

A Chantilly on le redoutait et ma mère eut grand'peine à le corriger de ce défaut de censurer tout le monde.

La princesse Louise de Condé[2] aimait beaucoup cet enfant. Un soir, il venait d'avoir sept ans, maman l'avait amené malgré lui dans le salon et le tenait sur ses genoux; il s'échappa et alla se placer sur les genoux de la princesse, en lui disant : « J'ai à vous parler. » En ce moment, ma mère s'aperçut de la place qu'il occupait et alla bien vite le prendre : « Non, reprit la princesse, laissez-le-moi; il me dit qu'il veut me parler. » Ma mère retourna à sa place.

« Allons-nous en bien loin », lui dit l'enfant, et elle alla avec lui, là où il n'y avait personne : « Comme vous êtes échevelée, lui dit mon petit frère, vous êtes toute en sueur, vraiment vous faites peur; tout cela pour votre plaisir, pour le Diable; vous n'en feriez pas autant pour le bon Dieu! »

Lorsque, au retour de l'émigration, je revis madame Louise à Paris, elle m'a répété ce que Mimi lui avait dit et m'a ajouté : « C'est aux paroles de cet enfant que je dois le bonheur de ma vocation religieuse; jamais je n'avais eu l'idée de me consacrer à Dieu. J'ai réfléchi, je me suis dégoûtée du monde et j'ai pris la résolution de le quitter. J'en ai demandé la permission à mon père; il m'a dit : « Je ne vous répondrai que dans un mois; d'ici là, ne m'en parlez plus... Dans quel ordre voulez-vous entrer? — Je lui répondis : Chez les Trappis-

1. Ancien aide de camp du prince de Condé pendant la guerre de Sept ans.
2. Fille du prince de Condé.

tines. » Il en écrivit au pape, qui lui répondit : « Les Trappistines n'ont que l'adhésion du Saint-Siège; si votre fille donne au monde l'exemple de mépriser les grandeurs de la terre, pour mériter la couronne immortelle, elle édifiera; ne lui refusez pas votre consentement. » La princesse demanda d'entrer chez les religieuses du Saint-Sacrement, à Varsovie; elle y entra.

C'est elle qui m'a raconté ceci, elle m'a montré aussi la lettre du pape à son père. Mais arrêtons-nous maintenant.

Mon père avait fait recevoir deux de mes frères chevaliers de Malte[1], cela ne les engageait en rien. Le plus jeune, au moment où on lui attachait la croix, la prit en disant : « M'empêchera-t-elle d'être prêtre? — Non, lui répondit-on. — Si cela devait m'en empêcher, je ne voudrais pas la porter. » Mimi (Antoine-Claude) demandait à être tonsuré et on lui répondait : « Nous verrons cela quand vous serez grand. »

Mon père pria la princesse Louise de Condé de le demander à l'évêque de Senlis[2]; Mimi le demanda aussi lui-même, et l'évêque lui dit : « Vous êtes trop jeune. » — Mais mon frère demandait toujours; enfin, lassé de ses instances, l'évêque lui dit : « On va vous prouver qu'il faut que vous attendiez. Vous viendrez dîner chez moi dans huit jours, et je vous interrogerai. Il faudra avoir un surplis avec de grandes ailes et vous aurez soin de le mettre au grand vent, pour vous donner le plaisir de les voir voler. »

Huit jours après, mon petit homme en soutane, bonnet carré, toute la toilette bien complète, va avec mon père, ma mère et moi dîner chez l'évêque, qui avait invité le chapitre de Senlis. L'évêque rangea les chanoines autour du salon, mit l'enfant au milieu et lui dit : « Si vous répondez bien à toutes les questions que je vous ferai, je vous tonsurerai. » Mon frère avait mis le catéchisme du Concile de Trente dans sa poche; il le donna à Monseigneur, en lui disant : « Faites-moi toutes les demandes que Votre Grandeur voudra. » Alors l'évêque l'interrogea. Mimi, sans jamais chercher, répondait à toutes les questions avec beaucoup de justesse, et à la fin,

1. Jean-Baptiste et Antoine-Claude.
2. Monseigneur de Roquelaure.

il dit à l'évêque : « Monseigneur, vous voyez bien que vous devez me tonsurer. — Il faut le tonsurer », dirent-ils tous. On prit jour, nous revînmes dîner chez Monseigneur, et mon frère fut tonsuré. Au dîner l'évêque lui dit : « Vous voyez que je vous ai donné un dîner comme un repas de noce; quand vous serez évêque, vous m'en rendrez un pareil. — Jamais, lui dit-il; vous aurez trois plats et rien de plus... La fortune des évêques doit être pour les pauvres, et non pas pour faire bonne chère... » On n'osa rien dire à Mimi, car il répondait par une sentence. Mais, depuis le jour de sa tonsure, il devint de plus en plus sérieux, sévère pour lui-même et doux pour les autres; il était d'une piété angélique. Rien ne l'amusait plus que d'escamoter. Une demoiselle qui venait me voir, lui dit : « Allons, Mimi, escamote, escamote... — J'escamoterai votre langue, afin que vous ne bavardiez pas tant, » répondit-il.

Mes frères allaient souvent avec leur précepteur à l'abbaye, voir ma tante. Un jour qu'ils étaient seuls, ma tante les confia à un de ses domestiques pour les promener. Mes étourdis voulurent aller à Petit-Bourg, qui appartenait à madame la duchesse de Bourbon.

Ils trouvèrent les grilles fermées; un de mes frères se mit en devoir de les escalader. Le bon roi Louis XVI, qui était chez madame la duchesse de Bourbon, voyant que mon frère entrepenait d'escalader le mur, lui cria : « Attendez, je vais vous ouvrir... » — Voilà mon gaillard entré avec sa respectable bande; l'un dit : Il faut jouer à barres, — et tous se mirent à courir.

Le roi avait caché son cordon bleu et prenait grand plaisir à les voir jouer. Madame la duchesse de Bourbon alla faire préparer un goûter dans le parc; le roi les y conduisit. — « Nous avons dîné chez ma tante, dit l'un d'eux, mais cela n'empêche pas de goûter. » Ils se régalèrent copieusement, et ensuite se dirent : « Maintenant il faut bien vite partir, pour n'être pas grondés. — Vous ne le serez pas, dit la duchesse, je vais vous donner une lettre pour votre précepteur. » Elle eut la bonté d'écrire : « Monsieur, ne grondez pas vos enfants, c'est moi qui les ai fait rester, ils ont été bien raisonnables. Envoyez-les-moi dimanche, mon fils y sera, ils

s'amuseront bien. Je fais mille amitiés à madame l'abbesse. »

Ils étaient enchantés, ils ne furent pas grondés. Ma tante les renvoya à mon père, qui alla au château faire ses excuses au prince de la hardiesse de ses enfants : le prince en rit, et lui dit qu'il le savait déjà, car la duchesse l'avait raconté à sa belle-sœur Louise.

Malgré ma surdité, il se présentait tous les jours des partis pour moi; ce n'était nullement pour mes beaux yeux, qui n'ont jamais été beaux, ni pour ma taille, qui ressemble à celle d'un chien assis; mais c'était à raison de ce qu'on savait que le prince de Condé était mon parrain, m'aimait beaucoup et protégerait celui qui m'épouserait. Mon confesseur m'ayant défendu de dire que je ne voulais pas me marier, je m'accrochais à ce qu'on me disait de désavantageux, soit la naissance, soit la fortune, soit l'âge : tout m'était bon pour dire que je n'était pas pressée.

Enfin il s'en présenta un, qui était tout ce qu'on pouvait désirer de plus avantageux pour moi. Il réunissait une très belle fortune à une grande naissance. Mes vingt-cinq ans n'étaient pas sonnés, je ne pouvais pas dire ce *non* qui était dans mon cœur. Mon digne confesseur me dit de demander à voir celui qui me recherchait[1].

Son père vint à Chantilly, s'installa dans une auberge, y parla de ma famille; elle était très aimée, on lui en dit mille biens; il demanda comment il fallait s'y prendre pour voir les beautés de Chantilly. On lui dit : « Allez chez M. de Belleval ou chez M. de Franclieu, » et que là, on lui procurerait un homme qui le promènerait partout. Cela faisait à merveille son affaire; il savait que M. de Belleval était mon grand-père; voulant me voir, il demanda à quelle messe j'allais. (A cette époque, les personnes qui avaient leur vie gagnée allaient tous les jours à la messe : malheureusement cette mode est passée, bien des personnes l'ont mise au rancart; tant pis pour elles, le bon Dieu ne connaît pas la mode, ou, s'il la connaît, il la réprouve). On le lui dit; il passa à l'église devant moi et me salua; je m'inclinai, cela lui plut. Il alla chez mon grand-père, sous le prétexte d'avoir un guide, lui parla de

1. Le marquis de Rieux, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne.

son ami de La Touraille, qui était aussi le sien. Mon grand-père le retint à dîner; ce jour-là même, papa, maman et moi nous dînions chez lui.

Après le dîner, il demanda à ma mère la permission de me parler. (Je crois que l'ami de La Touraille avait comme en secret fait part des intentions du pauvre homme à ma famille, et qu'elle savait que je ne pouvais pas espérer un plus beau mariage). Avec un air aussi aimable qu'il put prendre, il me dit :

— Mademoiselle, je m'estimerais le plus heureux des hommes, si je puis obtenir votre consentement, pour que j'aie l'avantage de vous avoir pour belle-fille.

Je tremblais comme un vieux rat, je me remis et, pour dorer la pilule, je lui dis :

— Si monsieur votre fils vous ressemble, il ne peut être qu'un très aimable homme; mais monsieur votre fils n'est pas vous, et, avant de le voir, je ne sais s'il me conviendra.

— J'avais donné, — me dit-il, — à la femme que j'ai eu le malheur de perdre, pour quatre-vingt mille francs de diamants, je les mettrai à vos pieds.

Il croyait sans doute que les diamants séduiraient mon cœur, il en fut tout autrement : mon grand-père m'en avait donné, et je n'en raffolais pas; aussi je lui dis : « Je suis très reconnaissante de la proposition que vous me faites, mais, pour rien au monde, je ne consentirai à m'unir à quelqu'un que je n'ai jamais vu. »

— Souffrez au moins que je fasse publier les bans, — me dit-il encore.

— Non, — repris-je; — avant tout je veux voir monsieur votre fils.

(Cette proposition ne me surprenait nullement, cependant; ma cousine de Franclieu[1] venait de se marier ainsi : c'était la mode du moment; mais, n'ayant nul désir de recevoir le sacrement comme à l'improviste, j'étais bien aise de ne pas m'y conformer.)

Voilà mon homme qui prend une figure de contrarié, qui me fit rire sous cape.

— Je croyais, — reprit-il, — que vous acquiesceriez à ma proposition.

1. Marie de Franclieu, qui avait épousé en 1779 le marquis de Palaminy.

Je répétai :

— Cela ne peut-être qu'après la mutuelle entrevue.

— Il faut donc que je le fasse venir, — dit-il.

— Oui, je tiens à le voir...

Il demanda à être présenté à M. le prince de Condé; ma mère lui dit :

— Il vaut mieux attendre que monsieur votre fils soit avec vous, vous serez présentés en même temps...

Il partit. Huit jours après, il revint avec son fils. Pendant ce temps, mon père en avait fait part au prince de Condé, qui lui avait dit : « Je connais cette famille, elle a droit aux États; cette alliance est très bonne, je l'approuve fort. » Mon père et ma mère étaient enchantés.

Voilà mes deux personnages arrivés. Le jeune homme, pour la figure et la taille, était à merveille, mais sourd, ce qui ne m'avait pas été dit : il est impossible de décrire le plaisir que j'eus de cette découverte. Mon père les invita tous deux à souper.

Ma mère, à qui mon prétendu futur déplaisait, était d'une si grande tristesse qu'elle n'avait pas le courage de faire les honneurs de son souper; comme j'avais le cœur gai, je fis l'aimable, je remplaçai maman.

Au sortir du souper, il était d'usage d'entrer au salon et d'y rester jusqu'à minuit. Je n'y entrai pas; bien lestement, je grimpai dans ma chambre, je remerciai le bon Dieu, me couchai et m'endormis bien tranquillement. Ma mère attendait minuit avec autant d'impatience que les Juifs attendent le Messie. Enfin ils sonnèrent, et ma mère, au lieu d'entrer dans sa chambre, monta dans la mienne; surprise de me trouver endormie, elle me réveille et me dit (ses yeux étaient remplis de larmes) : « Je ne m'attendais pas à vous trouver couchée. — Pourquoi ne dormirais-je pas? lui répondis-je, je suis si contente. — Ce monsieur vous plaît donc? reprit-elle. — Non vraiment; il me déplaît tellement, que pour rien au monde, je ne voudrais l'épouser. Il est plus sourd que moi, tandis que je dirais : hein? il dirait : quoi? La belle musique que cela ferait! Bien décidément je n'en veux pas. »

Les larmes de tristesse de ma mère furent remplacées par celles de joie.

Avant de nous quitter, M. le marquis de Rieux demanda à mon père qu'il voulût bien le présenter, lui et son fils, à Monseigneur le prince de Condé. Mon père lui répondit : « Ma fille a demandé quelques jours pour se décider, il faut attendre. » Cela le contraria beaucoup.

Le prince s'attendait à la présentation; il dit pendant son dîner : « Franclieu ne m'a pas présenté le futur de ma filleule, je crois que le couteau branle au manche. »

Il y a des vipères qui se plaisent à tout rapporter, et cela a été redit au père de mon prétendu.

Le délai qui m'était accordé étant expiré, ma mère écrivit au marquis de Rieux :

« Au moment de se prononcer, Monsieur le Marquis, ma fille, effrayée de se séparer de moi, refuse l'honneur de faire partie de votre noble famille. Recevez ses regrets, ceux de M. de Franclieu et les miens. »

Ma joie ne fut pas de longue durée; le marquis (très violent par caractère) recevant la lettre de ma mère, fut piqué au vif, il courut chez le comte de La Touraille et lui dit : « M. le prince de Condé sait le mariage, il est comme public; je me trouve offensé, et, soit au pistolet, soit à l'épée, M. de Franclieu et ses enfants, moi et les miens, nous ferons rendre raison de ce refus. »

La Touraille était plein d'esprit, il vit qu'il ne fallait pas contredire mon homme et lui repartit : « M. de Franclieu est à Fontainebleau avec le prince, il faut attendre son retour, je vous en préviendrai. » Cela le calma un peu.

M. de La Touraille, très promptement, se rendit chez une de ses amies, qui, veuve, grillait de se remarier, mais elle avait une fille de mon âge, un peu plus dotée que moi; il alla proposer à cette dame son jeune ami pour sa fille, répondit de la naissance et de la fortune, et la proposition fut vite acceptée; alors il ne perdit pas une minute et courut chez le marquis : « J'ai pensé, lui dit-il, qu'un coup d'épée à donner ou à recevoir ne vaudrait pas l'humiliation de faire voir aux Franclieu que vous n'avez pas besoin de leur fille pour marier votre fils. J'ai demandé pour lui Mademoiselle de... Elle est plus jolie que Mademoiselle de Franclieu et elle a une dot plus considérable. » Le marquis accepta. « Ce mariage est

comme fait, reprit M. de La Touraille, faites publier les bans. » Mon homme fut enchanté. Il ne fut plus question de duel; il nous envoya une grande quantité de billets de faire-part : petite vengeance, que je lui ai bien permise.

Voilà comme avec de l'esprit, non seulement on se tire d'affaire, mais on en tire les autres.

Pendant l'émigration, le frère de mon ci-devant prétendu, ayant émigré comme nous, s'est trouvé avec moi chez M. le prince de Condé. Il n'est pas sourd, il est très bien de toute manière; heureusement que ce n'était pas lui que son père voulait marier, je n'aurais pas pu agripper une branche pour m'empêcher de faire la culbute. Il se plaisait à causer avec moi, nous étions les meilleurs amis du monde. Jamais il ne m'a parlé de son frère, je n'ai eu garde de lever le lièvre. Cependant nous avions souvent tous deux envie de rire. Mon pauvre vieux prétendu est-il maintenant en vie ou mort, je ne le sais : serait-il mort, je n'ai guère de possibilité de le ressusciter, mais que le bon Dieu prenne pitié de son âme!

Mes vingt-cinq ans étant sonnés, j'allai trouver mon père et je lui dis que je voulais me faire religieuse. Je m'étais mise à genoux. Ce bon père me couvrit de ses larmes, il ne pouvait répondre; les miennes coulaient aussi. Il fut très longtemps sans parole, mais, faisant un effort sur lui-même, il me dit : « Je vous tiens de Dieu; si ce Dieu de bonté veut que vous soyez toute à lui, je ne m'y opposerai pas : ma fille, je vous donne mon consentement. »

Après avoir calmé l'émotion de mon cœur, j'allai trouver ma mère. J'étais persuadée qu'elle me répondrait comme mon père. Je me trompais. Comme elle n'avait pas répondu à ma demande, je la renouvelai; même silence; je levai les yeux sur elle; quel fut mon saisissement! elle qui n'avait jamais de boutons, en était couverte, elle ne faisait plus aucun mouvement, ne pouvait prononcer aucune parole. Cela me fit une telle impression que je lui dis : « Non maman, je ne veux plus me faire religieuse, j'y renonce; en suivant cet attrait, je me rendrais trop coupable envers la meilleure des mères : j'y renonce, je ne vous en parlerai plus. »

J'ai tenu fidèlement ma parole; combien j'ai eu à m'applau-

dir de cette détermination! Pendant l'émigration, ma mère se serait trouvée seule en pays étranger, mon père et mes frères étant avec les princes; elle n'aurait eu aucune consolation. Grâce soit rendue à la divine Providence, je reconnaîtrai ses bienfaits jusqu'à mon dernier soupir.

Mon père me dit : « Vous allez mener une vie religieuse au milieu de nous; faites-vous un oratoire. » Je changeai de chambre, pour avoir un cabinet, dont je fis un oratoire; mon père y mit une natte de jonc, un prie-Dieu, et je l'ornai de mon mieux. Mon excellent confesseur m'approuva beaucoup. Il me dit : « Il ne faut pas que votre amour pour votre cellule soit tel qu'il vous empêche de vous rendre utile à vos parents. Toutes les fois qu'ils seront bien aises de causer avec vous, quittez tout pour leur plaire. » Je me suis trouvée bien de ce conseil, et mes frères m'aimaient beaucoup.

Vers 1788, si j'ai bonne mémoire, mon père forma le projet d'aller à Lascazères avec toute la famille. Ma mère avait horreur de voyager en poste (elle avait peur en voiture, c'était la seule faiblesse qu'elle eût), elle ne voulut voyager qu'avec ses chevaux. Nous partîmes pour le Béarn avec quatre chevaux pour la voiture et deux chevaux de selle. Nous faisions jusqu'à quatorze lieues par jour, jamais nous ne nous arrêtions en chemin, sauf trois ou quatre minutes pour faire souffler les chevaux.

Le marquis de Franclieu, mon cousin[1], qui voyageait avec nous, avec trois chevaux, nous dit : « Je veux que mes chevaux se rafraîchissent en route. » Mon père lui dit : « Hé bien, nous nous réunirons tous les soirs. » Après quatre jours de marche, ses chevaux étaient plus fatigués que les nôtres; cela lui prouvait que notre méthode valait mieux que la sienne; il l'adopta.

Près d'Orléans, un monsieur ayant un très beau château nous reconnut et vint nous dire qu'il y habitait, et nous en fit prendre l'avenue; nous ne pûmes résister, et nous allâmes dîner chez lui. On ne peut se faire une idée de toute cette famille. Sa femme était plus petite que moi et avait sur moi l'avantage d'avoir une superbe bosse par derrière; le mari

1. Jean-Antoine-Louis, marquis de Franclieu, capitaine au Royal Cravate Dragons (1761-1839).

était boiteux; les quatre enfants, comme des nabots, munis chacun soit d'une bosse par devant, soit par derrière, soit ronde, soit en flûte : sans doute que mes lecteurs seront tentés de croire que je m'amuse à embellir ce charmant tableau, mais ce que je viens d'écrire est l'exacte vérité. Mon père et moi nous dînâmes copieusement, ma mère ne mangea à peu près rien. Toute cette famille nous fit mille instances pour nous retenir, elles furent inutiles, nous partîmes. Comme ma mère n'avait pas mangé, je lui en demandai la raison; elle nous dit : « Toutes ces bosses m'ont fait tant d'impression, que j'en étais toute saisie : heureusement que cela ne se gagne pas... Elles m'étouffaient toute vive, je passais machinalement la main derrière mon dos, pour savoir s'il ne m'en était pas poussé une. Je crois que si un de mes enfants s'alliait à cette famille, je le déshériterais. Comment avez-vous pu manger? — Je lui ai dit : En fermant les yeux. — S'il eût fallu, nous dit-elle, rester dans cette maison, on m'aurait donné une place dans un cimetière. »

Mon père et moi avons bien ri, sans pouvoir faire rire ma mère qui répétait : « Je crois que je tomberai malade! »

Lors de la Révolution, cette famille a été mise en prison, puis guillotinée; on s'est emparé de la fortune, qui était immense, les biens ont été vendus à l'encan; le château qui était très beau, détruit. Ainsi finit l'histoire. Dieu veuille que cette famille ait trouvé dans l'autre monde le dédommagement des jouissances dont leur tire-bouchon de taille les avait privés dans celui-ci!

Nous avons passé par Limoges; je ne sais comment est cette ville à présent, mais je n'en ai jamais vu de plus affreuse. Les Limousins et les Limousines ont un costume qu'ils tiennent, je crois, de Pharamond; jamais ils ne changent de mode, ils parlent d'une manière extraordinaire, ils quittent leur pays au commencement du carême comme maçons ou manœuvres. Ma tante l'abbesse, qui avait le goût du bâtiment, ne voulait se servir que d'eux pour construire : ils sont doués d'une grande probité, ont le mensonge en horreur; lorsqu'ils surprennent un de leurs enfants disant des choses fausses, on lui attache un écriteau derrière le dos, et on le promène en ville, où il est hué, bafoué et suivi par tout le monde. Ils ne

vivent à peu près que de châtaignes, dont ils font une bouillie très épaisse, qu'ils mangent à la gamelle. Mon frère en remplit ses poches et en eut une indigestion, dont nous crûmes qu'il mourrait. On lui donna de l'émétique, cela le sauva; nous fûmes obligés de rester deux jours dans cette ville.

Cette route par Limoges est d'un tiers plus courte que celle par Bordeaux, que nous prîmes au retour. Celle par Bordeaux est toute pavée, ce qui fatigue beaucoup les chevaux, et l'on va moins vite.

Il est impossible d'exprimer le bonheur qu'a éprouvé mon père en arrivant dans son pays natal; il était jusqu'à trouver le château de Lascazères plus beau que celui de Chantilly. Il est à la vérité le plus beau du pays, mais il n'y a point de parc, pas de promenades.

***

Les bavardages de femmes causent souvent de grands, malheurs. Mademoiselle de Sens, tante du prince de Condé[1] étant à Chantilly, dit à M. le prince des Dombes[2] : « Vous n'êtes pas délicat, vous avez été caressé du bâton. — Que voulez-vous dire? — Le chevalier de Coigny[3], à votre partie de billard, vous a mis la queue sur l'épaule, c'était pour vous donner du bâton... Comment, vous laissez passer cela sous silence? — Vous plaisantez, dit le chevalier de Coigny, le prince des Dombes est le meilleur de mes amis. » Cette vilaine femme avait un vrai plaisir à susciter des duels. Il y avait grand monde lorsqu'elle tint ce propos. Le chevalier de Coigny va rendre ce propos au prince des Dombes et lui dit : « Embrassons-nous avant de nous battre, en attendant que nous nous embrassions après la bataille, car j'espère que nous n'en serons pas moins de bons amis. » On prend des témoins. Le prince des Dombes pousse la première botte, elle va droit au cœur. Le chevalier de Coigny tombe en disant:

1. Élisabeth-Alexandrine de Bourbon, sœur de Louis-Henri de Bourbon, père du prince de Condé (1705-1765).

2. Louis-Auguste de Bourbon, prince des Dombes (1700-1755); fils du duc du Maine, fils naturel de Louis XIV.

3. Jean-Antoine-François, marquis de Coigny, lieutenant-général, fils du maréchal de France (1702-1748).

« Mon ami, viens que je t'embrasse encore, » et expire dans ses bras[1].

Cette abominable femme n'a jamais fait que des méchancetés; elle avait une sœur[2] qui ne valait pas mieux qu'elle, et dont on avait fait une religieuse et ensuite une abbesse; elle n'avait pas plus de vocation, que moi je n'en ai d'être garde du corps. Elle voulut se sauver de son couvent. La chose était difficile; elle dit au jardinier de son abbaye de Saint-Antoine : « Je vous récompenserai bien si vous pouvez me faire sortir de cette maison; quand je serai chez vous, votre femme me déguisera. J'ai de l'argent, je ne suis pas embarrassée. Vous me mettrez dans votre hotte sous vos légumes. » L'homme consentit à tout, mais, pensant que, si la chose était découverte, il lui en arriverait malheur, en fit la confidence aux religieuses. Elles lui dirent de faire ce qui lui avait été demandé. Le jour suivant, voilà ma charmante abbesse dans la hotte, avec une ample couverture de feuilles de choux : on sonna la sortie du jardinier, au moment de la promenade des religieuses. Celle qui ouvre la porte dit à l'homme : « Il y a longtemps que je me méfie de vous, vous emportez les légumes de notre jardin. — Ce ne sont que de mauvaises herbes, dit le jardinier. — Nous voulons voir ces mauvaises herbes, à bas la hotte », reprend la religieuse... Et voilà qu'après les feuilles de choux apparaît ma pauvre princesse. Je n'aurais pas voulu être dans sa peau. On la fit enfermer; je ne sais pas comment elle est morte.

On m'a dit qu'étant abbesse, elle se baignait dans du lait (sans doute pour se rendre le teint frais) et qu'elle faisait manger la soupe à ses religieuses, faite avec le même lait... Je ne garantis pas la chose, mais on le disait.

Ces deux princesses avaient une sœur[3] qui était la vertu personnifiée. M. le prince de Condé lui confia l'éducation

1. Ce drame eut lieu dans la nuit du 3 au 4 mars 1748.

2. Henriette-Louise-Marie-Françoise-Gabrielle de Bourbon, appelée Mademoiselle de Vermandois (1703-1772), religieuse à l'abbaye royale de Beaumont-lez-Tours, en 1727, et abbesse de la même abbaye en 1733.

3. Louise-Élisabeth de Bourbon, appelée d'abord mademoiselle de Charolais, puis mademoiselle de Bourbon (1693-1775). Elle avait épousé en 1713 Louis-Armand de Bourbon, prince de Condé.

de sa fille Louise. Elle voulut s'assurer qu'elle avait une femme de chambre digne d'être avec la jeune princesse. Elle lui dit : « Je ne veux pas que ma nièce couche ailleurs que dans ma chambre »; quand elle eut reconnu que cette femme était ce que l'on pouvait désirer de mieux, elle donna un bel appartement à sa nièce, et celle-ci put avoir auprès d'elle sa femme de chambre. Cette excellente femme est réellement morte de chagrin de ne plus être auprès de la princesse.

Il est impossible de se faire une idée de la bonté des princes et des princesses pour ceux qui les servaient.

En revenant de chez mon frère Anselme, qui demeurait à Baugy, et qui, ruiné comme moi, habitait une petite maison dans le village, où se trouvait un château appartenant à un nouveau riche (du bien d'autrui), il me fit conduire par un cocher, qui, tout le long du chemin, invectivait son maître. Je ne pouvais le faire taire. Il disait : « Ces gens-là préfèrent leurs chiens à ceux qui les servent. J'ai de gros gages, je sers mon maître pour son argent, mais je ne lui suis nullement attaché, je vous réponds. »

Le prince de Condé avait comme secrétaire des commandements un nommé Grouvelle, qui était fils d'une cuisinière, dont les maîtres, remarquant en lui beaucoup d'esprit, l'avaient mis au collège pour lui faire faire ses études. L'esprit dont il était rempli était celui du diable : il avait un orgueil, une suffisance, qui l'avaient fait prendre en aversion par mon père, qui disait de lui bien souvent : « Cet homme me déplaît, il est tout bouffi des adulations qu'il reçoit. » Il était fêté par les dames, pour lesquelles il faisait de très jolis vers, c'était à qui l'aurait. Il avait composé une petite comédie qui était charmante. Comme il était secrétaire des commandements du prince, il lui portait tous les brevets à signer; il avait le front de paraître devant lui avec les cheveux retroussés par un peigne et en robe de chambre. Le prince de Condé n'aimait pas la familiarité : « Chacun, disait-il souvent, doit rester à sa place, et celui qui s'en sauve ne mérite que le mépris, quelque adulation qu'on lui prodigue. » Le prince lui dit : « Vous ne devriez pas venir chez moi d'une manière aussi cavalière. » Cet effronté répondit sèchement : « J'aime

la liberté! — Vous aimez la liberté, reprit le prince, vous aimez la liberté, eh bien! je vous la donne, et dès ce moment, je vous déclare que je ne veux plus que vous soyez du nombre de ceux qui composent ma maison. » Ce fut ce même Grouvelle qui fut choisi pour lire au bon roi Louis XVI sa sentence de mort : on ne pouvait faire un meilleur choix.

Ce Grouvelle avait été élevé par charité : cela prouve qu'il faut laisser chacun à sa place. Je le sais par expérience.

Ayant trouvé à l'enfant d'un de nos domestiques des moyens, je voulus lui faire faire ses études. Il acquit une demi-science et se crut savant; il sortit de pension. Ses parents se plurent à le bien habiller et le placèrent maître d'école dans un village. La femme de chambre de la dame du château le prit en affection et l'épousa. Bientôt il trouva que d'être maître d'école dans un village était au-dessous de sa dignité. Il vint à Paris, où il pensait trouver un emploi en rapport avec sa vanité. Il était protégé par madame de Carondelet[1], ma nièce, et par madame de Boulainvilliers, à qui il agrippait de l'argent. Mis comme un seigneur, il alla chez madame la duchesse de Liancourt, un jour que madame la duchesse d'Angoulême devait y dîner. On crut qu'il était un homme d'importance; il s'appelait Tarcy, mais se disait M. de Tarcy; on le fit dîner avec madame la duchesse d'Angoulême : il est étonnant qu'il n'ait pas crevé d'orgueil, comme la grenouille de la fable. Il mourut peu de temps après.

Si j'avais su profiter de la leçon que me faisait mon père, de laisser chacun à sa place, cela ne me serait pas arrivé et je n'aurais pas fait d'un orgueilleux un malheureux. Mon père me disait souvent : « Ma fille, il faut que vos générosités vous portent à aider seulement ceux qui paraissent avoir la vocation ecclésiastique; donnez aux séminaires, mais jamais à ceux qui, n'étant pas grand'chose, ou même rien du tout, vous en imposent par leur arrogance. » J'ai retenu la leçon, reste à savoir si j'ai toujours eu le bon esprit d'en profiter.

Il n'y avait pas d'homme qui eût l'esprit plus juste que

1. Lucie de Franclieu (fille de Louis-Henri-Camille de Franclieu, frère de l'auteur) qui avait épousé Louis-Auguste-Joseph Choldet de Carondelet, ancien page de Madame la dauphine.

mon père, et qui fît toujours de plus belles œuvres, dans le secret. Le bon Dieu, en étant le témoin, ne les a pas laissées sans récompense. Je puis dire avec vérité que mon frère aîné[1] tenait de lui, pour la compassion pour les malheureux; j'ai l'espérance que, si les écarts de son esprit ont été pour nous de grands chagrins, sa charité pour ses semblables, les prières que font pour lui les pauvres qu'il a assistés, lui ont mérité ou lui mériteront le bonheur éternel.

Je m'abîme, oh! mon Dieu, dans le sein de votre divine miséricorde, et j'ai l'espoir qu'elle a été, et qu'elle sera favorable à mon frère aîné.

Mon père était très pieux : lorsqu'il était à l'armée de Condé, il faisait ses prières comme un saint. Un soir qu'il avait suspendu sa petite lampe à un mur et s'était agenouillé en tirant un petit livre de sa poche, le duc d'Enghien, qui était là avec les princes et plusieurs officiers, vint à lui, lui disant tout bas : Saint Franclieu, priez pour nous!

Mgr le duc de Bourbon était charmant, très beau, et d'une bonté sans exemple. Comme tous les grands, il était entouré de flatteurs, qui presque tous étaient sans mœurs et sans vertu. Il est de l'intérêt de ces abominables gens d'entraîner dans le désordre ceux dont ils dépendent. On le maria à quinze ans[2] avec Louise-Marie-Thérèse d'Orléans[3]. Cette princesse était très jolie, mais, pendant trois mois de l'année, elle était de la tête aux pieds couverte de boutons; elle se séquestrait pendant ces trois mois et ne voyait personne. Il n'y avait pas d'actrice qui jouât mieux qu'elle la comédie, ni de chanteuse qui la valût. Son esprit était charmant. Après la naissance du duc d'Enghien, elle voulut se séparer de son mari. Elle fit faire un acte de séparation; on le porta à M. le duc de Bourbon. Il ne s'en doutait pas : il fut comme saisi quand on le lui présenta. « Je veux, dit-il, que madame la duchesse de Bourbon le signe avant moi. » On lui objecta qu'il fallait qu'il signât le premier. « Je vous dis, et je vous répète, reprit-il, que je ne le signerai pas avant elle; portez-le

1. Louis-Henri-Camille, comte de Franclieu, capitaine de dragons (1763-1832).
2. En 1770.
3. Fille de Louis-Philippe Ier d'Orléans, et sœur de Philippe-Egalité (1750-1822).

lui, et qu'elle sache que telle est ma volonté. » Il se promenait dans sa chambre, très agité; on lui rapporta l'acte de séparation signé et paraphé... Il était hors de lui... « Vous pouvez vous retirer, dit-il; madame la duchesse de Bourbon peut se séparer de moi, mais moi je ne veux pas me séparer d'elle. » Ils sortirent, et il fut défendu de révéler la chose.

Je ne l'ai su que de la bouche du duc de Berry, dans le voyage que j'ai fait avec lui, chez madame Ritcheska, en Pologne. Le prince me dit : « Vous êtes de la maison de Condé et sans doute vous savez que mon cousin a refusé opiniâtrement de signer sa séparation d'avec sa femme. » J'écoutai avec attention le récit de ce prince, j'en fus consternée.

Rentré en France, le duc de Bourbon allait la voir, et disait : « Je l'aime toujours, mais j'ai eu les premiers torts. » On n'était pas meilleur qu'il n'était.

Un de ses piqueurs rencontra un jour un chien enragé, qui se jeta sur sa meute, mordit abominablement tous les chiens, et, en voulant les défendre, le malheureux valet fut mordu lui-même. On enferma les chiens dans le chenil; c'était affreux à voir, ils se mordaient les uns les autres; on leur versait de l'eau et du lait. Le prince les fit tous tuer : « Je ne veux pas qu'il en reste un seul. » On les tua du haut d'une fenêtre. Il allait tous les jours voir son valet, mordu par le chien enragé, et qu'il avait fait mener à l'hôpital de Chantilly. Le malheureux sentait venir l'accès de rage. Sa femme allait souvent le voir. Un jour elle s'y trouva en même temps que le prince; le piqueur commençait à entrer en accès : « Ne n'approche pas, dit-il à sa femme, mais prends ton mouchoir, baise-le, et jette-le moi, je le baiserai après toi. »

Le prince, en sortant, alla chez la supérieure des religieuses, et lui dit : « Mon cœur est déchiré de cet affreux malheur; dites-lui que j'aurai bien soin de sa femme et de ses enfants. » Il mourut dans un accès. Le médecin dit : « Il faut faire une fosse en forme de puits, l'y faire rouler sans le toucher, jeter ensuite de la chaux vive et des pierres; cette précaution prise, il n'y aura rien à craindre. »

On a fait courir le bruit, en 1831, que le duc de Bourbon s'était détruit : cela est une fausseté. Il avait le malheur d'être

l'esclave d'une femme abominable[1], qui était mariée seulement à la municipalité. Il la fit venir chez lui, en disant à son mari qu'elle était sa fille naturelle. Lorsque le mari sut qu'elle était sa maîtresse, il l'abandonna. Le malheureux prince l'idolâtrait, elle se faisait donner des parures magnifiques, et ne voulait pas que le prince lui refusât quoi que ce soit. Le valet de chambre du prince s'aperçut un jour que son maître avait le col tout noir, lui demanda d'où cela pouvait venir. « Je te confie, lui répondit le prince, que c'est cette Feuchères qui m'a arrangé de cette manière. Lorsque je lui refuse quelque chose, c'est un vrai démon; je suis son esclave, je n'ai plus de force et elle en profite. — Votre Altesse devrait prendre le parti de la quitter, dit le valet. — Je n'en ai pas le courage, reprit le prince; cependant aide-moi.... Tiens... aide-moi, disposons tout pour le départ. » Il compta quelques rouleaux de louis, les mit sur la cheminée, fit un paquet avec M. de La Villegontier, et en le quittant, lui dit : « Pas de paresse, demain à 7 heures le départ pour la chasse. » Ne pouvant plus monter à cheval, il la suivait en voiture.

Pendant la nuit, il fut assassiné : on le trouva pendu à sa fenêtre, les pieds à quatre doigts du sol et étranglé. Les chirurgiens ont déclaré que, comme il avait trois plaies mortelles, il ne pouvait pas s'être pendu lui-même. On n'a pas trouvé d'argent, très peu de sang autour de lui.

Cette exécrable femme est morte à présent : celui qu'on regardait comme son mari n'a rien voulu recevoir d'elle, il a donné aux pauvres sa succession. Il avait été longtemps sa dupe. On m'a dit que le roi lui avait demandé s'il voulait qu'on fît enfermer madame de Feuchères, qu'il s'y était opposé, se contentant de la mépriser ainsi qu'elle le méritait.

COMTESSE AGLAÉ DE FRANCLIEU,
Chanoinesse de Malte.

1. Sophie Dawes, baronne de Feuchères (1795-1841).

MOLIÈRE ET LA CRITIQUE

De tous les grands écrivains classiques, Molière paraît celui sur lequel il reste le moins à dire. Voilà un siècle que sa vie et ses œuvres sont tournées, retournées, scrutées. Une revue qui lui était entièrement consacrée, et qui est encore bien curieuse à parcourir, le *Moliériste*, a fonctionné pendant dix ans. Les idées semblent fixées, la critique historique et littéraire stabilisée. Molière fournirait-il aujourd'hui de quoi alimenter ce courant d'air perpétuel, ce renouvellement incessant d'idées qui circule autour de Corneille, surtout de Racine, rafraîchit leur mémoire et donne à la nôtre la figure d'une découverte?

Oui, sans doute. Une œuvre vivante ne va pas sans une critique vivante. Et chaque génération a droit à son Molière, comme elle a droit à son Racine. Seulement le cas de Molière est très particulier, et même il serait unique s'il n'y avait pas eu Bossuet.

Il existe des écrivains dont la vie nous est abondamment, inépuisablement connue, et par eux-mêmes et par les autres. Voyez Voltaire, Rousseau, Lamartine, Hugo. L'abondance même des renseignements sur leur personne, allant de pair avec l'abondance et la variété de leurs œuvres, permet des portraits variés, opposés, un jaillissement de points de vue et de discours; il faudrait qu'un biographe ou un critique fût bien médiocre pour ne point laisser de marque propre sur un Voltaire ou un Hugo auquel il aurait consacré travail et livres. — Il y a les écrivains dont la vie est pittoresquement coupée d'ombres et de lumière, où alternent les places

connues et les chambres fermées, où cette coquetterie féminine du hasard biographique pose des problèmes irritants que le critique ne peut ni se résoudre à abandonner, ni espérer de percer définitivement, et c'est le cas de Racine, comme aussi de Rabelais et de Descartes. Leur fortune leur donnerait plus ou moins la devise de ce dernier : *Larvatus prodeo*, mais ce masque ressemble à un domino de bal, on imagine qu'il va tomber, on voudrait dénouer ses nœuds, inextricables, et l'on espère, alors qu'on désespère toujours. — Enfin il y a les écrivains dont nous ne connaissons guère que la vie professionnelle. Et c'est le cas de deux des plus grands du XVIIe siècle; mais cette vie professionnelle, qui absorbe chez eux toute la lumière, précisément n'est pas une vie professionnelle d'écrivain. Il s'agit chez l'un d'une vie professionnelle de comédien, rien que de comédien, pas même d'académicien, ni de poète. C'est Molière. Il s'agit chez l'autre d'une vie professionnelle de prêtre et d'évêque. C'est Bossuet. Et comme le génie de la littérature française paraît de plus en plus intelligent au fur et à mesure qu'on le connaît mieux, ce toujours jeune et malin démiurge nous a facilité les comparaisons et les mises au point en plaçant à côté de Molière un comédien très littérateur (ou un littérateur très fin comédien), Racine, et à côté de Bossuet un évêque très littérateur (ou un littérateur qui fut un admirable évêque), Fénelon. En attendant, le biographe, l'investigateur des personnes et le confesseur des âmes, se voit fort dénué devant Molière, et quand il cherche à retrouver sa personne dans son œuvre ou dans les témoignages contemporains, il se place, d'une manière gênante, sous l'œil moqueur et vétilleux de la critique, ou plutôt de l'hyper-critique. Le moliérisme n'est pas une carrière de tout repos.

Cela n'empêche point notre intelligence de Molière, nos points de vue sur Molière, de cheminer, de tourner selon un rythme, de suivre la ligne de vie des idées; l'intelligence qui change, ou le changement intelligible.

***

On peut diviser la critique moliéresque, au XIXe siècle, et au XXe siècle, en trois époques. On s'accordera d'ailleurs

beaucoup plus à reconnaître les deux premières, qui sont faites, que la dernière, qui se fait.

La première est celle qu'on peut appeler apologétique et biographique. A partir de 1815, et de la vie nouvelle où s'engage la France de la Restauration, l'éclairage de Molière change brusquement. Le XVIIIe siècle n'avait jamais vu en lui qu'un auteur comique, le nom qui servait d'étiquette à trente pièces de théâtre et qui paraissait très fréquemment sur les affiches du Théâtre-Français. Rousseau et la Révolution l'avaient même traité, avec tous les écrivains de son temps, comme un suppôt de la tyrannie, qui ridiculisait les Jacobins en la personne d'Alceste, et le seul régime qui ait imposé des coupures au *Tartuffe*, qui ait chargé la censure d'épurer un *Misanthrope* gâté d'incivisme, fut celui de l'Une et Indivisible. Plus tard, Napoléon déclara que, si *Tartuffe* eût été écrit sous son règne, il n'en eût jamais permis la représentation. Il fallut la Restauration pour que, de la manière la plus inattendue, Molière partâgeat avec Fénelon (qui avait écrit le *Télémaque* et ramené, comme chacun le savait, sa vache égarée à une pauvre femme), avec Voltaire et avec Rousseau, l'honneur de former dans la littérature classique le parti de l'opposition contre le trône et l'autel. Le *Tartuffe* et la scène du Pauvre furent tenus pour des monuments de l'apologétique déiste, et des coups assénés à l'avance sur le parti prêtre, à la manière des *Provinciales* sur les Jésuites. Un *Génie de Molière* parut s'opposer au *Génie du Christianisme*. Et s'il me fallait marquer le point où commence à se dessiner ce tournant, je citerais les réflexions du jeune Henri Beyle sur la comédie, sur Molière, sur *Tartuffe*, au moment même où paraît le *Génie du Christianisme* : écrivant à Pauline, il repère quelques Tartuffes parmi les hommes de lettres de l'époque, et se demande si M. de Chateaubriand n'en serait pas un. Peut-être il exagère, et Courier mettra l'idée au point quand il dira que Chateaubriand porte son masque à la main. Mais enfin n'enlevons pas à l'auteur de la tirade de l'Exempt l'honneur d'avoir milité en 1830 contre les ordonnances. L'histoire a de ces ironies.

Cette phase politique et religieuse de la critique moliéresque s'est d'ailleurs prolongée, quand le catholicisme, contre-

attaquant les positions de la Révolution, a trouvé Molière sur son chemin. Le grand duel des sermonnaires, de Bossuet, contre Molière, a repris. Veuillot a écrit son livre si âpre et si dru de *Molière et Bourdaloue*. Les polémiques nées autour de la *Philosophie de Molière* qu'écrivit Brunetière appartiennent en partie à ce courant. Aujourd'hui M. François Mauriac écrit, sur une voie parallèle à celle de son *Racine*, un *Molière le Tragique*, où la vie active, tracassée, harassante de Molière directeur de troupe, acteur, auteur, est tournée, avec quelque artifice, en une angoisse à la Pascal, où un grand tourment sexuel lui est attribué, et porté au tragique (« Molière triste, — bien plus triste que Pascal ») et où il se débat dans les contradictions et les ironies d'une nature que seul le christianisme lui eût permis de comprendre et d'apaiser.

Je ne sais si ce 1830 préparé de si loin par *Tartuffe* fut tout profit. Mais la vague qui portait Molière de ce côté inattendu est devenue profit pur pour l'histoire et la critique. Comme sa gloire ne cessait de grandir, comme la polémique romantique faisait une exception en sa faveur, l'annexait même ainsi qu'un précurseur, on s'attacha à mieux connaître le grand homme, à vérifier les traditions, à rectifier les erreurs, à découvrir des documents, à écrire sa biographie sur des textes. Ce fut l'œuvre des Beffara, des Eudore Soulié, des Taschereau, des Loiseleur, bon grain que l'ivraie des Paul Lacroix et des Edouard Fournier n'empêcha point de germer, et qui donna une riche moisson dans les excellentes notices de l'édition Mesnard, aux *Grands Ecrivains de la France*.

A ces précieux fouilleurs, qui passèrent des années à découvrir dans les minutes de notaire ou sur les registres de baptême les contrats et les signatures dont les traces minuscules datent, comme des fossiles ou des monnaies, les couches profondes et inconnues de la durée que vécut Molière, succéda bientôt un grand mouvement de critique littéraire, d'origine principalement normalienne et universitaire, qui dura deux générations. Il naquit, ou du moins prit forme durable, entre 1852 et 1870, parmi ces jeunes professeurs que la difficulté de vivre dignement et librement dans la lourde surveillance que le Second Empire imposait à l'enseignement

jeta dans le métier de conférencier et de journaliste. La préface de Stirbey au *Molière* de Weiss, recueil des conférences faites en 1866 à l'Athénée, nous rend parfaitement l'atmosphère où cette critique prit force et brillant. Le genre de la conférence publique, naguère inconnu, et rapporté de Belgique par les exilés de décembre; l'intérêt qu'y prenait la presse, où ces professeurs libéraux figuraient d'ailleurs en bonne place; le goût qu'ils apportaient aux choses du théâtre; l'éclat de l'interprétation classique à la Comédie Française; tout cela contribua à créer une école florissante d'exégèse moliériste. Weiss et Sarcey dans la première génération, Lemaître et Faguet dans celle qui suivit, ont poussé la critique technique de la comédie moliéresque à un point qu'il serait difficile de dépasser. On y joindrait après quelque résistance Brunetière. Non que son célèbre article sur la *Philosophie de Molière* ait manqué de retentissement et même de nouveauté; mais il mettait quelque excès et beaucoup de système à trouver dans Molière une philosophie, et il allait chercher cette philosophie dans une voie où il risquait d'oublier que Molière est surtout un homme de théâtre. Les feuilletons dramatiques de Sarcey et de Lemaître ont, sur ce sujet, infiniment moins vieilli que la grande machine oratoire de Brunetière.

Tous ces travaux ont permis aux historiens littéraires de tenter, dans le premier quart du xxe siècle, d'importantes synthèses, qui toutes sont d'ailleurs nées de cours universitaires ou de conférences. On dirait que l'estrade est d'abord nécessaire à l'intelligence d'un auteur qui n'écrivit que pour les planches et pour un public d'auditeurs. Eugène Rigal a donné, en 1908, un *Molière* en deux volumes, qui attire l'attention sur tout un côté pas assez remarqué de la dramaturgie moliéresque, celui par lequel elle se rattache aux tréteaux de la foire, et que M. Lanson a le premier mis en lumière dans un article important de la *Revue de Paris*, cette même année 1908, sur *Molière et la farce*. M. Abel Lefranc dans des cours un peu postérieurs au Collège de France, qui n'ont été publiés encore que par la *Revue des Cours et Conférences*, a relié avec ingéniosité et hardiesse l'œuvre de Molière aux questions qui à son époque agitaient l'opinion

et surtout le monde du théâtre; M. Maurice Donnay a fait à la Société des Conférences, puis réuni en volume, un exposé de la vie de Molière qui est attachant, humain, ému, et où l'on est surpris d'avoir à louer bien plutôt une grande sûreté de sens historique que des suggestions ou des découvertes sur la technique dramatique de Molière. Enfin M. Gustave Michaut a consacré trois gros volumes, qui seront suivis d'un quatrième, et peut-être d'un cinquième, à la vie et à l'œuvre de Molière. M. Michaut s'est surtout appliqué à porter une critique minutieuse, sévère en général, sur tous les points de la vie de Molière, et sur l'interprétation de ses comédies. C'est moins un ouvrage d'exposition qu'un ouvrage de discussion, écrit contre la plus grande partie des moliéristes. Il représente aujourd'hui la somme la plus considérable de ce qu'on sait sur Molière, le remède le plus efficace à la tentation de dogmatiser sur ce qu'on ignore, et prendra rang de livre fondamental.

Il ne conviendrait d'oublier ni l'abondante littérature scolaire sur Molière, où il y a beaucoup de travaux de mérite, et que récemment M. Doumic enrichissait, dans une collection fort utile, d'un commentaire élégant du *Misanthrope*, — ni la critique dramatique, qui aujourd'hui encore nous donne souvent l'envie de suppléer au libraire défaillant en découpant tel feuilleton de journal, — ni la littérature technique, qui concerne les représentations des pièces et l'interprétation des rôles, et où l'on remarque le *Tartuffe des Comédiens* de Régnier, les livres de M. Arnavon, les brochures curieuses, discutées, fort intelligentes de Coquelin aîné, notamment sur *Tartuffe*.

Ce demi-siècle et plus de critique moliéresque, où tout le sol de Molière a été retourné à la bêche, dans un jardinage patient, où historiens, critiques littéraires, auteurs dramatiques, acteurs, public ont collaboré dans un atelier vaste et gai, il forme sans doute une des richesses typiques de la critique française. C'est à bon escient que j'ajoute le mot de public. Il n'y a pas de bonne critique dramatique sans un contact perpétuel avec le public, le parterre, contact beaucoup moins nécessaire à la critique des livres. Ce contact existait alors puissamment. Nous remarquions que tous ces

livres ont été dits avant d'être publiés. Et Sarcey, Faguet, Lemaître, prenaient soin de maintenir leur feuilleton du lundi en état de dialogue avec le public. Faguet avait même trouvé un procédé excellent. En ce temps-là, on ne connaissait pas plus les vacances pour critiques dramatiques que la journée de huit heures, et l'abonné des *Débats* — le terrible abonné des *Débats* — exigeait que son critique dramatique lui fournît ses cinquante-deux articles bien complets. Il fallait donc employer la morte-saison, et Faguet recourait à ses lecteurs. Il posait un petit problème de critique dramatique, publiait les bonnes réponses, les commentait, et, dans sa dernière semaine de Dinard, concluait. Les résultats étaient merveilleux. Monsieur Tout-le-Monde montrait beaucoup plus d'esprit que Faguet lui-même. Ainsi, à la fin de juin 1905, il pose une question sur ces trois vers de Philaminte à Armande, qui le chiffonnent, qui lui semblent bêtes s'ils sont sérieux, durs s'ils sont ironiques :

> Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,
> Et vous avez l'appui de la philosophie
> Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

Les réponses arrivèrent les mois suivants, écrites souvent par des professeurs de lycée mais aussi par d'autres, des magistrats par exemple, et Faguet les publie dans la troisième série de ses *Propos de Théâtre*. On peut dire que ce débat contradictoire élucide cette question délicate jusqu'en ses derniers éléments. Je me demande même si ces petits problèmes de logique ou de psychologie théâtrale n'exigeraient pas toujours un appel de ce genre à la partie éclairée du public, une conversation dans le foyer ou sous le péristyle.

Il n'y a pas de personnage de Molière, pas de situation dans ses pièces, qui n'ait été ainsi perscrutée et discutée, mais la plus grande partie de cette critique de détail reste perdue dans les journaux. J'imagine une sorte de *Dalloz* moliéresque, où seraient classés par ordre alphabétique tous les personnages de Molière, avec la jurisprudence que forment à leur sujet les opinions des critiques, des acteurs, du public. De tout ce mouvement critique, aujourd'hui un peu ralenti, se constituerait une somme, non morte, mais vivante : car vivre,

pour les personnages de roman ou de théâtre, comme pour ceux de chair, c'est changer; le graphique de leur changement dessine leur ligne de vie.

***

J'en arrive à une troisième étape de la critique moliéresque, celle qui donnait hier, avec la *Vie de Molière*, de M. Ramon Fernandez, une œuvre remarquée, dont le succès paraît instructif.

Il s'agit de ce qu'on pourrait appeler, à condition de prendre tout de suite quelques précautions, la période philosophique de cette critique. Des précautions! En effet, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on emploie en moliérisme ce mot de philosophie. Paul Janet a publié autrefois une *Philosophie de Molière*, très judicieuse, et où ne manquent pas les remarques neuves. Janet était professeur de philosophie à la Sorbonne, et Molière eût reconnu le premier chez son exégète que la profession avait fait des progrès depuis le maître de M. Jourdain. On sait que Brunetière a aussi intitulé *Philosophie de Molière* le célèbre article où il a développé sa conférence de l'Odéon sur *Tartuffe*. Brunetière se piquait de philosophie, et il en piqua aussi, comme de lardons, la pièce de Molière, et la pensée de Molière. Mais ce n'est point dans cette direction, celle des idées de Molière sur la vie, sur la société, sur la famille, sur le ciel, que je verrais aujourd'hui un avenir philosophique à la critique moliériste.

Il ne s'agit plus pour nous de la philosophie de Molière. Il s'agit du Molière des philosophes, du théâtre de Molière vu par les philosophes au lieu de l'être par les critiques littéraires. Ou, si l'on veut, c'est la revanche courtoise des philosophes contre les auteurs dramatiques. Cette revanche, le Socrate de Platon la prenait déjà dans le *Banquet* contre l'Aristophane des *Nuées*. Comme les poètes comiques ont choisi pour objet de leur rire le sérieux des philosophes, les philosophes élisent ici pour objet de leur étude le rire des comiques, le rire par les comiques. Le puits de la vérité implique le rythme de ces seaux alternés.

Cette phase nouvelle de la critique moliéresque a été inau-

gurée par les deux articles sur le *Rire et la signification du comique*, publiés dans la *Revue de Paris* par M. Bergson en 1899 et réunis tout de suite en un volume, le seul par lequel M. Bergson ait communiqué de façon originale avec le public non philosophe. Pourquoi rit-on? Pourquoi certaines attitudes, certains mots, certains personnages provoquent-ils sur la face et dans le corps de leurs semblables un ordre déterminé de mouvements musculaires, de cris et de contorsions? Pourquoi ne rit-on qu'en société? Pourquoi les hommes se réunissent-ils pour rire ensemble dans des lieux nommés théâtres, et quels moyens emploient les fabricants de comique pour exciter le rire, maintenir pendant deux heures une disposition à rire? Il y a bien longtemps que les philosophes se sont préoccupés de ces questions. Hier encore M. Lucien Fabre publiait sur la philosophie du rire un livre considérable. Mais M. Bergson a voulu tenter le problème en liaison avec la critique dramatique, et de manière à lui être utile. Molière étant tenu en Europe pour le classique du rire, la fabrication du comique par Molière, si nous l'étudions dans sa suite, depuis ses débuts, avec tout son métier et toutes ses raisons, nous procure des lumières sur le principe générateur du rire. La critique la plus philosophique, celle de M. Bergson, et celle qui le paraît le moins, celle de Sarcey, lequel passait, peut-être à tort, pour le type du Béotien, se rejoignent en réalité, puisqu'elles portent, avant toute autre considération, sur la question de métier, le : « Comment est-ce-fait? » Mais le feuilletoniste prend le théâtre tout fait, travaille sur le donné, tandis que le philosophe remonte, comme c'est son métier, à l'idée qui répond au théâtre dans l'entendement divin.

Parmi les critiques attachés professionnellement à Molière, Faguet seul fit grande attention à l'ouvrage de M. Bergson qu'il appela : « Un petit volume et un grand livre. C'est une théorie absolument nouvelle, mais *absolument*, sur l'espèce du comique; c'est une réponse absolument nouvelle, mais *absolument*, à cette question : Pourquoi rit-on? » Comme la plupart des exemples de M. Bergson sont pris à Molière, est-ce, par ricochet, une théorie aussi absolument nouvelle de la comédie moliéresque? En tout cas il va de soi que tout ce qu'on trouve de nouveau sur le rire et sur le comique profite

à Molière. Et s'il me fallait citer ce qui a apporté le nouveau le plus succulent et le plus excitant sur la moelle de la comédie de Molière, je crois que je désignerais, avec les conférences de Weiss et les feuilletons de Sarcey et de Lemaître (les merveilleuses réflexions de ce dernier sur *Tartuffe* par exemple), ce petit volume ou ce grand livre de M. Bergson.

Dans cette interprétation du comique de Molière, par les essences, par les racines philosophiques, il va de soi que les Allemands se trouvaient fort peu dépaysés. Une longue série de travaux sur Molière ont paru en Allemagne depuis la guerre : un *Molière philosophe* de M. Wechssler, un *Molière et le drame comique* de M. Gutkind, un *Molière* de M. Kuchler, dont les derniers chapitres constituent un essai judicieux de synthèse philosophique, un *Molière* biographique et psychologique de M. Heiss, qu'il est curieux de comparer à celui de M. Fernandez.

M. Ramon Fernandez, l'auteur de la *Vie* récente de *Molière*, appartient à cette école de critiques philosophes, où l'on remarque M. Julien Benda, M. Gabriel Marcel, et où la jeune équipe de l'*Esprit* paraissait se réserver une place intéressante avant de se disperser du côté du marxisme. A vrai dire, son livre est destiné à rendre aux lecteurs d'une collection très diffusée les services d'une biographie, et l'interprétation du comique moliéresque est rattachée la plupart du temps à la vie de l'auteur. Mais elle y est rattachée avec la manière, et le langage trop souvent abstrait, pas toujours souple, d'un philosophe. Elle y est rattachée non à cause d'une nécessité extérieure, mais en vertu d'une théorie. M, Fernandez croit à la biographie de l'homme par l'œuvre. « Les comédies de Molière, dit-il, nous peuvent éclairer sur ce qu'il y a de plus important chez un homme de son envergure : ses réactions devant la vie, le drame et le sens de sa destinée. Le cas de Molière est privilégié. Le manque de renseignements sur l'homme nous invite à resserrer plus étroitement qu'on ne le fait d'ordinaire l'alliance de la critique et de la biographie. Peut-on rejoindre l'homme à travers l'œuvre? Peut-on comprendre comment la ligne d'une vie coïncide avec la courbe d'un métier? » M. Fernandez le pense, et c'est pour l'expliquer qu'il a écrit son livre.

Il est naturel qu'un philosophe ne voie dans une œuvre particulière qu'un exemple pour un problème. M. Bergson a pris l'œuvre de Molière pour texte d'un problème philosophique : celui du comique. M. Fernandez souhaiterait que ses réponses aux problèmes qu'il pose fussent assez probantes « pour encourager les biographes à orienter leurs recherches vers le mystère de la création ». La réussite extraordinaire du *Rire* était due en partie à la limitation prudente de la question traitée, moins celle du comique que celle de la fabrication du comique. M. Bergson, comme Sarcey, négligeait en Molière ce qui n'était pas l'*homo faber*. Il ne retenait que les procédés de l'auteur comique, moins pour fixer la nature humaine sur la scène, que pour fixer l'attention et le rire du parterre et des loges. La tentative de M. Fernandez est périlleuse. Elle néglige le point de vue du *Rire* pour s'attacher à celui de l'*Evolution Créatrice* (façon de parler d'ailleurs, l'esprit philosophique de M. Fernandez révélant une formation dialectique, et nullement bergsonienne), soit l'évolution de la vie en les créations du génie. Le paradoxe, c'est de convertir le manque de documents biographiques en raisons positives pour se rabattre sur l'œuvre. L'œuvre d'un écrivain, quand nous voulons nous y nourrir de sa vie, ressemble, elle aussi, aux auberges espagnoles. On n'y trouve que ce qu'on y apporte. Je veux dire ce qu'on y apporte de renseignements précis, et venus d'ailleurs, sur sa biographie. Moins on a de ces renseignements, plus on peut faire dire de choses aux œuvres, *plus* ayant ici un sens quantitatif et signifiant : plus d'hypothèses contradictoires également plausibles, plus de *possibles*, on peut formuler. D'autre part, plus on a de ces renseignements, plus, encore, on peut faire dire de choses aux œuvres, mais plus a ici un sens qualitatif et signifie : plus de certitude, plus de poids, plus d'adhérence présenteront nos conclusions. Le cas de Molière n'est privilégié que dans le premier sens. Mais alors est-ce un privilège? Les renseignements biographiques seuls nous permettent de juger si l'œuvre exprime et continue la vie, ou si elle censure (au sens freudien) la vie, ou si elle répond contre une vocation intérieure à un appel extérieur. Tantôt la ligne d'une vie coïncide avec la courbe d'un métier : c'est le cas de La Fon-

taine. Tantôt la courbe d'un métier s'éloigne de la ligne d'une vie : Rousseau a toujours dit que c'était son cas. Plus généralement, la courbe du métier et la ligne de vie sont associés selon une formule originale, qui varie pour chaque écrivain, comme varie pour chaque couple la formule de l'association conjugale. On ne peut pas plus reconstituer avec la courbe du métier la ligne de vie qu'on ne pourrait reconstituer avec le journal intime d'une femme le journal intime de son mari : tous deux n'ont fait pourtant qu'un foyer, qu'un lit, qu'une race, mais il faut que les deux journaux intimes, les deux jardins secrets, jouent leur partie séparée.

Le problème philosophique que pose au sujet de Molière M. Ramon Fernandez porte donc sur les rapports qui existent entre les personnages créés par Molière d'une part, et la personne de Molière d'autre part. Et d'ailleurs il y a longtemps que la question est débattue, en ce qui concerne les deux personnages d'Arnolphe et d'Alceste. M. Fernandez la reprend par sa racine, une racine profonde, enfoncée en terre obscure, et dont le contraste avec la raison d'être de la plante, la fleur épanouie sous le lustre, frappe au premier abord.

Molière nous découvre, sous les théories et les gesticulations dérisoires de la volonté, le jeu aveugle des impulsions : ce qui vient des hommes, ce qui commande le mouvement d'une vie comme le mouvement d'une comédie. La force instinctive d'Arnolphe se retourne contre elle-même : c'est qu'elle prétend agir sur une autre force sans tenir compte de la nature de celle-ci. Mauvaise mécanique. Arnolphe, pur instinct, devant Agnès devient pure volonté, c'est-à-dire pur néant. D'où sa tragédie, et notre rire. L'instinct d'Agnès l'emporte parce qu'il demeure adéquat à lui-même. Rien ne porte dans les tremolos d'Arnolphe (les chaudières bouillantes). Tout ce qu'il ajoute à lui-même afin de se « placer » se communique à Agnès, moins lui-même. Le mariage et ses foudres, soit, mais pourquoi avec Arnolphe? Le cercle est inévitable. Quand, à la fin, Arnolphe s'abandonne et se traîne à genoux, quand le voilà au-devant d'Agnès, quelle misère, quelle distance entre ces deux êtres accrochés l'un à l'autre! L'impuissance à « se faire passer » dans un raisonnement et dans un éclat, voilà une des « expériences » que nous révèle ce chef d'œuvre.

En des termes plus simples, il ne suffit pas de vouloir être aimé pour être aimé. Si cela suffisait, comme Arnolphe le veut terriblement, il serait aimé formidablement. Toute

la pièce est faite de cette volonté d'Arnolphe, des démentis que lui inflige la réalité, de la subtilité ironique avec laquelle tout autour de lui suit le rythme du cœur d'Agnès, c'est-à-dire lui échappe, le fuit, se retourne contre lui. Pareillement dans le *Misanthrope*. Pour M. Fernandez

> l'histoire d'Alceste est avant tout l'histoire d'une volonté. Voyez, dans les premiers actes, comme il s'exprime avec insistance, avec furie, dans le langage volontaire : *Je veux qu'on soit sincère... Je veux me fâcher*. Il ne paraît pas douter qu'on ne puisse régler sa conduite sur son vouloir, et c'est ce qui aggrave singulièrement le jugement qu'il porte sur les hommes... La faillite d'Alceste éclate dans la scène finale... Cette fin d'Alceste, c'est la fin de toute une époque, la fin de la volonté créatrice et de l'amour-admiration.

Si l'on admet que le tragique cornélien est le tragique où triomphe la volonté (ce qui me paraît, d'ailleurs, sommaire), le comique de Molière serait donc à la fois anti-cornélien et anti-tragique. Et l'on concevrait que Racine, après l'*Ecole des Femmes* et le *Misanthrope*, ait vu le plan d'un nouveau tragique, qui s'incorporerait l'essence du comique de Molière, enrichirait Melpomène du butin de Thalie. Les vues de M. Fernandez sur Arnolphe et Alceste nous permettraient de discuter dans ce sens. Mais le problème où il nous mène et nous retient est celui de la personne de Molière, de son rapport avec son œuvre, des lumières qu'Arnolphe et Alceste nous apportent sur Molière.

Comme M. Fernandez le remarque avec raison, il faut se garder de voir à l'*Ecole des Femmes* une figure proprement autobiographique. Certes les rapprochements de date et de chiffre paraissent frappants. Molière épouse Armande Béjart le 28 février 1662. L'*Ecole des Femmes* est représentée le 26 décembre, soit dix mois après. Elle est donc l'œuvre de sa lune de miel. La différence d'âge d'Arnolphe et d'Agnès est exactement celle de Molière et d'Armande. L'éducation d'Armande chez les comédiens est évidemment le contraire de l'éducation dans un couvent, et les coulisses sont propres à la rendre délurée autant qu'il se peut. Mais cette éducation, quelle qu'elle soit, Molière, directeur de la troupe, amant de Madeleine, et presque chef de famille chez les Béjart, est en position de la surveiller depuis quinze ans, comme Arnolphe.

Il y a cependant cette différence que Molière épouse Armande et qu'Arnolphe n'épouse pas Agnès. Le peu que nous savons d'Armande nous fait penser qu'elle tenait avant tout à une situation et à des hommages, qu'aucun de ses deux mariages ne fut un mariage d'amour, que le directeur de la troupe n'était sans doute guère plus aimé pour lui-même que ne le serait le directeur des beaux-arts, mais que rien ne nous permet de dire que sa femme l'ait trompé, que le plus trompé des deux fut peut-être elle, et que par exemple la gifle que reçut un jour le petit Baron peut passer pour la plus justifiée, et par l'honneur outragé du sexe et par le droit du mariage, que main d'une femme ait jamais envoyée.

Ce que l'année de son mariage offrait à Molière, c'est donc une situation dramatique. Si Armande n'avait pas épousé Molière, si un jeune homme l'avait enlevée, Molière aurait été arnolphisé, de même que, si un jour elle manque à ses devoirs, Molière sera sganarellisé, de même que Marianne, si elle épouse Tartuffe, sera tartufiée. Voilà tout. Mais, époux apparemment heureux d'Armande, Molière n'est pas Arnolphe, pas plus que Flaubert et Duhamel, écrivains considérables, ne sont les ratés Frédéric Moreau et Salavin. Ils font Moreau et Salavin avec eux-mêmes à l'état de non-réussite et de déchet, avec leurs marcs. Et l'alchimie de l'art est telle que de ces marcs sort pour nous non une piquette, mais un alcool. La création d'Arnolphe procède également du mystère de l'alambic. Elle est obtenue sans doute avec des éléments possibles de la vie et de la nature de Molière, plus probablement elle domine des questions sentimentales qui importaient alors à Molière. La vie de Molière crée ici une atmosphère à ses pièces, et c'est tout. Comme le dit fort bien M. Fernandez : « Les hypothèses pour et les hypothèses contre la nature de l'autobiographie dans l'*Ecole des Femmes* ne sont qu'imaginations. Mais qu'Arnolphe soit tout à fait étranger à Molière, ceci est une autre affaire ».

Les suggestions intelligentes sur la personne de Molière, sur les rapports de cette personne avec son théâtre, abondent dans le livre de M. Ramon Fernandez. Mais, plutôt que de les discuter en détail, je préfère renvoyer le lecteur à son livre, et reprendre la question par un tout autre côté.

***

Ce problème de la personne, Molière nous offre une occasion probablement unique de le ramener avec rigueur au sens étymologique. *Persona*, c'est le masque de théâtre. Il me semble voir dans le masque de théâtre, chez Molière, un appel d'air, qui n'est pas seulement un appel de l'air du dehors pour capter l'attention des spectateurs, mais un appel de l'air du dedans pour que la personnalité intérieure vienne mouler sur le creux du masque sa matière fluide. Quand on a vécu comme Molière depuis l'âge de vingt ans pour le théâtre, par le théâtre, sur le théâtre, au degré où Molière l'a fait, il semble qu'on soit mêlé, qu'on ait été peu à peu absorbé, dans le mouvement, dans l'élan d'un genre, le genre de la comédie. Si l'on parlait sexe, on dirait que Molière, qui n'a eu de vie sexuelle que dans le monde du théâtre, a épousé aussi cette Armande, Thalie, la muse de la comédie.

Et à un degré singulier. Quand Descartes dit : *Larvatus prodeo*, il s'agit d'un masque inerte, derrière lequel il s'abrite pour penser, et vivre à sa guise, errant, seul, mystérieux. Mais le masque de Molière est un masque vivant, nourri par la respiration et le sang du visage, et destiné à rendre de l'humanité plus patente, plus publique. Le visage de chair, sous ce masque, semble dire : Pour qu'il croisse, il faut que je diminue.

En allant vers l'intérieur de Molière, il me semble que nous atteindrions un moins-que-Molière. En allant vers son masque extérieur, nous voyons se former un plus-que-Molière. Jamais pareille occasion ne nous a été offerte de dire avec Valéry : « Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est sa peau. » Et le masque, ici, est une peau sur la peau. Ne faisons d'ailleurs pas du mot de Valéry une règle générale; n'allons pas l'appliquer à un Descartes ou à un Malebranche, dont la vocation est toute autre, et même toute contraire.

Molière se sent acteur bien avant de se donner pour auteur. Sa formation des treize ans de province est une formation d'acteur. Une pièce vit pour lui par du mouvement, et non par de la morale ou de la philosophie, lesquelles ne se forment que par l'interruption d'un mouvement et par la chute de

l'action dans le livre. Quand il est obligé de publier les *Précieuses Ridicules*, son début dans l'imprimé, il s'excuse sinon de cette déchéance, tout au moins de cette trahison :

> Comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importait qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements, et je trouvais que le succès qu'elles avaient eu dans la représentation était assez beau pour en demeurer là. J'avais résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe ; et je ne voulais pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais. Cependant je n'ai pu l'éviter...

Cette répugnance de l'acteur à entrer dans un vêtement d'auteur n'est point une feinte. Elle répond à la nature d'artiste de Molière, à son mariage sincère et total avec la vie des planches, des chandelles, des camarades. Ajoutons-y l'adhérence au rôle, au masque. Quand Molière débute avec les *Précieuses* devant le public parisien, la représentation des *Précieuses*, c'est la nouvelle présentation de Mascarille, que l'on connaissait déjà par l'*Etourdi*, applaudi à Paris comme en province. Et ce nom de Mascarille prend une importance symbolique.

Il a peut-être été créé par Molière, mais suggéré par la comédie italienne et par la *maschera* de ses acteurs. Molière lui-même l'avait-il, dans l'*Etourdi*, joué masqué? C'est probable. Toujours est-il que tout se passe comme si le Mascarille de l'*Etourdi*, du *Dépit* et des *Précieuses* exprimait dans Molière le mouvement même, j'allais dire le mouvement pur (mais il sied de laisser dormir pendant quelques années cette épithète, qui a souffert de surmenage), le mouvement vital du théâtre. Ce n'est pas un rôle comme les autres. C'est le rôle que se réserve Molière, le rôle de l'acteur-auteur, le rôle où il est chez lui, dans ses vers, à son poste de commandement, maître après Dieu, comme le capitaine sur son navire, le rôle moteur où s'engendre tout le dynamisme de la comédie.

Cela apparaît avec le plus d'évidence dans l'*Etourdi*, qui est la pièce jeune de Molière, la pièce des vingt ans (bien que Molière en eût trente-deux quand il la donna à Lyon), la pièce où il apparaît dans sa force fraîche, sa nouveauté, sa virilité aimable. M. Fernandez me paraît beaucoup trop

philosophe, d'une philosophie un peu amortie et livresque, lorsqu'il écrit : « La verve de l'*Etourdi*, plutôt qu'une verve comique, cherche l'amusement, la drôlerie. La fougue de la jeunesse y tient lieu de pénétration critique. » Pour n'être pas critique, la fougue de la jeunesse n'en demeure pas moins, et très fort, pénétration créatrice. Ici pénétration de la vie par la vie. Il y a deux parties, deux sexes dirait-on, dans l'*Etourdi* : le rôle de Mascarille, qui est réalité active, mâle, action de l'acteur Molière, et le reste, qui est réalité passive, rôle que pétrit le génie du *fourbus imperator*, matière à la résistance de laquelle il impose son exigence, son invention, sa victoire. L'esprit en tant qu'il agit, c'est Mascarille. La matière en tant qu'elle résiste, qu'elle oppose à la création son inertie, ce sont les autres personnages, et d'abord Lélie, préposé aux *Contre-temps*. Dans l'*Etourdi* la vie du théâtre devient le microcosme même de la vie, une série d'obstacles tournés par l'esprit.

Ce masque de Mascarille, Molière ne le conduit pas intellectuellement, il le vit musculairement. Comme Rabelais en écrivant buvait, en buvant écrivait, Molière en composant joue, en jouant compose. C'est un jeu; c'est le Jeu. Il faut que le mouvement de cette pièce étonnante vienne de loin, du fond de Molière, pour se communiquer ainsi aux vers où Mascarille rend intérieurement sensibles ses efforts pour écarter les contre-temps.

> Malgré le froid, je sue encor de mes efforts!
> Attaché dessus vous comme un joueur de boule
> Après le mouvement de la sienne qui roule,
> Je pensais retenir toutes vos actions
> En faisant de mon corps mille contorsions.

Molière, en Mascarille, a saisi pour l'ériger en type non de l'humanité, mais de la comédie même, la plus ancienne personne comique, celle que créèrent les Attiques, peut-être avant eux les Siciliens, le *servus callidus*, le valet rusé qui aboutira à Figaro. Figaro est Beaumarchais sur la scène du monde, comme Mascarille est Molière sur le monde de la scène. Le même élan vital reste reconnaissable en Figaro, mais combien moins pur, combien encombré d'un limon que les affluents de la politique, du journalisme et du pamphlet ont

apporté au fleuve comique! Dans l'*Etourdi* Thalie sort du bain d'une source, chausse nue le brodequin comique.

Un brodequin qui ne va pas sans dette envers le cothurne. Si la race de Mascarille fut engendrée par le Daos attique, le vers qu'il dit, l'alexandrin de l'*Étourdi*, son mouvement et sa poésie, ont été créés par le *Menteur*. Et le Molière de trente ans qui écrit l'*Etourdi* dans son logis de Lyon l'écrit avec une mémoire formée par Corneille, habitée de Corneille. La troupe jouait la tragédie comme la comédie. Molière se piquait de jouer la *Mort de Pompée* aussi bien que le *Médecin volant*, et c'est seulement le public de Paris qui le détrompa, avec des pommes. Il est remarquable que le mouvement de l'*Etourdi* figure une manière de mouvement cornélien, aussi bien cornélien tragique que cornélien comique. Le motif permanent du théâtre de Corneille, c'est un personnage héroïque, ou un couple de personnages héroïques, dont l'énergie, la tension, l'élan inépuisable triomphent des contre-temps. Une tragédie de Corneille ressemble aux débris foudroyés d'un monologue lyrique, qui gardent sur le front leur superbe origine, et qui en ressaisissent à travers les obstacles l'unité perdue. Molière écrit l'*Etourdi* à l'âge où Corneille écrit le *Cid*. Le mouvement comique de Mascarille participe de la même action créatrice que le mouvement tragique de Rodrigue. Les contre-temps de l'*Etourdi* sont la figure bouffonne de la destinée qu'ont à surmonter les héros tragiques. L'ingéniosité du sort comique à multiplier ces contre-temps ressemble à l'ingéniosité du sort tragique quand il éprouve ses héros.

> Le sort qui de l'honneur nous ouvre la carrière
> Offre à notre constance une illustre matière.
> Il épuise sa force à former un malheur
> Pour mieux se mesurer avec notre valeur,
> Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,
> Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.

Est-ce Horace qui parle ainsi? Oui. Mais c'est aussi le génie immanent à la tragédie cornélienne. Lélie, abattu par les contre-temps, âme faible, prie Mascarille de l'abandonner à son mauvais sort, il s'en va, mais le monologue de Mascarille reprend sur le registre comique le thème d'Horace.

Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
Lui fait licencier mes soins et mon appui,
Je veux, quoi qu'il en soit, le servir malgré lui,
Et dessus son lutin obtenir la victoire.
Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire;
Et les difficultés dont on est combattu
Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

Évidemment l'*Etourdi* n'est pas un *Cid*, et il ne faudrait pas nous faire dire une absurdité. Mais la réussite du *Cid* vient en partie de ce que trois forces, trois miracles, y sont conjugués et se servent l'un à l'autre de métaphore : le miracle de Rodrigue révélé à lui-même, comme Bonaparte à Lodi, et qui, par trois victoires foudroyantes, devient le Cid :

Sois désormais le Cid! Qu'à ce grand nom tout cède!

— le miracle du génie de Corneille, qui par ce coup suprême s'élève et fleurit dans la perfection et la pureté de sa mutation brusque, — le miracle enfin de la tragédie française qui est fondée, assise pour deux siècles dans sa force d'institution. A un degré évidemment inférieur, et même, si vous l'exigez absolument, à titre de parodie, Mascarille, Molière, la Comédie.

Si, au point de vue de sa portée et de sa qualité, l'élan créateur du comique, par rapport à celui du tragique, représente évidemment un moins, il est un côté par lequel il devient un plus. Corneille est un solitaire qui écrit pour des acteurs qu'il connaît mal et qui le soucient peu. Molière est un acteur qui joue pour un public. Il y a un espace moral dans lequel Mascarille a une dimension de moins que Rodrigue. Mais il y a un espace physique, celui des planches, dans lequel il a une dimension de plus.

Il s'agit du Mascarille de l'*Etourdi*. Si celui du *Dépit amoureux* n'en est qu'une pâle réplique, la troisième comédie, les *Précieuses*, étend l'ampleur du personnage, le fait rebondir dans un champ nouveau. Mais, avec le nom, le masque reste le même. Le mouvement intérieur de Molière prolonge la même ligne de création.

Mascarille, comme dans l'*Etourdi*, occupe les *Précieuses*. Au mouvement d'intrigue qui fait courir sur les planches le Mascarille de l'*Etourdi*, succède ici un mouvement de l'esprit, une force bouffonne : Mascarille joue assis, mais le fond

demeure le même. Qu'il soit de l'*Etourdi*, du *Dépit* ou des *Précieuses*, le Mascarille de Molière est un *servus callidus* que nous n'avons pas de peine à déshabiller, comme fait La Grange, pour reconnaître les couches successives dont il est formé : le rôle de la comédie antique (Daos-Davus), la *commedia dell' arte* italienne, la parodie et le reflet du théâtre cornélien, où à la marche de la pièce est préposé un personnage héroïque tout puissant, qui tient les spectateurs en état d'admiration; dans l'*Etourdi* le vers comique formé par l'*Illusion* et le *Menteur*, mais devenu plus étoffé, plus chatoyant, moins pur de dessin et plus riche de couleur; et tous ces vêtements superposés drapés sur un acteur-auteur qui fait sentir, et circuler ou bondir, selon un rythme nouveau, un corps vivant. De ce mécanisme et de cette vie un Molière pouvant tirer, après ces trois premiers pas, comme Ménandre ou Plaute, une suite de comédies par douzaines.

Et pourtant les *Précieuses* sont, à la fois, la fin de cette comédie et le commencement d'autre chose. Le Mascarille dépouillé, piteux, grelottant de la fin des *Précieuses* témoigne de la liquidation d'un type. La Fontaine va nous apprendre bientôt que

Jodelet n'est plus à la mode

et la retraite du marquis suit la retraite du vicomte. Comparé au grand Mascarille de l'*Etourdi*, le Mascarille des *Précieuses* serait d'ailleurs un bouffon dégénéré. Nous l'admirons encore pour son audace, mais cette audace ne s'exerce que sur de pauvres « pecques provinciales », le spectateur n'en est pas complice; une fois dégonflé, Mascarille est fini. Il ne reparaitra plus sur le théâtre, si ce n'est une fois, sous le nom de Scapin. L'âme de Molière acteur va se fixer dans un nouveau corps, auquel elle restera fidèle.

***

Quelle que soit son origine italienne (Zanni, Zanarello?) le nom même de Sganarelle paraît, comme celui de Mascarille, une création de Molière. On peut dire que sous des noms différents il subsistera tout le long de Molière, jusqu'aux

Femmes Savantes et au *Malade*. Il n'y a peut-être pas de point auquel un critique philosophe doive s'attacher plus obstinément, en Molière, qu'à cette fixité relative du type qu'il joue personnellement sur le théâtre : Sganarelle, Arnolphe, Orgon, Alceste, George Dandin, Pourceaugnac, Jourdain, Chrysale, Argan. Tandis que le seul Scapin a relayé une fois Mascarille, un foisonnement de personnages renouvelle et rafraîchit incessamment le type de Sganarelle. C'est ici que, pour le génie de Molière, la voie a été faite libre, et que le meilleur de sa comédie a passé.

Et voilà peut-être le moment crucial non seulement de la comédie de Molière, mais du théâtre français en tant qu'il est constitué par l'association Corneille-Molière-Racine. D'un type actif, créateur, mécanicien, qui fait la destinée, qui s'avance avec liberté et fantaisie, et qui a reçu du théâtre cornélien le feu sacré, la comédie tourne brusquement à un type passif, agi, mécanisé, qui subit burlesquement une destinée, qui est refoulé et détruit à l'extérieur par la malchance et à l'intérieur par un travers ou une passion malencontreuse, et qui serait ainsi aux personnages de Racine, élève de Molière, ce que le premier type était aux personnages de Corneille, maître de Molière.

La comédie est d'ailleurs un genre si simple, si permanent dans son essence, que devant Sganarelle nous ne nous sentons pas dépaysés. De même que, sous les masques de Mascarille et de Scapin, nous reconnaissons l'ancien *servus callidus*, il semble bien qu'on puisse voir le noyau ordinaire de Sganarelle dans une manière de *dominus ineptus*, le bourgeois envahi par un automatisme, berné par les siens, éliminé par l'impitoyable jeunesse du rire. Mais le schème profond, immuable, du type, c'est une passivité qui, sans exclure une part éventuelle de bon sens, comporte une partie de sottise et de mécanisme. Ainsi *Don Juan* présente une curieuse inversion des rapports traditionnels : les deux personnages sont un *dominus callidus* et un *servus ineptus*. Dès lors ce dernier, bien qu'appartenant à la condition de Mascarille, portera un nom de *dominus ineptus*, s'appellera Sganarelle. Et le Sosie d'*Amphitryon* pourrait recevoir le même nom. Molière acteur ne joue plus que les rôles à la Sganarelle. Sganarelle, et non plus Mascarille,

lui propose maintenant le génie propre de sa comédie, de la comédie.

Il est très remarquable que cette période de la comédie de Molière, qui fait presque la totalité de sa carrière, commence avec *le Cocu imaginaire* et finisse avec *le Malade Imaginaire.* L'épithète pourrait s'appliquer à toutes les incarnations de Sganarelle : l'imaginaire, au lieu que Mascarille était l'imaginatif. Arnolphe ou le mari imaginaire; Orgon ou le dévot imaginaire; Alceste ou l'honnête homme imaginaire (imaginaire par son incapacité absolue de se mettre au point de vue d'autrui); Jourdain ou l'homme de qualité imaginaire; Chrysale ou le courageux imaginaire. Dans *les Femmes Savantes* le type de l'imaginaire est d'ailleurs diversifié heureusement en femme avec la sœur de Chrysale, Bélise, la Dulcinée imaginaire, empruntée aux *Visionnaires.*

La seule figure du groupe qui n'ait pas droit à l'épithète, serait peut-être Georges Dandin, lequel n'est point un candidat imaginaire, mais sérieux, au cocuage. Candidat seulement : Molière n'a réalisé qu'une fois sur son théâtre le cocuage intégral, c'est dans *Amphitryon,* et il y a fallu un Dieu et ses miracles! Beaucoup plus réservé que le théâtre du XIXe siècle, celui du XVIIe, tant comique que tragique, n'estime pas décent de porter sur la scène la figure du mari trompé. Il se contente des substituts du cocuage, de son ombre, de sa crainte ou de son imagination. Les personnages de la comédie de Molière sont au régiment de *la Coupe Enchantée,* aux héros des contes de La Fontaine, ce qu'étaient aux militaires les stratèges en chambre, qui pensaient toujours à la guerre, et ne la faisaient jamais.

Et cependant, à partir de *Sganarelle,* tout se passe comme si le théâtre de Molière était hanté par cette idée fixe : l'homme trompé par la femme, A *Sganarelle* succède *Don Garcie de Navarre ou le Prince Jaloux,* que le public ne supporta pas, mais qui demeure une pièce très curieuse, très suggestive, en plein dans le mouvement du théâtre après Corneille, et qui se déverse d'un côté dans *le Misanthrope,* de l'autre dans *Mithridate.* Elle marque une heure capitale au cadran du théâtre : elle signifie, sept ans avant *Andromaque,* que l'amour, dans sa vérité et non plus dans son roman,

sera désormais le sujet du théâtre, et qu'entre les réalités, les tourments et les profondeurs de l'amour tel qu'il est, la première place appartient à la jalousie. Arnolphe et Alceste sont d'autres Garcie dévorés par la jalousie. Mais tandis que dans *Don Garcie* les causes occasionnelles de la jalousie viennent toujours du dehors, sont amenées par des coïncidences extraordinaires comme les « étourderies » de Lélie, et rendraient aussi bien jaloux l'homme le plus confiant, la jalousie d'Arnolphe et d'Alceste tient à l'être même de l'homme et surtout de la femme, à Agnès, à Célimène, telles qu'elles sont, telles qu'elles vivent. Mais Orgon? dira-t-on, Orgon n'est pas jaloux, — au contraire! Précisément : l'absence de jalousie, la confiance, la crédulité, prennent chez lui une figure énorme, à la Boubouroche. Orgon figure le droit au cocuage, comme Agnès le droit à l'amour. Il appelle Cocuage de tout son être, quand il installe chez lui l'écornifleur. S'il n'y passe point, ce n'est pas sa faute, c'est la vertu de sa femme.

Les sept pièces qui se suivent de 1660 à 1664, *Sganarelle, Don Garcie, l'Ecole des Maris, l'Ecole des Femmes, le Mariage Forcé, le Tartuffe, le Misanthrope,* sont pour l'acteur-auteur, qui les vit du dedans, les joue en les faisant, les fait en les jouant, bâties sur un même schéma, une même maquette. Les trois Sganarelle, Garcie, Arnolphe, Orgon, Alceste, peuvent être dits des coupes sur un même type en mouvement, comme les Mascarille et Scapin étaient des coupes sur un *servus callidus* éternel et renouvelé. A ce type en mouvement on verrait trois degrés : le plus bas, celui de la farce, un imbécile cocufié demain par une drôlesse, et c'est le cas du *Mariage Forcé,* comme ce sera plus tard celui de *Georges Dandin*; au milieu, un tyran ridicule et odieux dont une femme, non seulement rusée, mais fine, et juste, et qui a le spectateur pour elle, fait à la fin ce qu'elle veut : Garcie, Sganarelle de *l'Ecole des Maris,* Arnolphe, Orgon; au plus haut point Alceste, l'honnête homme le moins fait pour aimer une coquette, et qui l'aime pourtant, et qui n'est point lésé matériellement dans son droit, comme un mari, mais trompé dans son amour. Trompé d'ailleurs comme le sont tous ses rivaux, Oronte, Acaste, Clitandre, et ni plus ni moins, trompé selon

la philosophie du Vieux monsieur dans *Boubouroche*, qui fait de la tromperie l'âme même de la femme, et sa volupté. Philosophie partiale et sommaire d'ailleurs, que ni Molière ni Courteline, comme hommes et comme maris, n'ont jamais prise à leur compte : simplement, c'est un certain système commode pour la scène, c'est une vue de la nature humaine qui assure, en matière de comique, un rendement abondant, c'est une tradition du théâtre, et de cette hypothèse autant et plus que d'une autre, un grand observateur et un créateur comme Molière s'arrange pour tirer une connaissance et une explication de l'être humain.

Si, du *Cocu* au *Malade*, la comédie de Molière vit, d'une manière générale, et à deux ou trois exceptions près (comme *don Juan*, les pièces de cour ou les comédies imitées de Plaute) selon cette formule, on peut cependant distinguer dans cette période deux moments : de *Sganarelle* à *Georges Dandin*, le moment où la formule joue à plein et où Molière produit ses chefs-d'œuvre; de *Pourceaugnac* au *Malade Imaginaire*, le moment où Molière travaille plus vite, et où les ressources de son comique lui viennent en partie de la comédie ballet, qu'il a inventée : le personnage passif et trompé, le Sganarelle, l'Arnolphe, l'Orgon, l'Alceste, devient Pourceaugnac, Jourdain ou Argan, c'est-à-dire un imbécile énorme, un pantin de Guignol, qui échappe à la réalité, et qui, bariolé par un déguisement, flotte comme une baudruche de foire dans l'atmosphère irréelle du ballet. La comédie perd en humanité, elle gagne en invention, en liberté, en gaîté, en musique. *Les Femmes Savantes*, isolées à leur date, eussent peut-être inauguré une troisième époque, où Molière eût écrit son *Homme de Cour*, et qui eût été aussi ménandrienne que la précédente est aristophanesque : qu'on ne voie là d'ailleurs que la plus précaire des hypothèses!

Malgré cette différence, une analogie profonde subsiste entre tous ces rôles de Molière qui vont de Sganarelle à Argan. Le rire comique les supprime, leur signifie qu'ils sont incompatibles avec la société. Tantôt il les supprime brutalement, les rejette dans l'humiliation, comme Arnolphe, dans la solitude comme Alceste, dans la sottise irrémédiable comme Orgon, qui renonce à tous les gens de bien et va devenir

pour eux pire qu'un diable. Tantôt, et conformément à l'esprit du ballet qui finit en apothéose, il les supprime dans une manière d'euthanasie, une privation euphorique de la vie, où les conduit leur folie; il les évacue en triomphe vers les Petites-Maisons, Jourdain dans son costume de mamamouchi, Argan dans sa robe de médecin.

En cette élimination du Sganarelle éternel, le comique et le cosmique coïncident. On saisit sur le vif la suppression, par la force des choses, d'un être inadapté. Il est peu d'endroits où l'on devrait en faire éprouver au spectateur la sensation aussi forte qu'au dénouement de l'*Ecole des Femmes*. D'ordinaire, les acteurs déblaient ces histoires d'enfant caché, d'hymens secrets, de reconnaissances absurdes, appropriées à l'heure du vestiaire, et le spectateur, le lecteur n'y voient que le besoin où était Molière de mettre un point final à sa pièce quand tout ce qu'il avait à dire était dit. Je crois qu'il y a autre chose. M. Bergson, dans *le Rire*, rappelle le comique profond qui apparaissait dans une scène de cirque où deux clowns, se frappant à coups de bâton sur la tête, faisaient peu à peu l'un de l'autre une chose raide, automatique, qui perdait son ressort, et paraissait enfoncée graduellement dans le néant comme l'est à coups de maillet une cheville dans un trou. Il me semble que ces distiques, dont la stupidité m'attire, et par lesquels Chrysalde et Oronte, de chaque côté d'Arnolphe, lui apprennent le secret de la naissance d'Agnès, et son mariage décidé avec Horace, représentent autant de coups du bâton clownesque qui l'enfoncent peu à peu dans sa situation absurde, son ridicule, son néant, et le transforment en chose.

CHRYSALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux, aux champs, fut donnée à nourrir.

CHRYSALDE.

Et dans ce temps le sort, lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille périls divers
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers

CHRYSALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avaient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

Et cela continue : dix distiques assénés sur Arnolphe qui devrait à chaque fois tourner plus lentement vers chacun des interlocuteurs alternés qui l'encadrent une tête plus découragée et plus stupide; dix distiques qui lui enlèvent à chaque fois un dixième de sa substance, de son mouvement, le détruisent à coups réguliers; qu'Arnolphe est aboli, Molière l'indique dans le jeu de scène qui conclut

(Arnolphe s'en allant tout transporté et ne pouvant parler.)

« Ouf! »

Ouf! figure soit l'accusé de réception du coup de bâton, soit plutôt le sifflement d'air par lequel l'homme, incapable de dire un mot, se vide définitivement. L'énormité extérieure et l'absurdité du romanesque déclenché au dénouement font pendant à l'énormité intérieure et à l'absurdité de la contrainte qu'Arnolphe a prétendu imposer à la nature, de l'erreur qu'il a commise sur la femme. Cette chute dans le néant évoque par le contraste, et aussi par des ressemblances, le feu d'artifice bouffon où disparaît M. Jourdain.

***

Pouvons-nous nous demander maintenant avec plus de précision si ce schéma de la comédie de Molière a quelque rapport avec sa vie? L'affirmative serait tentante. Dès l'année qui suit *l'Ecole des Femmes*, les contemporains ennemis de Molière relevaient avec ironie ses sorties contre les cocus, le désignaient du doigt comme un Sganarelle non imaginaire. Le XIXe siècle a continué dans le mode pathétique, en versant des pleurs sur le pauvre grand homme, le riche et grand cœur, si méchamment mis à mal par sa gourgandine de femme. M. Mauriac écrit sur ce thème son *Molière le tragique*.

Un coup d'œil sur le programme du théâtre comique permettrait d'ailleurs de remarquer un fait assez général, celui-ci : la plupart des auteurs se sont exposés volontiers sur la scène, et y ont même trouvé l'occasion d'écrire leur meilleure pièce. C'est le cas de Regnard avec *le Joueur*, de Piron avec la *Métromanie*, de Beaumarchais avec *Figaro*, de Dumas fils avec *l'Ami des Femmes*, de Labiche avec ses bourgeois, de Capus avec ses tout-s'arrangistes. Pourquoi Molière...?

Et en effet tout est possible, rien n'est certain. Et nous ne savons pas grand'chose de ce qui se passe dans le laboratoire du génie. Mais notons que tous ces auteurs n'ont mis leurs travers sur la scène que lorsqu'ils étaient supportables et élégants à la manière de Molière lui-même dans l'*Impromptu de Versailles*. En ce qui concerne les rapports de la comédie de Molière avec sa vie, il est un fait auquel j'attacherais volontiers de l'importance : c'est que tous ses personnages d'homme sont ou ridicules (le moins ridicule serait Alceste qui pourtant...) ou insignifiants (ses raisonneurs ou ses jeunes gens, qui ne jouent qu'un rôle de meuble ou d'utilité, et ne puisent dans la vie pas même assez de substance pour exhiber un ridicule). Au contraire, Molière a créé quatre personnages de femmes d'une vie originale, dont deux au moins sont demeurés des types éternels, Agnès, Elmire, Célimène, Henriette, et aucun n'est ridicule. Bien plus, tous quatre appartiennent à cette nature des personnages actifs, qui ordonnent les événements, font un destin, nature qu'en ce qui concerne ses héros du sexe dit fort Molière a abandonnée quand il est passé, comme personnage-maquette, de Mascarille à Sganarelle. Arnolphe a tous les atouts en main, et Agnès, dont il a pensé faire une idiote, mène le jeu. Croiriez-vous par hasard que dans la scène des billets Célimène se trouve battue, liquidée, comme Arnolphe dans la scène de la reconnaissance? Alors vous verriez court! Ce sont au contraire les trois mouches de salon, Oronte, Acaste et Clitandre, qui sont rejetées aux ténèbres extérieures, écartées par le magnifique silence de Célimène. Oronte nous divertit par sa colère de coq autant que dans la scène du sonnet. Les deux pantins de marquis, qui se sont montré l'un à l'autre les lettres de Célimène, sont justement châtiés de leur muflerie

par leur confusion. Et après avoir décliné d'Alceste son endroit écarté, sa gentilhommière ridicule du Perche, cette femme admirable fait la grande sortie, dans le style que, sur le turf, on dit impressionnant. Elle épousera, croyez-le bien, à la ville comme au théâtre, un des grands noms de France. On la verra à la cour, et, quand elle ne sera plus jeune, dans sa riche et claire mémoire le jeune duc de Saint-Simon saura puiser. De cette différence singulière, chez Molière, entre les rôles d'hommes et les rôles de femmes, de la dignité éminente qu'il confère à ces derniers, on peut conclure avec quelque vraisemblance non que les femmes ont tenu nécessairement une grande place dans sa vie, mais qu'elles l'auraient tenue si son métier écrasant lui avait laissé davantage le temps de s'occuper d'elles, et s'il n'avait épousé Thalie, et enfin que, les ayant tout de même aimées, il aurait dû en souffrir; mais qu'il n'était pas du tout nécessaire qu'il en souffrît comme Arnolphe et comme Alceste, pour évoquer sur la scène la manière dont Arnolphe et Alceste en souffrent. Pour suivre ces tours, ces détours, ces contradictions logiques et ces associations psychologiques de la vie intérieure et de la création artistique, il faudrait d'ailleurs une psychanalyse du génie, où l'on pourrait entreprendre sans espérer, et persévérer sans réussir.

S'il était une voie où, en attendant, il fût possible de comprendre le plus exactement Molière par le dedans, et par les schèmes de sa comédie, ce serait peut-être celle qu'ont désignée et l'initiative des philosophes avec *le Rire* de M. Bergson et les études de Rigal et Lanson sur la farce prémoliéresque: la recherche des rythmes profonds du comique, tels qu'ils sont donnés dans ses formes les plus élémentaires, le mime, la farce, le cirque, sa réduction à des racines simples, ses correspondances dans les basses subconscientes de la nature humaine, et, plus généralement, de la nature. Bien que M. Ramon Fernandez, dans sa *Vie de Molière*, se soit attaché à la psychologie, si difficile, féconde en déceptions, de l'homme et de l'œuvre, beaucoup plus qu'à la philosophie de la comédie, le succès qui a accueilli son livre montre que le public offre en cette matière une audience libérale à la critique des philosophes.

***

A la philosophie du comique est venue s'ajouter aujourd'hu d'une façon pressante, sa géographie. La représentation des *Précieuses Ridicules* en 1659 inaugure une période de deux siècles et demi pendant lesquels Paris va demeurer pour l'Europe le laboratoire et le centre d'exportation du comique théâtral, j'entends le comique qui fait rire d'un rire de foule un à deux milliers de spectateurs réunis dans une salle. Le comique français institué par Molière l'a emporté pendant ces deux siècles et demi, facilement, en popularité, en fécondité, en poids, sur les deux autres comiques originaux de circulation internationale : celui de l'ancienne comédie italienne et celui des clowns anglo-américains. Or notre époque a vu s'accomplir une révolution La popularité foudroyante et l'ubiquité du cinéma ont fait passer de Paris à Los Angeles le centre de fabrication et d'exportation du comique. Pour une salle de théâtre, deux cents salles de cinéma rient, et le comique principal de l'humanité devient un comique d'écran.

Une critique purement littéraire en mènera grand deuil. Et je ne dirai point qu'elle ait tort. Mais une critique philosophique, et surtout un critique philosophe, verront des compensations possibles. Molière prenait son bien où il le trouvait. Prenons où nous en trouvons du bien pour Molière.

Ne pourrait-on comparer utilement le comique de Molière, c'est-à-dire le grand comique du théâtre, avec le comique du cinéma? Jusqu'ici le public européen a adopté un seul quasi-Molière de l'écran, qui est Charlie Chaplin. On remarquerait que le comique de Charlot appartient non à l'ordre du comique actif abandonné par Molière après Mascarille, mais à l'ordre du comique passif, adopté par Molière avec Sganarelle et les rôles que j'appellerais, si je ne craignais des horions, sganarelloïdaux. Entre le comique d'Alceste et le comique de Charlot il y a cette analogie que tous deux font rire d'un inadapté, que de cette inadaptation fondamentale et irrémédiable se dégage un comique inépuisablement varié.

Remarquons en outre qu'il est possible que le film parlant rende avec usure à Molière ce que le film muet paraît lui avoir plus ou moins enlevé, en influence et en rayonnement.

Il n'y a pas de pièces, je crois, qui s'établiraient avec plus de facilité, d'autorité, de résonance dans le film parlant que celles de Molière. L'élément de mouvement et de parade y ressortirait puissamment, les esprits de la farce remonteraient sur l'écran comme l'huile sur l'eau. On ne trouverait que dans Molière, dans notre mémoire séculaire et innée de Molière, assez de corps pour donner de la substance et de la profondeur aux deux dimensions d'une scène faite de toile, de fantômes, de paroles dégelées comme celles où puisa Pantagruel. Le jour où, sous cette forme, Molière sera partout, où le comique de Molière sera pris, jugé, encadré dans une manière de société visible et mouvante des comiques, où les termes de comparaison foisonneront sous notre regard, ne croit-on pas que la critique de Molière, elle aussi, se rafraîchira et se renouvellera, et qu'aux trois périodes, ou aux trois directions, que nous avons tenté de discerner, une quatrième, riche et libre, s'ouvrira sous des yeux neufs?

ALBERT THIBAUDET

L'ASSASSIN[1]

VII

Guère plus que Pradeau le docteur Chabert n'a changé, depuis douze ans. Il a maintenant touché la quarantaine, mais il est resté jeune, d'une jeunesse vraie. Amplement charpenté, bien musclé, la poignée de main vigoureuse, il me plaît, je ne saurais mieux dire. Il est de ces aînés près desquels je me sens libre, à qui je voudrais ressembler. Il me suffit de regarder ses yeux bruns, leurs prunelles lumineuses et chaudes pour être sûr qu'il n'a rien perdu d'une limpidité d'âme devenue lamentablement rare, chez des hommes de sa culture et de son âge. La sève en lui continue de couler sur un rythme facile, équilibré; je lui vois la fraîcheur d'un bel arbre épanoui, dont le feuillage nombreux dissimule les branches mortes, s'il en a.

Il m'a reçu dans sa claire maison du coteau. A travers deux grandes baies ouvertes au midi nous voyions des vergers fleuris, des îlots de platanes, d'érables et de peupliers, la Loire brillante, le Val soyeux et bigarré. Autour de nous d'admirables fleurs, sur le bureau, sur des consoles, sur la haute cheminée, partout, apportaient dans la pièce même la vénusté et le parfum de l'avrillée.

J'écoutais le docteur Chabert, conquis par son regard direct, par sa voix cordiale et souple, par une chaleur contagieuse, de santé, d'allègre énergie, qui rayonnait de toute sa

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 février et 1er mars.

personne. Il me parlait sans surveiller ses mots, pensant ou rêvant devant moi : j'étais content de voir qu'il se sentait en ma présence aussi libre que moi dans la sienne.

— Que vous dirais-je, dont vous ne vous doutiez déjà? Vous n'êtes point sans penser qu'en cette lointaine affaire Soucaille, ma règle de conduite a été simplement ce qu'elle ne pouvait pas ne pas être : envisager chaque fait en soi, honnêtement, scrupuleusement. On me demandait un récit, une relation des faits auxquels j'avais été mêlé : je les ai donc donnés, aussi objectivement exacts qu'il m'a été possible. Voilà tout. Simple témoin, je n'avais pas en l'occurrence à porter de diagnostic ni à prescrire de traitement. A chacun son métier : je déposais devant des juges.

Le docteur, s'étant levé, s'était mis à marcher dans la pièce, à longues enjambées régulières. Aucune fièvre dans son allure, le rythme de ses pas accompagnait en l'activant le mouvement de sa pensée : ses souvenirs marchaient avec lui, obéissant à des réflexes bien réglés.

— En arrivant à l'auberge du *Point du Jour*, j'avais trouvé Fauvel dans un état abominable. Quoique blessé d'une plaie affreuse, il dégoûtait plus qu'il n'apitoyait : il était ivre jusqu'à l'immonde, au point d'avoir perdu conscience de quoi que ce fût, même de sa blessure. Lorqu'il entr'ouvrait ses paupières, ses yeux roulaient dans leurs orbites, noyés d'un tel abrutissement qu'on le voyait glisser sur ses prunelles, comme une taie. Pendant que je sondais sa plaie, il fléchissait sous un écrasant sommeil, sa souffrance même sombrait dans cette torpeur plus que bestiale.

» Je me rendis compte tout de suite qu'il n'était pas dangereusement frappé. Je pus laver la plaie à fond, et décidai incontinent d'en suturer les lèvres béantes. Et ceci je l'ai vu, entendu : un grand gaillard en défroque blanche, ou plutôt une carcasse épaisse et chaude, affublée d'oripeaux grotesques, et d'où sortait, chaque fois que mon aiguille pénétrait dans sa chair, non pas un cri mais un grognement mou, un « han » de gindre épuisé.

» Qu'auriez-vous fait, je vous le demande, si quelqu'un s'était levé, en plein prétoire, pour affirmer qu'Adrien Fauvel, ce matin-là, dans cette auberge du *Point du Jour*, avait

nommé son agresseur et désigné Didier Soucaille? Ce quelqu'un s'est trouvé, peut-être l'avez-vous su : Puyrajoux, le chef de brigade. J'ai bondi, comme on bondit à vingt-huit ans. J'ai dit, j'ai soutenu que ce n'était pas vrai. J'étais au chevet de Fauvel avant l'arrivée des gendarmes, et j'y étais encore après leur départ pour la Ronce. L'homme ivre que j'avais pansé n'avait pas prononcé un mot; ou plutôt si, vingt fois, toujours les mêmes, quelques mots trop triviaux pour que je veuille vous les redire, et qui n'exprimaient rien que le malaise de ses entrailles.

» Mais comment, comment diable un homme normal, dont la bonne foi est évidente, peut-il mentir avec cette intrépidité? Vous voyez, je sursaute encore, je sens monter en moi le même bouillonnement que naguère devant cet imbécile déchaîné. Le geste mélodramatique, il montrait le couteau de Soucaille sur la table des pièces à conviction. Il s'écriait : « La lame était pleine de sang »... Bigre! On n'en voyait seulement plus trace, quelques vagues taches de rouille piquetant l'acier sur un de ses côtés. « ... De sang *humain* », ajoutait Puyrajoux. Ah! pour le coup, c'était trop fort! J'ai bondi de nouveau, j'ai affirmé avec vigueur que Puyrajoux n'en pouvait rien savoir; qu'on aurait dû, avant tout autre chose, procéder à un examen de laboratoire. Je n'ai dit rien de plus, je vous assure; rien que ce qu'il me fallait pourtant dire. J'ai d'ailleurs ajouté qu'en tout état de cause on pouvait recourir encore à l'examen qu'on avait négligé, mais qu'il était sans doute trop tard, des contacts, des frottements successifs ayant dû effacer les quelques traces de sang qu'avait pu, en effet, remarquer Puyrajoux.

» Était-ce là déposer en faveur de Didier Soucaille? Entre Puyrajoux et moi, je vous laisse à décider lequel a déposé sans parti pris. Fauvel, naturellement cité, a louvoyé, s'est contredit, tout à tour suggérant qu'il avait reconnu Soucaille et convenant qu'il n'en était pas sûr. Il s'est surtout défendu d'être ivre autant que je l'avais prétendu, défendu contre moi avec une rancune évidente.

» Car le plus raide, c'est que j'ai attiré sur ma tête un ressentiment à peu près unanime. Telles sont les préventions des collectivités humaines, l'infirmité de ce qu'elles nomment

leur sens moral, que j'ai été le seul, en ce procès, à faire figure de témoin partial. Tout le pays, après le jugement, a crié haro sur moi. Pendant des mois, jusqu'à la guerre, la clientèle a déserté mon cabinet. J'en suis venu à me demander si je n'allais pas être, un prochain jour, contraint à m'en aller, à fuir comme un réprouvé. Durs moments, belle dégelée de plombs dans la tête. Q'est-ce qu'il en reste? Un peu plus d'expérience, mais de sagesse pas davantage. »

J'avais écouté le docteur sans rien dire, avec une sympathie que je sentais mieux s'émouvoir dans le silence que je gardais. Je me levai et le rejoignis dans l'embrasure de la fenêtre.

Longtemps nous regardâmes ensemble la brume verte et dorée des jeunes feuilles, la pâle transparence du ciel bleu et toute cette pure lumière qui baignait l'étendue des champs. De l'autre côté de la Loire on distinguait des attelages minuscules, et, sous des bouquets d'arbres, éparpillées par des lieues de val, de blanches métairies aux toits roses. Sous nos pieds, à flanc de coteau, une terrasse s'étendait à l'ombre de très vieux tilleuls. Des abeilles, de gros frelons bleus tournoyaient dans les rais de soleil. Le long de la terrasse, sur la crête du mur de soutènement, des corolles rouges de géraniums flambaient à contre-jour, leurs pétales transpercés de lumière.

Nous revînmes nous asseoir et continuâmes à parler de Soucaille. Mais ce que le docteur m'a dit alors, je le savais déjà, ou j'étais prêt à le savoir : car j'en avais perçu l'écho dans les feuillets que j'ai retrouvés, et je reconnaissais, sans surprise sinon sans trouble, la voix que j'avais cru entendre alternant avec celle de mon père.

Ainsi donc, dans cette même pièce peut-être où résonnaient nos voix vivantes, peut-être ici, dans le bureau où j'écris ces lignes à la table qui était la sienne, mon père et le docteur Chabert avaient parlé de Didier Soucaille avec cette ouverture de cœur, cette grave liberté qui nous unissaient à présent.

Mais cela, le docteur me l'a tu, par un sentiment de discrétion, pour lequel je l'estime et l'aime davantage. S'il m'a dit avoir lu certaine lettre de Didier Soucaille, il ne m'a pas dit

que cette lettre, il l'avait remise à mon père. Pas une allusion à mon père, à l'intérêt tourmenté, douloureux, qu'il lui a vu porter à cette affaire. Il ne se doutait pas que je savais presque d'avance, que je voyais frémir sur lui ce souvenir qu'il me cachait.

TROISIÈME CAHIER

I

Maintenant j'ai pu relire les pages qu'écrivit mon père. Prémuni désormais contre le choc d'une révélation brutale, je les ai lues lentement, avec une attention trés pieuse. Remué certes, profondément; mais calme, et constamment lucide.

Et je voyais clairement, d'une ligne à la ligne suivante, que toutes mes recherches, toutes mes démarches avaient tendu vers ces lignes et ces mots, n'avaient fait que tendre vers eux.

Déjà, au seuil de ces cahiers, n'écrivais-je pas que les notes de mon père m'apparaissaient comme un aboutissement? Le voyage que je viens d'accomplir au côté de Didier Soucaille, depuis son lointain passé trébuchant à travers sa vie, c'est la main paternelle qui m'y a soutenu et guidé. Si j'ai voulu tout savoir, tout comprendre, autant et plus que pour moi-même, c'était à cause de lui, pour lui... Et c'est vrai, père, j'ai trébuché. Mais du moins nous voici bien ensemble. J'ai retrouvé ton cœur, ton vrai cœur. Et c'est toi maintenant que j'écoute, les yeux pleins d'amères et douces larmes à tant me reconnaître en toi.

Je n'irai plus questionner d'autres hommes : ceux qui avaient quelque chose à me dire m'ont tout dit. Les autres, cela n'est pas la peine. Des Brouet, des Ribaudeau, des bourgeois comme Jongleux ou Descroizettes, des mégères comme la Massinon, la Jézéquel, ne sauraient plus désormais rien m'apprendre, ni sur Didier Soucaille, ni sur eux-mêmes, et non plus sur les événements. Après ce que m'ont dit Pradeau et le docteur Chabert, il m'est facile, mes propres souvenirs aidant, de rapporter des faits un récit direct et fidèle.

Au mois d'août 1919, Didier Soucaille, démobilisé, rentre au pays. Il semble métamorphosé. Sa sauvagerie a disparu, il parle volontiers, sourit souvent, manifeste dans toute sa conduite une volonté de bon accord, d'entente paisible avec les autres hommes, surtout avec ceux de son âge. Lorsque se fonde au bourg une société d'anciens combattants, il est un des premiers à s'inscrire. Il suit assidûment les réunions, écoute, approuve, sans pourtant intervenir, sans déborder la place où il se tient modestement. Il est courtois, généreux, il a la cigarette facile. Comme tous les hommes de la tranchée, il use de cet argot vivant, gouailleur et coloré, qui semble d'abord aux profanes un rite de société secrète. On lui voit, comme à tant d'autres, le complet en drap de troupe dont la patrie reconnaissante fait largesse à ses derniers sauveurs. Il s'incorpore à leurs rangs clairsemés, trouve moyen de s'y fondre et de passer inaperçu.

Aussi bien n'est-il pas, comme les autres, de ces recrues lassées qu'empoigne une mobilisation nouvelle? Il s'embauche dans une fonderie, comme manœuvre. Très résistant, il travaille à la chauffe, le torse nu, un torse maigre et dur où les muscles roulent à fleur de peau. Il ne se plaint jamais, ne boude jamais à la besogne. Il loge dans une petite chambre qu'il sous-loue à un ménage d'ouvriers, rue des Moines, et prend pension pour ses repas chez un charcutier-traiteur de la Grand'Rue.

Sa vie, très régulière, très conforme, est celle d'un garçon de vingt-cinq ou vingt-six ans, qui « gagne bien », que l'on dit « sérieux », et qui sans doute va se marier bientôt.

Il a toujours son visage écrasé, ses yeux trop creux, sa mâchoire trop saillante. Mais sa laideur ne repousse plus : il semble qu'elle se soit effacée, puisque personne n'y prête plus attention. Tous les dimanches il rejoint quelques camarades, joue aux cartes avec eux en buvant sans excès, ou bien pédale en bande vers l'une de ces assemblées villageoises où l'après-guerre commence à trahir sa soif de plaisir.

Pendant tout ce temps, on sait qu'il recherche la fille Coyard, qu'il la comble de menus cadeaux dont aucun n'est refusé. Personne ne se scandalise : Armande Coyard est jolie, mais elle n'est que la fille d'un gérant de bateau-lavoir.

L'opinion publique accepte, approuverait volontiers; déjà on « les marie ensemble ».

Deux ou trois mois Soucaille travaille ainsi à la fonderie. Aucun incident, que l'on sache, n'est venu traverser le décours monotone de sa vie. Et pourtant il s'assombrit lentement, redevient taciturne, se rétracte chaque jour un peu plus. Un soir de paye, il annonce qu'il quitte l'usine.

Son chef d'atelier est stupéfait :

— Qu'est-ce qui te prend? Tu as à te plaindre de quoi? S'il y a quelque chose, tu peux me le dire franchement.

— Il n'y a rien, — répond Soucaille.

Et c'est vrai, il n'y a rien : pas de mots vifs avec les autres ouvriers, pas de reproches du contremaître.

— Alors? voyons...

— Alors rien. Je veux m'en aller.

Il a baissé son front où les veines se gonflent, repris son air clos et buté. L'homme le regarde, le voit soudain étrangement loin. Alors il soulève sa main, d'un geste qui renonce, qui abandonne :

— Comme tu voudras.

Soucaille, deux jours après, s'est embauché dans une corderie. Il y montre la même ponctualité, la même conscience dans son labeur. Partout où il travaille on est content de ses services. Mais n'était-ce pas déjà ainsi, avant la guerre? Déjà les vieux Laborderie disaient à tout venant que Soucaille « les aidait bien ». Il redevient lentement semblable au Soucaille qu'il était alors. Un dimanche, deux dimanches, il disparaît. Lorsqu'on le voit ensuite reparaître, une gêne se glisse entre ses anciens camarades et lui : il a suffi de cette brève rupture pour rendre perceptible à tous le soulagement qu'ils avaient eu de son absence.

Au bout d'un mois il quitte la corderie, donne congé à ses logeurs. On apprend qu'il s'est loué à la Grille, une ferme écartée aux lisières de la forêt. Il n'y reste pas, touche à la ferme des Quatre-Vents, puis à celle du Buisson Marchais, erre ainsi d'une ferme à une autre en travaillant à la journée.

Nulle part on ne le congédie : il s'en va. Maintenant ceux qui le rencontrent, reconnaissent le Soucaille d'autrefois, son aspect farouche et glaçant. Ce retour, désormais accompli,

est extrêmement sensible, et plus encore : frappant. Il éclate aux yeux de tous que ce laid visage sans lumière est le vrai visage de Soucaille. Lorsqu'on parle de lui on ne dit plus Soucaille, mais La Brute ou Mandrin, comme autrefois.

Personne n'éprouve de surprise lorsqu'on le voit rôder aux abords de la Ronce, lorsqu'on apprend, presque aussitôt, qu'il est revenu chez les Laborderie : on attendait cette nouvelle, on savait qu'il échouerait là.

Il est chez eux depuis six semaines, travaille autour de leur maison, guide Philippe à la charrue vigneronne, le même âne brun au poil bourru, à peine plus maigre et plus hirsute que six années auparavant. Un matin, vers la fin de mars, le boulanger passe livrer une miche. Les volets clos l'intriguent, et le silence de la chaumine. Il est neuf heures, le logis semble mort. Au lieu de poser le pain sur l'appui de la fenêtre, comme d'habitude, il appuie sa bicyclette à la croix forgée du placis et toque à la porte fermée. Pas de réponse. Il secoue le loquet, la porte s'ouvre, et l'homme recule. A la clarté qui coule par l'embrasure, il a vu deux cadavres en chemise, deux pauvres morts étendus dans leur sang, sur le carreau.

Il a couru vers les autres maisons. L'alerte a secoué le hameau. De toutes les bouches un nom a jailli : Soucaille. Les hommes l'ont avidement cherché. Nulle trace, il avait disparu.

II

Alors, dans le pays entier, c'est un sursaut réellement effrayant. Comme à la Ronce, toutes les bouches crient « Soucaille ». Pas une voix pour émettre un doute, la clameur est universelle.

C'est à croire que chacun a prévu ce qui arrive. Déjà, dans les groupes qui se forment, des gens disent : « Je m'y attendais. » Les autres approuvent, enchérissent : « C'était fatal. » On parle de l'affaire Fauvel, on la revit, elle est d'hier. Pardessus la guerre abolie, le passé se noue au présent.

Dans toutes les rues de la petite ville la fièvre court et tourbillonne. C'est comme une folie collective que l'on voit

naître, grandir, se déchaîner. Ce tumulte, ces voix, ces gens qui gesticulent et crient, ces yeux qui brillent d'un feu sombre dans les visages contractés, cela rappelle les heures de la mobilisation générale. Mais il y a cette fois dans l'exaltation de tous une sorte de contentement, de terrible gaîté.

A travers la Grand'Rue des gendarmes montés galopent, les fers de leurs chevaux claquant sec sur les pavés. On s'aborde, on s'interroge : « Où vont-ils? — Dans les bois du Mesnil... C'est par là qu'il a dû se sauver. »

Des bicyclistes filent à toute allure, la tête baissée sur leur guidon. Des voitures ronflent, des motos pétaradent. Le tumulte se hausse, la fièvre bat à pulsations désordonnées.

Voici d'autres gendarmes, penchés sur l'encolure de leurs bêtes : la brigade de Vitry, celle de Fay, celle de Jargeau. Elles tirent chacune vers une route différente, vers Saint-Martin, vers Germiny, vers Bellegarde.

Où aller? Vers où se précipiter? Une confusion haletante fond sur la ville et la secoue. L'attente, l'incertitude deviennent insupportables. On a vu les gendarmes qui tout à l'heure galopaient vers Chanteloup revenir sur leurs pas, et de nouveau passer bride abattue. Ils ont crié quelque chose, tendu leur bras en direction du nord. « Vers Bellegarde! Ils vont vers Bellegarde. »

Derrière eux le gros Brouet passe à motocyclette, ralentit, met pied à terre devant sa boutique. Énorme, tonitruant, on l'aperçoit par-dessus les têtes, on distingue son rire formidable, on l'entend s'écrier tout à coup : « Écartez-vous, les gars! Il va y avoir du boulot! » Il a sauté sur sa machine, a démarré dans un fracas d'explosions. Jusqu'au tournant de l'église son corps tremblote aux cahots des pavés, et son fusil danse sur son dos.

« Qu'est-ce qu'il a dit? On l'a trouvé? On va le prendre? » Des nouvelles courent, éclatent, exaspérant l'angoisse de la foule, l'énervant, fouaillant sa colère : « Soucaille a passé au Mesnil avant l'aube. Il se cache toujours dans les bois. Des bûcherons l'y ont vu, mais ils ont dû fuir devant lui. Il est comme enragé, il a son couteau à la main... Il a remonté vers Gaudin, vers Chanteloup... On ne sait plus où il est, on a encore perdu sa trace. »

Un peu plus tard, on signale sa présence dans le Val. On dit qu'il a passé la Loire à la nage. Le téléphone tinte sans trêve, alertant les communes à dix lieues à la ronde. Quelques minutes avant midi une stupeur s'abat, que suit, presque aussitôt, un grondement de guêpier furieux. « Le bandit, la brute, l'assassin! » De nouveau il a tué, massacré une femme à Chanteloup. On a trouvé son corps devant sa porte. Il y avait à côté d'elle un bébé de deux ans, qui pleurait. Qui a dit cela? Est-ce vrai? Est-ce possible? C'est vrai, c'est Ribaudeau qui l'a dit. Il venait de là-bas, il avait vu la femme assassinée.

Et toujours des groupes s'agglomèrent, se disloquent, des bandes passent, armées de fusils de chasse, de revolvers. Dans les quartiers ruraux les hommes empoignent leurs pioches, leurs faux. On songe à une émeute, à une jacquerie sans merci, mais joyeuse : car en dépit de l'inquiétude, de la colère, la même gaîté vibre à travers la foule. Les portes battent au seuil des maisons désertées. Il fait une journée tiède, ensoleillée, la première belle journée de printemps.

Ce n'est pas vrai : Soucaille n'a pas tué la fermière de Chanteloup. Il l'a seulement menacée de son couteau. Depuis elle est secouée de crises nerveuses, il a fallu la mettre au lit, la veiller.

A présent que les hommes sont partis, des adolescents apparaissent dans les rues, parmi les femmes. Eux aussi sont armés. Ils parlent fort, insupportables et bravaches. A leur tour ils s'en vont, battent les chemins vers la forêt. Et voici maintenant des gamins, que leurs mères rappellent en criant. Tout le pays se vide, se déverse par toutes ses routes. Les notables, les rentiers, les vieux, tous essaiment par petits paquets, qui se rejoignent, qui discourent, et qui cheminent dans la poussière en quêtant les nouvelles errantes.

Vers trois heures de l'après-midi, ces troupes éparpillées commencent à dériver dans une même direction. L'air se charge d'une angoisse plus sensible, plus frémissante. Simultanément presque, tout le monde apprend la vérité. Et l'extraordinaire, c'est que chacun l'éprouve immédiatement comme telle. Les heures incohérentes qui ont secoué la foule depuis la découverte du crime, elles s'ordonnent d'un seul

coup, reprennent leur cours et leur sens à la fois. Depuis l'aube, d'une heure à une autre, on suit la trace de l'assassin.

Il a dû tuer au fort de la nuit, surprendre les deux vieillards en plein sommeil, les massacrer presque sans lutte. Il les a tués pour les voler : on n'a pas retrouvé une pièce d'argent dans la maison, ni les quelques bons du Trésor que les Laborderie cachaient au su de leurs voisins.

Il a quitté aussitôt la Ronce, s'est enfoncé dans les bois du Mesnil. Ce n'est pas là qu'il a passé la nuit. Sans doute a-t-il songé qu'on l'y chercherait d'abord, et que ces boqueteaux clairsemés, coupés de larges emblavures, lui offriraient un refuge trop précaire.

Bien avant la pointe de l'aube il a coupé à travers les prés de Gaudin, — on voyait tous ses pas marqués dans la terre spongieuse, — il a filé vers l'étang de Chanteloup et s'est tapi dans le bûcher du métayer.

Le jour venant, il a guetté le départ de l'homme. A peine l'a-t-il laissé s'éloigner : quand la femme a crié en voyant Soucaille devant elle, le métayer a entendu son cri. Il a couru de toutes ses forces, juste pour apercevoir Soucaille qui se coulait comme un aspic dans les broussailles de l'étang. La femme pâmait, les yeux dilatés d'épouvante, hors d'état de prononcer un mot. Enfin elle a pu faire comprendre comment la chose s'était passée.

Elle avait vu un homme sur sa porte, et aussitôt cet homme était contre elle. Il tenait un couteau à la main. Il était plus affreux qu'un démon de l'Enfer. Il lui a réclamé, d'une voix basse et précipitée, « de quoi manger et un peu d'argent ». Sa peur lui a donné la force de bondir, de mettre la table entre cet homme et elle. Il a couru quelques pas autour de la table, en menaçant de son couteau ouvert. Quand il s'est trouvé à l'opposé de la porte, elle a pu se jeter dehors et s'est enfuie dans la campagne, hurlante et les poings aux joues. Le bandit ne l'a pas poursuivie. En deux ou trois secondes il a raflé un pain dans la maie, et des andouilles pendues dans l'âtre, dont il a cassé les ficelles d'un coup sec. Après quoi il a filé vers l'étang.

D'autres hommes l'ont vu quand il a traversé la route de Saint-Martin, d'autres encore plus loin vers le nord, du côté

de l'équarrissoir. Pradeau les a rejoints, questionnés. C'est lui qui conduit la poursuite, sans hâte, avec une minutie méthodique. Il va de ferme en ferme, recueille les moindres indices auprès des travailleurs qu'il rencontre dans les champs. Dès dix heures il était à Chanteloup, il a interrogé la métayère avec douceur et fermeté : « Soucaille a bien dit *un peu* d'argent. Vous êtes sûre? Il n'a pas réclamé *votre* argent? » Elle en est sûre, Soucaille a dit « un peu » d'argent.

Une demi-heure plus tard, Pradeau franchit la ligne du chemin de fer, sur le climat de Pochy. Puyrajoux, vieilli, au seuil de la retraite, peut-être gêné par le souvenir de l'affaire Fauvel, lui abandonne toute l'initiative. Trois autres gendarmes les accompagnent.

Pradeau est froid, distant. Quand les cultivateurs le questionnent à leur tour, il se tait. S'ils font mine de se joindre à lui, il refuse sèchement leur concours. Il va, poussant toujours au nord, vers la forêt.

Cette lente poursuite se prolonge jusqu'à deux heures de l'après-midi, pendant douze bons kilomètres. Pradeau est entré au château de l'Auroy où il a demandé à téléphoner, à téléphoner seul. Il paraissait préoccupé, moins sûr de lui. Enfin il a prié qu'on l'attendît un peu, a enfourché un vélo prêté, et a filé sur la route droit vers l'ouest.

Une demi-heure plus tard il revenait, le visage rasséréné, donnait un nouveau coup de téléphone, et repartait avec les autres gendarmes dans la direction qu'il avait suivie seul. C'est environ ce moment, peu après le second coup de téléphone de Pradeau, que les groupes de chasseurs, de curieux se sont mis à dériver ensemble, à confluer vers les bois de Chenailles, les taillis et les landes de Gabereau.

J'ai su, de la bouche même de Pradeau, quelle intuition était venue à son secours, alors qu'en touchant la forêt il désespérait presque du succès de sa poursuite. Il s'est rappelé tout à coup que Soucaille avait travaillé dans ces parages, à la Grille, au Buisson Marchais. Et dans l'instant précis où ce souvenir se ranimait, il a senti en lui, le traversant, l'inquiétude même qui avait dû chasser Soucaille, et détourner sa fuite à l'opposé des fermes forestières.

Il s'est élancé en pensée sur les pas du fugitif, s'est vu

brusquement arrêté devant le ru du Gué Girault; et dès lors il a respiré. En cinq minutes de bicyclette il atteignait le ruisseau, à cette saison gonflé par les pluies. Il en suivait à pied la berge glaiseuse et moite, et tressaillait d'une joie soudaine à reconnaître dans un creux les mêmes empreintes de pas que dans les prairies de Gaudin.

La poursuite a repris vers l'ouest et les bois de Chenailles, obliquant peu après vers le sud, les landes de Gabereau et la Loire.

Déjà, par l'étendue des champs, de petites troupes d'hommes surgissaient, de plus en plus nombreuses et fortes. On entendait des abois de chiens, des appels. Pradeau est redevenu sombre. Il s'est arrêté aux lisières de la route d'Orléans, derrière une meule, et là s'est concerté avec ses camarades. On les avait vus de très loin, et suivis. A chaque instant des gens s'approchaient, un gros rassemblement s'épaississait au bord de la route.

Pradeau regardait cette cohue en hochant soucieusement la tête. Il a pris brusquement son parti, il a parlé aux hommes avec une raide autorité : « Oui, Soucaille était de ces côtés. Oui, on devait, on allait l'avoir. Mais il ne s'agissait plus désormais de bourlinguer à tort et à travers, de jouer à la petite guerre. » Des voix s'élevaient autour de lui, lançant des avis, des conseils. Il a dit sèchement : « Taisez-vous! » Un grand silence est tombé sur ces hommes, où l'on a perçu tout à coup, mystérieuse, proche, angoissante, la présence réelle de Soucaille.

Pradeau, alors, a réparti les hommes en deux groupes : le plus fort, sous sa direction, prononcerait de la route à la Loire un large demi-cercle, qui embrasserait le bois et la lande aussi loin que possible vers l'ouest. La ligne ensuite se rabattrait face à l'est, vers le groupe que commanderait Puyrajoux.

Ce dernier groupe, dans la pensée de Pradeau, devait n'avoir qu'un rôle d'affût et de surveillance. Il supposait en effet que Soucaille se cachait dans la lande et que, des deux équipes de chercheurs, c'était la sienne qui découvrirait l'assassin.

Il a posté deux sentinelles sur la route, et il est parti vers Faujuif. Bientôt après tous ses hommes avaient disparu dans les taillis d'acacias et de genêts.

Puyrajoux est descendu droit vers la Loire. Ils étaient avec lui sept ou huit, dont Ribeaudeau et le grand Brouet. Ils ont traversé la ferme de Gabereau, passant l'un après l'autre sous la poterne du courtil. Devant eux un pré s'inclinait jusqu'au fleuve, où deux noyers encore défeuillés bombaient leur large ramure. La Loire en crue roulait son flot énorme et lisse, sous un ciel absolument pur, dont le bleu commençait à pâlir. A droite, en avant d'une pineraie, une petite cabane de pierres, couverte de tuiles, se détachait sur le fond noir des arbres.

Dès que Pradeau s'était éloigné, une excitation malsaine s'était ranimée parmi les hommes de Puyrajoux. A peine étaient-ils hors de la ferme qu'ils se reprenaient à palabrer, à brandir leurs fusils, à exciter leurs chiens. Dans les bois qui cernaient le pré on entendait des branches craquer, d'autres molosses aboyer violemment. Puyrajoux avait chargé son mousqueton. Ribaudeau et Brouet se tenaient à ses côtés, rouges, les yeux brillants, prêts à tirer.

Comme ils descendaient sur le pré, un homme bondit hors de la cabane. Brouet épaula son fusil, mais le releva tout à coup. L'homme courait vers eux en criant. Derrière lui, deux autres sortaient de la hutte.

— Ne tirez pas! Ne tirez pas!

C'était Montauvert, un grainetier du bourg, le fermier de Gabereau et son valet qui s'étaient embusqués là, et qui, apercevant la bande, avaient eu peur d'être pris pour Soucaille. Ils arrivaient, très émus, hors d'haleine :

— Il était temps... On a eu chaud.

Au même instant des chiens déboulaient du taillis, des cris résonnaient derrière eux, et des hommes surgissaient, trois, quatre, bientôt une dizaine, qui venaient grossir l'attroupement, accroître le tumulte et le désordre. Puyrajoux, impuissant, débordé, s'enrouait à force de crier. Et de la route voisine d'autres gens arrivaient sans cesse, qu'on voyait déboucher un à un de la poterne, au faîte de la côte herbue.

Les chiens continuaient d'aboyer, trottant, quêtant, brouillant leurs pistes. Presque tous étaient de ces fortes bêtes mâtinées de bergers allemands, qu'on a vues se multiplier dans nos campagnes après la guerre. Ces aboiements, cette rumeur de foule, cette foule elle-même répandue par le pré

donnaient à ce coin de vallon comme un aspect de kermesse foraine. Le ciel, toujours très pur, s'emplissait vers l'occident d'une lumière ambrée, tiède aux yeux. Mais l'air fraîchissait déjà, devenait plus limpide et plus sonore.

Tout à coup l'un des chiens se mit à donner de la voix, d'une telle sorte que tout le monde tressaillit. Il jappait à coups de gueule brefs, précipités, à la fois étouffés et rageurs. On le chercha des yeux, on l'aperçut.

Il se tenait à quelques pas de la cabane, au bord d'un fossé broussailleux. Tout le poil hérissé autour de l'encolure, les pattes raides, le cou tendu, il continuait de japper en grondant.

Les hommes se regardèrent entre eux, un peu pâles. Quelqu'un chuchota :

— C'est à qui?

Alors Brouet, les yeux clignés sous sa main en auvent, — et l'on voyait cette main trembler, — murmura sourdement :

— C'est le mien.

Et aussitôt il se mit à crier, affermissant sa voix qui vibra étrangement dans un oppressant silence :

— Pille, Rajah! Pille!

Le chien eut un élan de l'avant-train, mais demeura piété des quatre pattes. Ses jappements s'étranglèrent et devinrent frénétiques. Tout le groupe d'hommes se serra sur lui-même : on avait vu devant la bête les broussailles bouger légèrement, et sous leur entrelacs une main se livrer passage, une main osseuse et pâle qui tenait un couteau ouvert.

III

La scène qui allait suivre, je ne sais pas si j'aurai le courage de la décrire. Quoi que l'on puisse penser de Soucaille et de ses forfaits, il n'y a pas de mots pour qualifier cette ignominie.

Ils étaient là, peut-être, trente chasseurs presque tous armés, qui d'un fusil, qui d'un revolver. Et pourtant leur premier mouvement, quand ils eurent découvert Soucaille, a été un mouvement de recul. Individuellement, chacun de ces hommes a eu peur.

Mais ainsi entassés ils ont senti la chaleur de leurs corps,

ils ont vu leur nombre, leurs armes; ils ont pris lâchement conscience de leur force.

Courageusement du moins, Puyrajoux s'est avancé. Il s'est avancé seul, bien détaché du groupe qui le suivait à bonne distance. A vingt pas du molosse qui aboyait toujours, il a crié « rends-toi! » et il a porté à sa joue la crosse de son mousqueton.

Plus tard il a soutenu avec passion, avec l'accent d'une sincérité évidente, qu'il ne voulait pas tirer, qu'il n'aurait pas tiré, que son geste n'avait eu d'autre but que d'intimider Soucaille. Mais à peine avait-il pointé son arme vers le fossé qu'un coup de feu partait derrière lui : le grand Brouet venait de faire feu.

Puyrajoux n'eut pas le temps de se retourner. Brouet lâchait son second coup, et aussitôt poussait une clameur de triomphe :

— Je l'ai cinglé, les gars!

Soucaille, sous l'épaisseur des ronces, était demeuré invisible. Mais on avait pu voir leur surface secouée d'un soubresaut animal. Toute la horde se rapprocha, d'un même branle.

— Rends-toi! — répéta Puyrajoux.

Aucun mouvement dans le fossé; une immobilité pleine de menace : car on sentait que l'homme palpitait là-dessous, regardait, attendait avec une âpre intensité. Brouet rappela son chien. Puyrajoux fit encore quelques pas. Quelqu'un cria :

— Faites attention! Il va vous sauter dessus!

Puyrajoux marqua un léger temps d'arrêt. Ce fut assez pour que deux nouveaux coups de feu partissent simultanément. On entendit, sur les feuilles sèches, la double volée des chevrotines; et de nouveau l'on vit un soubresaut agiter l'épaisseur des broussailles. Après quoi elles reprirent leur effrayante immobilité.

Mais la bande était assez proche pour distinguer maintenant, sous le réseau des ronces et des viornes, un homme tapi contre la terre, ou plûtôt une mince forme humaine, collée au sol jusqu'à sembler y entrer toute. Puyrajoux, alarmé par les coups de feu, craignant non sans raison d'être blessé par un de ces forcenés, avait fait un large écart et démasqué ainsi la place où se blottissait l'homme.

Tous purent alors s'apercevoir qu'il n'y avait pas de fossé sous les ronces, comme ils l'avaient cru de loin, mais seulement une ride légère du terrain : sans doute quelque ancienne rigole d'irrigation, émoussée par le temps et les herbes. Si farouchement que l'homme s'aplatît, forçât la terre de tout son poids, il ne pouvait pas disparaître : on voyait la longueur et l'épaisseur de son corps.

Et cette forme vivante, cette muette détresse de gibier traqué, cette immobilité qui désormais perdait son inquiétant mystère, venaient attiser tout à coup la faim malsaine des traqueurs, leur cruauté, leur lâcheté, tous les instincts sauvages qui les portaient à la curée.

Une curée, ce fut exactement cela. Encore faut-il, pour prendre une juste idée de cette horreur, imaginer de surcroît je ne sais quel raffinement, quelle minutie dans l'enchaînement des actes vils, où se trahissait l'humain.

Ils commencèrent par tirer d'assez loin, se poussant aux premiers rangs, prenant leur temps pour mieux viser. Chaque fois qu'un tressaillement venait secouer le corps étendu, ils riaient. Déjà Brouet, jaloux, revendiquait la gloire d'avoir tiré avant tous les autres, d'avoir blessé l'homme le premier. Un long vacarme de fusillade crépitait dans le soir transparent; et l'écho des détonations, renvoyé des arbres au fleuve, grésillait à fleur d'eau avec un bruit de métal en fusion.

Ce bruit, entendu de très loin, était comme un signal ou un appel. Au sommet de la côte, on voyait toujours des silhouettes surgir les unes après les autres, s'arrêter un moment et dévaler la pente. Ils furent bientôt cinquante, puis une centaine. Les adolescents qui s'étaient montrés au pays après le départ des hommes, voici qu'ils étaient là, qu'ils accouraient, plus avides, plus excités que leurs aînés. Eux aussi, ils tiraient en vociférant. Et personne pour les arrêter, pour les calotter jusqu'au sang. Au contraire on leur faisait place, on les encourageait à essayer leur adresse. Sur cette cible! Sur ce corps immobile, qui ne tentait d'autre défense que cette pesée farouche contre la terre, ne manifestait rien que cette volonté bouleversante d'y creuser son empreinte, d'entrer en elle et de s'y abolir!

Et malgré tout ils avaient encore peur. Malgré leur joie,

leur folie meurtrière, ils n'osaient encore s'approcher, s'assouvir. Ils redoutaient un sursaut vivant, une ruade méchamment vengeresse.

Quand ils s'apercevaient qu'une décharge avait touché son but, ils avançaient d'un pas ou deux, se tendaient davantage, flairaient d'un peu plus près leur proie, Les femmes, de plus en plus nombreuses, invectivaient et glapissaient, hors d'elles-mêmes. C'étaient elles qui entraînaient les hommes, qui tiraient la bande en avant. Et toujours des coups de feu claquaient, une âcre odeur de poudre leur montait aux narines, qu'ils reniflaient avec délices.

Cela, peut-être, aurait duré longtemps encore, si du bois de sapins Pradeau ne s'était élancé tout à coup. Il était déjà loin, quand le bruit des premières détonations était venu frapper ses oreilles. Aussitôt il avait couru, trébuchant sur le sol raboteux, entravé par les rets de broussailles, mais distançant très vite ceux qui l'avaient accompagné. Le crépitement de la fusillade ne lui laissait plus aucun doute. Il courait, enrageant du long parcours, plein de colère et d'anxiété.

On le vit apparaître au seuil du bois déjà ténébreux, suspendre à peine sa course, et la diriger droit vers la place où était Soucaille. Il se pencha, prononça quelques mots qu'on ne put distinguer, tendit les bras, arqua l'échine. Et lentement tiré par lui, soutenu fermement aux aisselles, le corps de Soucaille apparut, s'allongea, se tint enfin debout.

Immédiatement la foule était sur lui. La Jézéquel tendait ses griffes; la Massinon, les lèvres tordues, crachait vers le visage sanglant; Jongleux levait sa canne à pommeau d'or. Le grand Brouet, retirant son sabot ferré, fondit sur l'homme, le bras haut levé.

Il trouva Pradeau devant lui, haletant encore de sa course, les pommettes envahies brusquement d'une pâleur cadavéreuse. Il fixait Brouet droit aux yeux, chétif devant l'énorme gaillard. Mais dans ses yeux à lui se lisait une résolution si dure que le bras du colosse retomba.

Et Pradeau fit tête à la foule, sans parler, la regardant comme un dompteur un fauve. Elle frémissait, elle grondait vers Soucaille. Celui-ci avait glissé à terre. Les jambes à demi repliées, appuyé sur une de ses mains, il saignait, se

regardait saigner. Il semblait très loin de tous. Son visage sombre et clos, incliné vers sa main, ne trahissait aucune souffrance, aucun sentiment accessible. Mais de son isolement même s'exhalait une puissance de mépris formidable.

Puyrajoux, comme saisi de honte, s'était rapproché de Pradeau. A la lisière du bois apparaissaient les autres gendarmes. Une déception, une lassitude sans bornes s'appesantirent sur la cohue. On eût dit une pesée soudaine, qui s'accroissait avec une rapidité prodigieuse, et devenait très vite insupportable.

C'était fini. Les gendarmes soulevèrent Soucaille, et le transportèrent à la ferme en gravissant péniblement la pente. Il n'avait pas prononcé une parole, laissé échapper une seule plainte. Il n'était plus qu'un homme abattu, couvert de poussière et de sang.

La foule, ramassée sur elle-même, avait paru s'enfler, se distendre un peu sur sa frange du côté où il avait passé. Et lui, à ce moment, avait laissé traîner les yeux sur elle : rien qu'un regard, un long regard silencieux et farouche, où nulle terreur ne se laissait surprendre, mais qui brûlait d'une haine inexpiable, et qui dardait sur tous ces hommes, sur chacun d'eux, la volonté de tuer encore et le regret de ne plus le pouvoir.

Tout cela, jusqu'au dernier instant, avait gardé un caractère de laideur poignante, dont l'évocation seule, après tant d'années écoulées, m'est encore à peine tolérable.

IV

NOTES DE MON PÈRE

27 mars 1920.

« Arrivé à Saint-Martial un peu après sept heures du soir. Le procureur Vauvelle et le greffier Protois m'accompagnent. Vingt minutes d'entretien à la gendarmerie. Écouté surtout le gendarme Pradeau, qui a mené toute la poursuite avec intelligence et méthode, et qui a arrêté l'assassin. Il est d'ailleurs le seul qui ait gardé au cours du drame la dignité et le sang-froid qui convenaient. Il paraît que des scènes sauvages se sont déroulées à Gabereau : levée en masse de

tout le pays, fureur meurtrière éveillée par le meurtre. Sans l'intervention courageuse de Pradeau, Soucaille était massacré sur place.

» Un assassin? Et particulièrement odieux? Il est vrai. Mais surtout Soucaille : connu de tous, tutoyé par tous, un « enfant du pays » qu'il fallait condamner, retrancher. Le moyen? Une mise à mort. Justice sommaire et spontanée, réaction défensive d'un organisme contaminé, loi sociale si l'on veut, mais ici bien plus proche de ses origines naturelles, et décelant jusqu'au malaise l'inhumaine rigueur des lois naturelles. Aussi bien, si je consentais à jeter un regard en moi-même...

» Laissé Vauvelle à la gendarmerie, et gagné l'hospice cantonal où l'on venait d'amener Soucaille. Madame Guindollet, la directrice, me reçoit dans son bureau. Elle est bouleversée, toute tremblante, parle par courtes exclamations, lève les yeux et les mains, soupire. Elle me laisse avec le docteur Chabert, qui vient de panser Soucaille.

» Rapide entretien avec le docteur : le misérable a reçu onze blessures qui l'ont criblé de la tête aux talons. Son dos lacéré, déchiré, n'est plus qu'une plaie. Mais pas de fractures, aucun organe essentiel lésé. Le docteur a extrait deux balles de revolver, qu'il me montre; il ne sait plus combien de chevrotines. Il ne voit pas d'inconvénient à ce que je procède tout de suite à un premier et bref interrogatoire.

» Une chose m'étonne : lui que je connais si ferme, je le sens troublé, oppressé. Une gêne passe entre lui et moi, qui me gagne et m'oppresse à mon tour. Mauvais.

» Je l'interroge, et le trouve presque réticent. Il finit pourtant par m'avouer un désarroi qu'il ne peut vaincre : peut-être, ajoute-t-il, un simple ébranlement nerveux. Une heure auparavant, il se serait refusé à croire qu'un être humain pût réagir à une situation aussi terrible comme il a vu réagir Soucaille.

» Je le questionne encore, j'insiste : il ne veut rien répondre, ou plutôt il s'en dit incapable. Il répète seulement : « Vous verrez », toujours aussi troublé, malhabile à se ressaisir. Il murmure : « Ça se passera, il faudra que j'en vienne à bout. Mais je ne pouvais pas croire... Non vraiment, je ne pouvais

pas. » Et aussitôt, hâtivement presque, il prend congé sur un serrement de mains.

» Me voici au seuil de la chambre, avec Protois. Aucune sérénité : mon cœur bat stupidement, comme celui d'un débutant. Qu'est-ce qui peut ainsi m'émouvoir? Qu'est-ce que j'appréhende? C'est humiliant, inadmissible. Allons...

» Au lieu de la chambre que j'attendais, c'est un dortoir que la porte découvre en tournant : deux rangées de couchettes, de cinq chacune, le long des murs enduits d'un lait de chaux gris bleu. Une seule ampoule électrique au plafond, dont la lumière semble décomposée par la teinte bâtarde des murs.

» Lorsque j'entre, deux gendarmes se lèvent de chaque côté d'une des couchettes : celle de droite, la seconde à partir du fond. Toutes les autres sont vides et sans draps. Je m'approche, me voici au chevet de l'homme.

» C'est bien lui. Je ne l'ai pas vu depuis avant la guerre, plus de six ans. Mais c'est bien lui, affreusement lui. L'impression que j'éprouve est si aiguë que je ne puis parler d'une reconnaissance. Certes je reconnais Soucaille, mais en bien plus profond, en bien plus vrai que je ne l'ai jamais connu.

» Et c'est on ne peut plus pénible, agressivement et bassement pénible. En dépit de toute discipline, une antipathie violente s'abat sur moi et me possède. Toute ma volonté se cabre là-contre, pour chanceler aussitôt et traîtreusement me déserter : je ne souhaite plus d'être impartial, je regrette d'avoir à l'être. Un autre désir se lève en moi, que je n'ai jamais senti, un élémentaire et brutal désir de représailles.

» Pourtant cet homme est meurtri, abattu! Il souffre, il devrait souffrir : onze blessures, son dos qui n'est plus qu'une plaie... Mais c'est faux, mais c'est impossible. L'homme que voici étendu sous mes yeux, cet homme-là ne souffre pas. Il déteste, il n'est que haine et méchanceté.

» Je ne vois plus les bandes de toile qui ceignent son effrayant visage, mais seulement ce visage, osseux, aigu, tranchant; mais seulement, dans les creux des orbites, la flamme de son regard : une flamme ténébreuse et glacée, plus noire que l'ombre où elle se dérobe, où elle s'enfonce pour mieux me guetter, pour mieux darder sur moi, sur nous, son insistante et venimeuse morsure.

» Au moment où je me penche vers lui, je m'attends à le voir se dresser, m'insulter. Il ne bouge pas, ne cille même pas. C'est à peine si je distingue ses yeux; mais je continue de sentir leur insupportable toucher.

» Je commence à parler, en respirant lentement pour assurer ma voix. Et aussitôt sa voix à lui, sèche, froide, à peine agressive, mais qui touche et qui mord exactement comme son regard : « Et puis après? Oui, c'est moi. Je voulais ça, je l'ai fait. Vous me tenez. A votre tour. »

» Ensuite un long mutisme, absolument irréductible. Mais toujours son regard qui nous cherchait, nous poursuivait l'un après l'autre. Et brusquement sa voix s'élevait de nouveau, aussi sèche, aussi froidement résolue et mauvaise.

» Je l'entendrai toujours jeter vers moi, du fond de ce grabat que creusait son corps maigre et dur, scander vers moi avec une netteté terrifiante : « Si je me retrouvais hier, avant le coup, je le referais sûrement... Et cent mille fois comme ça, autant de fois qu'il le faudrait : je les saignerais encore, tout pareil. »

» Après cela, lorsque je parlais à mon tour, ma voix à moi me semblait vaciller. J'avais le sentiment profond, décourageant, de ma propre impuissance devant une force tendue à l'extrême, dont la dure vigilance ne céderait à aucune prise. Toutes les questions qui me venaient à l'esprit m'apparaissaient dérisoires, ridicules. J'avais honte de les exprimer dans l'instant même où je les exprimais. Lorsque mes lèvres prononçaient « pourquoi? » l'envie me saisissait de hausser les épaules, et plus secrète une autre envie, qui se gonflait et s'étalait en moi comme un bouillonnant surgeon : celle de porter mes mains sur Soucaille, de les fermer sur la chair de ses bras, et de crier en le secouant les invectives qui me suffoquaient : « Misérable! Canaille! Méchante brute! »

» Et tous les quatre qui étions là, debout autour de sa couchette, je voyais bien que nous sentions de même, que nous faisions bloc contre lui, qu'il nous fallait nous retenir pour ne pas céder ensemble, — avec quel soulagement complice! — à la révolte qui nous soulevait.

» Il faisait froid dans cette salle presque vide. La clarté blême qui tombait du plafond paraissait pauvrement fris-

sonner. Lorsque je me taisais, le bruit de nos respirations s'enflait dans un morne silence. Et l'homme nous regardait toujours, aussi farouchement dissemblable, aussi calmement haineux, qu'eût pu l'être une bête carnassière non moins intelligente que nous.

Ainsi donc, je pouvais en finir. L'affaire, juridiquement, se révélait sous un jour cru : un double meurtre, l'assassin arrêté, se refusant à dire les raisons de son crime, mais avouant tout dès le premier moment. C'était assez pour ce soir-là : je pouvais, je devais clore.

« Plus tard, pensais-je, quand il sera sur pied, je le retrouverai au Palais, chez moi. » Mais je ne me faisais guère d'illusions : dès l'instant où j'avais franchi le seuil de ce dortoir, il m'était devenu impossible de croire, d'espérer même, que je pusse jamais faire peser sur cet être ni ma volonté d'homme, ni ma puissance de juge.

» Pourtant, avant de le quitter, je n'ai pas été maître d'un mouvement presque passionné. Le souvenir des Laborderie était en moi. Je les voyais, les deux pauvres vieux, passer dans le chemin de la Ronce, un peu courbés, avec cette expression fraternelle qu'ils avaient, de douceur résignée, de bonté triste. J'entendais leurs voix alternées, et les mots familiers qu'elles avaient prononcés tant de fois. « Ce que c'est, pourtant... » disait l'homme. Et elle, avec un lent soupir : « Mon Dieu donc! »

» Ce que c'était, pourtant... Ce massacre, cette basse horreur. Et l'homme qui avait fait cela, c'était cet homme qui était devant nous, qui nous fixait, qui se taisait. Le même, absolument le même homme sous nos yeux qu'à la minute où il avait abattu son couteau.

» Oui, je sais : un assassin qu'on amène devant nous, c'est le même homme qui a assassiné, il y a quinze jours ou six mois, ou quelques heures... Mais tout à fait le même homme bien rarement, sans doute jamais. N'éprouverait-il aucun remords, nous braverait-il, se vantant cyniquement de son crime, il n'est plus tout à fait le même : il est un bandit arrêté, un prévenu qui comparaît, un autre homme.

» Lui, Soucaille, son crime le hantait, faisait partie de sa substance. Et non seulement le crime qu'il venait de com-

mettre, mais l'instinct, le besoin, la volonté du meurtre. Cette évidence pesait sur moi, si nouvelle pourtant, si étrangère, qu'il me semblait douter encore alors que j'étais convaincu. Je restais attaché à la pensée du crime commis, des deux vieillards et de leur mort affreuse. Mon cœur se gonflait de pitié, les larmes me montaient aux paupières.

» Et je me mis à parler d'eux, à demi penché sur Soucaille. Je parlai d'eux selon mon cœur, simplement, tendrement. J'évoquai leur bonté, leur faiblesse sans défense, leur constance généreuse à l'égard de Soucaille orphelin. Je murmurais, me penchant davantage, avec une émotion qui m'étreignait longuement à la gorge : « Mais comment, malheureux, comment avez-vous pu? »

» Rien. Il demeurait le même, épouvantablement le même. Ou peut-être il devenait pire. Toujours immobile et raidi, gardant le même silence mauvais, je voyais réellement se dilater en lui une sorte de joie monstrueuse, de féroce assouvissement. Je pourrais dire que mes paroles, dans la mesure où elles eussent touché un autre homme et fait mollir sa résistance, durcissaient celui-là et l'enfermaient dans son refus; que plus son crime apparaissait odieux à la clarté que j'appelais sur lui, plus il en savourait la cruelle et sanglante abjection.

» Je me sentais comme rivé à son visage, incapable de me redresser, de m'arracher à ce cauchemar. Il me sembla que sa poitrine se soulevait un peu, qu'un spasme lui gonflait le cou, tandis que sortait de ses lèvres un étrange bruit, fêlé, saccadé, je ne sais quel rire grêle et bêlant.

» Je pus enfin me reculer un peu. C'est lui, à ce moment, qui se rapprocha de moi, s'appuyant sur ses coudes et tendant sa mâchoire en avant.

» Il avait brusquement changé : sa fureur et sa haine affleuraient maintenant à ses yeux. Il me jeta, en me regardant fixement, — et sa voix, par-dessus mes épaules, provoquait aussi les trois autres : « Si ça n'avait pas été moi, l'homme caché sous le buisson de ronces? Quand ils ont commencé à tirer, ils ne savaient pas sur qui. » De nouveau son rire grelotta : « S'ils avaient pu en fusiller un autre! » Il se laissa aller en arrière, le corps légèrement de côté à cause de son dos à vif. Son masque de dure indifférence était retombé sur sa

face. Dorénavant, j'en étais sûr, il ne me répondrait plus, ne prononcerait plus un mot.

» Sur le palier, un des gendarmes qui m'avaient reconduit me regarda en hochant la tête. « Rentrer là-dedans... » murmura-t-il. Et lourdement, comme malgré lui : « Ah ! le salaud ! »

14 avril 1920.

» Soucaille vient d'être incarcéré ici, à la maison centrale de la rue Verte. Il a guéri en une quinzaine de jours, avec une rapidité « déconcertante ». Deux certificats médicaux formels : ses plaies les plus profondes sont fermées, déjà presque cicatrisées. Je suis moins stupéfait que les docteurs. Ce carnassier devait guérir ainsi, il a une vitalité de chat sauvage.

V

Juin 1920.

» Mon instruction est déjà terminée. A vrai dire, elle l'était dès le lendemain du crime. Tous mes efforts, depius, n'y ont rien ajouté.

» Ils n'ont fait que piétiner, creuser et recreuser sur place. Tous mes interrogatoires, toutes mes tentatives ultérieures ne devaient être que la répétition de notre premier contact, à l'hospice de Saint-Martial. Aucun pas en avant, nulle éclaircie à espérer, le plus faible trait de lumière sur les causes profondes du drame. Soucaille était toujours le même, l'homme qui m'avait dit là-bas : « Je voulais cela, je l'ai fait. Vous me tenez : à votre tour. »

» Et moi aussi je demeurais le même, me retrouvais le même aussitôt que nous nous affrontions. L'impression si violente que j'avais eue dès notre abord, elle ne s'était pas effacée. Au contraire, d'une fois à une autre, elle s'aggravait, elle croissait en intensité pénible. Et la vanité du désaveu que je tentais d'opposer à sa force n'aboutissait qu'à faire renaître en moi, parallèlement, le sentiment d'humiliation qui l'avait tout de suite accompagnée.

» Quand on allait l'amener à mon cabinet, bien avant qu'il parût je cessais de me sentir libre. Saisie par lui avec rudesse, ma pensée le suivait depuis la porte de la prison. Je le voyais

monter dans la voiture cellulaire, je suivais cette voiture par les rues où elle roulait. Je l'entendais sauter sur les pavés de la rue Bretonnerie, contourner le Palais, et s'engager dans le passage sonore sur lequel, aussitôt, la double porte retombait pesamment.

» Elle était dans la cour intérieure, sonore et froide comme le passage. Soucaille en descendait entre les deux gendarmes, gravissait les marches de pierre de sa démarche muette et féline, se coulait dans le corridor des cellules.

» Même si j'interrogeais alors quelque autre prévenu, je restais avec lui, continuais de l'attendre. Je ne sentais la fuite des minutes qu'autant qu'elle nous rapprochait, lui et moi. Je le voyais entre les murs de son cachot, badigeonnés d'un enduit brun que les ongles des détenus ont égratigné d'inscriptions. La lumière, tombant de haut par un soupirail grillé, faisait saillir son front et creusait ses yeux davantage. Il allait et venait dans cette fosse, tournait autour d'une allure régulière, monotone, avec la placidité d'une bête en cage.

» Je me décidais tout à coup. A mon appel, le verrou de fer jouait dans sa gâche, je distinguais dans le couloir le tintement vif de ses menottes, et aussitôt il était là.

» Pas plus que les blessures sa chair, l'isolement de la prison n'avait brisé son énergie. Marchant vers moi sans hâte, à chaque pas il paraissait bondir. Qu'il me regardât ou non, je retrouvais toujours devant moi le même petit fauve maigre et dur, sa laideur, sa férocité tranquille.

» Il ne parlait que s'il le voulait, ne disait que ce qu'il voulait dire. Jamais il n'est revenu sur ses premiers aveux, jamais il ne s'est défendu. Lorsque sa voix s'élevait, c'était pour affirmer encore la volonté qu'il avait eue de tuer, le sang-froid qu'il avait apporté à le faire, la jouissance qu'il y avait trouvée. Jamais une réticence, un vacillement où se marquât une émotion qui me fût prévisible : inquiétude, remords, lâcheté, quelque trouble enfin, quelque reflet d'humanité vraie qui dissipât l'atmosphère de cauchemar où sa présence me plongeait fatalement.

» Il savait qu'il risquait sa tête : je le lui avais fait comprendre. Non seulement une telle certitude n'avait pas ébranlé

sa fermeté, mais on eût dit qu'elle l'avait affermie. Lorsque, les yeux sur les siens, j'avais brutalement évoqué la vision de l'échafaud, je ne puis affirmer que je l'avais vu sourire; mais je suis sûr que son regard avait brillé soudain plus vif, et laissé voir, inattendue et saisissante, une lueur d'assentiment.

» En dehors de cet accord secret, d'une netteté rigoureuse et terrible, l'insondable nuit, le néant. J'ai essayé toutes les hypothèses, éprouvé toutes les pistes possibles. Le vol? C'était l'explication la plus simple, et d'ailleurs la plus vraisemblable. On n'avait pas retrouvé d'argent chez les vieux Laborderie. Mais quand on avait, le lendemain, fouillé les vêtements de Soucaille, on n'y avait rien découvert, que du tabac, les restes des victuailles qu'il avait volées à Chanteloup, et quelques rares pièces de monnaie. Je lui ai dit :

— Vous avez pris l'argent.

— Non.

— Dites-moi où vous l'avez caché. Si vous comptiez venir le reprendre, vous pensez bien que dorénavant...

— Je n'ai rien pris. J'ai fait ça, mais pas pour l'argent.

— Vous l'avez pris. Tout le monde savait à la Ronce que les Laborderie ne plaçaient pas leurs économies, qu'ils les gardaient toujours chez eux. Vous le saviez, vous, mieux que personne. Vous les aviez déjà volés...

— Non.

— Si. J'ai de quoi vous confondre.

— Vous ne pourrez pas le prouver.

» Telle était, à peu près, la démarche de nos rares dialogues, toujours brefs, toujours bloqués dans une impasse.

» Faute d'aucun témoignage direct sur le crime et ses circonstances (la solitude où s'enfermait Soucaille se décelait encore à cette absence, à ce vide désertique), je dus faire fond sur des racontars de village, me livrer à un épluchage fastidieux et parfois assez salissant. Je convoquai les paysans de la Ronce. J'entendis d'interminables histoires, encombrées d'un fatras d'imaginations ingénues, une sorte de geste grossière où le personnage de Soucaille m'apparaissait dans un jour de légende : plus caricatural, plus « épouvantail » que le vrai, mais aussi bien moins tragique et saisissant.

» Depuis sa très lointaine enfance, par delà même, à travers ses parents et sa race, j'assistais comme en raccourci à un très lent travail de sédimentation spontanée. Cela ne pouvait guère m'apporter de clarté que sur les témoins eux-mêmes, sur leur mentalité profonde, et sur la persistance d'une « primitivité » qui se retrouve intacte sous le flot changeant des mœurs, comme le roc sous l'eau courante.

» Je fis un tri, repartis de l'avant. Aussi longtemps qu'a duré l'instruction, elle m'a tenu dans le même état contradictoire d'excitation et de découragement. Je me jetais de tentative en tentative, pénétré avant chacune d'elles de son inutilité, m'y jetant néanmoins, l'éprouvant inutile, et me jetant aussitôt à une autre.

» Je convoquai Adrien Fauvel, le confrontai avec Soucaille. Aucun choc entre ces deux hommes. Chez Fauvel une rancœur encore vive, bien moins au souvenir du coup de couteau reçu qu'à celui du procès et de certains témoignages. Contre Soucaille une animosité quasi nulle. Il a seulement répété plusieurs fois : « C'était un homme à ne pas fréquenter. » Quant à Soucaille, une indifférence minérale; ou plutôt ce stupéfiant dédain qui émanait souvent de son silence.

» J'appris, par d'autres que Fauvel, ses relations avec la fille Coyard. Naturellement, j'avais déjà songé à une explication de cet ordre. Je convoquai donc cette fille. J'étais toujours dans les dispositions que j'ai dites, tiraillé par cet antagonisme étrange qui opposait en moi, au même moment, l'espoir et le découragement.

» Armande Coyard est venue un matin, vers dix heures. Soucaille était déjà dans une des cellules de l'instruction : elle ne le croyait pas si près d'elle.

» J'ai commencé par l'interroger seule. Elle répondit à mes questions avec une vicacité pleine d'assurance. D'abord un léger trouble faisait un peu trembler sa voix; mais il était visible que ce qui la troublait ainsi, c'était la nouveauté de l'événement qu'elle vivait, l'atmosphère même, solennelle et grave, du Palais. Après très peu d'instants elle était habituée, me parlait en souriant, aussi à l'aise que dans le lavoir de son père.

» Jolie, et même mieux que cela : des traits fins, délicats,

une carnation lumineuse, un long corps mince. Elle levait sur les miens de larges yeux d'un bleu floral, en vérité de fort beaux yeux, candides et purs, où pourtant il me semblait lire plus de coquette rouerie que de virginale innocence.

— Oui, elle connaissait Soucaille. Oui, pendant quelque temps, il lui avait semblé que Soucaille tournait autour d'elle. Pas plus que beaucoup d'autres, tiens... S'il fallait faire attention à ça! Les hommes, Monsieur le juge...

— Mais Soucaille vous faisait des cadeaux...

— Pourquoi donc pas? Si c'était son plaisir... Ça n'est pas moi qui lui demandais jamais rien.

— Et il vous donnait de l'argent.

— Pour le coup, c'est une menterie... Mais s'il avait voulu m'en donner, je ne vois pas pourquoi, dans ce temps-là, j'aurais refusé de le prendre.

» Ainsi poursuivait-elle avec un cynisme ingénu, d'une voix un peu acide, ses yeux bleus toujours sur les miens. Alors je fis venir Soucaille.

» Elle l'entendit dans le couloir, elle comprit. Je la vis s'appuyer au dossier de sa chaise, y peser des épaules et des reins, éperdument. Soucaille entrait, leurs regards se croisèrent.

» J'avais guetté, j'avais espéré. Déjà je comprenais que cette tentative-là serait aussi vaine que les autres. Dans les yeux dilatés de la fille s'était fichée une épouvante panique dont elle semblait défigurée. Les yeux de Soucaille m'échappaient : il les avait aussitôt détournés, il était le même que d'habitude.

» Et ce fut pendant une dizaine de minutes une scène d'une intensité violente, mais absurde à force d'incohérence. Armande Coyard, toujours assise, les deux mains cramponnées au rebord de sa chaise, s'était mise à trembler toute. Ses bras tremblaient le long de ses hanches, ses genoux tremblaient à longues secousses, ses dents cliquetaient incoerciblement. Et bientôt elle se prit à gémir, à gémir comme une très petite fille, de plus en plus longuement, sur un timbre de plus en plus aigu.

» Soucaille s'était insensiblement reculé, jusqu'à gagner le mur du fond, dans un angle un peu plus obscur. Il se trouvait ainsi presque derrière Armande Coyard, de sorte qu'elle ne

le voyait plus. On eût dit qu'il avait agi par mégarde; mais j'étais persuadé qu'il l'avait fait exprès, par pitié pour cette fille, ou peut-être pour lui-même.

» Ce que j'ai dit à l'un et à l'autre, les questions que je leur ai posées, je ne me dissimulais pas qu'elles n'avaient désormais d'autre but que celui de masquer ma défaite. Les voir ainsi en présence l'un de l'autre m'éclairait sur un drame douloureux, un autre drame où la vraie victime était par ailleurs trop immonde pour susciter ma compassion. Ce fut l'unique fois, tandis que cette fille gémissait, où je pus discerner sur l'affreux visage de Soucaille le fugitif passage d'un sentiment pareil aux nôtres, d'une simple émotion de pauvre homme. Et cela, aussitôt, m'entraîna très loin du crime : je sentis, avec plus de force que jamais, que son amour pour Armande Goyard n'était pour rien dans son forfait, que les raisons profondes qui l'y avaient déterminé continuaient de m'échapper, qu'elles devaient être en lui, au sources mêmes de son être, et qu'ainsi, quoi que je pusse tenter contre cet homme farouchement défendu, elles devaient m'échapper toujours.

» Je mis fin à cette scène inutilement cruelle et renvoyai Didier Soucaille. A peine venait-on de l'emmener qu'Armande Coyard glissait tout d'une pièce de sa chaise, empoignée par une crise de nerfs qui la tordait sur le parquet. Elle revint à elle assez vite, et se mit à pleurer doucement. Plus que jamais elle semblait une enfant, une petite créature désarmante, toute faiblesse et puérilité. Un moment plus tard, elle souriait. Je la laissai bientôt partir.

» Je puis passer maintenant sur tout le reste. J'en étais revenu, j'en revenais chaque fois au dortoir de Saint-Martial, aux premiers aveux de Soucaille : « C'est moi. Je l'ai voulu, je l'ai fait. Je suis prêt à recommencer. »

» Nous n'avons pas, nous autres, à préjuger. Je ne pouvais pourtant chasser de moi une certitude que chaque mot de cet homme, que son seul aspect m'imposait : si jamais cet homme-là, dans un an, dans dix ou vingt, devait être relâché, renvoyé parmi les autres, il recommencerait à tuer.

» J'ai vu de près beaucoup de criminels (*déjà Pradeau parlait ainsi*), jamais je n'en ai vu un seul dont la personne laissât

paraître, ou plutôt laissât jaillir, une telle volonté meurtrière. Quand il m'est arrivé encore d'évoquer devant lui les vieux Laborderie, je voyais réellement éclore dans sa poitrine, se gonfler à sa gorge comme au cou d'une vipère une glaciale et monstrueuse fureur. Et je devais comprendre, j'étais obligé de savoir que ce meurtre sauvage, s'il avait un moment soulagé Didier Soucaille, l'avait pourtant laissé inassouvi, n'était pour lui qu'un commencement.

» J'ai clos mon instruction sur un rapport dont je ne puis rien désavouer, mais dont la seule objectivité était terrible, impitoyable.

Juin 1920.

» Les événements se sont déroulés par la suite comme il était facile de le prévoir. Même dans l'absolu, on ne saurait concevoir une affaire criminelle qui aboutît plus fatalement à une condamnation capitale.

» Deux audiences ont suffi. Très peu de témoins, tous cités par l'accusation : des voisins des Laborderie, et, parmi les poursuivants de mars, ceux qui avaient participé à l'arrestation de Soucaille. Charbonnel, ministère public, avait beau jeu pour requérir : il l'a fait avec une assurance tranquille, réclamant la tête de ce monstre comme il eût réclamé une chose depuis longtemps due et promise. D'un bout à l'autre de son réquisitoire, il a pu se sentir soutenu, porté par un assentiment unanime : dans cette vaste salle des Assises, gorgée de monde, se produisait une fois de plus un phénomène dont la constance avait quelque chose d'écrasant. Que Soucaille parût devant deux hommes ou devant une foule, immédiatement les autres faisaient front, se serraient d'un bloc contre lui.

» Pendant toute la durée des audiences, ce fut ainsi; avec plus ou moins de rigueur profonde, mais sans un moment de détente. Lescurier, qui a défendu l'homme, l'a fait avec une conscience émouvante. Émouvante par elle-même, par le sentiment qu'elle donnait d'une probité courageuse, d'une foi volontaire qu'aucun espoir ne réchauffait. Il a été éloquent et habile, aussi humain qu'il était possible de l'être. Il a trouvé des accents pathétiques pour évoquer l'enfance lugubre

de Soucaille, toutes les rancœurs qui avaient dû s'accumuler dans cette âme rude et farouche. Il n'a pas manqué de rappeler le courage de Soucaille soldat, les blessures qu'il avait reçues pour notre défense à tous. Je pressentais tout ce qu'il allait dire; je pensais que sans doute tout cela était vrai, et qu'à la place de Lescurier j'aurais parlé comme il parlait. Mais à travers une pitié sincère, une indulgence réfléchie, raisonnable, on percevait l'effort d'une volonté ardument surveillée, tenue en main, sans cesse au bord du fléchissement, et que la moindre défaillance eût vue renoncer tout entière.

» J'ai été très frappé de voir que Lescurier, tout le temps de sa plaidoirie, évitait de regarder Soucaille. Il est probable, même, qu'il évitait de penser à lui, j'entends à l'homme présent tel que nous pouvions le voir tous. S'il eût alors jeté les yeux sur lui, il n'eût sans doute pu continuer.

» L'immobilité de Soucaille, son apathie vraiment insultante, la solitude où il se retranchait, parfois une sorte de sourire où s'attardait un vivace défi, on ne savait quel rêve alourdi de regrets barbares, il n'était rien de lui qui ne désavouât violemment chaque parole de son défenseur.

» Quand Lescurier eut achevé de parler, quand le président des Assises, tournant la tête vers Soucaille, lui posa la question rituelle, il sembla n'avoir rien entendu. Un des gendarmes dut lui secouer l'épaule.

» Alors il se leva, et laissa traîner sur l'assistance un lent regard de dormeur qui s'éveille, un regard d'abord vague et brumeux, progressivement plus vif, enfin d'une insupportable acuité. Pradeau m'a dit un peu plus tard qu'il avait eu ce même regard, à Gabereau, vers les hommes qui l'avaient traqué. Le président répéta sa question. Il appuya sur le rebord du box ses mains osseuses. Sa voix s'éleva seule dans un silence tragique.

» Jusqu'à ce moment-là, on ne l'avait guère entendue dans cette salle : quelques phrases marmonnées sourdement, un oui, un non, un signe de tête. Alors elle s'éleva très nette, grêle et mordante. Il parut à chacun de nous qu'elle pénétrait dans ses oreilles, que Soucaille, en même temps qu'à tous, parlait à chacun de nous :

— Vous me tenez, — dit-il (et ce « vous », dans sa bouche,

était comme un tutoiement). — Dépêchez-vous de me scier le cou.

» Il se rassit. Nous avions l'impression qu'il venait de se condamner. Son visage aux yeux creux avait repris une expression presque rêveuse : découvert et nu devant nous, il nous était maintenant comme une chose étrangère.

» La délibération du jury n'a pas même duré un quart d'heure. Nous l'avons vu rentrer en séance. Nous savions. Le président a lu le verdict. Nous regardions cette tête qui bientôt allait être « tranchée ». Soucaille était resté le même, indifférent, lointain, déjà parti.

» Ainsi, au terme de ma carrière, j'ai rencontré un assassin. Je ne savais ce que c'était. Moi qui pendant de longues années avais lutté avec passion contre des hommes qui avaient tué, non et non, je ne savais pas. Aucun de mes souvenirs professionnels ne m'aidait contre cet homme-là; mon expérience devenait dérisoire, dangereuse.

» Quand je pense aux questions dont je le harcelais, à tous les préjugés dont mon esprit, mon cœur demeuraient encombrés, que j'apportais à un combat où moi aussi, à ma façon de justicier, j'aurais dû arriver pur! Car je sais à présent que, si Soucaille était un monstre, c'était seulement par la pureté terrible où l'avait amené son destin. Tous les autres enfants perdus que j'avais affrontés avant lui, non seulement ne m'avaient rien appris sur l'homme de meurtre que je voyais soudain surgir, mais encore la clarté violente dont me frappait l'affaire Soucaille illuminait pour moi des profondeurs insoupçonnées, et la foule de vauriens qui rôdait dans ma mémoire se transformait à cette clarté, m'apparaissait plus vraie, plus brutalement et simplement sincère.

» Plus simplement... Naguère le mal sous cent masques divers, cent déguisements à visages humains dont les grimaces, les rictus, la mobilité perpétuelle me distrayaient et m'abusaient en me cachant son vrai visage. A présent le mal terrible et nu. Ah! Soucaille pouvait ne rien dire! Il était là, et c'était bien assez.

» Et moi aussi je pouvais ne rien dire. Nous l'avions pris, nous le tenions : sa destinée se fermait, s'achevait. A quoi bon toutes ces formes, cette procédure, et nos visages à nous, nos paroles, nos grimaces? Deux brutalités affrontées, la juste loi du clan exterminant la bête révoltée. Un couteau, un couperet : c'est bien ainsi.

» Et moi, qu'importe... Je ne renie rien de moi-même. J'ai aimé mon métier. Je crois toujours en lui, en sa rigueur ingrate, en sa noblesse; jusqu'en ses formes, sa mise en scène, que je sais nécessaires à nos énormes clans humains. Que mon rôle m'ait lassé un jour, cela n'est rien. Qu'en une minute de vérité j'aie touché jusqu'au fond le vide et le mensonge des gestes que nous devons faire, cela non plus n'est rien, ne pèse rien. Il faut : nous sommes venus dans le monde que voici, qui est ainsi, le moins mauvais sans doute qu'il puisse être, avec ses conventions, ses étais patiemment dressés, ses hypocrisies salutaires. La lassitude d'un homme y doit être comptée pour rien.

» L'instant venu de renoncer, j'y ai consenti dans mon cœur, d'une adhésion pleine et profonde. Non certes comme à une délivrance; mais sans regret, sans nostalgie. Et pourtant j'étais jeune encore, je pouvais espérer des dignités nouvelles, des promotions, de l' « avancement »... J'ai consenti : la roue tournerait bien sans moi.

» Le repos, les soins, le soleil... Comment l'homme que je suis devenu, amaigri, respirant avec peine, ne se résignerait-il à abandonner son rôle? Il ne se résigne pas, il accepte. Qui sait? Pareille soumission désolée, elle n'est peut-être que fatigue, renoncement d'un corps épuisé, déliement d'une vie qui s'en va... Peut-être, mollement stupéfiante, pleine d'une saveur douçâtre qui stagne dans ma gorge, l'angoisse de la mort déjà proche. »

VI

Aux feuillets écrits de sa main, mon père avait épinglé une lettre. Cinq grandes pages arrachées à un agenda campagnard, rayées de bleu, marginées d'un trait rouge. En haut de la première page, dans l'angle gauche, mon père avait

jeté quelques mots en diagonale : « *Confié par le docteur Chabert, 9 décembre* 1921. *Quelques révélations à côté. Dans l'ensemble une confirmation absolue. Tout cela ne change rien.* »

La lettre est tracée tout entière d'une écriture vive et nette, aux caractères assez épais, assez frustes, mais francs. Les fautes d'orthographe y sont rares. M. Noblot et ses adjoints devaient être de bons instituteurs.

Voici cette lettre :

« Si je suivais ma meilleure idée, je ne t'écrirais pas à ce soir. Mais je peux bien me passer ça, puisque me voilà au bout et que je vais m'en passer bien d'autre, et tout ce qui me tient depuis tellement longtemps du commencement jusqu'à aujourd'hui. Et je t'écris pour mon plaisir, comme le reste à partir de maintenant.

» Après-demain matin tu verras du nouveau pour sûr, du beau travail et quelque chose de bœuf. Mais c'est surtout la sale gueule du monde. Et tu pourras te dire en toi-même que j'ai tout fait exprès tel que ça va bientôt arriver; et c'est déjà comme si ça y était. Voilà l'homme qui t'aime jusqu'à la mort, tu verras bien que moi j'étais un homme et qui n'avait pas peur d'eux tous, les VENDUS! Et tant pis pour les vieux, et tout ça est rudement bien fait!

» Ce bon coup-là, tout de même, c'est moi qui l'aura voulu. Je le dis bien, au moins une fois ça sera la vérité, et même deux fois avec le gars Fauvel, mais cette fois ça compte pour de bon.

» C'est moi-même qui m'avais baptisé la Vidange, peut-être, déjà tout môme qui me reculais devant eux? Et plus tard les Tropmann, et Mandrin, et La Brute, je m'amusais faut croire à me rendre plus moche, et je ne voulais pas me rendre une figure de beau gars et une belle bouche à embrasser, en fermant les yeux comme Fauvel. Et lui me dit : « Viens donc rigoler, c'est franc. » Demande-le voir à ta copine Beauclair, la cataud, même pas se laisser approcher. Et pourtant j'aurais fait que ce qu'elle aurait voulu, tu le sais bien, toi, ma petite Armande, ma petite mignonne chérie, j'ai bien vu que ça n'était pas de ta faute. Et rien de plus avec toi qu'avec

Blanche, mais toi tu me supportais à côté, tu ne t'ensauvais pas, au moins... Et Fauvel qui me répétait : « Mais si! Pourquoi que tu n'attendrais pas un peu? » Il y a eu le mercredi des Cendres, et moi j'ai bien attendu jusque-là pour rigoler un peu à la fin. Et il n'y avait personne avec nous, à la bonne heure!

» Voilà ceux qui me disaient « viens donc. » Et les vieux du pareil au même, ou bien pire. Et moi j'allais encore, je me laissais venir, pauvre bête, en croyant que ça changerait en mieux. Viens donc chez nous, tu es tout seul dans cette cour à présent que ton père est crevé. Tu laboureras pour nous, Didier, tu es tout jeune et pas feignant. Et le soir on causera tous les trois, c'est de ton âge. Il ne faut pas te fâcher, Didier, c'est la vie, regarde un peu seulement nos vieilles figures à calottes. Et des années comme ça, toujours avec ces braves gens sur les reins. Et ils disaient aux autres : quand vous pensiez qu'il était méchant, vous voyez bien! C'est que nous on est bons avec lui, on est comme ça... Et peut-être que c'est la vie encore, attaché à ces vieux débris, à cultiver leurs terres et à les regarder être bons avec moi. Je n'étais pas un homme à tomber fou, je me rendais bien compte de tout et c'est ce qui faisait mon mal. Et à côté de ces vieux refroidis toujours Fauvel qui menait la vie, qui remuait du chaud à pleines mains. Les vieilles biques! J'aurais déjà voulu les bouziller, mettre le feu à leur canfouine et eux dedans. Et tous les soirs encore et encore : rentre avec nous, on sera toujours là, pauvre Didier! Toujours comme ça jusqu'à la fin, et le monde tout autour qui répétait : cette bonté! Où irait-il s'il ne les avait pas? Nulle part, qu'il essaye donc un peu! Et il fallait rentrer comme si c'était possible, et tout pareil pour la vie entière tel que c'était avec ces vieux pleurards. Même pas foutus d'avoir un gosse à eux, et il aurait fallu peut-être que je leur serve encore d'enfant.

» Mais heureusement j'ai remué du chaud à ma façon, le gars Fauvel me l'avait bien promis. Comme ça, tout facile et tout franc, il n'y avait qu'à vouloir le faire et c'est seulement l'occasion qui manquait. Cette nuit-là j'ai bien eu mon plaisir, du chaud pour sûr, moi aussi plein les mains : ça valait bien peut-être la bouche à la fille Beauclair. Et au moins

cette nuit-là je ne suis pas rentré chez les vieux, toute la soirée ensemble avec Fauvel, à couver mon envie, à penser où je l'emmènerais pour qu'on soit bien tranquilles tous les deux : une supposition que j'aurais tenu Blanche par le bras, à faire la virée avec elle en attendant de la conduire chez la mère Gaupe, dans la chambre aux fleurs du premier. Je n'avais pas un couteau sérieux, rien que mon couteau d'habitude pour étaler la pitance sur mon pain. Ça ne fait rien, j'ai bien joui autant quand ça lui est entré dans la peau. Et peut-être que si j'avais eu un vrai lingue il y passait à ce premier coup et peut-être que ça aurait mieux valu pour moi, débarrassé déjà dans ce temps-là. Mais je dis non quand même, je me suis aperçu après que ça n'aurait pas suffi. Fauvel pour commencer parce que j'avais plus de hardiesse avec lui à m'y faire d'abord la main. Si ça s'était trouvé un autre cette nuit-là, j'étais encore bien jeune et pas solide, peut-être que j'aurais pas osé : ça m'a tout de même fait un souvenir.

» Alors j'ai bien fait de les tromper. J'ai écopé deux mois à la rue Verte, c'était pas cher, un tarif à recommencer. Mais par là-dessus la guerre arrive et me voilà parti avec d'autres à la frontière combattre l'envahisseur. A ce coup j'étais bien changé. Tu ne peux pas comprendre ça, une femme. Tous serrés sans manières de pays. Rien que des gars d'ailleurs avec moi, des caboches bien pareilles sous la viscope, et la même capote sur le dos, et tous une pétoire dans les mains pour tirer à volonté sur du gibier à deux pattes, et quand vous en déglinguez alors on dit : « Bravo les enfants! » Et aussi la baïonnette pour emmancher au bout du flingue, mais bien rare au commencement si on avait la chance de s'en servir.

» Deux mois de tôle, je n'étais pas le seul au bataillon, il y avait aussi de rudes têtes avec un autre casier que le mien, bien plus fier et mieux garni. Et on était entre les coups durs dans les douze quatorze à l'escouade, comme mon poteau Bruandet, et Borvo, et Bouillane, et Magelon, et moi Soucaille au milieu des autres, pas Mandrin ni la Brute comme avec les tantes d'ici, ni Didier comme avec les vieilles noix, pendant quatre ans Soucaille dans les tranchées ou à l'hosto. Et c'est sûr que j'avais pas les flubes, mon capitaine Ruhaud pourrait le dire s'il était pas resté à Bouchavesnes. Et qu'ils

aillent voir là-bas si on était coquets avec le michoui jusqu'aux fesses, et même plus haut à nous croûter la gueule et à nous boucher les yeux. Et il y a en a bien que j'ai vus déguster en poire une balle ou un éclat en pleine bougie, et qu'ils nous disent un peu s'ils étaient beaux à regarder, les malheureux! Et moi toujours d'attaque à bagoter à l'aise, sans regretter rien derrière moi et jamais de cafard au contraire. Tire dedans, Soucaille, à la bonne heure même si on ne pouvait rien voir. Mais après on s'est rapprochés, on nous a donné des grenades. Aux petits postes en tête de sape quand on en balançait une, des fois on les entendait gueuler. Et de plus en plus franc je peux le dire à mesure que la guerre avançait, et moi bientôt volontaire nettoyeur. On avait de rudes bons outils, dans les dix-huit centimètres de lame, et la mienne bien soignée, tu peux croire, un fil comme un rasoir, je coupais une feuille de papier à cigarettes au vol, et le manche en main comme exprès. Alors là-dessus je me suis signalé, je suis devenu un as nettoyeur. Et pas la peine de te retenir tu sais, au contraire on y allait en plein jour, tsoin-tsoin, on les tirait du fond des abris pour mieux voir clair à sa besogne. Et pas en traître je te le dis, on risquait souvent sa peau mais raison de plus pour en mettre de bon cœur, quel riche outil! Une fois, un qui levait les mains, d'un coup de lame je lui ai détaché le poignet à moitié. Dans le dos, dans le cou, dans le bide, ça y entrait toujours sans regret, et sept de suite à mon tableau rien qu'en une demi-heure à la Pompelle. Et de plus en plus vive Soucaille, et au repos à l'aise comme aux tranchecailles, et n'importe où j'avais mon verre et je trinquais avec tout le monde, la bonne vie!

» Et j'ai souvent pensé que j'aurais dû rester après ce putain d'armistice, qu'il a fallu recommencer jusqu'au trognon dans la mouise du monde, ça chocotait rudement plus fort que la bonne gadouille de là-bas. Il y avait encore ailleurs de la besogne à m'employer, en Syrie ou au Maroc, de la barbaque vivante toujours assez pour mon plaisir. Mais il fallait encore que je sois bête pour la dernière fois, et trop tard pour me rattraper. Ils causaient tous de patelin, de boulot bien peinard et de braves cœurs par là derrière. Et les bras qu'ils voyaient s'ouvrir, les bonnes figures des gens et des maisons.

Et peut-être que j'ai pensé à toi, pauvre petite ça n'était toujours pas de ta faute, et je ne sais pas quelle maladie sur moi qui me rendait tout berlaud et imbécile à en chialer.

» Alors donc me voilà rentré et d'abord c'était tant qu'à peu près, un bobard presque ressemblant. Et me voilà en usine au pays gagnant ma vie aussi bien qu'un autre. Mais attention, Soucaille, n'aie pas l'air de prendre garde et de t'écarter le premier, ils ne seraient pas longs à s'en apercevoir. Ça commençait déjà pour moi, à droite, à gauche, sans en avoir l'air. Et les maisons n'avaient plus si bonne mine, et des rues jusqu'à l'atelier je me rendais déjà bien compte que rien n'avait beaucoup changé. Mais quand même tu peux bien attendre, et moi je travaillais toujours sans demander rien à personne, jamais un mot plus haut que l'autre et je ne forçais personne à boire après moi dans mon verre, ils n'avaient pas besoin de faire les dégoûtés. Et eux non plus pas de mots avec moi, c'était vraiment pas la peine, ni de s'écarter exprès. Seulement faire leur petit truc comme avant, chacun son truc d'avant la guerre, ça suffisait. Des sociétés d'anciens copains, un boucher, un cul-terreux, un maître d'école, un facteur, tu en vois avec des faux-cols et d'autres avec un vieux tricot, et déjà Monsieur un tel, et celui-là La Teigne, et naturellement bientôt La Brute comme en 14. Mais toujours pas un mot pour que je me prenne avec eux, c'était toujours pas la peine, ça viendrait bien un jour ou l'autre, il n'y avait qu'à continuer.

» Et toi, ma petite Armande, tu n'aurais tout de même pas voulu que je t'en parle à t'embêter avec mes idées, j'avais déjà si peur que tu t'ensauves. Et je comprenais bien que tu étais bonne de rester, rien de plus, jusqu'au jour où la peur te prendrait parce que moi je t'aimais trop fort. Et c'était de leur faute à eux tous à mesure que je te sentais effarouchée, et puis je comprenais aussi que je n'étais pas un homme pour toi, et tôt ou tard à te faire honte parce que tout le monde l'aurait dit. Et s'en aller ailleurs au loin tu n'aurais pas voulu me suivre, c'était déjà bien beau comme ici, pour un rien je t'aurais vue t'envoler avec un autre que tu connais. Et fais maintenant comme tu voudras quoique j'en suis sûr tu ne seras pas heureuse avec lui, mais c'est comme ça et

chacun sa vie. Tout pareil comme en 14, vive Fauvel à présent et moi La Brute! Et il t'écrivait de Lorris en s'amusant avec d'autres filles, et toi déjà reprise comme avant, il n'y avait plus rien à faire.

» Alors donc je te remercie quand même d'avoir duré si longtemps avec moi, toi la dernière bien meilleure que les autres et moins menteuse. Et c'est moi qui aimais mieux partir. Et la même chose aussi à l'usine, toujours jamais un mot mais des courants d'air partout et rien que du vide autour. Et chez mes logeurs la même chose, tout seul à table c'était réglé, ils s'arrangeaient pour manger avant moi. Ils pouvaient bien me dire bonjour Monsieur! Alors là-dessus je me débauche de la fonderie et ils ont le culot de dire tous « il est fou », mais tous contents je l'ai bien vu, je recommençais à voir tout et j'en avais les dents serrées, les mains et jusqu'au creux du ventre, de plus en plus serré à mesure que je voyais tout. Et embauche-toi à torser de la corde, tu verras bien que c'est pareil. Et va-t'en en campagne toujours pareil, te voilà bien trompé, possédé jusqu'à l'os, et tape-toi la tête dans les murs si tu veux, c'est comme ça. Et tu vas voir que tu reviendras à la Ronce, et que les vieux te diront : Viens chez nous, rentre avec nous, pauvre Didier.

» Et moi je sentais bien que c'était pesé, emballé, autant essayer carrément pour voir si ça y était bien. Et donc me voilà à la Ronce à tourner autour de chez eux, et déjà mon idée en tête. Et je les ai rencontrés à la croix, et tout de suite comme j'avais pensé. J'aurais bien ri jusqu'à bout de vie, content à m'en mordre les poings. Et puisque ça y est bien, en avant jusqu'au bout à présent, mais ce coup-là avec mon idée. Ah! pour sûr que j'allais me laisser emballer, et bonsoir mes bons vieux, seulement cinq piges de plus qu'avant, et un peu plus penchés et ramollis, et encore meilleurs je parie. Et tout d'un bout à l'autre, je reconnaissais tout à plein, la maison un peu plus vieille et moche, et l'âne aussi, et la charrue rouillée sous la remise. Et le soir à causer, n'est-ce pas, sous la hotte de la cheminée, à branler le citron comme le père dans le temps, et je leur aurais raconté ma guerre, mon Dieu donc!... Mais attends un peu seulement, j'en ai déjà la pleine mesure pour me donner du courage. Et tous les jours encore

une chose ou l'autre comme avant sans avoir à bouger pour ça. C'est bien à la Ronce qu'est mon idée, je ne peux pourtant pas me payer partout moi tout seul, ça servira aussi pour les autres excepté ma petite Armande.

» Seigneur comme on est fatigués! Les voilà dans leur lit dans la salle, chacun son lit sous les rideaux, bout à bout dans le même sens, allongés sur le dos et les pieds rapprochés comme des morts. Et moi ici dans la souillarde tout seul avec mon idée. J'ai mon petit coffret en fer que j'ai acheté avec ma prime, et sept cents francs dedans pour toi avec mes souvenirs du front, deux chargeurs de fusils boches, l'éclat qu'on m'a tiré de la cuisse à Châlons et puis l'ami que j'ai rapporté, plus souvent que j'allais leur rendre, fait pour ma main et pas fatigué à l'ouvrage. Et la lumière de ma calbombe sous la porte, et la vieille qui me dit au travers : « Tu n'es pas couché Didier? » Attends un peu à demain soir! Je le tenais comme ça, le tranchant à l'intérieur, et c'est fameux, la virole n'a pas joué d'un millimètre. Avec Fauvel, la charnière du petit dumas a fléchi en perçant la peau et j'ai bien failli me couper le dessus des doigts. Ça résiste un peu à l'entrée, et puis ça file sans que tu sentes rien : on ne croit pas qu'un homme ça peut être si mou au dedans. Encore la vieille de l'autre côté qui me demande qu'est-ce que je fais. Mais dors donc à la fin, ça te regarde! Et je t'écris toujours sans pouvoir m'arrêter, et j'irais bien comme ça toute la nuit, fallait que je me débonde un bon coup.

» Mais à présent tu n'en parleras à personne, et j'ai ta parole là-dessus même si je ne peux plus revenir pour que tu tiennes bien ta promesse. Mais c'est sacré tu verras pourquoi bientôt. Le faut! Ça ne se peut plus autrement. J'en ai bien plus envie qu'avec le gars Fauvel, à ce moment-là sans savoir, mais à présent je t'en réponds impossible de résister plus longtemps que la nuit prochaine. Et c'est bien fait sur toute la ligne, je purge leur bonté et les autres qui se mettent à crier : on le savait, La Brute! Justement. Si je pouvais n'importe lesquels, mais c'est encore ceux-là le mieux et aussi le plus commode.

» Ma jolie, ma petite blonde mignonne, une vraie femme toi au moins et la seule que je regrette au monde! Mais ça

ne se pouvait pas hélas! et même toi tu ne pouvais rien empêcher. Alors donc adieu pour jamais, seulement que tu ne dises pas la Brute même si tu ne comprends pas tout. Et les autres je veux qu'ils disent la Brute et encore pire si ça se peut, et tous les noms les plus durs contre moi, jamais ça ne sera assez dur! Qu'ils en étouffent de rage, que je voudrais en faire davantage et que toute la Ronce y passe et tout le bourg et jamais assez! Mais d'abord ces deux bons cœurs, ah! oui, et qu'ils l'emportent en Paradis! J'aurai toujours un bon moment tsoin-tsoin et alors au moins vive la Brute! C'est marqué comme sous une croix.

» Et moi toujours à t'écrire dans la nuit et je ne peux pas finir. Adieu adieu ma petite Armande ma douce mon petit bec chéri! Mais fais bien attention à ce que je vais te marquer à présent. Demain soir j'irai jusqu'au bourg porter ma lettre pour la dernière levée, et tu l'auras le lendemain au matin et alors tout sera fait, mais quand même ne la montre à personne et garde le profit pour toi. Je te joins un dessin pour que tu trouves facilement. Pas à la Ronce auprès de la maison c'est malsain et tu pourrais avoir des ennuis. A deux bons kilomètres en tirant vers Guinand tu suivras le chemin comme c'est tracé, j'ai reconnu l'endroit d'avance et si tu suis très bien impossible de te tromper. L'acacia est très gros et il se sépare en deux fûts à peu près à un mètre de terre. Tu mesureras bien juste et juste dans la direction, les genêts sont rudement épais mais la petite tige d'épine-vinette te montrera bien l'endroit, elle est toute seule et en plus j'y ferai une coche. Il y a assez de mousse autour pour que les pas ne marquent pas, n'aie pas peur, c'est tout ce qu'il y a de facile et mariolle. Le même petit coffret en fer avec les mêmes choses dedans, sous le rond que je fais qui ressemble un peu à un cœur, guère plus profond que vingt centimètres vu que je n'aurai que ma lame pour creuser et la nuit et pressé il y a des chances, mais je camouflerai bien l'endroit et impossible de s'en douter. Et dedans les sept cents balles à moi et les souvenirs que je t'ai dit, et avec ça le pognon des vieux dans les six mille, que ça te serve au moins à toi, ça ne devra rien à personne, et aussi une pochette bridée et des bas petite-femme à ta mesure que je n'ai pas eu le temps de te donner, mais tu

penseras à moi comme pour les autres bricoles dans le temps.

» Et adieu cette fois mon Armande. Et d'autres disent adieu les amis! Mais chacun a son pain cuit et le mien à présent je lui donnerai le goût qui me plaît sans demander conseil à personne. Profites-en, tu es jeune et le temps devant toi. Et moi barca! Et pour le coffret tu pourras bien attendre quelques semaines, il est en fer pas de danger que ça s'abîme.

» Voilà ma volonté pour toi et le reste comme tu voudras, je m'en fous à présent excepté mes affaires. Adieu encore j'ai mes affaires à moi, et adieu vraiment pour la vie, tu n'auras même pas à pleurer. Mais moi au moins j'étais un homme jusqu'à la mort. Et je signe comme ça.

» Un homme, j'ai bien le droit de choisir mon nom. »

« En faisant le dessin je me suis embrouillé à cause des tortillons que j'ai faits pour marquer les bois. Je te le laisse quand même pour le chemin depuis la Ronce mais j'en recommence un autre en plus grand pour le coin de l'acacia. »

***

Et je devrais maintenant ne plus ajouter une ligne. Je n'ai rien expliqué, je ne me suis pas délivré. Mais au lieu de gémir et de me lamenter bassement, j'accueille presque avec joie la bonne dureté que je sens dans mon cœur.

Me délivrer de quoi? Du mal des autres, du mal de tous? Je n'étais pas, Dieu merci, assez veule pour souhaiter d'achever ma course du même petit trot paisible, sur la même route unie et plate. J'ai le dégoût des belles âmes séraphiques, si pures qu'elles traversent le mal sans que leur robe liliale y laisse rien de sa candeur. Je lève les yeux, je ne vois pas le mal. Je suis distrait, je l'entrevois. Alors je tremble, alors j'ai peur, je souffre dans ma tendre pureté : « Ah! comme c'est triste, comme c'est laid! Quelle offense à la lumière des cieux! » Je hausse un pan de mon manteau, je voile mon visage et mes yeux, et je fuis.

Eh bien, non. Si pénible qu'ait pu m'être l'épreuve, je suis content de m'y être soumis. C'est triste, c'est laid, mais regarde. Ton épouvante, ton inimitié, ne renie rien de leur véhémence. Ne louvoie pas, ne cherche pas de compromis. Si tu n'éprouves pas de pitié, constate-le virilement, sans chatouiller ton cœur sensible. Si tu reconnais en toi-même ce dégoût, cette colère et cette brutalité dont le spectacle t'écœure chez les autres, reconnais-les franchement et dis avec les autres : « Il fallait tuer ce monstre et que son sang nous souillât les mains. » Et répudie comme la pire chose cette hypocrisie pharisienne dont les vainqueurs se plaisent à s'avilir, invoquant une nécessité qui est leur nécessité, un droit qu'ils ont fondé sur une morale à leur service.

Il fallait. Ne déplore donc point. Mais n'accepte plus qu'il faille. Ne te tiens pas pour satisfait d'un monde ainsi équilibré qu'un Didier Soucaille y puisse naître pour y subir sa destinée. Quand ta faiblesse trahirait ton ardeur, quand même tes maladroits efforts s'évertueraient à contre-sens, ne cède pas, ne capitule pas. L'immobilité est semblable à la mort, et toute résignation a cette saveur douçâtre où ton père malade, condamné, reconnaissait que sa mort était là.

Et ne dis pas : « Je ne suis rien. J'ai honte de moi, pygmée ridicule qui prétends ébranler le monde. » Déclamer, non. Appeler des temps nouveaux et saluer lyriquement leur aurore, non. Savoir seulement que le monde change, puisqu'il vit, et contribuer de toutes mes faibles forces à ce qu'il ne soit plus ce monde-ci. Ni messie, ni penseur, rien de plus qu'un enfant frémissant et cabré. J'ai vingt-trois ans, je suis jeune, plein d'illusions et de témérité. Le temps viendra toujours trop tôt de renoncer à ma propre révolte.

MAURICE GENEVOIX

AU MAROC[1]

COLONISATION ET PACIFICATION

De l'étude de ces divers exemples paraissent bien résulter, d'une part, le peu d'efficacité d'un front défensif institué à l'image de ceux d'Europe quand il se produit des troubles graves dans un pays peuplé d'adversaires et d'amis, au caractère changeant et aux sentiments incertains; de l'autre, les avantages d'une sécurité basée sur l'action méthodique et constante de nos colonnes. Sans doute Abd El Krim était un chef d'une autre envergure qu'Abd El Malek. Il disposait de moyens matériels plus puissants, et ses tribus, galvanisées par la victoire d'Anoual, se croyaient de taille à jeter tous les roumis à la mer. Néanmoins, la révolte de 1915 eût pris une tournure grave si on ne l'avait arrêtée à temps, et si les troupes avaient été éparpillées dans des ouvrages au lieu d'être concentrées à Fez. « Les troupes disséminées n'ont aucune action sur le pays », a dit Bugeaud. « Les derniers événements l'ont montré. L'insurrection s'est faite autour de nos postes-magasins. Nos garnisons ont été bloquées. Il n'y a d'efficaces que les colonnes dotées d'une force suffisante. » Ces remarques sont vraies aujourd'hui comme il y a cent ans. Le système des colliers de force n'empêche ni les Chleuhs ni les Berabers de passer quand bon leur semble entre deux ouvrages. Ils empruntent les chemins de traverse si les grandes routes sont barrées; et se hasardent parfois fort loin en arrière des lignes. Cette barrière nécessite l'entretien d'effectifs importants et un va-et-vient de convois continuellement exposés aux coups de main et aux embuscades.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

En cas d'insurrection généralisée, le système expose les garnisons à l'encerclement ou à la capture. Il oblige les troupes de secours à des opérations longues et inopportunes. Il entrave le mouvement des réserves et s'avère inférieur au régime des grands postes, pourvus d'une garnison importante, dont les chefs sont libres d'agir dans un rayon déterminé.

On a prétendu jadis que les campagnes algériennes avaient eu une influence nocive sur la conduite des opérations en 1870. A son tour — disent les Africains — la Grande Guerre semble réagir sur la conduite des opérations aux colonies. Le besoin de schématiser les situations, de se fixer sur le terrain conquis, d'organiser des barrages et des plans de feux, demeure ancré dans les esprits. Il incite à marquer chaque bond par la construction d'un fortin; à resserrer sans cesse le dispositif au moyen de tours de garde, de blockhaus et de douars de partisans; à fixer des bases théoriques aux unités méharistes du Sahara et à tracer sur la carte, en traits précis comme, naguère, ceux des tranchées, des zones multicolores où se recoupent, comme les anciens barrages, les champs d'action des unités mobiles et les secteurs des forces supplétives. Sous son influence, on a substitué aux anciens groupes légers les colonnes où tout est prévu, du jour J à l'heure H, de l'objectif intermédiaire à l'objectif principal et des tirs sur zones aux bombardements préparatoires. Précautions souvent vaines dans un pays où l'ennemi est partout et nulle part, où la conversation politique est l'élément principal du plan d'opération, où la marche en avant dépend de l'arrivée d'un rekkas, du retour d'un émissaire, d'un concours inattendu ou d'une défection soudaine; où l'itinéraire lui-même ne peut toujours être fixé d'avance; et où la surprise et la rapidité, conditions indispensables du succès, sont souvent incompatibles avec la rédaction d'ordres préparatoires et l'envoi d'instructions dactylographiées. Certes, avec des mouvements coordonnés et prévus de l'arrière, règne une unité de doctrine favorable au bon fonctionnement de tous les rouages. Les limites du « front » sont impératives. Aucun subordonné ne se hasarde à les franchir. On évite ainsi le retour de drames sanglants comme celui de Khénifra; et, si l'on a des accidents à déplorer,

on est sûr qu'ils se passent à l'intérieur des lignes. Mais si les risques sont moindres, les profits le sont aussi. Jadis, l'imprécision même de la zone insoumise favorisait l'initiative des chefs de districts ou des groupes mobiles. Et, comme chacun sait, de la Smala à Tombouctou, la conquête de notre domaine africain est due aux actions hardies et spontanées d'innombrables sous-ordres, et, après toute agression ou guet-apens, à l'exercice de ce droit de poursuite célèbre dans nos annales d'outre-mer. C'était quelquefois aventureux, mais on poussait de l'avant sans préparatifs dispendieux, sans grande effusion de sang, en mettant l'opinion en présence du fait accompli, et en négligeant de demander à la Métropole une autorisation, que, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, elle aurait refusé.

Par ailleurs, peu d'événements mirent mieux en relief que celui des Aït Yacoub les désavantages de la méthode des petits paquets et de la défensive passive. Celle-ci imposée par des raisons de politique générale au moment où chaque jour nos émissaires signalaient la formation de rassemblements près de nos nouveaux postes. Alors que la sortie de la garnison et le siège se soldent par un chiffre de pertes voisin de 500, les sacrifices nécessités par l'opération décisive atteignent quelques dizaines de tués et de blessés. Il en fut de même dans tous les temps. L'audace aventureuse, tempérée par une préparation réfléchie, a dénoué sans grands frais les situations les plus délicates, sans qu'il fût nécessaire de faire appel à de grands déploiements de troupes contre un ennemi incapable de rassembler en montagne des contingents nombreux sur un point déterminé. En quelques jours, la colonne Voyron effectue son raid sur Tananarive et accomplit toute la besogne assumée par un corps expéditionnaire, décimé par les fièvres sur la côte, avant sa mise en marche. Le détachement Simon, lancé sur Marrakech par le colonel Mangin, entre sans coup férir dans une ville tenue encore par quinze à vingt mille combattants. Enfin, pendant la guerre du Riff, l'offensive finale de Targuist coûte peut-être une centaine de vies humaines, tandis que les opérations de colmatage nous imposent de longs et douloureux efforts.

« J'estime qu'en n'importe quelle circonstance, un déta-

chement de 8 000 hommes suffit pour battre tous les rassemblements possibles d'Arabes », a dit jadis Bugeaud. Cette appréciation du Maître de la guerre africaine s'est trouvée justifiée une fois de plus. Les nombreuses forces que des raisons de prudence avaient commandé de réunir dans la région n'ont pas eu à intervenir. Le débloquement du poste a été effectué par 7 bataillons, une compagnie saharienne, un goum, un escadron et un groupe d'artillerie, c'est-à-dire une colonne comparable à nos anciens groupes mobiles. Cette constatation est à rapprocher des avis un peu pessimistes de ceux qui évaluent à des milliers d'hommes et à des années d'efforts les effectifs et le temps nécessaires pour réduire toute la zone insoumise. Les exemples de 1918 nous hypnotisent un peu, et les questions de masse et de puissance interviennent là où naguère on envisageait surtout l'action rapide de détachements légers. En 1912, après l'affaire de Dar El Cadi et l'encerclement de la colonne Massoutier, le général Brulard met cinq jours pour réunir quelques bataillons à Mogador et dégager les assiégés. En 1914, après le massacre d'El Herri, le groupe Garnier-Duplessis, alerté le 13, arrive le 16 à Khénifra et le 18 sur le champ de bataille. En 1915, une semaine après l'arrivée d'Abd El Malek sur l'Ouergha, nos éléments de réserve sont sur les lieux et en mesure de rétablir la situation. A cette mobilité, on paraît vouloir substituer la pression irrésistible d'unités dotées d'engins efficaces. Mais, en tactique comme dans le reste, le mieux est l'ennemi du bien; et les avantages si incontestables du matériel restent subordonnés à son prompt emploi. Sinon, on arriverait à ce résultat paradoxal, qu'avec le développement extraordinaire des engins de transport, les rassemblements sont plus lents à l'époque des camions et des tracteurs qu'à celle des mulets chargés et des arabas. Enfin, pour des causes étrangères à la volonté des exécutants, on ne put cette fois assurer l'exploitation du succès que l'on recherchait tant jadis. Et ce fut dommage. Les Aït Haddidou, démoralisés par leur défaite, laissaient le champ libre à nos troupes. Leur « horma » satisfait par la démonstration de leur impuissance leur permettait de venir sans honte offrir la « targuiba » au Roumi. L'occasion était sans doute propice, si l'opinion n'avait opposé son veto, de

réduire une très large bande de la zone dissidente avant de laisser se refermer des portes qu'il faudra peut-être de rudes efforts pour ouvrir à nouveau.

***

Telles sont les thèses en présence et les règles du jeu en montagne. Au désert, la besogne est autrement aisée. Plus de coupe-gorges où une poignée de Chleuhs tient en échec un bataillon. Plus d'escarpements abrupts où nos fantassins alourdis par leur équipement s'essoufflent derrière des montagnards demi-nus et chaussés de sandales. Plus de convois pénibles avec des « sécurités » installées sur tous les pitons et fusillées à bout portant derrière les parpaings. Ici, la machinerie moderne donne tout son rendement. L'artillerie découvre sans peine ses objectifs, et l'aviation, comme en Mésopotamie, peut assurer seule la police d'immenses territoires. La population est éparpillée et l'adversaire vulnérable. Car ces rezzous insaisissables qui harcèlent nos communications transsahariennes ressemblent à leurs aînés, les corsaires barbaresques. Si tentante que soit la vie de pirate, on ne sillonne pas, l'année durant, la mer de sable ou l'océan sur la selle d'un méhari ou le tillac d'un brigantin. Il vient un moment où l'on regagne sa base pour voir les siens, compter ses prises et prendre un peu de repos. Jadis, ces ports d'attache s'appelaient Alger, Tunis, Bougie, Salé. Aujourd'hui, ils se nomment oasis, puits, et terrains de pacage. Mais leurs emplacements sont précis et espacés comme ceux des havres de la côte africaine, et le seul moyen pratique de mettre un terme aux exploits des pillards terrestres, c'est évidemment d'imiter les escadres qui détruisirent les nids des pillards marins. Seulement, l'espace est un élément sans signification pour ces détrousseurs de caravanes et de convois automobiles; et il ne sert de rien de les refouler de refuge en refuge, d'occuper le Tafilalet, par exemple, s'ils conservent au loin une zone paisible pour y planter leurs tentes et y vivre avec leurs troupeaux.

Ce territoire, bien souvent cité pendant la captivité de nos aviateurs, c'est le Rio de Oro. Enclave espagnole dans

nos possessions sahariennes, il les sépare de l'Atlantique comme le Riff sépare nos territoires marocains de la Méditerranée. Il offre les mêmes inconvénients et, si l'on veut, les mêmes dangers que jadis la patrie d'Abd El Krim. Dans ses vallées de la Seguiet El Hamra, habitent en effet les Ma El Aïnin, célèbre famille de marabouts xénophobes. L'ancêtre a longuement agité les bords du Sénégal. Le fils aîné, El Hiba, monta en 1912 sur le trône des sultans de Marrakech et le cadet, Merebbi Rebbou, est le chef de la résistance au sud de l'Anti-Atlas. Prolongement de notre Mauritanie, habité par les mêmes populations de guerriers chevelus et de pieux lettrés, ce territoire offre les mêmes alternances de plateaux calcinés comme des briques, de dunes roses semées de lichens verts, et de sebkhas éblouissantes où s'agitent des fantômes de palmiers et de jardins. Sa pacification ne réclame ni grand effort ni gros effectifs avec les moyens actuels. Un bataillon suffit à garder les puits principaux et les pâturages préférés. Avec des pistes automobiles entre les divers postes, deux ou trois pelotons méharistes nomadisant dans les intervalles, deux douzaines d'auto-mitrailleuses, et une base d'aviation au cap Juby ou à Villa Cisneros, c'est plus qu'il n'en faut pour ramener le calme dans ces espaces immenses et désolés, où l'imagination entrevoit trop de spectres guerriers, où les noms eux-mêmes sont des mirages, celui de Rio de Oro, le Val d'Or sans pépites, et celui de Seguiet el Hamra, le ruisseau rouge qui ne coule jamais.

En 1905, quand on décida d'occuper militairement la Mauritanie, deux compagnies suffirent à cette tâche, l'une à Tijikdja, l'autre à Bou Tillimit. On adjoignit à chacune d'elles une section montée, et on compléta le dispositif au moyen d'une demi-douzaine de petits postes tenus par des irréguliers entre Nioro du Sahel et le havre de Portendik sur un front de quelque huit cents kilomètres. Cela suffit à empêcher les incursions répétées des Maures sur la rive droite du Sénégal. Oulad Delim, Oulad Bou Sba, Regueïbats, tous ceux dont les noms retentissent aujourd'hui à l'occasion des pannes de nos aviateurs, ou de nos communications intersahariennes, venaient alors par grandes bandes dans le pays noir, chez les Sarracolets aux belles filles, et chez les Peulhs

aux riches troupeaux. Ils poussaient parfois dans le Cayor, enlevant des villages entiers, assiégeant Saint-Louis au temps de Faidherbe et inspirant aux habitants une crainte synthétisée par le proverbe Ouolof : « Si tu rencontres en ton chemin le Maure et la vipère, tue l'homme, épargne le serpent. » Nos troupes mirent fin à ces déprédations. Dès 1907, nos méharistes nomadisent dans les parages d'Oujeft et aux abords de la baie du Levrier. Renforcés l'année suivante de quelques éléments légers, ils atteignent l'Adrar, base d'opérations des tribus guerrières; et, dès lors, rétablissent le calme dans la Mauritanie elle-même. Sans doute, tout cela ne se fit pas sans nombre de combats et d'incidents ignorés de la presse et d'un public, plus attachés aux phases d'un beau crime qu'à ces exploits lointains. Les épisodes les plus dramatiques de l'épopée coloniale n'ont jamais comme témoins des journalistes à la plume prestigieuse pour en narrer les détails, et d'illustres avocats pour en retracer les péripéties poignantes.

Des détachements périrent de soif, par l'astuce ou l'erreur de leurs guides. D'autres furent poignardés sous les gommiers chétifs par la faute d'une sentinelle endormie, à l'heure hallucinante de la sieste. D'autres encore, à plat ventre derrière leurs chameaux, firent le coup de feu, des heures entières, les tempes bourdonnantes et les bras raidis sur les peaux de boucs desséchées. L'effectif réduit de nos reconnaissances, fortes de trente ou quarante hommes, rendait toujours très durs ces engagements contre des bandes de cent à cent cinquante fusils, et l'abondance des munitions de notre côté ne compensait pas toujours la disproportion numérique.

Mais la situation du Rio de Oro n'est pas comparable à celle de la Mauritanie à cette époque. Le Maroc était alors indépendant, le Sahara à peine parcouru, et nos faibles détachements, sans avions, sans T. S. F., sans armes automatiques, supportaient le poids d'une masse de pillards soutenus et encouragés par toutes les populations du sud de l'Atlas. Ce qui a été réalisé il y a vingt-cinq ans peut l'être à moins de frais aujourd'hui, dans une zone encerclée de toutes parts par nos possessions.

L'Espagne, dit-on, ne possède pas les troupes spéciales

nécessaires à ce genre d'occupation. Mais à notre arrivée à Tijikdja, quand on créa les premiers pelotons montés, la plupart des cadres n'avaient de leur vie touché « l'arzen » d'un méhari; et les Sénégalais, peu familiarisés avec la pratique des chameaux, se montraient aussi rétifs que leurs montures. A défaut de pratique, nos troupes coloniales possédaient, il est vrai, cette qualité précieuse et subtile qu'on nomme la tradition. Mais notre voisine transpyrénéenne, depuis la victorieuse campagne du Riff, a de l'Afrique et des contingents auxiliaires une expérience suffisante pour enrégimenter les quelques goums nécessaires à la protection de ses troupes régulières et réaliser sans grands risques une occupation indispensable à la sécurité commune des deux Puissances protectrices de l'Empire chérifien.

***

Ce moment désirable arrivé, le reste des dissidents rangé sous nos lois, et le dernier djicheur devenu mokhazeni, le pays pourra suivre sans heurts le chemin de sa radieuse expansion, ouvrir à ses ingénieurs les écluses du moyen Atlas, à ses prospecteurs les sentiers du Sous et du Dadès, et à ses commerçants l'antique voie des caravanes sur Tombouctou, la plus courte, sinon la plus aisée, celle du Draâ par Akka, la ville natale du rabbin Mardochée, entrepôt des commerçants juifs qui sillonnaient le désert, bien avant René Caillé. Mais, de même qu'une armée en campagne veille à la sûreté lointaine comme à la sûreté rapprochée, de même, un pays colonisateur a souci de la sécurité future de ses possessions comme de leur sécurité présente.

Aller sans escorte d'Agadir au Tafilalet, circuler entre Bou Denib et Colomb-Béchar sans auto-mitrailleuses et autocanons, marquera certes un pas immense dans la pacification des esprits. Privé d'aliments combustibles, le fanatisme s'atténuera sous la cendre de l'activité sociale. Mais, au delà de ce cadre étroit, il convient de scruter l'horizon général, d'observer la montée du nationalisme musulman au Caire, à Damas et à Bagdad, un peu comme le Targui ou le Chamba interroge le point noir du ciel et le frémissement imperceptible de la dune.

Loin de se combler, le fossé qui sépare en Afrique conquérants et autochtones a tendance à s'élargir depuis la prise d'Alger. Les vieux écrits mentionnent, au temps de Clauzel et de Berthezène, une certaine communauté familiale entre Européens et Indigènes. Elle a disparu depuis lors, et le torrent islamique continue sa course patiente entre les deux races, creusant davantage son lit à mesure que les années passent, mais révélant parfois son travail obscur par des éboulements inattendus.

Au Maroc, comme dans le reste de nos possessions, les tribus soumises depuis longtemps sont les plus attachées à leur culte; et les montagnards dissidents du moyen Atlas sont moins religieux que leurs congénères de Mogador, à notre contact depuis vingt ans. La conquête morale perd en profondeur le terrain qu'elle paraît gagner en superficie, et l'incompréhension mutuelle de deux civilisations persiste malgré nos efforts. Dénoncer l'absurdité d'une pareille opposition ne suffit pas à l'éliminer. Les multiples preuves de dévouement et d'affection que nous témoignent les indigènes servant dans nos rangs ne nous fixent pas sur les sentiments intimes de leurs tribus. Le paradoxe oriental se plaît à allier les actes d'abnégation individuels avec les défaillances collectives, à enfanter successivement les héroïsmes de Verdun et les révoltes de l'Ouergha, à permettre que l'on sacrifie sa vie à un maître juste et bon, sans pour cela lui donner son cœur. Hôpitaux, dispensaires, écoles, maternités, œuvres d'assistance, justice impartiale, etc., tous ces bienfaits créent certes des liens multiples entre les indigènes et nous. Mais le vent de particularisme qui souffle depuis la guerre, comme un simoun continu, les rend fragiles et cassants.

A une époque où la loi du nombre est la seule qui compte, où, dans chaque pays, les agitateurs prennent comme unique argument de leurs thèses le fait brutal des statistiques, il est bon de penser à la situation démographique de notre Afrique du Nord. 1 100 000 Européens y sont en présence de 11 000 000 d'indigènes. Un contre dix. En Asie Mineure, les chiffres étaient moins éloquents. On y trouvait avant la guerre quelque 4 millions de chrétiens et 10 millions de musulmans. Aujourd'hui, les premiers ont tous disparu et le

traité de Lausanne a donné quittance aux Turcs de cette élimination. Cette leçon de choses n'est pas oubliée des chefs panislamistes et panarabes, et, si leurs revendications prennent jamais une forme plus aiguë, notre vraie sauvegarde en Afrique sera la masse de nos nationaux.

Il n'y aura jamais trop d'éléments neufs pour faire contrepoids à la masse indigène et décourager les entreprises sournoises des agitateurs. A Casablanca, à Oran, où la masse européenne est compacte, on discerne chez l'autochtone de légers symptômes d'évolution, parmi lesquels l'abandon des coiffures rituelles n'est pas le moins important. Vivant en compagnie d'étrangers nombreux, partageant leurs joies et leurs peines, l'Arabe ou le Berbère abandonne à la longue une partie de ses préventions et de ses préjugés, comme un fleuve privé d'affluents limoneux se débarrasse peu à peu de ses impuretés. Au contraire, à Fez, à Marrakech, à Rabat, soumis à l'influence de ses fquihs sectaires et de ses confréries ignorantes, il s'éloigne de ses éducateurs modernes au lieu de s'en rapprocher.

Entre le fils d'un Maltais arrivé en Algérie vers 1900 et le descendant d'un colon de Bugeaud, la différence est insignifiante. Elle demeure immense entre un Français et un Arabe dont les familles habitent depuis cent ans la même localité de Mitidja. Seule, l'immigration peut combler ce ravin aux berges mouvantes sur lequel islamisants et orientalistes s'évertuent depuis des lustres à jeter les viaducs de leurs systèmes fragiles et de leurs utopies généreuses.

La sécurité future du Maroc et des pays voisins repose donc sur leur peuplement rapide en éléments français ou tout au moins occidentaux. Jusqu'à présent, les efforts tentés dans ce but n'ont pas abouti à des résultats suffisants; et le peu de propension de notre race à s'expatrier demeure le vrai motif de nos difficultés outre-mer. Faute de colons français, un continent qui fut nôtre, du Labrador à la Louisiane et du Saint-Laurent aux Montagnes Rocheuses, est aujourd'hui presque entièrement de culture et de langue anglo-saxonnes. Quand éclate la guerre de Sept ans, nous y comptons à peine 80 000 immigrants, tandis que l'Angleterre, trois fois moins peuplée que notre pays, y avait envoyé deux millions de ses

enfants. Cette disproportion numérique rendit vains les efforts de Levis et les talents de Montcalm. Faute de colons encore, notre installation en Berbérie conserve, malgré les apparences, un caractère précaire. Il y a près d'un siècle, le prince de Joinville l'observait déjà : « L'Algérie, belle colonie, écrit-il, qui eût été incomparable si nous y eussions pu jeter un excédent de population. » Et, cependant, à cette époque, les vues d'avenir primaient les réalités tangibles de la finance, et la cause du peuplement passionnait les Bedeau, Lamoricière, Bugeaud, Randon et tous les pionniers de la première heure.

« Ense et aratro », mariages au tambour, phalanstères agricoles, métayage romain, sociétés concessionnaires, cantonnement, vente à bureau ouvert, propriété sous condition résolutoire, régimes de l'entreprise, de la surveillance officielle et du désintéressement administratif... tous les systèmes de grande, moyenne et petite colonisation, ont été expérimentés pendant un siècle au pays du Dey. Pittoresques ou pratiques, malencontreux ou adroits, leur diversité même montre l'ardente volonté des gouverneurs d'amorcer un courant d'émigration entre la Métropole et l'Afrique et de fonder, comme le veut Bugeaud, « quelque chose d'utilement durable pour la France ». 15 000 immigrants en 1843, 45 000 en 1849. Chaque tentative provoque la venue d'un flot nouveau. Chaque fois aussi, les déchets sont considérables. Beaucoup des nouveaux venus se rembarquent, mécontents et ruinés. Sur 100 hectares concédés, une douzaine à peine sont mis en valeur. La fièvre et le choléra exercent leurs ravages habituels à pareille époque. Malgré tout, chaque vague humaine laisse en se retirant une part d'alluvions. Et ces apports successifs se résument, au recensement de 1926, par les chiffres suivants : 835 000 Européens installés en Algérie dans 905 villes ou villages, et exploitant 1 400 000 hectares des meilleures terres. Mais, à côté, la race indigène s'épanouit elle aussi depuis la fin des fléaux qui la ravageaient au temps des Turcs. Elle avait 4 920 000 représentants en 1921. Elle en compte 5 140 000 en 1926. Elle s'est accrue de 220 000 unités en cinq ans, tandis que les éléments occidentaux augmentaient seulement de 45 000. Si cette proportion se maintient on

aura vers 1950 : 7 millions d'Arabes et de Berbères contre 1 200 000 Français et Néo-français. Des deux arbres qui grandissent sous le ciel méditerranéen sans jamais mêler leurs rameaux, le plus ancien, fixé au sol par mille racines, risque d'étouffer le nouveau sous son épaisse frondaison. A côté, dans le territoire de la Régence, la situation est encore moins favorable. Deux millions d'autochtones y sont en face de 180 000 immigrants. Soit une proportion de onze contre un, au lieu de cinq contre un en Algérie.

Ces faibles pourcentages apparaissent pourtant excellents si on les compare à ceux du Maroc. Le plant occidental est repiqué là depuis peu, c'est vrai; et, durant quatre années, d'âpres rafales l'ont couché sur le sol en arrêtant son développement. Néanmoins, il n'a pas, depuis 1918, repris la vigueur qu'il semblait devoir acquérir dans le merveilleux humus où on l'a fixé. Entre 1850 et 1860, la population européenne d'Algérie augmenta de 300 p. 100. Au cours de la décade 1918-1928, la population européenne du Maghreb s'est accrue d'une manière beaucoup plus modeste, malgré le voisinage de notre ancienne colonie, et l'afflux de ses fermiers et agriculteurs. En 1850, vingt ans après le débarquement de Sidi Ferruch, on compte dans le Tell et sur les Hauts Plateaux 65 000 Français et 65 000 étrangers. En 1929, vingt-deux ans après le débarquement de Casablanca, on dénombre au Maroc 74 000 Français, dont 2 800 colons (six fois moins qu'en Algérie en 1852), et 30 150 étrangers dont 15 140 Espagnols, 10 300 Italiens, 900 Anglais, 800 Portuguais, 550 Suisses, 470 Maltais, 370 Grecs, etc. Soit 105 000 Occidentaux contre quelque 5 millions d'indigènes. Un sur cinquante ou à peu près.

Certes, dans tout le Protectorat, la colonisation matérielle est organisée d'une manière remarquable. Elle se développe au rythme de 40 000 hectares, bientôt 200 000 hectares par an. L'immatriculation des terrains tarit d'innombrables sources de conflits juridiques et stabilise la propriété. L'emprunt de 800 millions conclu l'an passé rend possible l'exécution de travaux publics dont profiteront largement les agriculteurs. Les bureaux poursuivent avec activité la recherche des terres disponibles, malgré les récriminations intéressées des

agents du Komintern et les appels à la prudence des mentors.

Cette tâche courageuse a été complétée par l'achat de parcelles collectives et mêmes privées. On a ainsi constitué des lots de 200 hectares en moyenne au nombre de 269 puis de 440 en 1928. On les a distribués aux concessionnaires, soit gratuitement, soit par adjudication, en accordant de larges facilités de paiement. On a fondé des caisses régionales de crédit agricole dont les prêts hypothécaires sont passés à Fez de 150 000 francs en 1925 à 4 millions en 1928. On a favorisé la création de pépinières et la construction de silos coopératifs, encouragé par de fortes primes le « dédoumage » des terrains, l'achat d'automobiles et de matériel agricole, la « standardisation » des céréales..., etc. Bref, on a assisté de toutes les manières possibles les exploitants, en modernisant l'aide matérielle que leur assurait jadis Bugeaud sous forme de charrues, d'animaux de labour et de maisons d'habitation.

Leroy-Beaulieu évaluait naguère à 13 000 francs (or) la dépense supportée par l'État pour installer une famille d'agriculteurs sur le sol algérien. Ce chiffre est très sensiblement dépassé au Maroc. Mais le Protectorat recueille déjà le fruit de ses sacrifices. En maints endroits, le pays s'est déjà métamorphosé, et le réseau des fermes de la banlieue casablancaise est maintenant aussi dense que dans les domaines de la Mornaghia et du Mornay. Calquée à quelques détails près sur le système tunisien, la méthode de colonisation marocaine assure l'exploitation du sol d'après les procédés les plus modernes du Far West. Elle s'adapte à merveille aux progrès incessants du machinisme, à la sélection savante des cultures, à l'emploi judicieux des engrais. Bref, elle offre tous les avantages qu'ont aujourd'hui les grandes propriétés sur les petites, et, les esprits les plus pondérés l'estiment capable de transformer en quelques lustres le Maghreb en une nouvelle Californie.

Mais, mettre en valeur un pays est une chose, le franciser en est une autre. La répartition du territoire en lots importants favorise bien l'éclosion d'une sorte d'aristocratie terrienne, mais elle n'aide pas à la formation d'un prolétariat rural, seul capable d'européaniser le Maghreb. Dans la région de

Fez, par exemple, où l'essor agricole est particulièrement remarquable, cinquante mille hectares, soit un dixième des terres cultivables, sont aujourd'hui aux mains des Occidentaux. Or, à part 270 hectares de parcelles maraîchères, l'immense majorité des lots est formée par les grandes et moyennes propriétés. Si bien que 320 colons se trouvent disséminés sur un front de près de quatre-vingts kilomètres, de l'Ouergha au Saïs, et que soixante se répartissent 13 000 hectares dans la grande banlieue de Fez. On prépare bien la création des centres à Sidi Djellil, Aïn Aïcha, Karia ba Mohammed, etc. Mais ce sont les petits agriculteurs qui constituent l'élément de base d'un centre, et c'est autour d'eux que viennent s'amalgamer les artisans, ouvriers manuels et commerçants.

Le Maghreb est avant tout un pays agricole. Il le restera longtemps, semble-t-il, malgré ses magnifiques perspectives minières. Et c'est heureux. Des usines nombreuses avec un prolétariat indigène important seraient, en l'état actuel des esprits, une source de difficultés sociales sans cesse renaissantes. Pour s'européaniser, le pays a besoin de nombreux cadres subalternes beaucoup plus que d'états-majors, d'immigrants qui viennent ici, non dans l'espoir de faire fortune mais de vivre largement et laborieusement du travail de leurs mains, dans des conditions physiques et morales plus saines qu'en servant à boire ou qu'en époussetant des bureaux; de gagne-petit, en un mot, que l'âpre concurrence des blés, du vin, du pétrole et du charbon laisse indifférents dans leur lopin de terre, et qui, comme l'autochtone, tirent leur subsistance du sol, sans souci de la surproduction mondiale et du malthusianisme économique.

Bugeaud limitait jadis à quatre hectares la superficie des concessions. Randon éleva plus tard ce maximum à une trentaine. Ces lotissements modestes favorisèrent l'éclosion de ces villages du type algérien, si favorables à un peuplement intensif, si appréciables en cas de troubles généralisés, si supérieurs à maints égards même au système tunisien des groupes de fermes, d'après M. de Peyerimhoff. Leur conception s'apparente avec celle des sociétés fermières préconisées jadis par Clauzel et mise à profit par des capitalistes de Syracuse et de Trapani sur le territoire de la régence, où

de grands domaines morcelés par parcelles de trois à quatre hectares furent bientôt exploités par une foule d'immigrants italiens.

C'est le pendant du système appliqué en Nouvelle-Zélande, où, sur un total de 80 000 exploitations, la moitié est composée de propriétés de moins de 40 hectares; l'analogue du système canadien basé comme celui de toutes les colonies de peuplement anglo-saxonnes sur le principe de la petite culture. Après l'avoir dédaigné, la Tunisie semble s'y rallier à son tour en procédant à des achats de terres pour y aménager des centres. S'il est difficile d'appliquer au Maroc une sorte de loi de Homestead, qui concéderait gratuitement de nombreuses parcelles, du moins peut-on éviter que, parmi les lots mis en adjudication, des centaines d'hectares soient chaque fois attribués à une ou plusieurs firmes, sauf si le cahier des charges comporte l'obligation d'établir un nombre déterminé de familles européennes sur le sol concédé. Les méthodes de peuplement ne manquent pas. Le Maroc n'a que l'embarras du choix. Une terre aussi favorisée trouvera toujours des capitaux prêts à s'employer en faveur de n'importe quel système de colonisation, et à amorcer ainsi une immigration encore embryonnaire. Au port de Casablanca, l'excédent des arrivées sur les départs s'est réduit à un chiffre infime, l'année passée; et, à l'intérieur, dans ces villes neuves, miracles de goût et d'harmonie, mais quasi-désertes, on évoque avec amertume le grouillement des cités méditerranéennes du bassin oriental où s'épanouit l'activité humaine dans un cadre qu'elle ne mérite pas. Il viendra un moment où, la pacification achevée, la garde du Maroc n'exigera plus 80 000 hommes. Ce jour-là, c'en sera fait de l'animation factice créée dans certaines contrées par la présence de garnisons considérables, et le commerce local, alimenté surtout par les militaires et leurs familles, risque de tomber dans un marasme aigu, si une clientèle nouvelle et stable ne vient se substituer à l'ancienne.

Les éléments d'immigration manquent en France, objecte-t-on, et notre pays est moins que jamais disposé à les fournir.

Ce n'est pas certain. Dans le fond de nos provinces septentrionales, l'Algérie, faute de publicité suffisante, est moins connue qu'au temps d'Isly et de Changarnier; et l'on pourrait

éveiller des vocations chez les jeunes gens laborieux en leur montrant les possibilités d'avenir que réservent l'agriculture, l'industrie automobile et le commerce en Afrique du Nord. De même les Normands et Bretons, dont les ancêtres couraient les mers américaines à l'époque de la Flibuste, ne sont pas devenus des populations aux goûts casaniers et rebelles à l'émigration. Quant aux Basques, par dizaines de mille, ils s'en sont allés en ces dernières années vers l'Argentine et le Chili, sans trop savoir que les portes de la France d'outre-mer leur étaient ouvertes. Et puis, il y a les étrangers, la masse de ceux qui cherchent à essaimer vers des contrées neuves depuis que les États-Unis ont défendu l'accès de leurs territoires. Les populations de l'Europe orientale qui végètent en quête de gîte et de travail. Les Grecs réfugiés d'Asie Mineure qui se pressent désœuvrés dans les banlieues d'Athènes et de Salonique et accepteraient sans doute l'hospitalité d'un sol méditerranéen tout pareil à leur propre patrie. Les Allemands enfin, auxquels un règlement un peu paradoxal interdit de se fixer dans un pays où ils ont porté l'uniforme français dans les rangs de la vaillante Légion dont ils forment 80 p. 100 de l'effectif.

Pendant trois quarts de siècles, on a vécu en Algérie dans la hantise de voir le chiffre de nos nationaux surpassé par celui des aubains. Or, aujourd'hui, on compte 660 000 Français contre 175 000 étrangers. Notre puissance de « noyautage », si l'on ose employer à des fins bourgeoises ce néologisme moscoutaire, demeure considérable. Elle se manifeste sur le territoire de l'ancienne Carthage, où, malgré les accords internationaux et les appels de notre voisine, le bloc italien s'effrite par le jeu des naturalisations volontaires et des mariages mixtes. Elle se fait sentir au Maroc même, où notre race au contact d'un sol neuf retrouve comme à Québec sa merveilleuse vitalité; et, telle une bouture vivace, étouffe autour d'elle les plantes des autres espèces. Quant à l'attachement des néo-français à leur nouvelle patrie, le monument aux morts de la moindre commune algérienne l'exprime d'une façon suffisamment claire pour qu'il n'y ait pas lieu d'en discuter.

Fez voit passer fréquemment des troupes de théâtre

espagnoles. On joue la comédie et on chante l'opérette dans la langue de Cervantès au cinéma Gagnardot, c'est-à-dire au cœur de la vieille ville, entre la porte de Bou Jeloud et la grande rue du Talaâ. Les décors poudreux et les enseignes minables évoquent les plus lointaines de nos scènes de province. L'orchestre composé de musiciens de toutes nuances oublie parfois quelque mesure; et les costumes des acteurs paraissent remonter au temps du capitaine Fracasse. Il y a une sorte de Figaro aubergiste et diseur de galéjades, autant qu'on en puisse comprendre. Un Don José dont la rapière bâille au travers du fourreau comme un doigt dans un gant défraîchi. Et, à voir l'imposante matrone qui représente les Chimènes, on s'explique mal l'enthousiasme des Rodrigues. Mais la pièce est vivante, les refrains sont aimables. Et la voix du ténor, chaude et timbrée, sonne clair dans ce logis banal, où semble passer comme un frisson argentin de mules andalouses.

Pour un Français, cependant, le vrai spectacle n'est pas sur les planches. Il est sur les fauteuils et dans les loges. Ailleurs, dans les cinémas de la cité neuve, il n'y a guère que des soldats aux « orchestres » et des officiers ou fonctionnaires aux « balcons ». Ici, pas un uniforme, pas un indigène, pas un israélite. L'homogénéité de la salle pleine à craquer contraste avec l'aspect hétéroclite des autres lieux publics. Tout le monde ici est de même origine et de même sang. Tout le monde suit la pièce avec la même âme et la même attention; et chacun s'intéresse au jeu des acteurs comme à des passes savantes de muleta, applaudissant à tout rompre les monologues facétieux de Figaro et les tirades langoureuses de Don José.

Fez l'espagnole... La réflexion monte d'elle-même aux lèvres en observant cette salle curieuse, la seule où l'on ait l'impression qu'un prolétariat occidental est déjà fortement enracine dans la glèbe maghrebine, en contemplant ces rudes tâcherons, ouvriers et manœuvres qui évoquent la Castille et l'Aragon et vivent ici en famille, les adultes avec leurs parents, et les jeunes filles avec leurs « novios ». Et puis, à la sortie, en entendant quelques hommes, qui se détachent des groupes, et se mêlent à nos compatriotes, parler correctement notre

langue, on songe soudain à l'Oranie et on revient sur son impression première. On se renseigne, et on apprend que cette foule n'est étrangère que de langage et vient en grande partie de notre province algérienne. Pepete et Balthazard se sont installés aujourd'hui dans la vieille cité marocaine comme maçon ou contremaître, et, les compagnons manquants dans les chantiers de la ville nouvelle, ils ont appelé à leur aide les parents de Tlemcen et de Mascara. Aussitôt après la prise d'Abd El Krim, la Place du commerce les a vus débarquer par pleins cars, venant d'Oudjda en compagnie de quelques cousins de Murcie et de Valence. Les uns et les autres ont déjà fait souche; et, dans une génération, rien ne distinguera plus leur descendance et celle des premières familles françaises installées au pied du Zalagh.

C'est une gracieuse Portugaise, mademoiselle Herminia Ribeiro, qui a été élue l'an passé reine du Maroc, au cours du tournoi de beauté organisé par la *Vigie*. Son seul désir exprimé au cours d'innombrables interviews est, paraît-il, de ne jamais quitter Fédhala, sa ville adoptive. Vœu sincère qui est celui de tous les immigrants. Le charme du Maghreb s'exerce sur les simples comme sur les lettrés. Il agit comme l'eau de Dercos qui, dit-on, oblige ses buveurs à revenir tôt ou tard boire à sa source, près du Bosphore. A ses séductions, le pays ajoute ses possibilités d'avenir évidentes pour tous; et, dans l'immense étendue de ses terres incultes, il offre aux portes de l'Europe des débouchés variés à ceux qui s'exaspèrent dans le monde des chômeurs. La crise de main-d'œuvre s'y fait déjà sentir. Ce n'est point un mal comme d'aucuns le prétendent, si l'Afrique toujours altérée voit s'ouvrir vers elle les écluses des réservoirs occidentaux où le flot humain déborde. Au nouveau monde, dans des nations neuves et sans tradition, l'amalgame des immigrants anciens et nouveaux s'effectue avec une facilité qui déroute les sociologues. Au contact d'un peuple de forte unité comme le nôtre, la fusion est encore plus aisée; et tout semble possible, avec une propagande adroite comme à Buenos Ayres, et une discipline ethnique sévère comme à Washington.

ROGER LABONNE

D'UNE CRISE A L'AUTRE

UNE IDÉE EN MARCHE : LA CONCENTRATION[1]

La politique parlementaire a repris le pas sur les grandes questions fiscales, économiques et sociales du moment, autant que sur les graves problèmes internationaux posés à La Haye, à Londres et à Genève.

Il est apparu, une fois de plus, que l'action législative aussi bien que l'action diplomatique, fussent-elles imposées par des réalités impérieuses, comme celle de l'équilibre budgétaire, ou par des intérêts nationaux supérieurs, tels que ceux de notre sécurité navale et de notre sauvegarde douanière, restent intimement liées à la stabilité ministérielle, laquelle dépend essentiellement du problème de majorité, et de lui seul.

Si bien qu'il a fallu, toutes autres affaires cessantes, revenir à la question de savoir s'il existe ou non une majorité dans l'actuelle Chambre, et rechercher, en interrompant brus-

1. Nous employons l'expression de *concentration*, aujourd'hui en faveur dans les milieux politiques, et qui signifie pour eux le rapprochement des radicaux et des modérés.

Le mot *centrisme*, adopté par M. de Fels pour exprimer cette politique, nous paraît à vrai dire plus heureux et plus exact car il indique bien le rapprochement vers le centre de l'Assemblée des partis de droite et de gauche, tandis que la *concentration* pourrait s'entendre d'un mouvement opéré aussi bien sur l'extrême gauche que sur l'extrême droite.

quement le débat budgétaire et les négociations extérieures, malgré la portée de l'événement et l'extension du malaise fiscal et économique, la formule d'équilibre des groupes et partis en présence, en vue de dégager enfin du flottement des tendances cette majorité durable.

Les quatorze jours de crise que nous venons de traverser ont été consacrés à la solution, non pas du dilemme des dégrèvements qui avait déterminé la chute du premier Cabinet Tardieu-Chéron, mais bien de ce problème de majorité qui pèse si lourdement sur la législature et sur la vie nationale tout entière.

***

Le vieux système anglais du « rotativisme », c'est-à-dire de l'alternance des partis au pouvoir, qui est apparu chez nous, au cours des récentes crises ministérielles, celle d'octobre 1929 puis celle de février dernier, comme la « règle du jeu » toujours en vigueur, a pu donner, dans ces occasions, sa pleine mesure.

On se rappelle, en effet, les circonstances dans lesquelles, le Cabinet Briand ayant été renversé sur une simple fixation d'ordre du jour de politique étrangère, la règle rotativiste nécessita l'appel du chef de la partie opposante la plus importante, M. Daladier. Celui-ci tenta, en vertu de la même règle, de constituer un Cabinet de Cartel, représentant le ralliement des forces adverses de la majorité précédente. Le refus de participation des socialistes fit échouer la tentative. Il fallut essayer du système, en dehors du rotativisme, qu'on appelle chez les Anglais un gouverment de coalition et chez nous la conciliation. Singulières différences d'expressions pour qualifier la même opération politique. Cette conciliation, le ministère Clémentel faillit la réussir. Mais il ne put voir le jour, par suite d'intrigues et de questions de personnes. C'est alors que le Président de la République chargea M. André Tardieu de dénouer une crise qui devenait inextricable.

C'était là une première démonstration de l'impuissance ou de la fragilité des majorités de coalition. On ne pouvait pas, en l'état de cette Chambre, gouverner longtemps à « droite » ou à « gauche », pour la simple raison que ces deux ailes de

l'Assemblée, à peu près numériquement égales, étaient arbitrées en fait par un Centre flottant, quoique de plus en plus actif, sur lequel devrait s'appuyer désormais toute combinaison désireuse de ne pas chavirer d'un côté ou de l'autre, au moindre heurt.

Le choix de M. Tardieu par le Président Doumergue confirmait cette constatation de l'expérience. Homme du Centre, le député de Belfort pouvait, avec son prestige et son esprit réaliste, orienter le problème de majorité vers la solution centriste, la seule qui s'avérait pratiquement efficace. On sait la suite : la réponse obstinément négative des radicaux aux offres de collaboration que leur avait faites M. Tardieu, la constitution rendue inévitable d'une combinaison de centre et de centre-droit dont les gauches s'étaient exclues elles-mêmes.

Pareille formation ne devait pas tarder, d'ailleurs, en dépit d'un programme positif de travail d'où l'on s'était efforcé de rendre la politique absente, et en dépit d'un emploi du temps fort chargé dans le double domaine budgétaire et diplomatique, à rencontrer l'hostilité d'une opposition amenée à se regrouper. La discussion du budget offrit de multiples prétextes à bataille. Le mal se porta principalement au point faible : celui de la fiscalité incohérente, oppressive, ruineuse, sur quoi l'instabilité ministérielle et le désarroi parlementaire avaient empêché, jusque-là, d'appliquer un programme de réorganisation, de modernisation, méthodique, expérimental et sûr.

Et la crise devint inévitable : rien ne put l'empêcher, ni la volonté de ne pas compromettre les négociations de Londres, à leur point culminant; ni le souci de ne pas renverser sur un article de détail de la loi de Finances, un Cabinet dont le chef, à peine de retour d'une conférence ardue, était retenu par la maladie dans son lit...

Il fallut donc recommencer les consultations, revenir à la « règle du jeu », rappeler le chef de l'opposition. Mais, cette fois, ce furent les « modérés » qui repoussèrent les offres de M. Chautemps. De telle sorte que, réduit à former un ministère exclusivement radical, obligé de compter avec le soutien socialiste et de rompre, de ce fait, avec l'ancienne majorité,

le député de Blois ne put franchir le cap de la présentation de son gouvernement aux Chambres.

***

Les deux « séances historiques » des 25 février et 5 mars furent marquées, à ce propos, par des explications susceptibles de faire la lumière sur le fond du débat qui n'est autre que la question même de la *concentration*.

On nous permettra de rappeler, plus loin, les études et la consultation politique qui ont paru, ici, sur ce sujet et dans lesquels on avait bien voulu voir la mise au point d'une idée dont la réalisation s'est poursuivie, depuis, avec la logique de la politique expérimentale qui les avait inspirées. Mais il convient au préalable de poursuivre le développement du débat qui devait aboutir à la chute du ministère Chautemps et à une nouvelle tentative de collaboration des groupes nationaux, du centre-droit à la gauche, sous l'étiquette de « large union républicaine ».

Après avoir souligné les périls que représente pour le pays l'instabilité qui nous a valu déjà, en moins de deux ans, cinq ministères successifs au pouvoir, M. Paul Reynaud, recherchant la « cause de mal », s'était écrié :

— La cause, c'est que cette Chambre a été élue pour faire une politique d'union nationale et qu'il n'y a plus d'union nationale!... Nous sommes d'accord, dans tous les partis, sur le fait initial, c'est-à-dire l'élection de cette Chambre. Je crois avoir déjà cité une statistique de M. Léon Blum, avec qui je suis d'accord sur ce point précis : « Sur 612 députés, écrivait-il, 460 ont été élus pour voter pour M. Poincaré et continuer la politique d'union nationale ». Voilà le fait initial...

Et le député de la Seine ajoutait que nous avons vu se suivre deux majorités : d'abord, celle de M. Poincaré, du début de la législature jusqu'au congrès d'Angers; puis celle d'hier. La majorité étendue et la majorité restreinte. La première comprenait une très grande partie du groupe radical-socialiste, la frontière entre majorité et opposition passant dans le sein de ce groupe. Et le leader de l'Action

républicaine et sociale affirmait que c'est là que se fixerait la frontière politique de l'avenir, parce qu'un grand nombre de députés radicaux sont portés, soit par leurs opinions, soit par leur doctrine, à se rapprocher des socialistes, tandis que d'autres, au contraire, sont beaucoup plus près des modérés...

Enfin, M. Paul Reynaud terminait :

— On a dit que le refus de M. Tardieu (à M. Chautemps) est le pendant de celui qui lui avait été adressé par les radicaux lorsque, il y a quatre mois, il formait son Cabinet. Messieurs, il y a là une question qu'il faut que nous réglions pour demain. Schématisons, voulez-vous? M. Chautemps a derrière lui les 120 radicaux socialistes. M. Tardieu a derrière lui 300 républicains nationaux. Voilà le fait. Que M. Tardieu, prenant le pouvoir, comme il l'a fait, s'adresse aux radicaux-socialistes et leur dise : « Voulez-vous collaborer avec moi? » rien de plus naturel. Mais que les 120 radicaux-socialistes aient la prétention de prendre le pouvoir, de s'emparer des leviers de commande, d'avoir la présidence du Conseil, d'avoir la place Beauvau et d'offrir aux 300 républicains-nationaux de participer, nous ne pouvons pas permettre cela!

Telle était la thèse développée par le jeune et brillant orateur. De son côté, M. Franklin-Bouillon devait, au cours de la même séance, se livrer à l'analyse de la situation, en poussant plus avant le raisonnement pour en dégager une démonstration centriste plus nette :

— Dans cette Chambre — fit entendre le député de Seine-et-Oise, — dissociée dès ses débuts, rien ne peut vivre désormais si ce n'est une large concentration de toutes les forces républicaines, qui reconnaîtra comme principe de groupement la participation aux responsabilités du pouvoir et l'acceptation loyale les lois fondamentales de la République, qu'aucun vote d'ailleurs n'a jamais mises en question.

» Tant que cette vérité ne sera pas imposée à tous les partis, la Chambre sera en état d'anarchie permanente, le gouvernement sera impossible, le régime sera en danger...

Et, faisant un effort d'impartialité et d'apaisement auquel il convient de rendre hommage, le chef de la Gauche sociale de proclamer :

— De part et d'autre, de lourdes fautes ont été commises : comme les radicaux ont eu le tort de refuser leur concours aux modérés, ceux-ci dans des conditions différentes ont eu le tort de refuser leur concours au président du Conseil. Mais c'est le passé. Allons-nous continuer à fermer les yeux devant l'évidence? Deux années de luttes stériles l'ont démontré : dans cette Chambre, il n'est aucune majorité possible, aucun gouvernement durable si l'on prétend dresser un bloc de droite contre un bloc de gauche...

» Ce qu'espère, ce que veut l'immense majorité du Parlement et du pays, c'est voir réaliser enfin, au-dessus des partis et des personnes, l'union de toutes les énergies pour la sauvegarde des intérêts de la nation. Ce n'est pas contre un gouvernement, ce n'est pas contre vous, *c'est contre un système politique formellement condamné par l'expérience* que nous nous dressons.

Et enfin, après ces deux voix autorisées traduisant l'opinion d'hommes de bon sens et de raison, dont l'un siège au centre-droit et l'autre au centre, voici celle du chef du groupe radical, M Chautemps, qui avait loyalement tenté, lui aussi, la *concentration*, sans y réussir, et qui lançait, dans la séance mémorable du 25 février, cet appel où l'aveu n'est point dissimulé de la nécessité d'une union des Républicains :

— Je fais appel à tous ceux qui sont décidés à se grouper autour des institutions de la République. *Je leur demande à tous, modérés ou avancés, de se joindre à nous pour les défendre!*

***

Comment ne pas conclure de ces déclarations diverses, qui dominèrent la bataille décisive de la dernière crise, que la *concentration* fut au cœur du débat, qu'elle fut la solution ardemment recherchée par tous les hommes, à quelque parti qu'ils appartiennent, appelés à dénouer la situation?

Et ainsi apparaît le chemin considérable franchi, parmi quelles difficultés et quelles passions dressées sur un parcours sinueux, par l'idée que notre directeur, le comte de Fels, lançait il y a quelques mois, dans la *Revue de Paris*, à la

veille des crises qui devaient marquer la nouvelle session[1].

Ainsi se vérifient, d'une manière singulièrement frappante, les conclusions de l'ample consultation que nous avions poursuivie, à cette place[2], auprès des leaders des principaux groupes des deux assemblées, sur cette même idée qui tendait, on s'en souvient, à résoudre ensemble, *par la concentration réalisée sur le programme minimum, immédiat et capital de la réforme fiscale*, les deux problèmes politique et financier.

Car il ressort nettement des événements de ces derniers mois que l'on n'insistait pas en vain, alors, en faveur d'une telle formation se cristallisant, si l'on peut dire, autour de la question fiscale à l'ordre du jour. N'est-ce point elle qui a servi de base au conflit entre le pouvoir et les partis? Et la preuve n'a-t-elle pas été faite de l'impossibilité de sortir de notre fiscalité chaotique sans sortir d'abord du chaos parlementaire? D'où l'on peut dire qu'on avait quelque raison de lier les deux questions, puisque, faute d'y être parvenu, elles se trouvent maintenant littéralement coincées dans l'impasse de l'échéance budgétaire qu'on ne saurait prolonger.

Toutefois, si elle n'est pas encore réellement appliquée, par suite du déchaînement des passions que l'énergie de M. André Tardieu n'a pu encore endiguer, la conviction est désormais acquise dans la grande masse de l'opinion parlementaire et de l'opinion publique, de l'urgence d'en venir à la *concentration* qui s'impose.

Il ne reste qu'à attendre l'accalmie du Parlement pour façonner, sans bouleversements d'aucune sorte, les esprits et les consciences à cette collaboration efficace. Plus que jamais, la réorganisation financière appelle impérieusement le contact et l'activité coordonnée des forces constructives des Chambres. Plus que jamais, par conséquent, elle peut servir de point de ralliement à la majorité élargie et stable que le pays réclame pour surmonter la crise économique dominante, celle qui devrait préoccuper par-dessus tout, en ces heures où un monde nouveau se cherche et s'élabore, les hommes de bonne volonté.

MARCEL LUCAIN

1. Voir les livraisons des 15 juin et 15 septembre 1929.
2. Voir les livraisons des 1er et 15 novembre 1929.

PARMI LES LIVRES

Une pensée vivante, ailée, et pour ainsi dire allègre, une vue prompte et acérée qui saisit l'objet, le reconstruit en un moment et livre l'image à l'esprit; une fantaisie qui s'empare aussitôt de cette image, la considère, la transforme et l'entoure d'un éblouissement d'idée; un style d'une sérénité, d'une aisance et d'une vigueur incroyables : voilà *Variété II*, de Paul Valéry.

Presque toujours le choc initial est une impression, une lecture, une rencontre, un souvenir. La cour du couvent des Minimes, devenue caserne de gendarmes, lui rappelle Descartes, qu'on rencontrait là chez le Père Mersenne. A ce point, la pensée de Paul Valéry erre un peu; elle s'en va rue Geoffroy-Lasnier, où Descartes descendit en 1647, revient aux Minimes où l'auteur du *Discours de la Méthode* eut une entrevue avec Pascal, retourne aux gendarmes et à l'ingrate postérité. Descartes n'a point de monument à Paris. C'est ce moment de la rêverie que la pensée du poète choisit pour s'envoler. Ce monument que nul ciseau n'a dégagé, Valéry le voit, et Descartes lui-même l'a bâti.

Écoutez ce langage magnifique : « Mais, homme prudent qu'il était, et artiste incomparable dans le travail des matières les plus dures, il s'est bâti de ses mains un certain tombeau, de ces tombeaux qui font envie. Il y a mis la statue de son esprit, et si nette, et si vraie à considérer, que l'on jurerait qu'il est vivant, qu'il nous parle en personne, qu'il n'y a point trois cents ans entre nous, mais un commerce possible avec lui, mais à peine l'intervalle d'un esprit à un esprit, sinon d'un esprit à soi-même. Son monument est ce Discours qui est à peu près incorruptible, comme tout ce qui est écrit

exactement. Un langage fier et familier, où l'orgueil ni la modestie ne manquent, nous rend si sensibles et si remarquables les volontés essentielles et les attitudes qui sont communes à tous les hommes de réflexion, qu'il en résulte moins un chef-d'œuvre de ressemblance ou de vraisemblance qu'une présence réelle, et même qui s'alimente de la nôtre. »

Suit une analyse extrêmement hostile de ce qui est l'esprit même du *Discours de la Méthode*, et de la difficulté principale que Descartes s'est donnée à résoudre. « Il s'agissait que nous trouvions en nous ce qu'il trouvait en soi. » Aussi nous communique-t-il, pour ainsi dire, sa propre vie. La suite de ses impressions et de ses actes nous introduit dans ses pensées par le chemin qu'il a pris lui-même. Il nous rend semblables à lui. Et en effet, par une sorte de mimétisme, M. Valéry, confondu avec son sujet, exalte ce mélange des mathématiques et de l'action, qui a été la vie de Descartes. C'est à ce moment qu'au milieu du récit de sa vie le philosophe s'arrête et doute de sa propre existence; en quoi il oppose brusquement deux mondes, celui des apparences et celui de la réalité, l'homme et l'être. Il passe de l'un à l'autre, et M. Valéry avec lui, et nous-mêmes qui les suivons.

Un autre article sur le même sujet est une rêverie dans un train qui ramène le poète d'Amsterdam. Il s'amuse à considérer le paysage que le soir abolit dans les vitres et sur lequel, le wagon s'éclairant, se superpose sa propre image, chaudement colorée sous le verre, et immobile sur un fond fuyant. Puis, lassé de sa pensée, il y substitue le songe de Rembrandt et celui de Descartes, qui ont vécu dans le même temps à Amsterdam. Il voit Descartes dans cette foule de marchands et ne s'y mêlant point, placé dans la masse vivante de cette nation étrangère « comme un instrument de mesure que l'on plonge dans un milieu et que l'on en retire à volonté pour y lire ce qu'il marque ». Cette rêverie est coupée par un tableau qui, vu de sa fenêtre à Amsterdam, amuse l'esprit de M. Valéry : c'est, au-dessus des lourdes péniches adroitement déplacées, le vol des mouettes innombrables. « Leurs corps lisses et purs, bien placés contre le vent, glissaient, filaient sur d'invisibles pentes, effleuraient le balcon, viraient, rompaient le vol et s'abattaient sur les gros glaçons, où les

blanches bêtes posées se disputaient entre elles les ordures tremblantes et les débris affreux de poisson rejetés à l'eau. » C'est ainsi qu'écrivent les poètes quand ils se mêlent d'être peintres. Je dis peintres, car ce prodigieux tableau est silencieux. Et pourtant, du balcon que les oiseaux venaient frôler, M. Valéry entendait leurs voix craquantes et criantes : mais il n'y a point prêté d'attention.

Il revenait à sa pensée. La vue d'un port avec ses machines lui semblait la plus conforme aux pensées d'un philosophe épris de mécanique. Et tout à coup, par un de ces mouvements compensateurs qui remettent l'esprit en place, une image toute différente a été substituée. Au lieu de Descartes flânant sur l'Amstel, M. Valéry a vu les philosophes peints par Rembrandt. Aussitôt sa songerie a pris un autre cours. Il a examiné comment étaient construits ces portraits de penseurs enfermés dans le poêle, et comment une zone obscure, enveloppant la lumière, rendait plus sensible le reploiement de la pensée. « Un rayon de soleil enfermé avec eux éclaire leur chambre de pierre, ou, plus exactement, crée une conque de clarté dans la grandeur obscure d'une chambre. L'hélice d'un escalier en vis qui descend des ténèbres, la perspective d'une galerie déserte introduisent ou accroissent insensiblement l'impression de considérer l'intérieur d'un étrange coquillage qu'habite le petit animal intellectuel qui en a sécrété la substance lumineuse. »

Or voici que les musiciens, dans les parties sombres de l'orchestre, comme les peintres dans le clair-obscur, peuvent disposer ces motifs latéraux qui, perçus et non remarqués, étoffent et enrichissent l'ensemble. « Wagner, comme Rembrandt, savait attacher l'âme du patient à quelque partie éclatante et principale; et cependant qu'il l'enchaînait et l'entraînait à ce développement tout-puissant, il faisait naître dans l'ombre de l'ouïe, dans les régions distraites et sans défense de l'âme sensitive, — des événements lointains et préparatoires, — des pressentiments, des attentes, des questions, des énigmes, des commencements indéfinissables... »

Ce que font les musiciens et les peintres, les poètes le peuvent-ils? En tournant de ce côté, la rêverie de M. Valéry retrouve ses chemins d'autrefois. Il a pensé jadis à ces pro-

blèmes. Il ne veut pas nous en dire plus. Il songe seulement à l'homme qui viendra peut-être et qui sera le Jean-Sébastien Bach de la poésie. « Il aura la vie dure », songe-t-il; et là-dessus, le train arrive à Paris.

Tableaux, épures, retours à l'analyse, départs encore et passages incroyablement légers de ceci à cela, c'est ce que nous trouverons d'un bout à l'autre du livre. M. Valéry décrit magnifiquement la phrase de Bossuet, et songe tout à coup que la forme, en art, est plus durable que le fond. Il se raconte à lui-même la fable de Daphnis et d'Alcimadure, et le récit le conduit, en même temps que les personnages, chez les Ombres où s'efface lentement le peuple des chefs-d'œuvre. Au milieu du livre, vous trouverez une étincelante étude sur Stendhal, ou plutôt un portrait, dix portraits en mouvement de l'homme dessiné dans son œuvre. Plus loin, quelques pages admirables, émouvantes, sur Mallarmé. Et çà et là, sans que M. Valéry semble y penser, le secret de son propre génie. « La conscience de moi-même pour elle-même, l'éclaircissement de cette attention, et le souci de me dessiner nettement mon existence ne me quittaient guère. » Et ailleurs, au sujet des impressions qu'il reçoit de la lecture : « Je vois la plume et celui qui la tient. » On croit qu'il est le froid ciseleur d'un art composé; — au fond, c'est la vie qui l'intéresse, dans son rythme profond, qui est la mesure même de l'art.

***

Deux fois, M. Marc Chadourne a répété en exergue de son roman[1] les beaux vers du sonnet 116, où Shakespeare compare l'amour à un signal éternellement fixé, qui voit de haut la tempête et n'en est point ébranlé, à une étoile au-dessus d'une barque errante. Là où il trouve altération, il ne s'altère point. Il n'est point le jouet du temps, ou, comme dit le poète qui change toute image en figure humaine, il n'est point le fou du temps.

Love is not love
Which alters when it alteration finds...
O, no! It is an ever fixed mark

1. *Cécile de la Folie*, chez Plon.

That looks on tempests and is never shaken;
It is the star to every wandering bark...
Love's not time's fool....

Ce caractère inaltérable de l'amour, sa durée à travers les événements et les êtres, c'est là le trait dominant de l'ouvrage. M. Chadourne en avait d'abord emprunté le titre à Shakespeare, et il avait appelé son roman *le Fou du temps*. L'allusion lui a-t-elle paru obscure? Le livre se nomme maintenant, comme l'héroïne : *Cécile de la Folie*. Mais pour y mieux graver le signe de la fatalité, il a imaginé qu'un vieux bibliothécaire asthmatique et un peu fou traçait l'horoscope de la malheureuse Cécile. Le Soleil était dans les Poissons à sa naissance. Aussi l'eau sera-t-elle son élément. Ce signe la rendra très sensitive et très magnétique. La Lune dans le Verseau placera sa direction dans l'ascendant. Le signe du Scorpion, qui était à son lever lui fera un caractère de flamme. Enfin sa planète dominante sera Mars, qui la chargera de passion. Cet horoscope, qui forme un cahier jaune, reparaît à travers le livre. C'est ce cahier que Cécile placera en évidence sur une table, avant d'aller se jeter à la Seine.

L'horoscope dit encore : « Celui que la destinée vous assigne sera un Neptunien... Bien que de nombreuses tendances vous soient communes, vous serez, incompréhensibles l'un à l'autre, un perpétuel mystère. » Cet homme destiné à Cécile, c'est François Mesnace, nature problématique et divisée, et le livre n'est que l'histoire de ces deux êtres, et de l'amour manqué qui les lie. J'insiste un peu sur la nature de ce lien, car le livre ne peut s'entendre si on ne se rappelle pas qu'un ordre du destin voue l'un à l'autre Cécile et François. Mais c'est un ordre mal obéi. Il y a dans les circonstances de leur vie, et dans leurs caractères mêmes, des éléments incompatibles. Ainsi ils ne pourront ni se quitter, ni se joindre. Ils s'aimeront, sans que l'amour les puisse unir. Cet amour même, qui les laisse divisés, leur sera un supplice.

Voilà ce qu'on pourrait appeler l'idée du livre, la cellule autour de laquelle tout le roman germera. Ce roman, l'auteur l'a divisé en trois parties, ou, comme il dit, en trois périodes. La première nous montre le double portrait de François et de Cécile, et nous raconte comment ils se sont rencontrés, un

été, à la campagne. — Pour ce qui est de François, rien de plus simple. L'auteur feint d'avoir été un de ses amis, et il nous le décrit de souvenir. Le portrait est à retenir. On nous assure que les jeunes gens d'aujourd'hui sont simples, sportifs, pressés et avides. Je n'en crois rien. Il est possible en effet que de jeunes brutes forment le premier rang de la génération nouvelle, et masquent les autres. Mais derrière ceux-là vient la foule douloureuse, la foule romantique des blessés et des incertains. François Mesnace est de ceux-là. « Je le revoyais, sous les lampes des bibliothèques, au milieu des brouillards de la Seine, en sa chambre d'étudiant, petit provincial ténébreux, mais plein d'élans, ivre de poètes et de musique, agité d'idées, de systèmes et de rêves confondus en un intense bouillonnement... Ce doux Mesnace, dont je retrouvais, à peine effacé par les années, en son indécise délicatesse et sa mobilité, le visage courbe où le contraste des yeux en retrait — ses yeux foncés de jeune animal inquiet — et des cheveux pâles, plus pâles encore que le teint, faisait une opposition saisissante de douceur presque féminine et d'anxieuse gravité. Comme le sourire qui errait sur cette lèvre sensuelle s'alliait étrangement au fond sérieux de ce regard!... Combien ces nuances, la sensibilité de cette figure et ses ondoiements m'avaient séduit au temps où je me plaisais à suivre, au cours d'une lecture ou d'un concert, le jeu de la musique ou du poème sur ce miroir vivant! Ah! tricherie des visages adolescents... J'avais cru à cette soif de connaître et d'aimer, à cette impatience de vivre, à la noblesse du cœur que la vie avait besoin de tremper en cet être gracile mais ardent... Et la vie en avait fait cet être à la dérive... »

Le mal dont souffre François, l'auteur l'appelle égoïsme, légèreté, impuissance du cœur, aridité, excessive observation de soi-même. Mais l'homme ainsi défini, nous le connaissons. Nous l'avons rencontré à toutes les pages des romans écrits en 1890. Cinquante ans plus tôt, il s'appelait l'enfant du siècle. Trente ans plus tôt encore, il errait sur les landes de Combourg, appelant les orages et incapable de se fixer. En vérité les types humains sont éternels. Il arrive seulement qu'un temps est plus propice à l'un ou à l'autre.

Des êtres comme François, ardents et faibles, sont parmi

les plus dangereux. Ils le sont surtout pour les natures violentes qui, se donnant tout entières, reçoivent sans défense les blessures que leur font ces escrimeurs fuyants et cauteleux. Mais ces mots même sont-ils justes? François est un être inconsistant, une illusion, une velléité. Il prend mille formes, comme un nuage dans le vent. Il apparaît et disparaît. Il est un moment tout ce qu'il veut être, et voici qu'il a déjà changé. Il mène plusieurs existences. Il est si léger que son propre lyrisme l'emporte. Mais il a conscience d'être emporté, et de sournoises défenses s'élaborent en lui.

Il vivait avec sa mère dans leur propriété de la Bouvie, lorsque des cousins éloignés qu'ils n'avaient jamais vus, les La Folie, vinrent leur demander l'hospitalité. Ces La Folie étaient quatre, dont une fille, Cécile, qui préparait les classes de piano du Conservatoire. La voici, le jour qu'elle arriva à la Bouvie. « Elle semblait presque hagarde de bonheur, et, dans sa pâleur, soleils noirs, les yeux flambaient. Deux ailes graves de sourcils les couvraient. Le nez un peu camus se dilatait en une joie sauvage d'aspirer à la fois tant d'air et tant de parfums. Elle avait des lèvres un peu épaisses mais bien dessinées, un menton volontaire... Avec son masque impétueux et cette flamme dans les yeux, c'était moins sous les traits d'une femme qu'elle apparaissait que sous ceux de quelque génie. »

Madame Mesnace loge ces cousins agités dans une métairie voisine, Le Merlon, et, naturellement, François s'éprend de Cécile. Trois étés, les La Folie reviennent. Puis François va achever ses études à Paris. Il rend visite à ses cousins, et Cécile le reçoit. « Elle était toute ébouriffée, retroussant ses manches sur ses avant-bras musclés, l'œil en fête comme d'habitude; elle avança, de ce pas trop long pour sa taille et qui semblait toujours danser. Sa poignée de main nerveuse lui fit chaud. » Elle donne maintenant des leçons de piano. Elle est fagotée d'une blouse qui revient du teinturier. Mais elle se soucie peu de sa toilette. Elle joue avec une violence passionnée, emphatique dans la force, perdue en arabesques impalpables dans la délicatesse. Mais son visage est transfiguré par le sérieux et par l'exaltation. On dirait un médium en séance.

A cette époque, François a pour elle un culte passionné. La musique les unissait. C'était une sorte d'état de grâce où

l'amour trouvait dans la pureté sa forme parfaite. Cependant, à plusieurs reprises, il avait essayé de l'attirer à lui. « Il l'avait vue littéralement se raidir, se glacer, se dérobant avec une nervosité qui ressemblait à de la frayeur. Il restait désarçonné, effrayé lui-même, mais encore provoqué en dépit de cette frigidité extérieure, par le sursaut fébrile, la moiteur de ces mains arrachées, la pâleur de ce visage. » — Il peut s'y tromper mais le lecteur a reconnu que Cécile l'aime de toute la violence de son cœur.

Il pourraient s'aimer, en somme, et il s'en faut de peu qu'ils deviennent des amants, un 14 juillet, à la veille d'un départ. Ils ont dîné ensemble. François, déjà instable et changeant, a tout à coup le sentiment affreux de ne pas reconnaître, dans cette femme assise auprès de lui, l'image familière de Cécile. « Cette femme qu'il avait devant lui avec ce feutre poudreux enfoncé sur ses yeux brillants, cette mine de fièvre, ce manteau fatigué, ce tourment qu'elle s'efforçait à cacher; il la voyait brusquement d'une autre rive du monde, d'un autre point du temps, étrangère à leur passé, à lui-même. » — Après le dîner, elle propose : « Pourquoi n'allons-nous pas chez vous? » Mais il a sottement donné rendez-vous à une autre femme. Il s'excuse comme il peut. Comprend-elle? Elle est prise d'une gaîté frénétique, puis, tout à coup, dans le taxi, prostrée, les yeux fermés, elle gémit : « Vous allez me quitter ainsi... » Les lumières des rues montraient à François un visage de chair souffrante, avide et altérée. « Vous ne me laisserez pas », dit-elle encore. — « Jamais, mon petit, jamais », répondit-il. Parlait-il par amour ou par pitié? Quinze jours plus tard, la mobilisation était affichée. Il ne vit Cécile qu'une fois pendant la guerre. Il partait pour l'Orient, et il passait un jour à Paris. Il descendit chez les La Folie. La nuit, il entra dans la chambre de Cécile. Elle s'était défendue. Il avait eu un moment de fureur, comme s'il eût voulu assassiner. En fait, nous dit l'auteur, « quelque chose était mort à ce moment-là ».

On le voit bien quand François revient d'Orient, dans l'été de 1919. Brusquement la situation est changée. Cécile l'aime silencieusement. Mais lui, à travers diverses aventures, ne revient vers elle que par accès, poussé par une force intérieure, incapable de se délivrer d'elle, incapable de l'aimer. C'est

du détail de ce long supplice que M. Chadourne a fait toute la seconde partie de son livre. Elle est étrangement émouvante, avec un air de vérité accru par ceci que François et Cécile, pour des raisons différentes, subissent chacun une lente déchéance : chez l'homme, c'est le caractère qui se dégrade; chez la jeune fille, c'est la misère et le découragement qui naissent du chagrin. Le dénouement est atroce. Cécile a vendu deux fauteuils, dernier souvenir du temps où la famille était riche. On les lui a payés douze mille francs. Cette somme, c'est l'évasion aux colonies, la liberté, le salut. Mais François en a besoin, et elle la lui donne. Elle tapera, le soir, dans un cinéma. François cependant a disparu. Il l'aperçoit dans ce cinéma et feint de ne pas la voir. L'épreuve est trop dure. Elle lui écrit. Il vient, il la trouve, hagarde, sur les quais. Il la ramène. En la voyant si misérable, il fond de tendresse et de remords. Il jure de ne plus la quitter, de l'épouser. Est-ce une suprême joie qu'il lui donne? A-t-elle deviné qu'il ne tiendrait pas sa parole, qu'il ne peut pas la tenir, et qu'elle est elle-même un malheureux jouet entre ses mains? Est-elle désespérée, ou veut-elle achever sa vie sur une illusion heureuse? Elle sort, inaperçue, au milieu de la nuit, et se jette à l'eau.

HENRY BIDOU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Vieilles maisons, vieux papiers, par G. Lenôtre
(*Sixième série. — Perrin*).

Parmi les personnages de l'époque révolutionnaire que M. G. Lenôtre évoque dans cette nouvelle série d'études, le plus curieux est sans contredit André Amar.

Trésorier de France pour la province du Dauphiné, riche, appartenant à la bonne bourgeoisie de Grenoble, Amar était de ceux qui, par leur origine et leur situation, semblaient devoir se montrer, lorsque la Révolution éclata, hostiles aux idées nouvelles. Mais quelques aventures amoureuses, où il avait joué un rôle déplaisant, l'avaient fait à peu près exclure de la société. Et l'on peut penser, avec M. Lenôtre, que l'amertume qu'il en avait ressenti ne fut pas étrangère à l'attitude politique qu'on lui vit bientôt adopter. Dès 1790 il se « lançait dans le mouvement ». Membre du district en 91, il fut élu député à la Convention l'année suivante. Au début, il ne fut, à l'Assemblée, qu'un auditeur silencieux. Pour la première fois il prit la parole, lors du procès du roi, et d'une voix égale et douce réclama la tête de « Louis ». Ce début lui attira la sympathie des Montagnards, qui l'expédièrent en mission dans le Dauphiné. Partout le passage d'Amar fut marqué par des arrestations en masse. Revenu à Paris, il ne remonta plus à la tribune que pour réclamer des têtes. Ces éclatants témoignages de civisme lui valurent bientôt d'être nommé membre du Comité de Sûreté générale.

Ce fut là qu'il montra tout ce dont il était capable. Toujours paisible, correct et froid, il fut le plus inlassable pourvoyeur de la guillotine. Aucun accusé ne trouvait grâce devant lui. Et, par contre, il fermait complaisamment les yeux sur les cruautés et les exactions de ses propres subordonnés.

Le Comité de Sûreté générale comportait une organisation très rassurante, en apparence. Il avait ses secrétaires, ses analyseurs, ses enregistreurs. Le travail était réparti entre un bureau de l'agence militaire et quatre bureaux de région. Voilà pour la tête. Quant au bras il était représenté par le *bureau de l'exécution*, c'est-à-dire par une bande de policiers improvisés, dont deux épouvantables coquins, Maillard et Héron, eurent, l'un après l'autre, la direction. A Paris et en province ce groupe de bandits audacieux (que l'on appela tour à tour *Tape-Dur* et *Héronistes*) mettait à sac les maisons de tous les citoyens qu'ils étaient chargés d'arrêter. Le Comité avait soin, d'ailleurs, de choisir ses victimes parmi les gens riches... Aussi

voyait-on affluer vers les bureaux de la Sûreté générale, bijoux, pièces d'argenterie, monnaies d'or et assignats. Pourtant une grande partie des objets volés ne parvenait pas jusque-là. Les Tape-Dur, en effet, après avoir recommandé à leurs victimes d'emporter avec elles tout ce qu'elles possédaient de plus précieux (« on a besoin d'argent quand on est en prison »), réussissaient à provoquer un assez bon nombre de *décès subits*, pendant le transfert des prisonniers aux geôles du Comité. Et il va de soi que, dans ces cas-là, les cadavres étaient instantanément dépouillés.

Dans quelle mesure cette longue série de crimes et de brigandages profita-t-elle à Amar? On ne saurait le dire. L'homme ne semble pas au fond avoir beaucoup accru sa fortune à cette époque, et il demeure en vérité, avec sa férocité tranquille, un véritable mystère psychologique, dont un rapprochement avec l'Evariste Gamelin, imaginé par Anatole France, ne suffirait pas à donner la clé.

Le régime arbitraire auquel le Comité de Sûreté générale soumettait le pays finit par provoquer une réprobation quasi-unanime. Robespierre lui-même se tourna contre ceux qui le servaient trop bien et prononça le 8 thermidor un discours contre *les agents impurs prodiguant les arrestations injustes*, discours qui, à n'en pas douter, visait Amar et ses amis. Ceux-ci, craignant d'être sacrifiés à leur tour, se tournèrent contre leur chef et organisèrent la conjuration qui renversa Robespierre. Le public ne comprit rien à l'aventure. Comme le dit justement M. Lenôtre qui précise définitivement les origines de la révolution de Thermidor, on *prit pour une revanche des modérés le triomphe des pires terroristes*, et cette opinion erronée s'imposa irrésistiblement à tous les partis. La réaction qui suivit entraîna la chute d'Amar, qui fut arrêté et emprisonné à Ham. Relâché en 1795, il participa avec Babœuf à la conspiration contre le Directoire. Il ne pouvait se résigner à la perte de son pouvoir et rêvait de restaurer la Terreur. Arrêté de nouveau et acquitté après un long procès, il partit pour le Midi, où il erra de ville en ville, constamment menacé par les parents et les amis de ses innombrables victimes. Finalement il se terra à Paris, dans une maison de la rue Cassette. Un jeune garçon, un futur écrivain, Philarète Chasles, le fils de son ancien collègue à la Convention, venait souvent lui rendre visite. S'il faut en croire les souvenirs que Chasles a laissés, Amar était un homme doux et mélancolique, un mystique : il se plongeait avec passion dans *la Jérusalem nouvelle* de Swedenborg. Un jour il lut à son jeune visiteur une description de la vie des anges. « Voilà ce que les hommes seraient devenus si nous avions été jusqu'au bout, si nous avions osé... », murmura-t-il, quand il eut fermé le livre. Ce fou sanguinaire mourut en 1816, oublié de tous...

Dans le même volume M. Lenôtre retrace l'histoire du *Centenaire du*

mont Jura, paysan de cent vingt ans qui fut porté un jour, ahuri et grognant, devant l'Assemblée Nationale pénétrée d'émotion et de respect. *La Sauvagesse des Pyrénées*, dont il évoque l'aventure, était une ancienne émigrée qui, devenue folle, erra longtemps, toute nue malgré la rigueur du climat, dans les montagnes de l'Ariège. *Ruffin, le bon ange*, jeune et élégant gendarme, chargé de conduire jusqu'à la frontière la duchesse Bathilde de Bourbon, expulsée de France par le Directoire, inspira à sa prisonnière une vive inclination. *Madame de Bennes*, déguisée en homme, participa aux plus rudes combats livrés par les émigrés aux patriotes. Sous l'influence d'une actrice, le célèbre *boucher Legendre*, député à la Convention, passa de la pire sauvagerie à la plus touchante bonté. *Le chevalier de Fréminville*, à la suite de la mort de sa fiancée, prit l'habitude de s'habiller en femme..., et, revêtu des vêtements de la morte, il se plaisait à discourir sur la botanique et l'ornithologie devant ses compatriotes éberlués... Folies! Histoires « vécues ». La vie a des fantaisies qui passent de loin l'imagination humaine et c'est bien à quoi M. Lenôtre, par ces nombreuses découvertes dont il tire si intelligemment parti, nous invite toujours à songer. Moins usés par l'attention universelle que les héros ou les hommes célèbres, les héros de la *Petite Histoire* captent notre curiosité passionnée comme de véritables personnages de roman. Plus qu'eux, même, ils nous font mesurer l'absurdité pitoyable de notre grande, passagère et immortelle comédie humaine. Certains « inconnus » enfin, tel Amar et ses acolytes, lorsqu'un historien tel que M. Lenôtre, ramène leur histoire à la lumière, renouvellent ou modifient, dès qu'ils paraissent, la conception que nous pouvons avoir d'une époque. Les témoignages apportés cette fois encore par M. Lenôtre finiront peut-être par troubler les quelques historiens qui, tel encore récemment le regretté M. Aulard, proclament, avec autant de bonne foi que d'imprudence, l'intégrité de la justice révolutionnaire.

La dernière conquête du Roi, Alger 1830, par le Prince Sixte de Bourbon

(*Nouvelle collection historique. Calmann-Lévy*, 2 volumes).

Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent déjà quelques parties de l'ouvrage remarquable que le prince Sixte de Bourbon vient de consacrer à la conquête d'Alger (1830). Les incidents de toutes sortes, diplomatiques ou politiques, qui précédèrent et déterminèrent la campagne y sont l'objet d'une étude minutieuse. Elle met en valeur, plus clairement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, l'action personnelle de Charles X. Celui-ci discerna, dès les premiers jours, les avantages que la France pourrait retirer de son établissement en Afrique et réussit à faire triompher son opinion, en dépit de l'oppo-

sition des libéraux, qui s'étaient posés en adversaires acharnés de toute intervention, uniquement parce que le roi la désirait, — en dépit aussi des menaces de l'Angleterre qui, clairvoyante et jalouse, redoutait de voir grandir la puissance de notre pays. L'auteur montre aussi quel intelligent et énergique appui le ministre Polignac — si mal inspiré par ailleurs lorsqu'il s'agissait de politique intérieure — sut prêter, dans ces circonstances, à son souverain.

Le prince Sixte ne s'en tient pas à ces réhabilitations-là. Du récit si vivant, si riche en traits expressifs, en anecdotes significatives, qu'il donne de l'expédition même, du débarquement de Sidi-Ferruch, de la bataille de Staouëli, de la prise d'Alger enfin, un homme sort considérablement grandi : le maréchal de Bourmont... Ce n'est pas dans le même sens que s'effectue la mise au point, en ce qui concerne l'amiral Duperré. En espaçant à l'excès les divers convois, porteurs de l'armée, de son matériel et de son ravitaillement, en retardant même l'envoi du dernier d'entre eux, ce chef faillit compromettre le succès de la campagne. D'autre part la démonstration navale qu'il exécuta prématurément, le 3 juillet, ne fut, ni très heureusement menée, ni réellement efficace... Et l'on doit signaler enfin, bien que le sort de nos armes n'ait pas été engagé dans cette affaire, l'attitude de Duperré, à l'égard de Bourmont, lorsque celui-ci, après la Révolution de 1830 et l'arrivée du général Clauzel, lui demanda de mettre à sa disposition un navire qui lui permît de gagner les Baléares. Le commandant des forces navales opposa à cette demande bien légitime un refus catégorique et Bourmont dut prendre place sur un vaisseau étranger...

Parmi les documents et ouvrages utilisés par le prince Sixte pour la composition de cet ouvrage, qui pourrait bien être le plus vivant et le plus complet que la campagne d'Alger ait inspiré, il est juste de donner une place d'honneur aux travaux de Gabriel Esquer. Et quoique l'on ne songe pas à se livrer ici à l'examen des « sources », il faut bien signaler aussi l'heureux parti que le prince Sixte de Bourbon a tiré de l'étude des souvenirs de Pfeiffer, un médecin allemand qui, prisonnier des Turcs et établi par force à Alger, a tenu, pendant la campagne, un journal, grâce auquel nous pouvons revivre avec netteté les événements qui se sont déroulés dans la ville même, avant l'entrée des Français.

La République de Martigues, par **Charles Maurras** (*Éditions du Cadran*). — **L'Art en Provence**, par **Robert Doré** (Collection *Wildenstein*. — *Les Beaux-Arts*).

Chapitres d'*Anthinéa* ou de l'*Étang de Berre*, articles de *l'Action Française*, toutes les pages rassemblées dans ce volume composent une sorte d'hymne à Martigues, la patrie de Charles Maurras. Tout

comme un amant trop érudit découvre sur un visage aimé des ressemblances avec des portraits qui lui sont chers, M. Maurras croit tour à tour retrouver dans un coin de Provence aux lignes précises et pures l'Allemagne, Florence et Venise. Des ruines antiques (tel le beau pont Flavien), des traditions locales et des souvenirs littéraires évoquent, en tout cas, à n'en pas douter, Rome et Athènes... Ce lien avec la Grèce, on ne s'étonne pas que M. Maurras, pur hellénisant, s'efforce d'en montrer la solidité; le petit bas-relief, découvert en 1801 auprès de Martigues, retient à ce titre son attention et lui inspire une page admirable : cette sculpture a passé longtemps pour représenter Aristarché, première prêtresse de Diane à Marseille, et M. Maurras ne met pas en doute cette interprétation. Les archéologues la jugent inadmissible aujourd'hui : ils ont reconnu, à des signes certains, Iphigénie. Cette identification, s'ils la connaissent, ne doit pas troubler les lecteurs de la *République de Martigues*. M. Maurras a parlé d'Aristarché en poète : et il n'y a pas de thème injustifié en musique... Quant à Rome, M. Maurras la loue d'avoir répandu la civilisation grecque, mais il lui en veut d'avoir laissé traîner, derrière ses légions, tant de bateleurs et de prophètes syriens, vraie tourbe d'Asie. Il est vrai qu'avec ces misérables, le christianisme est venu, mais M. Maurras, les yeux fixés sur sa charmante patrie, songe surtout à la prophétesse Marthe, une Syrienne qui, au temps de Marius, s'établit sur les rives de l'étang de Berre, prophétisa, détraqua l'esprit des habitants — et enrichit la géographie d'un nom, car c'est de *Marthicum stagnum* (l'étang de Marthe) que procède Martigues.

Certain procès-verbal d'une assemblée des citoyens de Martigues tenue en septembre 1789 inspire à M. Charles Maurras une curieuse méditation politique. Cette pièce d'archives atteste que les Martiguais sanctionnèrent à l'unanimité l'abandon de toutes leurs libertés communales, abandon déjà accompli en principe par leurs représentants, lors de la fameuse séance du 4 Août. M. Maurras déplore la perte de ces libertés communales; les conséquences qu'elle a entraînées lui semblent néfastes et il voudrait que la commune, petite république, recouvrât, pour la gestion de ses propres affaires, la liberté. Il lui plairait de crier alors : « Vivent les républiques françaises! », étant entendu que le lien entre ces organismes fédérés serait représenté par la monarchie.

C'est une théorie et que M. Maurras soutient avec un fort appareil logique... Mais il parle avec trop de poésie, par ailleurs, des *trente beautés de Martigues*, pour que nous puissions longtemps nous arrêter à ces problèmes constitutionnels. Le soleil, la mer, les oliviers lancent à notre attention d'autres appels et M. Maurras lui-même nous donne une bonne leçon de philosophie, en affirmant que les

hommes ne peuvent rien contre la nature et sa splendeur. Il est vrai que les hommes auxquels il songe, quand il s'abandonne à ce mouvement d'optimisme, sont les architectes.

Monuments, jardins, fresques, statues, M. Robert Doré, dans *l'Art en Provence*, a réuni une magnifique série de documents iconographiques, qu'il a fait précéder d'une étude très complète de l'art provençal. Si l'on compare les témoignages de cet art avec l'ensemble des richesses artistiques françaises, quelques traits essentiels peuvent être dégagés. La vue des imposantes ruines romaines qui ennoblissent leur pays a, comme il est naturel, exercé une influence profonde sur les artistes provençaux. Aussi les églises qu'ils ont construites et surtout les romanes sont-elles plus robustes et plus trapues que dans le reste de la France; les sculptures par contre sont relativement plus rares. Jusqu'au XVIIe siècle l'influence de l'école française du Nord ne s'est exercée qu'avec un appréciable retard. Cela est particulièrement frappant dans le domaine de l'architecture. En peinture, pourtant, au XVe siècle, la Provence a accueilli rapidement un courant étranger : l'école d'Avignon est certainement inspirée par l'art bourguignon. Et, si l'on rattache le comté de Nice à la Provence, il faut citer à la même époque une autre école de peintres locaux, fort importante elle-aussi : mais elle semble devoir être rattachée plutôt à l'Italie... Quant à la renaissance française du XVIe siècle, elle n'a exercé qu'une influence insignifiante sur notre côte méditerranéenne et dans la vallée du Rhône. A de rares exceptions près on passe partout, sans transition, du style gothique au classique.

Voilà quelques notions glanées dans le substantiel ouvrage de M. Doré. Mais nous nous ne saurions donner ici une idée de l'intérêt et de l'importance des analyses qu'il a consacrées aux monuments de la Provence : ruines romaines, château d'Avignon ou hôtels d'Aix, aussi bien que villas très modernes de la Côte d'Azur. Le livre de M. Doré, le premier que l'on ait consacré jusqu'à ce jour à l'ensemble des richesses provençales, est appelé à rendre de grands services à tous les amateurs d'art.

L'aspirant Kos, par Ferdinand Goetel.
Traduction A. M. Bohomolec (*Calmann-Lévy*).
Préface de Jean Aubry.

Trois contes sont groupés dans ce volume. L'un d'entre eux, celui précisément auquel l'ouvrage doit son titre, *l'Aspirant Kos au Pamir*, est déjà connu des lecteurs de la *Revue de Paris*, qui ont eu, les premiers en France, la révélation du talent de Ferdinand Goetel, un des plus puissants écrivains de la Pologne d'aujourd'hui.

Goetel fait bien souvent songer à son compatriote Conrad. Il a sa puissance de création, son don de « faire vivant ». Ses personnages comme ceux de Conrad aiment l'action et l'aventure, et réussissent à associer ce goût à une sorte d'indifférence supérieure qui les détache de leurs actes mêmes et les dresse presque contre eux dans une attitude ironique. L'ironie est d'ailleurs plus manifeste chez Goetel, ce qui accuse encore, chez certaines de ses créatures, le goût de l'*action pour rien*, cette étrange combinaison d'occidentalisme et de slavisme, qui, si l'on s'en rapporte au témoignage de la littérature, semble assez spécifiquement polonaise. Du point de vue de l'art, Goetel n'est d'ailleurs pas encore l'égal de son illustre devancier : il ne possède pas cette incroyable maîtrise du métier dont l'auteur de *Typhon* a donné tant de preuves; il n'a pas ce sens poétique profond qui mène Conrad, presque malgré lui, à associer ses personnages à la mer, à la nature, à les faire participer au mystère universel, sans rien leur retirer de leur personnalité ou de leur force. Mais ces restrictions, qu'une comparaison inévitable et dangereuse rend nécessaires, ne doivent pas tromper le lecteur : Goetel est un écrivain de grande classe, capable de donner au roman d'aventures une ferme assise psychologique et une tenue littéraire remarquable : le grand prix du roman polonais qu'il a remporté il y a quelques mois, ne représente certainement, sur le plan européen, que le premier de ses succès.

Pour pouvoir s'expliquer la genèse des récits que madame Bohomolec publie aujourd'hui, il est nécessaire de lire l'excellente préface que M. Jean Aubry consacre à la vie de Goetel. Prisonnier des Autrichiens pendant la Grande Guerre, l'écrivain a été longtemps interné dans le Turkestan, où il a joui d'ailleurs d'une certaine liberté. Il a assisté, dans ce pays, à quelques épisodes sanglants de la Révolution bolcheviste. Mais on sait que, sur ces confins de l'Asie russe, le triomphe des Soviets n'a pas été aussi aisément acquis qu'en Europe. Appuyés par des tribus indigènes, des officiers tsaristes organisèrent la résistance au cœur des montagnes. Ce fut une étrange époque : chacun vivait là-bas des aventures extravagantes dans un cadre gigantesque... et les plus civilisés redescendaient doucement vers la sauvagerie...

C'est de ce fond de souvenirs que Goetel a tiré ses trois contes. Les deux premiers sont des récits d'évasion. Non pas évasion hors d'une simple geôle, mais évasion hors de cette geôle immense que représente la Russie bolcheviste. L'*Aspirant Kos* est un personnage héroïque et fantasque, à qui le sort réserve des tribulations de choix : du rang d'accusé on le voit, en deux minutes, passer à celui de juge du tribunal révolutionnaire; il combat tour à tour dans les rangs des rouges et des blancs; il vit, au milieu d'une forêt, une bizarre

idylle avec une de ces amazones que la Révolution a vu naître; un jour la femme disparaît brusquement; mais Kos, ayant renoncé au dilettantisme politique et décidé de fuir le paradis rouge, la retrouve, quelques mois plus tard, commandant un poste tsariste en plein Pamir, au milieu de montagnes formidables. L'étrange guerrière le fait d'ailleurs emprisonner, mais, la nuit, vient lui rendre des visites galantes dans sa prison. Kos supporte avec impatience ce traitement tendre et cavalier, et profite de la première occasion pour renverser la situation, en semant la terreur, à coups de mitrailleuse, parmi les troupes de sa maîtresse.

Domptée, la jeune femme se rend à merci et accepte d'accompagner Kos dans sa fuite vers l'Inde. Elle ne parvient pas d'ailleurs jusqu'à cette terre de liberté, car, à la première étape, l'aspirant, dégoûté de son caractère, la vend à un riche Afghan.

Autre récit de « marche vers l'Inde » aussi riche de mouvement et d'observation, aussi captivant, mais traité avec une verve ironique : *le Pèlerin de Karapet.* Certain commandant de poste bolcheviste, d'origine polonaise, accomplit là, en abandonnant tout à coup le parti de la faucille et du marteau, une volte-face qui semblera particulièrement significative, si l'on se réfère aux circonstances. Les Polonais de Goetel ne s'abandonnent pas, comme leurs voisins de l'Est, au désespoir fataliste, au nihilisme : ils pénètrent le sens tragique de la vie... et refusent en même temps de la prendre au sérieux.

Le héros du dernier conte, *Samson et Dalila,* n'est pas, il est vrai, de ce type. Mais c'est un Russe. Exactement un chef bolcheviste, brute sanguinaire qui serait incapable d'expliquer le moindre de ces actes et surtout cet étonnant revirement, accompli dans les profondeurs les plus obscures de son être, à la suite duquel, attendri par la douceur de la fille d'une de ses victimes, il se sépare de ses complices et soutient à lui tout seul une véritable bataille contre tous les « rouges » de la ville. Ce récit, riche d'une émotion nuancée, nous permet d'apprécier l'étendue du domaine où peut se mouvoir et s'affirmer le talent de Gœtel. Le « Schmerzenreich » que commence de publier la *Revue de Paris* donnera l'occasion, au reste, de connaître et de goûter plus complètement encore cet écrivain original.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Vient de paraître :

COLETTE YVER

LETTRES À UN JEUNE MARI

ROMAN

Un volume : **12** fr.

La première édition, édition originale, tirée à 300 ex. numérotés, sur beau papier Outhenin Chalandre. . . **15** fr.

Il a été tiré en outre 20 ex. numérotés, sur papier vergé de Rives. . . **60** fr.

DU MÊME AUTEUR :

Aujourd'hui.
Un Coin du voile.
Comment s'en vont les Reines.
Les Cousins riches.
Les Dames du Palais.
Dans le Jardin du féminisme.
Le Festin des autres.
Femmes d'aujourd'hui.
Les Cervelines.
Haudequin, de Lyon.
L'Homme et le Dieu.
Le Métier de roi.
Mirabelle de Pampelune.
Le Mystère des Béatitudes.
Princesses de Science.
Les Sables mouvants.
Vous serez comme des Dieux.
La Bergerie.

Chaque volume : **12** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.